

Mercure de France : série
moderne / directeur Alfred
Vallette

. Mercure de France : série moderne / directeur Alfred Vallette.
1904-01.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

TABLE DES MATIÈRES

(TOME XLIX)

N° 169. — JANVIER 1904.

PÉLADAN.....	<i>Supplique à S. S. le Pape Pie X pour la réforme des canons en matière de divorce.</i>	5
STUART MERRIEL.....	<i>C'étaient sept princesses.....</i>	44
GABRIEL VOLLAND.....	<i>Le Parjure, nouvelle.....</i>	46
PIERRE QUILLARD.....	<i>Les Phéniciens et l'Odysée.....</i>	74
GUY-CHARLES CROS.....	<i>Poésies.....</i>	92
ALEXANDRA MYRIAL.....	<i>Notes historiques sur la Corée.</i>	97
EUGÈNE DEMOLDER.....	<i>Le Jardinier de la Pompadour, roman (VIII-XI).....</i>	111

REVUE DU MOIS

REMY DE GOURMONT.....	<i>Epilogues: Herbert Spencer. Ce qui reste de Mallarmé. Les trois anarchies. « Ma Vérité ».</i>	179
RACHILDE.....	<i>Les Romans.....</i>	184
JEAN DE GOURMONT.....	<i>Littérature.....</i>	195
GEORGES POLTI.....	<i>Littérature dramatique.....</i>	202
HENRI MAZEL.....	<i>Science sociale.....</i>	211
L. BÉLUGOU..	<i>Chronique universitaire.....</i>	217
CHARLES-HENRY HIRSCH.....	<i>Les Revues.....</i>	222
R. DE BURY.....	<i>Les Journaux.....</i>	228
A.-FERDINAND HEROLD.....	<i>Les Théâtres.....</i>	235
JEAN MARNOLD.....	<i>Musique.....</i>	243
YVANHÔÉ RAMBOSSON.....	<i>Publications d'art.....</i>	251
GEORGES ECKHOUD.....	<i>Chronique de Bruxelles.....</i>	256
HENRI ALBERT.....	<i>Lettres allemandes.....</i>	262
HENRY-D. DAVRAY.....	<i>Lettres anglaises.....</i>	266
E. SÉMÉNOFF.....	<i>Lettres russes.....</i>	274
MERCYRE.....	<i>Publications récentes.....</i>	282
	<i>Echos.....</i>	284

N° 170. — FÉVRIER 1904

MARIUS-ARY LEBLOND.....	<i>Emile Verhaeren: La survi-</i>	289
CHARLES GUÉRIN.....	<i>vance flamande de l'Espagne.</i>	
CHATEAUBRIAND.....	<i>Poèmes.....</i>	309
COLETTE WILLY.....	<i>Lettres à Sainte-Beuve, publiées</i>	
CHARLOTTE CHABRIER-RIE-	<i>par M. Louis Thomas.....</i>	311
DER.....	<i>Sentimentalités.....</i>	317
CHARLES DERENNES.....	<i>Ce que les Américains pensent</i>	
L'ABBÉ E. PARADIS.....	<i>de leurs femmes et du fémi-</i>	
MARIE DAUGUET.....	<i>nisme.....</i>	331
CHARLES MORICE.....	<i>La Vie et la Mort de M. de</i>	
EUGÈNE DEMOLDER.....	<i>Tournèves ou le mirage sen-</i>	
	<i>timental, nouvelle.....</i>	350
	<i>L'Abbé Loisy.....</i>	374
	<i>Poésies.....</i>	382
	<i>Les Gauguins du Petit Palais</i>	
	<i>et de la rue Laffitte.....</i>	386
	<i>Le Jardinier de la Pompadour,</i>	
	<i>roman (XII-XVI, fin).....</i>	397

REVUE DU MOIS

REMY DE GOURMONT.....	<i>Epilogues: Le Canal de Pana-</i>	
	<i>ma et M. Edouard Drumont.</i>	
	<i>Encore la cruauté des Philan-</i>	
	<i>thropes. Documents sur le</i>	
	<i>Protestantisme.....</i>	465
RACHILDE.....	<i>Les Romans.....</i>	471
JEAN DE GOURMONT.....	<i>Littérature.....</i>	479
EDMOND BARTHÉLEMY.....	<i>Histoire... ..</i>	484
LOUIS WEBER.....	<i>Philosophie.....</i>	494
DOCTEUR ALBERT PRIEUR...	<i>Sciences.....</i>	498
CHARLES MENKI.....	<i>Archéologie, Voyages.....</i>	505
CARL SIGER.....	<i>Questions coloniales.....</i>	513
R. DE BURY.....	<i>Les Journaux.....</i>	519
A.-FERDINAND HEROLD, CHAR-		
LES DERENNES.....	<i>Les Théâtres.....</i>	525
JEAN MARNOLD.....	<i>Musique.....</i>	528
VIRGILE JOSZ.....	<i>Art ancien.....</i>	537
YVANHÔÉ RAMBOSSON.....	<i>Publications d'art.....</i>	542
HENRY-D. DAVRAY.....	<i>Lettres anglaises.....</i>	547
GOMEZ CARRILLO.....	<i>Lettres espagnoles.....</i>	554
LUCILE DUBOIS.....	<i>La France jugée à l'Étran-</i>	
	<i>ger: Herbert Spencer et la</i>	
	<i>Presse française.....</i>	562
JACQUES DAURELLE.....	<i>Variétés: Un mode de décen-</i>	
	<i>tralisation.....</i>	564
MERCURE.....	<i>Publications récentes.....</i>	568
	<i>Echos.....</i>	569

N° 171. — MARS 1904

PAUL LÉAUTAUD.....	<i>Henri de Régnier</i>	577
REMY DE GOURMONT.....	<i>La Rhétorique</i>	614
SYBIL O'SANTRY.....	<i>Pour celle qui est triste</i> , poème	635
ALEXANDRA MYRIAL.....	<i>Religions et Superstitions co-</i> <i>réennes</i>	638
PAUL SOUCHON.....	<i>Les trois Iphigénies</i>	655
JACQUES DE BOISJOSLIN ET GEORGE MOSSÉ.....	<i>Notes sur Laclos</i>	672
LUCIEN BAUZIN.....	<i>Propos de Femme</i>	684
MARIE ET JACQUES NERVAT..	<i>Celina Landrot</i> , roman calédo- nien (I-VII).....	690

REVUE DU MOIS

REMY DE GOURMONT.....	<i>Epilogues. La Guerre. La salle</i> <i>des Callipyges, au Louvre.</i> <i>L'Espagne et l'Evolution lin-</i> <i>guistique de l'Amérique es-</i> <i>pagnole. Sur l'idée de décen-</i> <i>tralisation. Une Ligue pour la</i> <i>moralité publique</i>	731
RACHILDE.....	<i>Les Romans</i>	737
JEAN DE GOURMONT.....	<i>Littérature</i>	748
EDMOND BARTHELEMY.....	<i>Histoire</i>	755
GASTON DANVILLE.....	<i>Psychologie</i>	763
HENRI MAZEL.....	<i>Science sociale</i>	767
CHARLES MERKI.....	<i>Archéologie, Voyages</i>	774
CHARLES-HENRY HIRSCH.....	<i>Les Revues</i>	781
R. DE BURY.....	<i>Les Journaux</i>	789
A.-FERDINAND HEROLD.....	<i>Les Théâtres</i>	795
JEAN MARNOLD.....	<i>Musique</i>	800
CHARLES MORICE.....	<i>Art moderne</i>	808
YVANHOR RAMBOSSON.....	<i>Publications d'art</i>	815
GEORGES EEKHOUD.....	<i>Chronique de Bruxelles</i>	822
HENRI ALBERT.....	<i>Lettres allemandes</i>	829
HENRY-D. DAVRAY.....	<i>Lettres anglaises</i>	832
PHILEAS LEBESGUE.....	<i>Lettres portugaises</i>	839
E. SEMENOFF.....	<i>Lettres russes</i>	845
MERCYRE.....	<i>Publications récentes</i>	854
	<i>Echos</i>	856
	<i>Tables du tome XLIX</i>	859

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS¹

(TOME XLIX)

HENRI ALBERT	
REVUE DU MOIS : Lettres allemandes.....	262-829
EDMOND BARTHÉLEMY	
REVUE DU MOIS : Histoire.....	484-755
LUCIEN BAUZIN	
<i>Propos de Femme</i>	684
L. BÉLUGOU	
REVUE DU MOIS : Chronique universitaire.....	217
JACQUES DE BOISJOSLIN et GEORGE MOSSÉ	
Notes sur Laclos.....	672
R. DE BURY	
REVUE DU MOIS : Les Journaux.....	228-519-789
GOMEZ CARRILLO	
REVUE DU MOIS : Lettres espagnoles.....	554
CHARLOTTE CHABRIER-RIEDER	
Ce que les Américains pensent de leurs femmes et du féminisme.....	331
CHATEAUBRIAND	
Lettres à Sainte-Beuve, publiées par M. Louis Thomas.	311
GUY-CHARLES CROS	
<i>Poésies</i>	92
GASTON DANVILLE	
REVUE DU MOIS : Psychologie.....	763
MARIE DAUGUET	
<i>Poésies</i>	382
JACQUES DAURELLE	
REVUE DU MOIS : Variétés : Un Mode de Décentralisa- tion.....	564
HENRY-D. DAVRAY	
REVUE DU MOIS : Lettres anglaises.....	266-547-832

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

EUGÈNE DEMOLDER	
Le Jardinier de la Pompadour, roman (VIII-XVI, fin).....	111-397
CHARLES DERENNES	
La Vie et la Mort de M. de Tournèves, ou le mirage sentimental, nouvelle.....	350
REVUE DU MOIS : Les Théâtres.....	527
LUCILE DUBOIS	
REVUE DU MOIS : La France jugée à l'étranger : Herbert Spencer et la Presse française.....	562
GEORGES EEKHOUD	
REVUE DU MOIS : Chronique de Bruxelles.....	256-822
JEAN DE GOURMONT	
REVUE DU MOIS : Littérature.....	195-479-748
REMY DE GOURMONT	
REVUE DU MOIS : Epilogues.....	179-465-731
La Rhétorique.....	614
CHARLES GUÉRIN	
<i>Pcèmes</i>	309
A.-FERDINAND HEROLD	
REVUE DU MOIS : Les Théâtres.....	235-525-795
CHARLES-HENRY HIRSCH	
REVUE DU MOIS : Les Revues.....	222-781
VIRGILE JOSZ	
REVUE DU MOIS : Art ancien.....	537
PAUL LÉAUTAUD	
Henri de Régnier.....	577
PHILÉAS LEBESGUE	
REVUE DU MOIS : Lettres portugaises.....	839
MARIUS-ARY LEBLOND	
Emile Verhaeren : la Survivance flamande de l'Espagne.....	289
JEAN MARNOLD	
REVUE DU MOIS : Musique.....	243-528-800
HENRI MAZEL	
REVUE DU MOIS : Science sociale.....	211-767
CHARLES MERKI	
REVUE DU MOIS : Archéologie, Voyages.....	505-774
STUART MERRILL	
<i>C'étaient sept Princesses</i>	44

CHARLES MORICE	
Les Gauguins du Petit Palais et de la rue Laffitte....	386
REVUE DU MOIS : Art moderne.....	808
ALEXANDRA MYRIAL	
Notes historiques sur la Corée.....	97
Religions et Superstitions coréennes.....	638
MARIE ET JACQUES NERVAT	
Céline Landrot, roman calédonien (I-VII).....	690
SYBIL O'SANTRY	
<i>Pour celle qui est triste</i>	635
L'ABBÉ E. PARADIS	
L'abbé Loisy.....	374
PÉLADAN	
Supplique à S. S. le Pape Pie X pour la réforme des canons en matière de divorce.....	5
GEORGES POLTI	
REVUE DU MOIS : Littérature dramatique.....	202
DOCTEUR ALBERT PRIEUR	
REVUE DU MOIS : Sciences.....	498
PIERRE QUILLARD	
Les Phéniciens et l'Odysée.....	74
RACHILDE	
REVUE DU MOIS : Les Romans.....	184-471-737
YVANHÔÉ RAMBOSSON	
REVUE DU MOIS : Publications d'art.....	251-512-815
E. SÉMÉNOFF	
REVUE DU MOIS : Lettres russes... ..	274-845
CARL SIGER	
REVUE DU MOIS : Questions coloniales.....	513
PAUL SOUCHON	
Les trois Iphigénies.....	655
GABRIEL VOLLAND	
Le Parjure, nouvelle.....	46
LOUIS WEBER	
REVUE DU MOIS : Philosophie.....	494
COLETTE WILLY	
Sentimentalités.....	317

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imprimerie du MERCURE DE FRANCE, Blais et Roy,
7, rue Victor-Hugo 7.

MERCURE DE FRANCE

TOME QUARANTE-NEUVIÈME

Janvier-Mars 1904

Janvier-Mars- — Tome XLIX

MERCURE

DE

FRANCE

(Série Moderne)

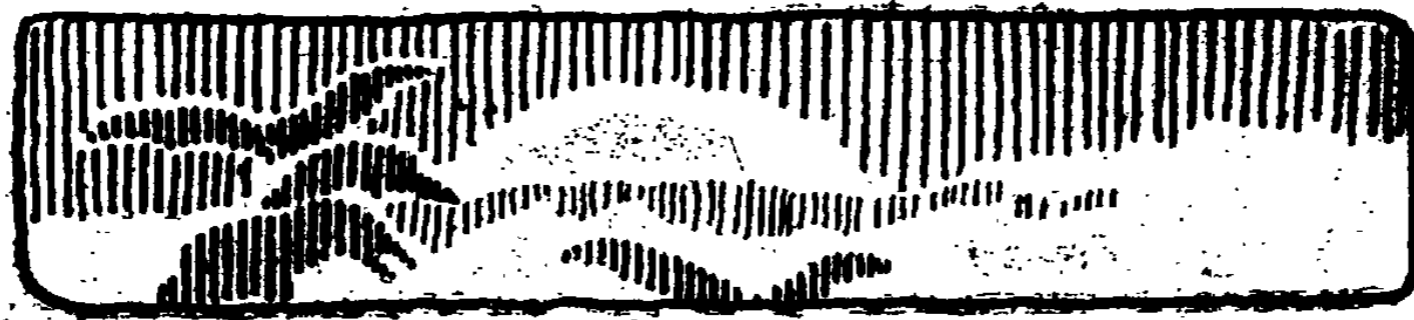


PARIS-VI°

SOCIÉTÉ DV MERCURE DE FRANCE

XXVI, RYE DE CONDÉ, XXVI

MCMIV



SUPPLIQUE
A S. S. LE PAPE PIE X
POUR LA RÉFORME DES CANONS, EN MATIÈRE DE
DIVORCE

Si quelque chose paraît obscur à quelqu'un, soit dans l'externe, soit dans le sens, et qu'il lui semble avoir besoin de quelque interprétation ou décision, qu'il ait recours au S. Siège apostolique. Si donc il s'élève quelques difficultés au sujet desdits décrets, Nous nous en réservons la décision, ainsi que le saint Concile l'a ordonné, et Nous sommes prêt à pourvoir aux besoins.

(Bulle de Pie IV, 26 janvier 1564.)

Très Saint Père,

S'il fallait motiver cette supplique autrement que par le droit du fidèle de recourir à la bonté de son pasteur, — le fait que Votre Sainteté préside la S. Congrégation du Concile suffirait ; puisque cette Congrégation connaît seule des causes matrimoniales (1).

(1) Tous ceux qui ont versé de l'argent aux mains ecclésiastiques à fin d'annulation de mariage peuvent envoyer leurs témoignages à l'auteur de la supplique.

Si les versements infructueux peuvent être établis, il en sera demandé compte globalement à l'Officialité comme à la Sacrée Congrégation du Concile.

Si les preuves civiles de ces versements ne sont pas possibles ou

Peut-être semblera-t-il étrange que cette supplique ne passe pas aux mains du curé paroissial, du cardinal-archevêque et du Nonce, et surtout qu'elle affecte le caractère toujours grave de la chose imprimée. Malgré que je répugne à éveiller Votre Sainteté du songe optimiste qu'elle fait à l'instar de ses prédécesseurs, dans le magnifique décor du Vatican, je dirai que le curé actuel n'inspire aucun sentiment de filiale confiance; que notre archevêque manque d'autorité intellectuelle et que le Nonce ne semble résider que pour bénir quelques mariages riches. Si Votre Sainteté s'avisait de demander par aventure à quelqu'un du troupeau ce que valent les bergers, et entendait, fût-ce une fois, la plainte des laïcs au lieu de l'éternelle voix sacerdotale; si une minute Votre Sainteté cessait d'être le chef des prêtres, ne voyant que par leurs yeux, n'écoutant que par leurs oreilles; quel déchirement en son cœur, mais quel changement bienheureux pour toute l'Eglise! Le mal contemporain échappe à l'esprit qui veut le caractériser: il n'y a point de ces indignités d'autrefois, à la Borgia, qui soulèvent la conscience. Le catholicisme, en France, meurt de médiocrité.

Que Votre Sainteté ne croie pas que nous souhaitions des docteurs subtils, des talents prestigieux! Non, nous voudrions seulement rencontrer parfois cette chaleur d'âme, cet accueil si vivement paternel du dernier patriarche de Venise. Nous n'osons nous approcher du prêtre que la bourse à la main; autrement il nous éconduit par quelque formule vague et brève. Il y a telle paroisse de Paris où pas un homme du peuple ne paraît le

suffisantes, les réclamations d'ordre moral et religieux seront faites, auprès de S.S. Pie X.

dimanche; l'église est pleine, cependant. Cela ne suffit-il pas? Le Casuel domine tout puisqu'il a persuadé l'épiscopat de vendre les réguliers au gouvernement. Ceux qui s'étonnent du silence de Votre Sainteté sur l'expulsion des moines ne réfléchissent pas que Votre Sainteté connaît à quel point cette œuvre attribuée à la franc-maçonnerie est celle du clergé séculier.

J'emploie la publicité aujourd'hui, Très Saint Père, parce que je touche à une question d'argent et à une des sources les plus abondantes du Casuel romain; il ne s'agit pas seulement d'un cas de conscience et de l'examen de canons conciliaires, il s'agit de millions: et jamais ma plainte ne serait arrivée jusqu'à Votre Sainteté, par filière hiérarchique.

Comme la voix cléricale, la seule qu'entende Votre Sainteté, s'enflera calomnieuse et systématique pour détourner la bienveillance, j'ai hâte de protester que je suis un fils de l'Eglise. Je crois à son Credo, j'espère en ses promesses, enfin j'adore Jésus-Christ, seconde personne de la sainte Trinité.

Je ne viens pas opposer ma pensée à l'enseignement traditionnel. La vanité des disputes théologiques m'est connue; et quoique Votre Sainteté conserve, à l'étonnement de tous, le nom exécrationnel de Saint-Office à une congrégation, heureusement impuissante, je ne soulèverai que des questions de charité.

Vingt mille chrétiens gémissent à la porte des églises, sous un étrange anathème; vingt mille croyants se voient refuser les sacrements! Pour quel crime? Celui d'autrui! Ce sont des époux malheureux qui furent trahis; ils sont anathèmes, parce qu'ils ont préféré reconstruire un foyer que faire du

fumier. Ils ont eu le courage, après un mariage honteux, d'en contracter un nouveau au lieu de vivre dans la débauche.

Oh! je sais, Très Saint Père, qu'il serait plus aisé de passer la corde d'un chameau dans le trou d'une aiguille que de faire entrer l'idée de divorce dans un cerveau sacerdotal; et c'est pour cela que je ne pouvais m'adresser qu'à Votre Sainteté. La grâce des sacrements et celle de l'onction n'est pas si forte qu'elle l'emporte sur la nature de l'individu; et dans le prêtre, il y a le célibataire, qui s'exagère ses mérites autant que l'indignité d'autrui. Chacun propose au monde son propre idéal, avec une partialité fatale et un invincible aveuglement à toute autre conception. Le Concile de Trente (session 24, canon 10) en offre un exemple étonnant: « Si quelqu'un dit que l'état de mariage est préférable à l'état de virginité ou de célibat et que demeurer dans la virginité ou le célibat, ce n'est pas quelque chose de meilleur et de plus heureux que de se marier: qu'il soit anathème! »

Les incroyants sourient à cette impériorité! Que l'on élève en hiérarchie, en dignité, la virginité et le célibat, ce sera l'expression orgueilleuse de gens qui se font valoir et soulignent leur propre mérite. Mais vanter le bonheur « ac beatius » de cet état contredit à ce même mérite et le diminue.

La science physique, domaine où la religion ne saurait intervenir, considère les douleurs de l'accouchement comme les plus vives qui soient, sans excepter les tortures de l'Inquisition; et telle misérable femme du peuple, qui élève sept à huit enfants malgré les coups d'un mari ivrogne, me semble plus méritante que le commun des religieuses. Serai-je anathématisé pour ces sentiments? Il faut

un critère ; le choix n'hésite pas, quand on parle au vicaire de Jésus-Christ ; c'est la charité.

Par conséquent, le canon X gagnerait à être refait et plus bref : « L'état préférable n'est ni la virginité, ni le célibat, le meilleur et le plus heureux est l'état de charité. » Le degré de charité donne le degré de hiérarchie : et tout le reste n'est que de l'orgueil qui se parle à lui-même.

La question très grave que j'apporte à la décision de Votre Sainteté a été résolue par le Concile de Trente d'une façon péremptoire. Le canon 7 de la xxiv^e session constitue la loi actuelle :

« Si quelqu'un dit que l'Eglise se trompe, quand elle enseigne comme elle a enseigné, selon la doctrine de l'Évangile et des Apôtres, que le lien du mariage ne peut être brisé pour le péché d'adultère de l'une des parties, et que ni l'une ni l'autre, non pas même la partie innocente qui n'a pas donné sujet à l'adultère, ne saurait contracter un mariage du vivant de l'autre partie ; et que le mari qui, ayant quitté sa femme adultère, en épouse une autre, commet lui-même un adultère, ainsi que la femme qui ayant quitté son mari, en épouserait un autre ; qu'il soit anathème ! »

Aucun prêtre n'a examiné cette loi, car aucun prêtre n'y était intéressé. Que Votre Sainteté permette à un laïc d'y regarder. La langue canonique, comme toute expression judiciaire, affecte un peu d'obscurité et il convient de traduire.

L'Eglise enseigne que le lien du mariage ne peut être dissous pour le péché d'adultère d'une des parties, selon l'Évangile, *juxta Evangelicam*.

Or, nous lisons dans saint Mathieu, c. xix, v. 9 :

— « Mais je vous dis, que celui qui répudie sa

femme, SAUF POUR INFIDÉLITÉ, et qui en épouse une autre commet l'adultère. »

Nous lisons encore dans le même évangile, au sermon sur la montagne, c. v, v. 31-32 :

« Il a été dit : « Que celui qui répudie sa femme lui donne une lettre de divorce. » Mais moi je vous dis, que celui qui répudie sa femme, SAUF POUR CAUSE D'INFIDÉLITÉ (*excepta fornicationis causa*), l'expose à devenir adultère... »

Très Saint Père, l'anathème du S. Concile de Trente tombe sur le Divin Maître : car il a dit, par deux fois, que le péché d'adultère dissout le lien du mariage.

Adulterium Matrimonii vinculum solvet.

Et, dès lors, que vaut ce canon autrement qu'un exemple d'imposture ?

Les théologiens répondent que l'interprétation de l'Écriture appartient à l'Église. Là où il n'y a rien à interpréter, il faut bien qu'ils laissent la parole au Divin Maître. On objecte encore que saint Marc et saint Luc, quand ils parlent du mariage, ne mentionnent pas l'exception d'adultère : et dans l'acharnement du prêtre contre le laïque, on oublie l'effroyable conséquence d'opposer les Synoptiques entre eux. Ou bien toute parole d'un des quatre est parole d'évangile, ou bien il faut rejeter ce qui ne se trouve que chez l'un d'eux. Dès lors, le miracle des noces de Cana, la Samaritaine, la femme adultère, la Résurrection de Lazare, témoignés par le seul disciple bien aimé, ne sont plus reçus canoniquement.

Ni l'une, ni l'autre des parties, pas même la partie innocente, ne saurait contracter un autre mariage du vivant de son conjoint.

Les Casuistes prétendent que N.-S. en permet-

tant le divorce, défend le remariage. Le texte dit : « Celui qui répudie sa femme et qui en épouse une autre » ; la seconde proposition implique la faculté d'un nouveau lien, raisonnablement.

Supposons cependant qu'il y ait doute et traduisons en langue simple :

« En cas d'adultère, l'un et l'autre époux, l'innocent aussi bien que le coupable, feront vœu de chasteté. »

Voilà deux êtres destinés à la vie sociale, préparés pour elle, auxquels on impose un vœu monastique à garder au milieu du monde.

Un vœu doit être juste, délibéré, véridique : ici, c'est un dam.

Qui oserait supposer que l'Eglise préfère l'adultère au remariage ? Aucun, je pense.

Ce serait un long exposé que la critique de cette assemblée œcuménique où les prélats italiens votaient au prix de soixante écus d'or ; où le nonce Simonnetta entretenait des interrupteurs à gages, où le redoutable Lainez commandait ; où Pie IV dépensait cinq millions de nos jours à rallier les suffrages, disant aux ambassadeurs « que les souverains lui seraient bien plus agréables, s'ils l'aidaient à se débarrasser du Concile qu'en exterminant les Huguenots ». Cette assemblée dite œcuménique se composait de cent cinquante Italiens et de soixante étrangers ; elle obéissait à un pape fait à coups d'écus, qui avait trois enfants naturels, deux filles et un garçon.

Il y a quelque réflexion à tirer de ce dernier fait en faveur de l'humaine faiblesse. Comment le vicaire de Jésus-Christ, qui n'a pu garder son vœu de continence, veut-il l'exiger du commun des chrétiens ?

Pie IV condamne les époux séparés au célibat perpétuel et il est trois fois père.

Paul III, Jules III et Pie IV, qui ont attaché leur nom au Concile de Trente, furent faibles.

Sans croire que Paul III débaucha sa fille avant de la marier à Sforza, ni qu'il empoisonna ce dernier, comme le dit Henri Estienne, il est certain qu'il nomma Pier Luigi gonfalonnier après le viol de l'évêque de Fano raconté par Varchi et que je n'oserais redire. Sans admettre ce que dit Zuingerus (*Tract. hist. theo. 146*) et Henri Estienne (t. I, ch. 6) qui accusent Jules III de sodomie avec son propre fils, le stupide cardinal del Monte, on peut dire qu'ils manquèrent au vœu de chasteté et dès lors se vérifient les paroles du Sauveur : « Ils disent et ne font pas. Ils lient des fardeaux pesants et difficiles à porter, sur les épaules des hommes, mais ils ne veulent pas les remuer du doigt. »

Combien j'éprouve de peine, Très Saint Père, à rappeler les fautes de ces trois Papes. Ne suis-je pas forcé de prouver, par l'exemple de leur fragilité, qu'ils exigèrent trop du fidèle et qu'ils mirent sur les épaules de la chrétienté un fardeau si pesant qu'ils n'auraient pu le remuer du doigt.

Démenti au texte évangélique, démenti à la raison, ce fameux canon perd l'ombre d'autorité par le péché de ceux qui l'édicèrent.

Moïse admettait le divorce (Deut., XXIV-I, 2-3) : « Si un homme épouse une femme et qu'après cela elle ne trouve plus grâce à ses yeux, à cause de quelque chose de honteux, il écrira pour elle une lettre de divorce et la lui mettra dans la main. »

On a discuté sur le « quelque chose de honteux », *quædam fœditatem*. Hillel comme Akiba disent

qu'il suffit qu'une femme ait cessé de plaire pour la renvoyer.

Abraham répudia Agar pour plaire à Sarah.

Moïse répudia Sephora ou Tharbis l'Ethiopienne, et cela fut cause du murmure d'Aaron. Esdras et Néhémie forcèrent beaucoup d'israélites à répudier leurs femmes, pour cette seule raison qu'elles étaient étrangères.

D'après le sage Salomon, celui qui garde une femme adultère est un fou.

A la basse époque juive, nous voyons la femme répudier son mari; Hérodiad répudia Philippe, et l'historien Josèphe, de son propre aveu, fut ainsi quitté. Bérénice répudia le roi de Pont; Mariamme, Archélaüs; Drosille, le roi d'Emèse.

Saint Basile (*à Amphiloque, c. ix*) permet à l'homme qui a répudié sa femme d'en épouser une autre.

Tertullien (*t. IV, contra Marc., et de Monogamia*) estime que le lien du mariage est dissous par l'adultère et que la femme répudiée peut épouser un autre homme.

Origène (*Homilia 7 in Mathæ.*) assure que, de son temps, les évêques permettaient le remariage des divorcés.

Votre Sainteté admettra que saint Basile, Tertullien méritent une autre créance que les papes de Trente.

En 1234, le Concile d'Arles (canon 10) continuait cette doctrine.

Si on ouvre le grand catéchisme de Canisius, écho fidèle de Lainez et du fameux concile, la première idée exprimée provoque l'étonnement : « le mariage est l'image de l'union de Jésus-Christ avec son Eglise. » Plus tard, Dom Calmet dira que les deux

seins de l'épouse du Cantique sont l'ancien et le nouveau Testament.

Votre Sainteté sait, par la confession au moins, que le mariage contemporain se forme pour des motifs plus bas que ceux de la fornication, et qu'on y apporte moins que de la concupiscence : un froid calcul de vanité et d'intérêt.

Le mariage est indissoluble parce que l'union de Jésus-Christ avec son Eglise est indissoluble. Pour comprendre une proposition aussi étrange, il faut se figurer que Salomon (prescience merveilleuse) a chanté la fondation du Christianisme sous les traits d'une nouvelle femme, la Sulamite, qui venait enrichir son harem déjà fort peuplé.

Deux êtres mortels, fragiles, douloureux, unissant leurs rêves et leurs misères pour faire ensemble le chemin de la vie, ressemblent-ils à la seconde personne divine et à son œuvre ?

L'Eglise est la fille de Jésus, et non sa femme. Jésus n'a pas connu l'Eglise : elle est née de sa mort.

Si l'Eglise devenait adultère, l'appellerait-on encore l'épouse du Christ ? Et chaque fois que l'adultère spirituel a été commis, les prédécesseurs de Votre Sainteté n'ont-ils pas fulminé et massacré ? Quoi, on exige que l'époux reste lié à l'adultère ? Quel exemple l'Eglise en a-t-elle donné ?

Elle a exterminé les hérétiques, c'est-à-dire les adultères spirituels. Il y a un siècle, un homme mourait en prison pontificale sans avoir commis aucun crime, le fameux Cagliostro. L'Eglise brûle les maures, les juifs, les sorciers, les libres penseurs, massacre les Albigeois et les protestants et elle nous défend de nous séparer d'un être indigne ? C'est une proposition insoutenable que de dire à

un homme sans vocation d'entrer dans les ordres. « Ta femme t'a trompé, je te condamne à la solitude. » Où est la logique et la charité, en cela ? Où est le code de cet arrêt ?

La matière est tellement réservée qu'un prêtre, professeur en Amérique, a pu, tout seul, codifier à l'instar du siècle. Le cardinal Richard a donné son imprimatur, le 4 septembre 1893. Cela s'intitule *Code de procédure canonique* (Paris, Lethielleux). On y parle des esclaves et des chemineaux, pour que ce soit complet. « Art. 8. Le vagabond peut être cité devant le tribunal du lieu où il se trouve présentement. »

Les causes matrimoniales n'ayant qu'un intérêt mondain et étant toujours ruineuses, cela ressemble fort à une plaisanterie ; mais cela prend un air de gravité, comme au temps du jubilé, lorsqu'on dispense en chaire les prisonniers de faire les visites aux églises.

« Art. 13. Le Saint-Office dispense parfois de l'observation exacte des lois rigoureuses de la procédure : mais cette dérogation ne doit jamais être supposée avant d'être effectivement obtenue. » Formule remarquable et qui se rattache à cette autre, également productive d'intérêts :

« La partie qui introduit la cause doit *avancer la somme* nécessaire à tous les frais du procès. Cette somme est fixée par l'officialité de Paris à 1000 fr. Moindre pour certaines causes faciles, elle doit être plus *ÉLEVÉE* pour certaines autres... Si le demandeur est véritablement pauvre, il peut, sur le témoignage de son curé, demander l'introduction de la cause « *in forma pauperum* ; elle n'est jamais refusée. »

Elle n'est jamais demandée. Un pauvre d'abord est un juste, puisqu'il est pauvre : et encore une

fois, seuls les gens qui occupent une situation sociale considérable ont intérêt à l'annulation.

Celui qui serait assez ingénu pour s'adresser à l'officialité de Paris n'obtiendrait que de vagues paroles. Dans les paroisses riches, il y a des prêtres spécialistes; leurs prix sont élevés. Ils ne commencent pas à moins de *quatre mille francs* et ne donnent aucun reçu.

Je connais de malheureuses femmes qui ont versé ès-mains sacerdotales jusqu'à quarante-quatre mille francs, sans aucun résultat.

Le prêtre-avoué n'avertit pas ses clients de la jurisprudence, qui est assez simple en apparence.

Rome dissout le mariage pour des causes antérieures à sa célébration, jamais pour des motifs postérieurs : parmi elles, l'impuissance a le premier rang.

Elle doit être antérieure, perpétuelle, irréductible par les moyens naturels et licites.

Les auteurs ne considèrent pas comme illicites certaines opérations délicates pouvant même occasionner de grandes souffrances.

La puérilité d'un Sanchez, l'ignorance physiologique d'un saint Liguori et d'un Gasparri, et enfin la prétention du théologien à connaître des matières médicales font de cette littérature une chose honteuse et qui défie la citation, la plupart du temps.

Ce fut une femme qui proposa, au XII^e siècle, de prouver sa virginité à l'examen, et Grégoire VIII, en 1187, érigea ce fait en loi.

On choisit des sommités médicales, autant que possible animées de sentiments religieux.

« Art. 173. Leur rôle consiste à s'enquérir *expérimentalement* de l'état physique de l'époux...

« Art. 174. Le tribunal siège dans la chambre

voisine de celle où les hommes de l'art procèdent à leur enquête ! »

Les canonistes distinguent l'impuissance en évidente, vraisemblable, présomptive.

Sanchez, le fameux jésuite de Cordoue, qui a tranché toutes les questions avec un cynisme parfait, donne aux médecins les signes évidents : « *si virilia amputata sunt; si careat utroque testiculo; si virilia arida sunt.* » Cette dernière opinion, dit l'abbé Peries, est controversée!

« Art. 178. Si les spécialistes déclarent l'impuissance absolue inguérissable et antécédente, le mari peut demander une autre expertise. »

La S. C. du Concile, depuis 1840, exige que la femme demeure trois quarts d'heure dans un bain tiède, dont les experts auront reconnu la pureté.

« Art. 183. Une récente instruction du Saint-Office permet de se contenter de deux sages-femmes au lieu de trois de jadis. (*Instructio in processu super viri impotentia.*)

C'est une religieuse de la rue Oudinot (des Augustines de Meaux) qui préside.

La bulle « Dei Miseratione » mériterait la signature du père Sanchez. Radicalement absurde, elle prétend enseigner aux médecins à discerner la virginité. Or, elle est *indiscernable* : le sceau du pucelage peut être rompu, le plus naturellement du monde, par un caillot de sang menstruel. Cette question stupide du défenseur du lien aux médecins : « Croyez-vous que Madame ait pu employer quelque fraude pour simuler la virginité ? » donne l'idée de ces ridicules pratiques.

Si l'impuissance est absolue, l'impuissant ne peut se remarier. Ils sont trois, Sanchez, Castropolao, Leurénus, à baver comme limaces cette sentence :

« Le conjoint, qui, après la mort de l'autre, se remarierait et redeviendrait puissant, ne pourrait demeurer dans le nouveau mariage. Il lui faudrait prouver qu'il n'est pas impuissant. »

« Art. 192. Quand l'Eglise déclare nul un mariage « *ex capite impotentiae* » et que la puissance devient évidente, le premier mariage apparaît valide et le second nul. »

Selon le père Sanchez, l'infidèle qui tue sa femme pour en épouser une autre également infidèle, s'il vient à embrasser le Christianisme, peut contracter mariage avec sa complice. Ceci vaut la référence. (VII disp. 78 n. 3 et 4).

L'abbé Péries dit en son article 352 :

« Un mariage contracté dans l'idée d'une société d'amitié, et non pour donner naissance à une famille, est radicalement nul, parce que le consentement ne porte pas sur l'objet en question. »

Je prends à témoins la pluralité des gens de ma connaissance que des mariages, dont je connais le mobile, ne comportent qu'une société d'amitié et que l'entente de ne pas engendrer a été formelle.

Mais l'article 366 est contradictoire :

« La résolution de ne pas accomplir les obligations résultant du consentement ne rend pas le mariage nul. »

Tandis que le numéro 421 rouvre la même échappatoire :

« *La condition contraire à la génération entendue dans un sens déshonnête rend nul le mariage.* »

L'article 423, dont les références portent les dates de 1732, 1843, 1874, 1877, annule à peu près tous les mariages actuels :

« L'expression d'une condition contraire à l'une des propriétés essentielles du mariage : fidélité,

unité, perpétuité, cause la nullité du mariage. »

Rien de plus étrange que la question du mariage non consommé, pour nous laïcs, qui considérons tout acte de luxure comme une consommation, et ne nous estimerions pas moins trompés pour l'avoir été *extra vas naturale*. De ce fatras, il résulte que le mariage catholique est soluble, pour le riche, quoique beaucoup, après avoir payé fort cher, n'aient rien obtenu. Dans ce seul titre du défaut de consentement, un habile homme trouvera des motifs de divorce. Ces lois fantomatiques, propices pour le malin, implacables au simple et indignes surtout de la plus sainte communion qui soit sous le ciel, doivent être revues et corrigées. Sans m'aventurer jusqu'à un programme de réforme, j'implore de Votre Sainteté l'obligation pour tous les clercs de délivrer un reçu des sommes qu'ils acceptent à fin d'annulation. L'argent ne change pas de nature, en passant dans la main des oints; et le prêtre qui vend les biens spirituels doit quittance à l'acheteur. Les tribunaux ecclésiastiques ne présentent aucune garantie; ils sont secrets, non seulement dans leurs séances, mais dans leurs lois.

« Le canon XII : Anathème sur celui qui dira que le mariage n'appartient pas aux juges ecclésiastiques. »

Que sont les juges, les applicateurs d'une loi? Où et quand juge-t-on? A l'officialité diocésaine! Quand on pénètre dans l'archevêché de Paris, on croit se glisser sous la grande pyramide, à l'effarement qu'on y cause et au mouvement de chauve-souris qui se produit. Quant à la Sacrée Congrégation du Concile, c'est encore plus loin, plus obscur.

Nous n'avons aucune confiance, Très Saint Père, dans une justice sans code et dont les séances sont

hypothétiques. L'Eglise doit les mêmes garanties d'honnêteté que le Siècle. Il faut un code : non la compilation d'un abbé, mais un code officiel, romain, portant l'imprimatur de Votre Sainteté ; la publicité des audiences, l'usage de la langue française pour les causes françaises et un tarif de la procédure. Il n'y a cependant pas de papier timbré, ni d'enregistrement devant la Sacrée Congrégation du Concile : et le Maître a dit : « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. » Nous disons nous, pauvres laïcs : « Que la justice du Pape ne soit pas plus chère que celle de la République, que le prêtre ne nous tonde pas plus ras que ne font les avoués civils. »

Pierre Lombard, le maître des sentences, déclare : « La cause efficiente du mariage est le consentement. » Or, la Sacrée Pénitencerie admet que le défaut de consentement entraîne la nullité, ainsi que les erreurs sur l'état social de la personne.

« Quand l'erreur relative aux qualités de la personne devient en réalité une erreur sur la personne, le mariage devient nul. »

Je crois épouser une personne dont je ferai ma compagne et la mère de mes enfants, et je trouve à la place une femme vicieuse et infidèle. Quoi ! la plus grande erreur n'est-elle pas de prendre une dévergondée pour épouse ?

Que vient nous redire l'abbé Péries avec ce cas, « si l'une des parties est esclave, à l'insu de l'autre » ? Il ajoute : « Quand l'erreur porte justement sur un point considéré comme « condition sine qua non » du mariage. » Quel point plus essentiel que la fidélité et l'honnêteté ?

Ici se placent mille circonstances du for intérieur, et toujours d'après l'abbé Péries :

« L'intention de ne pas s'obliger en quelque point essentiel équivaut à l'absence de consentement. » Or, beaucoup se marient avec l'intention d'éviter la fécondation. Ils n'estiment pas assez la femme pour la rendre mère et contractent, avec cette restriction de n'engendrer que si l'épouse démontre sa dignité : prudence explicable, qui ne part pas d'un naturel pervers, mais averti par l'expérience.

Admettons, pour un moment, l'interprétation de l'Eglise et toute la rigueur littérale. « Le mariage catholique n'est rompu que par la mort. » Acceptons cette dure loi, puisque c'est la loi de Dieu, et lisons l'Evangile afin de nous y mieux conformer.

A cette lecture, il apparaît que les prêtres ont aussi des devoirs écrasants. Jésus-Christ leur ordonne ceci : « Ne prenez ni or, ni argent, ni monnaie dans vos ceintures, ni sac pour le voyage, ni deux tuniques, ni souliers, ni bâton. »

Nos curés des villes ont de confortables presbytères, un traitement de l'Etat, un casuel abondant et vivent en fonctionnaires, sans privation, certes, ni mortification d'aucune sorte. Nos évêques, magnifiquement vêtus, occupent un des plus beaux palais de la cité, vont en carrosse; une cour sacerdotale les entoure et ils sont célèbres par leur publique gourmandise. Votre Sainteté elle-même ressemble à un empereur, dans cette cour pompeuse et théâtrale où la *seda gestatoria* et les flabelifères ajoutent la splendeur orientale aux carabiniers, aux dragons et aux suisses de la royauté occidentale. Tous les traits de César, Votre Sainteté les ajoute aux traits évangéliques.

Loin de moi l'absurde pensée de ne pas tenir compte du temps révolu, des circonstances changées et de la faiblesse humaine. Mais si les prêtres

n'ont pas assez de vertu pour réaliser l'idéal évangélique, si Votre Sainteté ne se conforme pas à la parole divine, elle qui reçoit directement les dons du Saint-Esprit, comment nous, chétifs hommes du siècle, pourrions-nous mieux? Il y a une absurde exigence à exiger du laïc ce que Votre Sainteté elle-même ne donne pas!

Le prédécesseur de Votre Sainteté portait une émeraude d'un prix scandaleux et on l'a trouvé des millions dans sa chambre mortuaire : son pontificat ne fut qu'une incessante concession au siècle, et, malgré son sourire énigmatique et qui n'était qu'italien, il vendit sa bénédiction *urbi et orbi* à un industriel pour l'amusement des impies. Je n'incrimine pas S. S. Léon XIII, je cite son exemple éclatant, pour que Votre Sainteté n'imité pas les scribes et les pharisiens en liant des fardeaux trop pesants sur les épaules des fidèles.

Il y a dans la surhumaine fonction du pontificat deux côtés : l'un aisé, simple, agréable, c'est d'accueillir, de bénir. On s'agenouille, et Votre Sainteté sourit; Votre Sainteté parle et on applaudit; Votre Sainteté règne et on l'adore. L'autre part du pontificat est tellement écrasante qu'à y penser l'esprit s'effare; la conscience de l'univers dépend de la parole de Votre Sainteté. Elle seule lie et délie, et il y a tant de choses à lier et d'autres à délier! Nous écoutons l'ordre précis, formel; nous attendons le geste qui dirige. Vaine attention, inutile attente. Votre Sainteté a parlé et n'a rien dit.

L'épithète d'église militante oblige les chrétiens à servir; elle oblige le Pape à commander. Lorsque s'est produit ce fait si important d'une loi française dissolvant les congrégations, Léon XIII ne se contenta pas de ne rien dire comme en ses encycliques;

il ne parla même pas ; et l'on vit ce spectacle scandaleux d'un ordre obéissant à la loi civile et d'un autre lui résistant. Les incroyants eux-mêmes éclatèrent en étonnement, le Pape n'avait pas parlé ; le Pape avait laissé la parole à la panique.

Un autre événement beaucoup plus considérable, si considérable qu'il ne s'est rien produit d'égal depuis Constantin, vient de stupéfier le monde ; l'instruction et l'éducation sont interdites aux réguliers ! Votre Sainteté continue à bénir les pèlerins et à recevoir ses officiers, je veux dire les prêtres, et ne semble pas se douter que l'âme française échappe au christianisme.

Il n'y a pas de justice, dans l'Eglise, pour le laïc contre le prêtre, quelque scandaleux qu'il soit. Le curé couvre ses vicaires, l'évêque couvre le curé, la Curie couvre les évêques et l'Eglise actuelle ressemble à la France de Louis XVI. Un pape qui fait des vers latins, un roi qui fait des serrures ; un clergé qui ne sauve que le casuel, une noblesse sceptique ; des fidèles qui commencent à lire l'Evangile et à réfléchir ; des manants qui raisonnent de la chose publique : ce sont là des symptômes identiques de révolution prochaine. Le jour où le Concordat sera dénoncé pour le salut du christianisme, il ne faut pas croire que nous accepterons de payer les prêtres et les évêques que nous subissons à cette heure.

Que Votre Sainteté ne se figure pas que nous souhaitons aucun changement à la doctrine et qu'il y ait l'ombre d'hérésie dans nos vœux ! Nous voulons seulement une égale répartition des impôts.

En 1789, on payait, en France, 82 pour 100 ; en 1904, le fidèle porte tout le poids de la discipline ecclésiastique. On lui vend tout trop cher, les dispenses et le divorce.

Ce clergé est-il mauvais ? Non, il est morne. Beaucoup de jeunes prêtres disent leurs premières messes avec tremblement. Bientôt cette émotion se raréfie et la routine prend la place du mysticisme. Est-ce à dire que le prêtre qui dit sa messe laidement, vite, ne croit pas à la présence réelle ? Non, mais la nature de l'homme est telle qu'il s'habitue même au sublime et devient machinal dans ce qu'il répète chaque jour.

Ce ne sont point des critiques acrimonieuses que je présente, mais des preuves de l'infirmité humaine, afin qu'ayant établi la médiocrité des pasteurs ils perdent la prétention d'exiger du troupeau les vertus héroïques.

Dieu n'a pas envoyé son fils pour qu'il juge le monde, mais pour que le monde soit sauvé. Or le prêtre juge et ne sauve pas. Il applique une solution traditionnelle à divers cas de la conscience, il ne s'émeut point à la détresse du pécheur. Qu'est-ce que la vérité sans charité ?

Vingt mille chrétiens sont privés des sacrements ! Cela n'apitoie personne ! Nul ne prend en mains la cause de ces malheureux, nul ne se fait le coryphée de ces nouveaux parias et ne porte leurs lamentations aux pieds de Votre Sainteté.

— « Saint-Père, voici une femme qui a eu son fruit tué dans son ventre par un mari ivrogne. Elle a quitté son bourreau ; elle a trouvé un autre père pour ses enfants. Grâce à ce nouveau mari, elle les sauvera !

— « Saint-Père, voici un homme dont la femme s'est prostituée pour augmenter son luxe, quoiqu'elle fût riche ; le malheureux l'a quittée et maintenant il vit sagement avec une autre épouse chrétienne et digne de lui. »

Cette femme, les prêtres de Votre Sainteté la déclarent infâme; cet homme, les prêtres de Votre Sainteté le disent excommunié: ce sont des bigames, des concubins, des hérétiques. Allons donc! Ce sont des malheureux, Très Saint Père.

Pour nous lier sur les épaules des fardeaux aussi lourds, il faudrait des mains pures de concussion, chaudes de zèle, des mains d'exemple!

En voyant les prêtres accomplir les travaux apostoliques comme les Etienne et les Paul, nous secouerions notre lâcheté, et nous les imiterions. Mais tant que le prêtre ne sera qu'un fonctionnaire, d'une application d'officier, d'une éloquence de professeur, d'une mentalité bourgeoise, on devra conclure que notre génération ne peut mieux produire; le prêtre médiocre ne saurait exiger du fidèle l'héroïcité.

Car, se punir pour la faute d'autrui, se faire eunuque matériellement ou spirituellement, renoncer à l'amour, c'est de l'héroïsme! Je cherche vraiment les héros du clergé et je ne les vois pas. Au contraire, la sensibilité des laïcs beaucoup plus vive s'ébranle souvent et agit. Il y a encore des artistes enthousiastes: quant à des prêtres passionnés, je n'en ai jamais vu. Comment se blasent-ils, c'est un des tristes mystères de l'espèce: qu'ils soient ignorants ou savants, cela est secondaire: je ne leur demande pas même la charité, mais de la pitié pour ceux qui ne sont pas assez riches pour acheter des consolations et des dispenses, et qui pleurent à la porte de l'église parce qu'ils n'ont pas l'or qui l'ouvre.

En 1876, sous Pie IX, une Brésilienne a tué son esclave et blessé plusieurs autres, sans que l'absolution lui ait été refusée ni qu'une pénitence lui ait été imposée: mais elle observait le maigre!

Le fils du président de la République française a fait sa première communion à Saint-Philippe-du-Roule ; cela est à honneur au président : mais où sont les anciens canons sur les persécuteurs et leur famille ? La fille du président Faure a pu jouer à l'abbesse, et s'amuser sous l'invocation de saint Philippe de Néri : c'était la fille d'un persécuteur aussi. La famille royale d'Italie jouit de l'absolution quoiqu'elle ait pris Rome et qu'elle la garde. Votre Sainteté n'excommunie pas les puissants, mais les pauvres divorcés sont infâmes, exclus des sacrements, hérétiques, excommuniés — s'ils sont pauvres !

Pour ménager Mammon et ses prêtres, les prêtres de Jésus-Christ ont mis une correction au sermon sur la montagne, et « Bienheureux les pauvres » est devenu « Bienheureux les pauvres en esprit ».

Tant d'accommodation avec le siècle manifeste non pas l'indignité d'une catégorie, une faiblesse originelle. Le pasteur ne doit pas oublier que son devoir est de paître le troupeau autant que d'en être obéi.

Quand les Rohans, évêques héréditaires de Strasbourg et cardinaux d'oncle en neveu, dans leur palais de Saverne, avaient 700 lits, 180 chevaux, 14 maîtres d'hôtel, 25 valets de chambre, et qu'on y trouvait en tout temps vingt femmes des plus aimables de la province, l'Eglise s'est-elle émue de cet étrange spectacle ?

A la veille de 1789, que font les cent trente et un évêques et archevêques, les sept cents abbés commendataires, les vingt-cinq chapitres nobles de femmes et les dix-neuf chapitres nobles d'hommes ? Le Concile de Trente ne les concerne pas.

Ecoutez la vocifération du canoniste ; on croirait qu'il exorcise Satan en personne ou l'anté-Christ,

ou Judas : les mots volent comme les pierres d'une lapidation :

« *Infamia juris* ! caractère d'hérésie, illégitimité des enfants, iniquité à recevoir les sacrements et les bénédictions de l'Église et privation de la sépulture ecclésiastique, excommunication *latæ sententiæ*, intervention du bras séculier selon la constitution d'Urbain VIII. » Quoi encore ! Quel fagot manque au bûcher et comment nommer le crime qui entraîne une telle kyrielle d'exécutions, et pour lequel les prédécesseurs de Votre Sainteté décrétaient la mort ?

Ce crime effroyable est simplement l'acte vertueux par lequel l'homme, forcé de renvoyer sa femme adultère, se remarie au lieu de paillarder et d'aller chez les courtisanes.

A voir les fusils, les sabres et les pertuisanes qui environnent Votre Sainteté ; à entendre les acclamations qu'elle accepte : « *Viva el papa re!* » ; à considérer que les ambassadeurs des puissances politiques l'entourent au lieu de ceux des puissances religieuses, on retrouve la volonté vingt fois séculaire de dominer à tout prix.

Aucun homme n'exerce un pouvoir sans l'exagérer et aucun homme ne s'arrête dans la voie despotique ; et des despotes le plus implacable est celui qui tient son pouvoir du ciel.

Le prêtre confond perpétuellement sa personne et sa fonction ; et Léon XIII a écrit qu'il tenait la place de Jésus-Christ, il voulait dire de saint Pierre.

Combien de braves femmes du peuple, courageuses, économes, vraiment chrétiennes, se révèlent exemplaires du jour où elles appartiennent à un homme qui ne boit pas entièrement sa paye et n'assomme pas, en rentrant, épouse et enfants !

Combien de femmes nerveuses, pleines de délicatesse et d'élévation, semblent des démons avec un homme et deviennent des anges avec un autre!

Votre Sainteté jugera que ce sont là de vaines remarques et que la religion veut ignorer même ces états séditieux de l'âme. Qu'elle le veuille; soit. Mais le peut-elle?

Le mystique s'intéressera au moindre symptôme de mysticité: il méprise la passion.

Le mariage est un contrat et, comme tel, il cesse si l'un des contractants se révèle incapable d'en accomplir les engagements.

Que fait l'Eglise si un de ses membres devient hérétique? Elle le chasse.

Que doit faire l'époux dont l'épouse devient indigne? Imiter l'Eglise.

« Que l'homme ne sépare point ce que Dieu a uni. » Dieu unit donc à un être pur un autre impur; nous amenons à l'autel une femme qui a trouvé grâce devant nous: c'est notre désir aveugle, notre jugement dérisoire, notre intérêt mesquin qui a choisi, et non pas Dieu.

Saint Ambroise (*De institutione virginis*), c. 6: « Le mariage n'existe que par le contrat. Ce n'est pas la perte de la virginité qui le constitue, mais la convention des époux. » Si le contrat est violé, si la convention est abolie, le mariage n'existe donc plus.

Dans les autres sacrements, un seul individu vient à Dieu; l'homme s'engage envers son Créateur, qui ne peut le décevoir. L'eau du baptême, le chrême de la confirmation, la rémission des péchés, l'Eucharistie, l'extrême-onction et même l'ordre sont des tête-à-tête avec Dieu et ont été institués par Jésus-Christ.

Quant au mariage, il a précédé toute religion,

ce n'est point un signe, mais un fait d'ordre naturel; les animaux se marient ou s'accouplent et la plupart des théologiens voient surtout l'accouplement. Exagération des mérites de la continence, exagération des péchés de la chair, tels sont les caractères de toute la littérature sacrée. Au contraire, exagération de la liberté sexuelle, exagération de la licence amoureuse forment le caractère de la littérature profane.

Pour le mystique, rien n'est permis en cette matière, et pour le laïc, tout paraît l'être.

Je ne suis pas éloigné de l'opinion de Canisius; je suis prêt à honorer le prêtre bon ou mauvais, à une condition toutefois, c'est qu'il ne se plaise pas à me persécuter dans ma foi et à me torturer dans ma conscience.

Nous sommes nombreux qui considérons notre curé comme un huissier sacramentel et qui prenons les sacrements, sans souci de l'impureté du prêtre. Qu'avons-nous à faire de lui, au reste, en dehors de la confession et de la communion? Nous subissons en humilité les fades exhortations du confesseur et nous lisons nos heures, pendant le pitoyable prône.

Dans la somme des péchés du Père Benedicti : « Le mary qui retient sa femme persévérante en adultère public et habite avec elle, en lui rendant le devoir de mariage, consent au péché de sa femme, laquelle il doit chasser de sa maison. Voire, mais après le divorce fait entre eux, se pourra-t-il remarier à une autre? Non, pour ce que le mariage n'est pas dissous quant au lien, ains seulement quant à la couche. Que fera donc le pauvre mari qui est innocent? Qu'il implore la grâce de Dieu pour vivre en continence. *Durus est hic sermo*, me direz-vous, et chose bien difficile à faire... Il est bien

vray que si le mari vient ou qu'il ne se puisse contenir, il la peut rappeler, au moyen qu'elle se soit reconciliée de son péché. Elle est toujours obligée de rendre le devoir à moins qu'elle ne soit entrée en religion. Que fera donc le mary pendant ce temps ? C'est à lui à bien se recommander à Dieu, pour vivre en continence. Ne se pourra-t-il remarier ? Nullement, s'il ne veut perdre son âme. Le mari pèche donc lequel rend le devoir de mary à sa femme incorrigible et persévérante en adultère. Et non seulement péché, s'il le rend, ains aussi (qui plus est, s'il le lui demande. En outre, il contracte bigamie et irrégularité et hérésie. »

Quand ce dernier mot est prononcé, on se félicite de l'impuissance actuelle du clergé. La franc-maçonnerie se contente de barrer le succès à ses adversaires : et cependant elle dispose, à cette heure, du bras séculier. Il faut lui donner acte de sa modération, puisqu'elle ne frappe que les biens et non les personnes.

La question du divorce se réduit à celle du mariage et, sorti de la zone casuistique, l'élucidation ne tardera pas.

L'homme qui commence la vie humainement, qui se marie, et qui est trompé, c'est-à-dire malheureux, mérite de la compassion et non un châtement. Or, quel dam comparable à celui de la solitude ! Son associé l'a trahi et l'Eglise l'oblige à vivre et à vieillir seul. Pourquoi ? Parce que l'union de Jésus-Christ avec son Eglise est indissoluble. Cet homme n'a point de rapport avec Jésus-Christ non plus que la femme adultère avec l'Eglise. N'importe ! cette allégorie dérisoire d'un ascétisme échauffé fera un paria, un misérable.

Il a eu un foyer et il est seul. Il ira où vont les

gens sans foyer, aux lieux sales et vulgaires, et s'il devient débauché ou ivrogne, qu'importe, les canons de Trente seront respectés.

Cependant l'adultère qualifie l'agissement de l'être marié : le moindre désir, la moindre caresse constituent pour lui des péchés mortels.

Destiné par le créateur à la vie conjugale, il y tendra d'autant plus que sa nature sera honnête. Il devra donc accepter pour compagne secrète une femme répudiée, ce que Jésus défend formellement. Car, quelle femme de bonne réputation acceptera l'infamie que l'Eglise jette sur la seconde épouse d'un homme divorcé ?

Pour le père Benedicti, le mariage du catholique avec le protestant ne compte pas !

« Le mari peut laisser sa femme huguenote et sorcière, et la femme le mari huguenot et sorcier. Pour ce que hérésie est une fornication plus grave que celle du corps, voire plus que la sodomie ; de sorte que celui mesme qui aurait commis un péché contre nature (ce que à Dieu ne plaise) peut faire divorce. D'icy je tire une conclusion, que le plus grand pécheur des catholiques n'est point si méchant que le plus juste des hérétiques, se juste il y a. De même une femme adultère de son corps pourrait bien laisser le mary hugenot, car combien qu'il ne soit adultère de son corps, il est toutefois adultère spirituel, qui pis est. » (Liv. II, c. VI, p. 191.)

Maintenant voulez-vous savoir ce que pensait en 1826 l'abbé Bergier, confesseur de Monsieur, frère du roi ?

« A ce sujet, nous avons deux questions à résoudre : la première, s'il est juste de punir les hérétiques par des peines afflictives, ou s'il faut les tolérer ; la seconde, s'il est décidé dans l'Eglise romaine

que l'on ne doit pas garder la foi jurée aux hérétiques, selon le Concile de Constance. »

Qu'est-ce qu'un hérétique ? « Celui qui a une opinion à lui, qui suit sa propre pensée et son sentiment particulier », et saint Fulgence achève de préciser : « Les bonnes œuvres, le martyre même ne servent de rien pour le salut à celui qui n'est pas dans l'unité de l'Eglise. »

Hors de l'Eglise, point de salut ! J'en suis d'accord pour ceux qui connaissent l'Eglise et la repoussent. Mais ceux qui l'ignorent n'ont-ils pas un mérite infini à la deviner et à se conduire chrétiennement sans être chrétiens et à faire les œuvres d'une doctrine dont ils n'ont pas la formule ?

Socialement, le mal c'est la fornication, et non le concubinat. La doctrine des confesseurs est fautive parce qu'idéologique ; ils n'envisagent que la résistance au commandement. Tout ce qui est fortuit est pardonné. Une femme pêche chaque mois, mais par aventure, avec des gens différents et sans esprit de liaison ; on l'absout douze fois. Une autre avoue une liaison ancienne et appelée à durer, on lui refuse l'absolution. Le prêtre voit un mépris de la loi dans cette continuité. Or, l'être qui ne s'est donné qu'à un être, que ce soit légitimement ou non, mérite une estime relative.

Chaque fois que l'amour est unique et durable, il est digne ; chaque fois qu'il se pluralise et passe, il s'avilit ; et toute la casuistique du monde ne fera pas que ce qui ressemble le plus au mariage ne soit la meilleure chose, après le mariage lui-même.

Je crois donc que non seulement le mari qui a répudié sa femme peut en épouser une autre, mais je suis persuadé qu'il le doit, chrétiennement et socialement.

Il est plus chrétien de recommencer un effort vers l'unité que de se jeter en débauche; et il est plus social de prendre une seconde femme que de promener partout son désir adultère.

Car une chose n'est pas juste parce que Dieu la veut, mais Dieu la veut parce qu'elle est juste, dit saint Thomas.

Qu'une vaine crainte des propos stupides ne gêne point Votre Sainteté. L'immobilité n'est pas la vie; et ce qu'il y a de plus admirable dans l'œuvre ecclésiastique, c'est assurément l'adaptation différente qu'elle a su réaliser, suivant les époques.

Le catholicisme n'a qu'un but : rendre Jésus sensible, Jésus aimable, Jésus présent : et à force de le sentir, nous finirons pas l'aimer assez, pour le chercher dans les voies de la perfection.

Qu'on ouvre et qu'on laisse entrer, sans trop de questions et de formalités, les pécheurs et les désorientés, au lieu de les arrêter sur le seuil par des façons rébarbatives.

Le mal en matière sexuelle, c'est la polygamie, ou la polyandrie, ou l'adultère; le bien, c'est la monogamie et la monandrie ou le mariage.

Tout les points de vue sont d'accord, religieux ou sociaux, sur cette proposition.

Il faut empêcher, à tout prix, l'adultère, et favoriser à tout prix le mariage. L'Etat l'a compris le premier en ôtant toute excuse à l'adultère et en autorisant le remariage. L'Eglise, au contraire, préfère la polyandrie et la polygamie au mariage; parce qu'il s'agit de sauver l'intégrité de son appareil despotique.

Est-ce un faux rapport que la pluralité des confesseurs absout la fornication de hasard avec un être de hasard et tient rigueur à une liaison sérieuse

et durable; douce aux luxurieux, elle se fait rude aux concubins.

Le concubinat, cependant, se rapproche du mariage et vaut mieux que la débauche. Que manque-t-il aux concubins, pour être des époux? Le bon plaisir d'un pape qui fut concubin et qui faussa ou laissa fausser le texte de l'Évangile.

Que Votre Sainteté examine les canons, elle les trouvera inexorables et abusifs.

Faut-il prendre les paroles de Jésus comme des exhortations à la vie parfaite ou comme des ordres positifs, des conditions *sine qua non* du Salut?

En tout cas, on devra prendre pareillement les paroles adressées aux apôtres et celles dites aux fidèles! Si les premières ne sont pas de commandement, les secondes non plus; car aucun maître ne peut exiger que le disciple fasse plus que lui.

« On ne fait point un précepte de ce qui est au-dessus de la loi, » dit saint Ambroise, et il précise: le conseil invite, mais laisse libre; le précepte s'impose à la volonté. S'il est de précepte que le mari trompé doit faire vœu de célibat, il sera aussi de précepte que le prêtre « ne prendra ni or, ni argent dans sa ceinture, ni sac pour le voyage, ni deux soutanes, ni souliers, ni bâton ». Cela serait absurde, et le ministre du Seigneur transformé en vagabond ne pourrait plus remplir son ministère avec dignité. Mais le mari trompé et à qui il est interdit de fonder un foyer, n'est-il pas un vagabond sexuel, gêné, dans son rôle social et ses autres devoirs, par la nécessité de rechercher la tendresse d'une femme disqualifiée?

L'Église, Très Saint Père, se compose de prêtres et de l'humanité; et jamais l'humanité ne fut représentée auprès du Pape: toute la discipline est

l'œuvre du roi et de la noblesse, pardon, du Pontife et de ses officiers, et ce n'est pas équitable.

Si Votre Sainteté juge inconvenante la forme de cette supplique, c'est qu'elle ignore ce que sont nos évêques et son nonce; et que leur indifférence insupportable pour les âmes, leur identification de jour en jour plus complète avec les fonctionnaires civils étaient de sûrs garants de leurs mépris et de leur déni de justice. En outre, ils ont perdu depuis longtemps toute autorité, non tant par insuffisance que par entêtement dominateur. Les plus orgueilleux des hommes n'apprécient chez le fidèle que la passivité de l'obéissance. Ils ne s'estiment point missionnés pour convaincre, mais pour contraindre : ce sont des gendarmes, et non des apôtres. Leur arrogance éloigne les meilleurs : ils montrent leur rabat comme premier et dernier argument ; ce geste est trop archaïque. Il ya vingt ans, à Lisbonne, on assommait ceux qui restaient debout sur le passage du S. Sacrement et aujourd'hui on jette des pierres à celui qui le porte. Un excès en appelle un autre ; et à Dieu ne plaise que je pallie aucun des attentats actuels contre le catholicisme : je suis allé sur les bancs de la correctionnelle en 1881 pour avoir protesté en faveur des moines expulsés. Aujourd'hui je n'irais pas. Ai-je moins de foi en Jésus, en Marie ? Non, certes, ma foi s'est affermie dans l'étude. Mais je distingue entre la religion et le clergé, entre le dogme et la discipline, entre l'Évangile et les canons.

La bulle confirmative du Concile défend à tous, même ecclésiastiques de quelque dignité que ce soit, et séculiers de quelle puissance qu'ils puissent être, sous peine d'interdiction de l'entrée de l'église pour les prélats, et aux laïcs sous peine d'*excommuni-*

cation encourue par le fait : de commenter, gloser, annoter, remarquer et interpréter le dit Concile à quelque titre que ce soit, même à celui d'augmenter la force des décrets et d'en assurer l'exécution.

Un incrédule, après cette citation, s'arrêterait par mauvaise foi ; moi, fidèle, je mets, en épigraphe de ma supplique, ce passage de la même bulle de Pie IV qui justifie entièrement ma démarche : « Que s'il y a quelque chose qui paraisse obscur à quelqu'un, soit dans le terme, soit dans le sens des ordonnances, et qu'il lui semble pour cela avoir besoin de quelque interprétation ou décision, qu'il ait recours au Saint Siège apostolique. Nous nous en réservons l'éclaircissement et la décision et nous sommes prêt à pourvoir aux besoins. »

En vertu de cette invite du Pape, qui a terminé et promulgué le Concile de Trente, j'implore l'examen de Votre Sainteté sur les points suivants :

1^o Est-il vrai que, par deux fois, saint Mathieu, d'abord v. 31-32 et ensuite xiv-9, met dans la bouche de Notre-Seigneur Jésus-Christ la permission du divorce pour cause d'adultère ?

2^o Est-il vrai que littéralement « celui qui répudie sa femme, sauf pour cause d'infidélité, et qui en épouse une autre », implique, selon la raison et la grammaire, que la permission de divorce nécessite la faculté d'un nouveau mariage ? Car autrement « celui qui répudie sa femme » ne commet point d'adultère. Ce sont deux actes différents, de rompre un lien et d'en former un nouveau. Ce qui constitue l'adultère, c'est le remariage, et non la répudiation. Donc, l'exception de répudiation doit s'entendre aussi du remariage.

Cette question n'est point de celles que l'Eglise peut se réserver, car elle ne comporte qu'une lec-

ture, non une interprétation. « Quicumque dimiserit uxorem suam et aliam duxerit, nisi ob fornicationis causam, mœchatur. »

Le canon 7 de la xxiv^e session de Trente falsifie le texte saint : et cette falsification, ne pouvant être imputée à l'ignorance ou à l'étourderie, provient d'une volonté ferme d'alourdir le joug ecclésial, volonté excusable peut-être, par le but poursuivi, mais qui doit se rétracter devant l'évidence.

La pire hérésie serait celle de l'Église elle-même, si elle tenait contre la parole de son fondateur (ce qui ne se peut). Dès lors, les canons touchant le divorce cessent leur autorité puisqu'ils sont basés sur une fausse lecture du saint Evangile.

Est-il vrai qu'il y a dans les paroles de Jésus, comme l'Église l'enseigne, des préceptes et des conseils, des commandements et des exhortations ?

Si l'Église fait de tous les conseils des préceptes, et de toutes les exhortations des commandements, elle doit mettre un joug égal sur les ecclésiastiques et sur les laïcs. Que le prêtre soit tenu à une observance aussi littérale que le fidèle.

Est-il vrai que les saints, par enthousiasme, et les ecclésiastiques, par une conception césarienne de leur pouvoir, ont préconisé les uns un idéal de perfection, et les autres une obéissance excessive, et qu'il y a lieu, pour le fidèle, d'implorer un soulagement devant des ordres excessifs, donnés par ceux mêmes qui n'eurent jamais à les subir ?

Est-il vrai qu'il y a, dans le clergé romain, un esprit d'entêtement qui confond l'intérémabilité du dogme avec les applications forcément changeantes de la discipline ?

Est-il vrai, que l'hérésie, c'est-à-dire la pensée individuelle ou dissidente en matière de foi, a été,

et est encore, donnée comme le péché des péchés : ce qui est contraire à la raison et a permis à l'Eglise de commettre l'homicide, avec une effroyable cruauté?

Est-il vrai que la Papauté n'a jamais précédé le mouvement de l'opinion occidentale par des adoucissements aux mœurs, et que l'Inquisition n'a cessé que par l'intervention des gens du siècle?

Est-il vrai qu'il y a cent ans la Papauté condamnait à mort, pour un délit purement spirituel, Cagliostro, qui a péri en prison, sans qu'on puisse lui imputer d'avoir tué, ni volé, ni débauché personne?

Est-il vrai que les saints ordres, et même le sacrement du Saint-Esprit, le Suprême Pontificat, laissent subsister l'homme et ses tendances : et que l'infaillibilité n'est que dogmatique et non disciplinaire ; d'où il résulte que le catholique doit croire à ce que l'Eglise enseigne sur le mystère et accepter l'Immaculée Conception, mais non pas subir les sublimes exhortations des saints non plus qu'il n'obéit aux visions des poètes ; que la perfection, en un mot, ne saurait être que l'application de la volonté individuelle, et non la règle imposée à l'ensemble du troupeau?

On appelle simonie l'échange d'une chose temporelle contre une chose spirituelle. Au c. viii des Actes paraît un certain Simon, qui pratiquait la magie. Mais il entendit Philippe. Lorsque ce Simon vit que le Saint-Esprit était donné par l'imposition des mains des apôtres, il leur offrit de l'argent (18-19) en disant : « Accordez-moi aussi ce pouvoir afin que celui à qui j'imposerai les mains reçoive le Saint-Esprit. » Mais Pierre lui dit : « Que ton argent périsse avec toi puisque tu as cru que le don

de Dieu s'acquerrait à prix d'argent. » A cela Simon répondit : « Priez vous-mêmes le Seigneur pour moi, afin qu'il ne m'arrive rien de ce que vous avez dit. »

Appelons donc simoniaque le catholique qui vient dire au prêtre : « Faites-moi obtenir l'annulation de mon mariage. » Mais quel nom convient-il de donner au prêtre qui répond : « Donnez d'abord quatre mille, ou dix mille francs, ou cinquante mille » et qui, les ayant reçus, n'obtient pas ou même ne demande pas l'annulation ? Car, avant que la S. C. que préside Votre Sainteté touche l'argent du simoniaque, le prêtre intermédiaire, l'officialité diocésaine, prélèvent chacun le plus qu'ils peuvent sur la somme.

Le prêtre, à vrai dire, ne promet pas l'annulation, mais il ne la déclare jamais impossible. Si j'ai cité le code de l'abbé Péries, le plus récent, le plus clair et le plus honnête, c'est pour montrer que, malgré le texte de l'indissolubilité, on trouve, dans les questions de for intérieur, une échappatoire à tous les cas.

Mais si ce prêtre médiocre ou escroc veut nous priver de la nourriture spirituelle et nous refuse les sacrements, en vertu de l'espèce de démence sacerdotale qui a inspiré et inspire encore les canons en matière laïque, alors, Très Saint Père, comme il s'agit du salut que nous voulons de toute notre force, nous crions afin qu'on nous entende et nous frappons, afin qu'on nous ouvre. Et nous crierons et nous frapperons jusqu'à ce qu'il nous soit répondu et jusqu'à ce qu'il nous soit ouvert. Et nous les appellerons par leur nom, par le nom de leur péché, et nous frapperons avec les propres armes qu'ils ont forgées contre nous. Car le royaume des

cieux appartient aux violents; et il ne se lasse point celui qui marche vers son Dieu, et il ne s'effraye d'aucun obstacle. En vain le clergé voudra fermer l'église au croyant; le droit de l'amour l'emportera sur cette discipline inventée par une caste contre l'humanité. Il n'y a pas de Concile qui puisse m'empêcher d'adorer Jésus et d'appeler la Vierge mère; il n'y a pas de Père Jésuite qui ait le droit de se placer entre mon maître et moi. C'est au Christ que j'ai affaire, c'est à Marie immaculée que je vais: les Sanchez, les Gasparini ne m'arrêteront pas.

Votre Sainteté a des clés pour ouvrir, bien plus que pour fermer: son rôle de *délieur* l'emporte sur celui de *lieur*.

Forcés à prendre des airs de charité pour ne pas heurter l'opinion, les prêtres depuis cent ans s'efforcent à défendre l'indissolubilité du mariage au nom de la famille et de l'enfant.

L'expérience leur montre que les secondes unions, presque toujours heureuses, sont du moins très durables, et cela se conçoit: l'expérience acquise à nos dépens profite vraiment et ceux qui se choisissent ainsi savent ce qu'ils font. Quant à évoquer les mœurs du Directoire à ce propos, cela nous semble une détestable plaisanterie. En dehors des frais proprement dits, le divorce amène dans l'existence, même indépendante, de telles perturbations que nul ne s'y engage aisément.

En peu d'années, des milliers de remariages se sont produits, et ces concubins ne diffèrent ni par leur conduite, ni par la considération sociale des autres époux, sauf devant la grille du confesseur.

Quant à l'enfant, mieux lui vaut de vivre avec un seul parent que de voir des scènes de massacre en bas de l'échelle ou des scènes de cynisme en

haut ; il vaut mieux qu'il ne méprise qu'un seul de ses auteurs au lieu des deux ; il vaut mieux qu'un drame se soit passé que s'il en est le témoin ; il vaut mieux, pour lui, le baiser d'une marâtre ou d'un parâtre que les friandises d'un amant ou d'une maîtresse de passage.

Et parce que cela vaut mieux, il faut que cela soit !

Selon le catéchisme, l'Eglise est la société des fidèles répandue par toute la terre ; en réalité, l'Eglise se réduit au clergé et plus particulièrement à cinquante cardinaux italiens.

On dit que les prêtres représentent les fidèles. A peu près comme la maréchaussée représente le peuple et comme le seigneur représentait son village. Si Votre Sainteté croit entendre la pensée des catholiques parisiens lorsque M^{sr} Richard lui parle, elle se trompe ; elle n'entend que le chef des prêtres. Personne ne représente les fidèles auprès du Pape ; le tiers état ne saurait comment formuler ses doléances, forcément interceptées par la noblesse. Votre Sainteté ne nomme ni les évêques, ni les curés ; nous les recevons malgré nous : donc ils ne représentent ni le Pape auprès des fidèles, ni les fidèles auprès du Pape ! Votre Sainteté les accepte ou les subit comme nous les subissons, mais ils ne sont ni de son choix, ni du nôtre.

La suppression du pouvoir temporel a rendu un immense service à l'Eglise ; la dénonciation du Concordat rendra la vie à l'église gallicane.

Pour l'heure, il s'agit de chrétiens qui frappent à la porte de l'église et qui demandent les sacrements.

« Si vous ne pardonnez, votre père qui est dans les cieux ne vous pardonnera pas non plus » ; ces

suppliants sont des malheureux et non des coupables. Ils implorent cependant : au nom de celui qui a dit ses apôtres : « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. »

Sur ma conscience, l'annulation romaine est une question d'argent.

Le fait que beaucoup ont donné inutilement d'énormes sommes ne prouve rien que l'indignité des prêtres-avoués. A qui fera-t-on croire qu'un spécialiste est si peu sûr des questions canoniques qu'il puisse accepter quarante-quatre mille francs dans l'incertitude du résultat ? Comme toute l'habileté consiste à payer également le défenseur du lien et l'avocat proprement dit, l'issue n'est douteuse que par le fait des intermédiaires.

La procédure *in forma pauperum* ressemble fort à la question du domicile pour le vagabond. Ni l'un ni l'autre ne s'inquiètent de l'opinion mondaine et, encore une fois, l'annulation n'intéresse que les gens connus et importants.

Il ne m'appartient pas de dicter à Votre Sainteté la conduite la plus sage. Le Saint Esprit, que j'invoque, seul peut opérer par son incréée lumière le grand changement ici humblement demandé.

Toutefois, Votre Sainteté ne laissera pas peser sur la Congrégation qu'elle préside une suspicion aussi infamante ni permettra aux prêtres le délit d'escroquerie : car simonie renferme l'idée de vente et ceux dont je parle reçoivent l'or et ne livrent rien.

Je me suis fait le coryphée d'une détresse digne de la pitié pontificale. A regret, j'ai montré la faiblesse humaine sous la tiare et sous le nimbe. N'était-ce pas le plus puissant des arguments en faveur des pauvres divorcés ?

Je n'ai dénoncé personne : je ne veux pas affliger

même des coupables. Il suffit que leur commerce abominable cesse.

J'ai révélé le fait, et non les faits; le vol, et non les voleurs. Que cette charité tourne au profit de ceux que désole une injuste privation des sacrements.

Selon le dogme de l'infaillibilité, je suis prêt à me rétracter sur une bulle « *motu proprio* » de Votre Sainteté, car Votre Sainteté, parlant *urbi et orbi*, ne peut errer; mais je ne dois aux SS. Congrégations qu'une discussion déférente.

Que Votre Sainteté daigne pardonner toutes les expressions imparfaites ou intempestives de cette supplique et qu'elle m'accorde la bénédiction apostolique que je demande avec les sentiments d'une filialité indéfectible à la sainte Eglise Catholique.

PÉLADAN.



C'ÉTAIENT SEPT PRINCESSES

Au peintre Charles Guérin.

*C'étaient sept princesses autour d'une fontaine,
Assises tristement, le menton dans la main.
Elles chantaient d'amour, et la brise incertaine
Soufflait dans leurs cheveux des parfums de jasmin.*

*Et l'on voyait l'une parfois mordre des roses
Et l'autre follement griffer la chair des lys.
Car elles savaient trop le sens secret des choses,
Et dans leurs voix pleuraient les beaux jours de jadis.*

*Le pays alentour semblait vu dans un rêve.
Aubord de bassins bleus montaient des palais blancs.
On entendait au loin déferler sur la grève
La mer, avec un bruit de soupirs somnolents.*

*Des paons, rouant sur des balustrades de marbre,
Ouvraient leurs éventails d'émeraude au soleil.
Midi brûlait. L'ombre était ronde sous chaque arbre.
On se sentait les mains lourdes, comme en sommeil.*

*C'étaient sept princesses autour d'une fontaine.
J'ai depuis bien longtemps oublié leurs doux noms.
Ce pouvaient être Alix, Rosemonde, Maleine,
Gertrude, Mélusine et Laure aux cheveux blonds.*

*Je me souviens que la septième, la plus belle,
N'avait pas de nom. Claire comme le matin,
Elle ouvrait de grands yeux couleur de mirabelle.
C'est elle que j'aimai dans ce temps si lointain.*

*L'ombre des lauriers noirs passait sur son visage.
Elle devait suivre en elle un rêve affligeant,
Car on voyait ses petits seins de vierge sage
Soulever de sanglots son gorgerin d'argent.*

*Je ne sais si j'osai la baiser sur la bouche,
Tant la douce avait l'air de chérir sa douleur.
Ce pays pourtant se creusait comme une couche
Et le ciel semblait la corolle d'une fleur.*

*Puis voici que j'oublie. Où donc t'ai-je perdue,
Mémoire d'un temps de reines en pleurs sinon
Au jardin de folie ? Et t'ai-je jamais vue,
O chanteuse triste qui n'avais pas de nom ?*

*Ah ! ne suis-je vraiment qu'un poète malade
Qui, fêré d'amour pour le rêve qui le fuit,
Enchante sa peine au refrain d'une ballade
Apprise aux pages d'un ancien livre, une nuit ?*

*Non, mon âme à ce point ne peut être incertaine.
— Dans un lointain pays aux parfums de jasmin
C'étaient sept princesses autour d'une fontaine,
Assises tristement, le menton dans la main.*

STUART MERRILL.

LE PARJURE

A Monsieur Henri de Régnier.

La lutte la plus terrible est celle que l'on entreprend contre sa conscience; la mort n'en marque pas toujours la fin, mais on y perd la considération de soi-même et l'orgueil de vivre.

Mariés depuis peu, après l'Italie ensoleillée et l'azur de la mer méditerranéenne, l'envie leur était brusquement venue de passer quelques mois dans le silence et le recueillement de pièces vastes et hantées de la seule ombre d'un passé grandiose et mélancolique. Après Venise la divine, où, dès le soir de leur hymen, ils s'étaient réfugiés pour apaiser leur soif intense de baisers et de caresses, après les autres villes italiennes, plus turbulentes, où leur joie d'époux-amants pouvait se manifester avec des rires, une halte reposante leur parut nécessaire. Le château de Kerdren s'offrait. Un décor austère, tout de feuillage rare, d'étangs sombres et verts, puis la campagne bretonne et, à quelques lieues, la mer multicolore, en faisait valoir à souhait la majesté séculaire. Les pierres noblement rassemblées ont ce privilège unique et merveilleux qu'elles s'adaptent parfaitement à ce qui les entoure, et que, par elles, tout ce que l'œuvre humaine a d'éphémère et de vain revêt, avec les siècles, un caractère de noblesse et d'éternité habituel aux œuvres naturelles ou divines. Il

en est des vestiges du passé comme de la mémoire des hommes : le temps les fait resplendir ou s'assombrir davantage, selon que brille le soleil du souvenir ou que s'impose la nuit affreuse de l'oubli. Les ruines elles-mêmes dégagent ce charme tout-puissant, et, comme à la vue du torse mutilé et toujours superbe de quelque déesse souterraine que l'on remet enfin au grand jour, ce spectacle angoisse et console à la fois par son double aspect de vétusté sereine et de beauté toujours jeune. De tels vestiges attestent en faveur des temps abolis et affirment leur ancienne splendeur et leur règne éternel. Le temps, qui brise le chapiteau ou le fût d'une colonne et couche dans l'herbe la statue jadis orgueilleuse, les fait du moins choir avec grâce et leur prépare un décor digne de leur beauté qui veut la solitude, la nature harmonieuse ou, seulement, le pas furtif d'un passant. Autour, l'herbe ondoie ; en automne les feuilles mortes préparent au marbre un fragile linceul de bronze et d'or, un pétale de pourpre marque une plaie imprévue au torse nu d'un dieu, un autre fleurit d'azur le poing rude d'un guerrier ; plus loin, un arbre chante avec le murmure de son feuillage et le cri d'un oiseau solitaire. Ainsi, le passé revit par ses ruines avec la pitié de la nature complice, et la magie d'un décor respecté suffit à montrer encore à travers les siècles son ancienne splendeur.

Le château de Kerdren ne manquait point de ce charme. Sa base, sous la caresse rampante des lierres et le baiser humide des mousses, avait pris cette patine verte et glauque, comme de bronze longtemps immergé, qu'ont certains rocs marins, et ses hauts murs, que, tour à tour, la pluie furtive ou obstinée, les aurores indécises, le soleil éblouis-

sant de midi, les crépuscules de pourpre et les soirs d'ombre, les nuits lunaires, la neige blanche des hivers et la neige multicolore des arbres en fleurs, les brusques tempêtes de vent et d'eau avaient lavés, caressés, brûlés, gardaient la trace indélébile du temps. Suivant la saison et suivant l'heure, il apparaissait à la fois immuable et nouveau : gris et mélancolique sous la pluie, rose et comme de légende à l'aurore, de marbre et d'or sous le soleil, de pourpre et de cuivre et comme anéanti dans l'incendie crépusculaire et bientôt indécis et sombre à la tombée du soir, féerique et bleu au clair de lune, massif sous la chappe blanche des neiges, agrémenté de sculptures fantasques par le gel ou bravant la rage hurlante des tempêtes ; tel il apparaissait, tour à tour lumineux ou sombre, avec, suivant la saison et suivant l'heure, un air d'accueil ou de menace ; mais sa silhouette énorme et délicate à la fois et de noble architecture attestait toujours la gloire séculaire et la fortune orgueilleuse d'une famille, — celle d'Edwige de Kerdren.

Orpheline de bonne heure, Edwige de Kerdren avait été recueillie par une vieille tante célibataire dont l'humeur un peu misanthropique et l'amertume se plaisaient à cette image continuelle de la dévastation. Fort dévote, mais très tendre au demeurant et jolie jadis, on disait même, sous le manteau, qu'elle avait aimé passionnément, jusques et peut-être y compris l'abandon d'une vertu précieuse, un jeune et séduisant secrétaire d'ambassade ; mais celui-ci, insensible ou infidèle, avait fait bientôt un riche mariage de raison, et sa désinvolture ou sa cruauté affecta à ce point la pauvre amoureuse qu'elle en resta célibataire et aigrie pour jamais.

Depuis lors, malgré les ans qui serraient davantage les lèvres dans un pli d'orgueil et de souffrance et auréolaient peu à peu de neige vénérable le front quasi monacal, la plaie secrète n'en saignait pas moins au fond du vieux cœur mal résigné. Son amour, d'autant plus violent qu'il avait été chaste, en tout cas mal satisfait, essaya le baume de la religion, et sa douleur s'endormit peut-être au rythme indécis et berceur des psaumes et des prières. La femme, ayant échoué à la séduction d'un homme, entreprit la conquête de Dieu.

La tâche était ardue à en juger par sa mine inquiète, mais à voir sa ferveur jamais lasse et ses yeux toujours levés au ciel en l'attente du signe précurseur, elle ne désespérait point de la mener à bonne fin. Sa présence créait une atmosphère angoissante et aggravait encore le silence pesant des hautes salles désertes où sa marche furtive et sa voix basse n'éveillaient aucun écho. En un mot, elle ne semblait plus du monde, et ses nobles aïeux, qui, du haut de leurs cadres d'ébène ou d'or, la regardaient avec des yeux amis, formaient son unique société, étaient les derniers témoins muets de sa vie solitaire. Près de cette personne, vivant dans le culte exclusif du passé et l'espérance d'une prochaine délivrance, et dans l'austère demeure de ses pères, Edwige avait grandi. Elle s'étonnait toujours, avec une crainte obscure et secrète, de la vieille dame qui, les doigts obstinément croisés sur un livre de prières et les yeux baissés, semblait somnoler doucement au coin de l'âtre et ne sortait de temps à autre de son apparente apathie et de son rêve sans fin que pour lui mettre au front un baiser dont la chaleur surprenait de lèvres aussi minces. Parfois encore, elle lui ser-

rait dans ses mitaines de soie noire ses doigts frêles de fillette et scrutait longuement son visage inquiet d'un œil bientôt vif et toujours beau, pour découvrir, dans la ligne indécise de la bouche, la courbe du front, la flamme du regard et l'ovale un peu long de la face, l'épanouissement prochain qui révélerait enfin la marque certaine des aïeux; car à son amour immense et confiant de Dieu, cette avant-dernière des Kerdren mêlait le culte du passé, et son orgueil du noble nom qu'elle portait s'humiliait à peine à l'évocation du nom divin. Le sang bleu d'une glorieuse lignée lui semblait aussi pur que la pourpre adorable qui, ruisselant des cinq plaies de Jésus crucifié, atteste, à travers les siècles, l'originelle cruauté des hommes.

Mais ces manifestations extérieures d'une tendresse anxieuse et secrète étaient plutôt rares, et, dans cette solitude et dans ce silence, l'enfant s'ennuyait. Ses seules joies étaient de venir habiller avec les nonnes blanches d'un cloître proche où sa tante la voyait déjà Mère supérieure comme l'une des aïeules, ou de se promener dans les allées du jardin, car, si le vieux château était austère et sombre, les crevasses énormes de ses murs épais, les sculptures de ses hautes fenêtres et les bois d'alentour étaient pleins de murmures et de chansons. Et, dans l'aube claire ou le crépuscule assombri, Edwige s'amusait au vol capricieux ou rapide des oiseaux prompts, tandis qu'il lui prenait des envies d'être folle et joyeuse comme eux. Parfois même, un grand rire frêle d'insouciance et de jeunesse la secouait toute à les voir se quereller pour une graine au bord de quelque gargouille ou sur l'antique blason de pierre des Kerdren, et, parfois aussi, après de longues courses solitaires et force-

nées où elle luttait de vitesse avec eux, le repos s'imposait, mais, craignant de troubler la songerie de la vieille dame, toute essoufflée, elle s'empressait vers le cloître. Les nonnes et même la Mère supérieure, grave et souriante, avec ce sens inné de la maternité qu'ont toutes les femmes et qui se manifeste dès l'enfance, l'accueillaient toujours avec des baisers et des câlineries. Quelques-unes même, dont les seize ou dix-huit ans avaient encore la grâce provocante et coquette de filles à marier, abandonnaient promptement la prière commencée ou la grave méditation, et, furtives et blanches, emmenaient Edwige au fond du jardin fleuri où leurs rires et leurs courses folles pouvaient se donner libre cours. Les joues pâles se coloraient de rose, le carmin vif des lèvres s'ouvrait dans un rire sur les dents saines et blanches, les yeux luisaient sous le voile et les souffles précipités faisaient saillir sous la bure austère des seins jeunes et fermes.

Ces heures étaient les meilleures pour l'enfant, et pas un jour ne passait sans qu'elle vînt au cloître. D'ailleurs, tout de celui-ci lui plaisait, et son âme s'y distrait à l'aise. Austère, certes, il ne l'était point cependant comme le vieux château; ses murs blancs n'inquiétaient pas comme les hautes murailles qui, là-bas, dressaient leur masse orgueilleuse et sombre, et son silence même était accueillant. Le murmure continu des prières, les pas furtifs éveillant à peine le bruit des rosaires le long des jupes droites et rudes, les chuchotements des novices bavardes et promptes au rire discret, et la cloche dont le timbre clair les faisait mettre toutes à genoux, semblaient la chanson même du silence. Dans ce calme heureux et cette paix profonde, au

fil des heures uniformes et lentes, l'âme, doucement, sans heurt, se laissait aller à une douce léthargie. Le parfum des fleurs fraîches, l'encens brûlant continuellement, la chaleur douce entretenue par les cierges aidaient encore à cette abdication complète de la volonté, et la vie y devenait toute machinale, sans regret du passé, sans souci de l'heure présente, sans inquiétude de l'avenir...

Mais Edwige grandissait ; ses seize ans étaient proches, et sa vieille tante voyait avec une joie orgueilleuse son visage se modeler à l'image des ancêtres. Le front vaste et bombé, les yeux parfaitement beaux, le nez droit aux narines frémissantes, les lèvres un peu minces et d'une ligne harmonieuse, le menton grand et volontaire et l'ovale un peu long de la face révélaient déjà sa noble ascendance. C'était vraiment une Kerdren. Mais avec l'âge son caractère se modifiait aussi. Comme son visage, son âme se formait, et, dans cette ombre d'autrefois et par le fait d'une vie solitaire et silencieuse, il était naturel qu'elle fût en tous points semblable à celle de sa compagne — moins la dévotion. Les religieuses la voyaient moins, mais en revanche elle se plaisait davantage à promener sa mélancolie et sa grâce languissante dans le jardin et les bois d'alentour. Et ce changement moral était encore le sujet d'une grande joie pour sa tante. Elle y voyait l'indice d'une vocation religieuse certaine, et dans sa piété orgueilleuse elle la contemplait déjà abbesse vénérable et mère supérieure comme l'une des nobles aïeules. Cette rare recrue offerte au Seigneur lui semblait devoir récompenser dignement sa vie de sacrifice amoureux et d'amour divin.

La jeune fille, indifférente et grave, avec, aux lèvres, ce pli d'orgueil et d'amertume qui la faisait

plus Kerdren encore, tout entière à son rêve, promenait toujours sa mélancolie grandissante, tantôt dans la campagne bretonne, tantôt dans les hautes salles désertes du vieux château. Cependant, le calme ombreux des bois la tentait toujours, mais ce n'était plus comme en son enfance, quand les oiseaux prompts la mettaient en joie, et, si elle regardait encore leur vol rapide ou capricieux, c'était pour envier leur liberté. Là, du moins, plus près de la nature, dans la grande âme universelle et tendre des choses, elle se sentait plus à l'aise pour rêver. Les siècles de gloire de sa famille pesaient moins à ses épaules frêles. Elle était jeune, et l'amour la réclamait pour son œuvre adorable et divine.

Un endroit, entre autres, où elle pouvait librement songer, lui était cher. Près d'un étang, dont la profondeur glauque et verte s'aggravait encore de l'ombre frissonnante des arbres proches, un hémicycle de pierre s'appuyait aux rochers. Combien de couples avaient dû s'y enlacer et combien de passants solitaires avaient dû s'y asseoir ! De là, Edwige aimait à voir naître le jour et descendre le soir, et son rêve était doux. Le visage entre ses mains ou les doigts à la tempe, assise, elle songeait. En se penchant un peu et en écartant les herbes hautes de la rive, elle voyait frissonner son pâle reflet dans le miroir que lui offrait l'onde immobile. Elle secouait alors sa vaste chevelure blonde délivrée de la morsure du peigne, et ses mains longues et pâles semblaient agiter triomphalement une moisson d'algues merveilleuses. Ses yeux gris luisaient d'espoir et de jeunesse, et l'humble cloche, dont les notes lentes s'attardaient un instant autour d'elle, semblait promettre à son

âme anxieuse des heures prochaines de bonheur et d'amour.

En un mot, c'était une fleur dont l'épanouissement ne demandait qu'un souffle chaud et la venue du magicien...

Mais rien n'en signalait l'approche... Toujours solitaire, elle semblait devoir se faner dans cette attente ou prendre le voile à bref délai, quand sa tante mourut avant que ses vœux ne fussent exaucés. Par bonheur, à son lit de mort, la vieille dame ne fit point promettre à sa nièce d'entrer au cloître. Le fait lui paraissait tellement indéniable que cette dernière précaution lui sembla superflue, et l'orgueil d'avoir assuré une âme au Seigneur lui fit rendre la sienne avec plus de facilité.

Seule de nouveau, Edwige de Kerdren fut recueillie par des parents éloignés, ceux-ci mondains et charmants, et ce fut son entrée dans le monde. Mélancolique, douce et grave, et sans rien de ce charme factice habituel aux jeunes filles ordinaires, elle étonna et parut gauche et sauvage. Mais le magicien vint, le souffle d'amour passa et la fleur rare put s'épanouir à l'aise. Un familier de la maison, le comte Aulnay de Sainte-Croix, gentilhomme de haute et discrète élégance, qui gardait, malgré les plus exquises façons, une grande allure d'indépendance, comprit tout ce qu'il y avait de beauté secrète, de charme intime et de fière noblesse en cette enfant trop pâle, et, promptement, il l'épousa.

Jeunes, beaux tous deux, de grande fortune et de famille illustre, le destin se montrait favorable et la vie leur souriait.

Ce fut d'abord Venise la Divine, que protègent

à jamais les grandes ailes d'ombre et d'or d'un passé magnifique et légendaire, Venise où leur enchantement dura de longs mois dans les baisers et les caresses qui n'apaisaient point leur soif amoureuse ; puis d'autres villes italiennes plus turbulentes entendirent leur beau rire d'époux-amants. Enfin, le désir leur vint de passer quelque temps dans le silence et le recueillement, et, d'un accord unanime, ils choisirent le château de Kerdren. Leurs sens apaisés et leur amour immense et calme s'y promettaient de longues et sûres joies.

Par un matin d'automne, ils en franchirent le seuil longtemps désert, et la haute taille du comte s'inclinait tendrement vers l'aimée qui, émue et confiante, frissonnait tout entière sur son cœur.

La cloche humble et légère du cloître proche sonnait pour eux de façon solennelle et joyeuse à la fois, et cette heure était belle d'amour et de bonheur...

Le vieux château familial vécut d'une nouvelle vie amoureuse et divine. Ses hautes salles, naguère sans écho et hantées de la seule ombre austère du passé, résonnèrent bientôt. Au bras de son mari ou pendue à son cou, Edwige passait. Elle chantait, et sa voix voluptueuse et meurtrie faisait frissonner le comte ; elle était joyeuse et folle de bonheur, et le beau rire pourpre et divin de ses lèvres semblait rendre attentifs ses aïeux à jamais immobiles en leurs cadres d'ébène ou d'or. L'amour était là, et son charme tout-puissant éveillait les choses de leur sommeil séculaire et profond. Le silence et le recueillement ne résistaient pas à son souffle impérieux. Tout renaissait... Les bois d'alentour frissonnaient davantage, et le murmure de

l'arbre et le chant de l'oiseau avaient plus de langueur. Tout renaissait malgré l'automne, et le vieux banc de pierre au fond du jardin accueillit souvent l'étreinte d'Edwige et du comte. En se penchant un peu sur l'étang glauque et en écartant les herbes hautes de la rive, ils voyaient frissonner leur double reflet dans le miroir que leur offrait l'onde immobile, et, parfois, quand naissait le jour ou que le soir lentement descendait, l'humble cloche dont l'écho venait mourir là semblait leur assurer la toute-puissance de l'amour.

Les nonnes elles-mêmes, qui, sans rougir, les voyaient s'étreindre bouche à bouche, et, les mains à la taille, rire ou rêver, sentaient un trouble étrange les envahir, et, jamais comme en ce temps-là, le Seigneur n'eut l'offrande de fleurs plus fraîches et plus odorantes, jamais prières plus ardentes ne montèrent vers Lui, jamais les seins inutiles, voués à l'amour mystique de l'Époux divin, ne furent plus fermes et plus frémissants sous la bure austère et rude.

L'hiver vint. Les époux devaient faire figure dans le monde; nom et fortune leur imposaient ce sacrifice qu'ils se promettaient bien d'abrégé le plus possible. Ils rentrèrent à Paris et laissèrent le château reprendre son grave aspect d'autrefois.

Ce furent encore, malgré les fêtes fastidieuses et longues, les réceptions et le train ordinaire et monotone du monde, quelques heures enchantées, d'autant plus précieuses qu'elles étaient rares, où leur mutuel amour put se manifester avant la fin. Ces heures devaient être les dernières, car, au milieu de la saison, par un soir de neige lente, un mal subit et imprévu enleva Edwige. La fleur mer-

veilleuse, qu'un souffle d'amour avait fait épanouir, abandonna sa tige trop frêle comme ces roses éphémères que les premières brises effeuillent au soir de leur floraison, et dont il semble que l'agonie odorante veuille laisser un regret éternel et doux et plus désespérer par sa promptitude qu'effrayer par le spectacle lamentable de leur déchéance.

Elle mourut... Le temps d'un baiser qui voudrait sceller à jamais la bouche ardente aux lèvres déjà froides; le temps d'une étreinte où deux cœurs longtemps unis ne battent plus ensemble, où l'un vibre toujours selon le flux tumultueux et pourpre d'un sang prompt, tandis que l'autre s'affaiblit selon le reflux inexorable de la mort prochaine; le temps d'un bref adieu déchirant, et la femme, hier encore amoureuse et vivante, n'est plus qu'une statue immobile et froide que l'on couche en son linceul de pierre.

La douleur du comte Aulnay de Sainte-Croix fut immense et profonde. Dans la chambre nuptiale et si tôt mortuaire, il sentait sa raison sombrer. Il lui fallait fuir à tout prix, fuir le souvenir obstiné, fuir, fuir encore!... Mais voyages forcenés, paysages nouveaux, lieux inconnus ne l'apaisèrent point. On porte la douleur en soi comme un cilice, et chaque heure en avive encore l'acuité comme si une main implacable mettait du sel dans les plaies saignantes.

Las et résigné, il revint au château de Kerdren.

Les hommes, lorsque le bonheur les affole, que les frappe quelque deuil ou qu'un obscur pressentiment les menace, aiment d'ordinaire à se réfugier où d'autres, avant eux, ont aimé, souffert ou craint. Il en fut ainsi pour le comte Aulnay de Sainte-Croix. Par un soir d'automne, et sans doute

de par l'obscur puissance de son destin, ses pas le conduisirent vers le Passé, hôte austère et silencieux. La cloche sonnait de façon solennelle et funèbre, et cette heure était lourde de menaces, mais il n'y prit point garde. La vie n'a d'autre importance que celle que l'on veut bien y attacher, et maintenant la sienne importait peu au comte.

Les larmes veulent plus de silence que les baisers, la douleur plus de solitude que la joie, et, sans nuire à la chère mémoire, sans amoindrir son culte pour la Morte adorée, les jours passèrent.

Tout lui rappelait Edwige et leur amour : là, enfant insouciant, elle avait passé riante et légère; là, jeune fille grave, elle avait rêvé, anxieuse et attentive à l'éveil de son cœur; là, enfin, ils s'étaient aimés. Tout lui rappelait Edwige : les hautes salles désertes, les bois d'alentour, l'étang glauque où leur double reflet avait frissonné, et la cloche du cloître lui remémorait la beauté des heures anciennes. Les aïeux eux-mêmes lui rappelaient celle qui, grave et tendre, se dressait aussi dans la prison étroite du cadre et n'offrait plus qu'une image adorable et vaine. Leurs visages étaient pareils, leurs gestes semblables, dans la ligne pure des lèvres s'épanouissait son sourire, dans les yeux hautains ou doux reparaisait sa pensée ou renaisait son rêve. Ces aïeux ! il les chérissait dans le souvenir d'Edwige. La Religieuse, dont les longues mains pâles semblables aux siennes pressaient sur sa poitrine la crosse abbatiale avec le geste familier dont Edwige amoureuse comprimait l'émoi de son cœur; une Kerdren, favorite d'un Roi, dont la beauté célèbre s'auréolait de la même chevelure blonde, somptueuse et lourde et dont la ligne harmonieuse et souple révélait la même volupté divine;

un Philosophe illustre, dont les beaux yeux de songe reflétaient la même âme tendre; tous enfin : celui-ci avec un simple geste, celui-là avec le menton volontaire et le front haut, cet autre avec le nez droit aux narines frémissantes, ceux-ci avec l'ovale un peu long du visage, tous rappelaient au comte la morte adorée. Et lui-même, dont l'attitude hautaine et douloureuse s'harmonisait parfaitement au cadre austère et sombre que son désespoir avait choisi, semblait l'hôte de tous ces fantômes, le dernier survivant d'une époque abolie. Parmi les aïeux immobiles, il se trouvait à l'aise pour rêver; aux heures fréquentes d'angoisse et de douleur révoltée, ses mains pouvaient se joindre sous leurs yeux indulgents et son culte du souvenir s'y manifester avec la ferveur d'un prêtre solitaire. Son enveloppe charnelle lui importait si peu et sa vie était tellement intérieure que la pensée ne lui vint même pas de s'affranchir enfin d'un cœur brisé en l'achevant. Il était de ces hommes que le désespoir sournois mine peu à peu avant de les abattre sur le marbre du tombeau et qui restent lucides — affreusement. Il ne se portait pas à de grands cris, ses poings ne se tendaient point dans l'ombre pour maudire le Destin, et si ses mains se joignaient quelquefois, c'était pour prier comme il l'aurait fait près d'Edwige ressuscitée, — avec extase. Il rêvait et pensait plus qu'il ne pleurait; la chair n'existait plus en lui, et, noble et grave, il semblait plutôt le gardien d'une mémoire que le survivant d'un couple désuni par la mort.

Ainsi, la douleur violente des premiers jours faisait place à ce qu'il y a d'éternel et de divin chez l'homme : la pensée, et l'atmosphère du vieux château, propice aux méditations sereines, y contribuait pour beaucoup.

Cependant, dans cette solitude, une compagne dévouée lui était venue, et, dans ce silence, montait parfois une voix frémissante. Amoureux fervent, désespéré hautain, il était naturellement et profondément artiste. Entre toutes les manifestations du génie, la musique lui plaisait. Elle seule a ce privilège unique et merveilleux de marquer l'éveil des peuples et leur apogée; en elle, il y a quelque chose de la plainte inconsciente d'un être qui naît, du souffle anxieux de l'être que l'on va livrer en pâture à la vie, du cri d'allégresse et de reconnaissance de l'homme qui dresse au ciel la palme échue à sa main victorieuse, et en elle aussi règne l'harmonie profonde et savante des choses éternelles. Elle est le point culminant de tous les arts puisqu'elle ne s'impose pas comme les autres; ceux-ci sont plastiques, elle seule est d'essence purement spirituelle. Une statue, un tableau oblige l'œil et la pensée à une étroite collaboration, et, de plus, la peinture et la sculpture exigent une lutte, une conquête sur la matière qui les révèlent primitives. Dans ce cas, l'artiste est encore un artisan; sa pensée est captive du marbre ou à la merci d'un jeu restreint de couleurs. Son art n'est que l'expression brutale d'un fait, d'une attitude; la musique est l'expression multiple et diverse du rêve. Qu'une phrase musicale trace dans l'air sa parabole sonore, chacun brode à son gré sur le thème initial, selon sa joie ou sa tristesse, et prolonge intérieurement l'essor de la fusée enfin épanouie. L'effet en est voluptueux, tendre, héroïque selon qu'il rouvre la source de larmes anciennes, ravive la pourpre d'une blessure ou réveille l'écho d'un rire adorable. Et cela par le seul prestige d'une corde frémissante ou la magnificence d'un cri de bronze et d'or.

La musique ne s'impose pas, elle crée seulement l'atmosphère sonore où chacun peut faire évoluer à l'aise le héros de son rêve et édifier l'éden de son désir. La musique est aussi l'âme de la danse, plaisir sacré. Elle veut le silence autour d'elle, et toutes les religions emploient nécessairement cet agent émotionnel qui prépare l'âme aux extases divines et la livre, frémissante et charmée, au geste fécondant du Semeur. Ses ondes sonores propagent mieux la bonne parole que le plus bel acte de foi. Elle est le meilleur adjuvant de la prière. Sous les voûtes propices des hautes cathédrales, les orgues éclatantes stimulent l'allégresse des fidèles rassemblés et portent jusqu'aux cieux leurs hosannas victorieux. Elle rythme, élargit et donne plus de majesté au geste qui bénit.

Le soir, au bord des mers anciennes, les sirènes charmaient mieux le passant attardé par leur voix mélodieuse que par leur buste lumineux et fleuri émergeant des flots assombris. Les bras étendus pour étreindre ne faisaient que suivre le rythme du chant impérieux et tendre, l'appel à la double extase de l'amour et de la mort, jeté par-dessus la grande voix funèbre de l'abîme où le passant tombait bientôt et défaillait, avec, aux lèvres, le premier cri de la volupté et le dernier soupir de l'agonie. Aussi bien, toutes les légendes amoureuses et héroïques nous viennent-elles, à travers les siècles, sur les ailes harmonieuses et frémissantes de la musique. Au fond des campagnes, un chant garde parfois de l'oubli les hauts faits d'un grand Capitaine; une fille simple, au bord d'une fontaine, chante à mi-voix, et son murmure raconte les amours malheureuses d'un couple célèbre; le soir, dans la maison close, les fileuses disent la vieille histoire du che-

valier parti en Terre-Sainte, dont la fiancée solitaire, quenouille d'or aux doigts, obstinée et toujours fidèle à son amour, fila longtemps, longtemps, le voile nuptial qui lui servit de linceul.

La musique ! tout homme en subit l'influence secrète : les pipeaux sous les doigts habiles du pâtre, l'orchestre riche et sonore, qui prête un instant des ailes invisibles à la danseuse tournoyant dans un frisson de soie, éveillent dans l'âme des échos qui en révèlent la toute-puissance éternelle ; primitive ou savante, elle est toujours belle.

Quand le comte jouait et que ses doigts effleuraient les cordes frémissantes du violon ou s'y attardaient longuement, le vieux château semblait s'éveiller de sa pesante léthargie ; un silence moins hostile et quasi religieux accueillait l'une des manifestations — celle-ci sonore — de la Beauté, dont les expressions se renouvellent incessamment — multiformes comme la vie qui les crée, éternelles comme le souffle divin qui les anime.

Ici, le désespoir en faisait la voix plus humaine, et la Beauté, pour dissimuler son éblouissante nudité sous de longs voiles sombres, n'en apparaissait que plus noble.

Mais les jours passaient ; le printemps était proche... Or, un matin que le comte Aulnay de Sainte-Croix songeait, le front entre les mains, derrière lui la porte s'ouvrit et une femme parut. Tout à son rêve, le bruit sourd du battant de chêne épais se refermant, pas plus que le frémissement des jupes sur les dalles ne lui firent tourner la tête, et il fallut que la visiteuse parlât. Il la reconnut vite : c'était la belle Maud Astorg. Un peu gêné et mal remis encore, mais toujours mondain et de

grande politesse, il l'accueillit avec grâce et, debout, la vit qui, féline et souple, le regardait avec un sourire furtif. Comme l'étonnement du comte était visible, bien vite, avec des mots gentils et des gestes gracieux, elle s'excusait et donnait un motif plausible à sa visite. Certes, celle-ci était fort incorrecte, mais elle sut fort habilement la faire excuser. Veuve depuis peu, — et lui-même s'il ne le savait déjà avait dû s'en apercevoir à sa mise, — elle s'était retirée à quelques lieues de là, dans un cottage, au bord de la mer. Par hasard, elle avait appris un mois auparavant la présence du comte au château et se serait empressée de lui rendre visite à ce moment si elle n'eût craint qu'une telle liberté ne parût trop grande et que sa solitude fût trop exclusive. « Cependant, concluait-elle en s'éventant d'un mouchoir fin qui, tout à l'heure, allait dissimuler l'éclat de ses yeux humides, les mêmes grandes douleurs aident les cœurs éprouvés à se mieux comprendre, et, d'ailleurs, j'estimais trop M^{me} de Kerdren pour ne pas partager votre deuil et y compatir... » Une grande heure elle parla. Emue et tendre, elle s'apitoyait sur le malheur du comte et sur le sien; sa voix douce évoquait tour à tour la Morte bien-aimée et feu son mari, et, quand elle se fut retirée, le solitaire était moins triste. Des souvenirs, antérieurs à son mariage et que le souffle de la mort avait dispersés, lui revenaient, et une mélancolie qui n'était pas amère faisait place en son âme à la douleur affreuse des mauvais jours. Il lui semblait respirer un bouquet ancien dont le parfum délicieux abolissait pour un instant l'odeur habituelle des fleurs funèbres. Une torpeur délicieuse l'envahissait peu à peu. Il revoyait Maud deux ans et plus auparavant. Elle était déjà la belle Maud

Astorg. Des bruits étranges couraient sur son compte sans que rien de précis vint leur donner créance complète, et, comme elle avait une parfaite éducation mondaine, qu'elle savait recevoir de façon exquise, on lui faisait bon visage et on l'acceptait même avec empressement. Fort belle et d'une grâce captivante, elle avait en outre un salon fort couru et cela suffisait à lui assurer l'unanimité des suffrages masculins et l'envie des femmes. L'étrangeté de sa vie résidait surtout en l'absence continuelle du mari que nul ne pouvait se vanter d'avoir vu. Elle l'expliquait tout naturellement et prétendait celui-ci fort riche banquier en Amérique, où, d'ailleurs, elle était censée se rendre une ou deux fois l'an. Certains hommes, avec des yeux complices, en souriaient parfois.

En réalité, et le comte, ainsi que la majorité de ses plus assidus visiteurs, l'ignorait certainement, c'était une redoutable et subtile aventurière. Mariée, certes, elle l'avait été et l'était même encore, mais, après avoir épuisé son premier mari de caresses et tué bientôt de désespoir, elle avait promptement abandonné l'autre dont la complaisance n'était pas assez grande. De Philadelphie, disait-elle, — ou d'ailleurs, disaient les sceptiques, — elle vint à Paris où elle comptait triompher aisément. Patiente et acharnée, elle sut peu à peu se faire bien voir et se faire rechercher bientôt. Les réceptions qu'elle donnait étaient renommées autant que la grâce de l'hôtesse. Sans un sou vaillant, elle dépensait sans compter, de par les libéralités de plusieurs amants anonymes, dont la luxure se plaisait à voir leur femme et leur maîtresse se sourire, et qui pouvaient en famille jouir secrètement du double triomphe magnifique de leur idole et de leur bon génie do-

mestique et avoir ainsi sous la main le nécessaire et le superflu. Non pas seulement belle, mais pire, la victoire lui était assurée. Sous un Roi, elle eût dirigé les destinées du pays. Son torse de déesse abritait un cœur froid et ambitieux, et la chaleur de sa fauve chevelure odorante ne faisait éclore que des pensées pratiques et des calculs sûrs. Laide, elle aurait quand même triomphé, mais par des moyens plus obscurs encore; belle, un sourire, un regard lui assurait la proie convoitée. Elle devait être de la race de ces grands conquérants qui s'arrêtent parfois en cours de route à piller, violer et détruire par jeu — menues joies de la guerre dont s'amuse un instant leur fatigue, mais qui ne leur font pas oublier le but à atteindre. L'amour lui semblait un accessoire agréable propre à fortifier son prestige et à décider parfois de la victoire. Son âme était redoutable autant que son corps était beau. Nul de ceux qu'elle avait choisis ne pouvait se vanter de s'être dérobé à son charme, et le comte Aulnay de Sainte-Croix devait succomber comme les autres. Elle avait appris son veuvage dès le premier jour et connaissait depuis longtemps le lieu de sa retraite, mais, avant d'entreprendre quoi que ce fût, elle voulait lui laisser quelque répit. Elle craignait de troubler les larmes et les révoltes des premiers jours. Une hâte trop grande aurait pu compromettre le succès de son entreprise, et, toujours à l'affût, elle attendait dans l'ombre. Elle attendait le calme las qui suit les grandes douleurs et elle comptait en outre sur la robuste constitution du comte, qu'une longue abstinence charnelle finirait par exaspérer. Elle attendait le moment favorable, et, lorsque celui-ci lui parut arrivé, elle se montra. Sa victime était sans défense.

Son deuil, véritable quant à l'objet mais non pas par la douleur, permit à l'aventurière d'apparaître avec un masque nouveau approprié à la situation et de mettre ses larmes hypocrites au service de son plan admirable et simple. Ses anciennes relations, quoique toutes superficielles avec le couple, autorisant de telles visites, elle vint, revint, et chaque fois la mémoire tendrement évoquée de la Morte l'aidait à pénétrer plus avant dans l'âme du comte; en pratiquant le culte du souvenir, elle préparait le triomphe prochain de la chair.

Le comte, un peu gêné au début, sentait maintenant un trouble étrange l'envahir en présence de cette femme. Dans le désarroi de son cœur, un souffle impérieux de volupté passait. Ce corps, qu'il devinait de carnation éblouissante sous les voiles de deuil, cette chevelure fauve, dont la splendeur éclipsait l'éclat des bijoux et qui laissait longtemps encore après le départ de Maud son odeur de fleur et de chair, ces grands yeux verts où sa volonté se dissolvait, ces multiples attitudes voluptueuses et félines le rendaient rêveur, une chaleur aux tempes et les mains moites et tremblantes... Parfois, souriante et le buste droit faisant saillir la gorge, Maud semblait provoquer l'étreinte qu'elle devinait prochaine et d'autant plus violente qu'une longue abstinence en serait cause... Le comte s'enhardissait maintenant à lui baiser les mains au départ, et Maud, de plus en plus, l'enveloppait des lianes souples et fleuries de ses phrases, tandis que ses regards le fascinaient. Un jour même, d'un geste prompt, il lui prit la taille, mais comme elle ne jugeait pas encore le moment opportun, elle se fâcha et s'en alla aussitôt, après un long regard au mur qui semblait prendre Edwige

à témoin et attester hautement de sa bonne foi.

De deux jours elle ne revint ; le comte s'inquiéta et se mit à sa recherche avec l'intention évidente de faire amende honorable, mais, au cottage, elle était absente, partie de la veille même pour Paris où elle devait rester une semaine au moins. Sur la route du retour, deux sentiments contraires se disputaient le cœur du comte. Une voix intérieure, basse mais impérieuse, et parfois aiguë, lui martelait sans cesse ces mots à même la chair : « La lutte la plus terrible est celle que l'on entreprend contre sa conscience ; la mort n'en marque pas toujours la fin, mais on y perd la considération de soi-même et l'orgueil de vivre... », mais la voix de sa chair révoltée se faisait entendre, plus impérieuse encore, avec un grand cri qui ne se payait pas de raisonnement. Et son cœur et sa chair souffraient. Cette nuit-là, si le culte du souvenir le tint plus longtemps agenouillé sous le portrait d'Edwige, son sommeil ne fut jamais plus agité. Et ce furent encore huit jours d'angoisse et de souffrance, huit jours d'un débat intime et terrible où sa fringale amoureuse s'exaspérait, où se révoltait son cœur agonisant.

Quand Maud revint, elle ne doutait plus de sa victoire et la couronne comtale lui semblait assurée.

Un soir de tempête, comme le comte Aulnay de Sainte-Croix songeait, assis au coin de la haute cheminée, la porte s'ouvrit lentement et une forme sombre glissa dans la vaste salle silencieuse... Avec la mante noire et le fichu de laine grossière qui lui couvrait la face, on eût dit une de ces misérables pastoures qui, le long des landes bretonnes,

mènent paître leurs faméliques troupeaux. D'ailleurs, cette femme ne menait-elle pas à sa suite la troupe ardente et tumultueuse des mauvais désirs, et n'était-ce point la Volupté elle-même, la Volupté implacable qui, au bord des routes humaines, se dresse, pastoure toute-puissante, avec sa face ténébreuse et son grand rire pourpre, et mène, de son pas égal et fatidique, la vie frémissante et charmée, la mène, par son prestige infernal, jusqu'à la folie, jusqu'au crime, jusqu'au tombeau ?

Le comte tressaillit, comme sous une menace obscure, mais il la reconnut vite et s'avança vers elle en s'efforçant de sourire : c'était Maud ! En quelques gestes prompts, elle enleva l'unique vêtement qui la couvrait et son masque de laine noire, et, dans le reflet de l'âtre, parut enfin lumineuse et nue. Aussitôt, il lui sembla qu'une jonchée odorante de fleurs se fanait dans l'ombre et, par le fait de la crinière éblouissante, qu'un brusque rayon berçait leur âme parfumée.

Sûre de son empire et de sa beauté parfaite, la femme se tint un instant immobile. Son corps était de nacre rose et des ombres d'or fauve en indiquaient les replis secrets ; ses hanches étaient lisses et souples, et, dans un mouvement qu'elle fit bientôt pour délivrer ses cheveux de la morsure du peigne et laisser leur flot de bronze et d'or s'épandre sur le marbre poli des épaules, ses seins aux pointes corallines se dressèrent déjà frémissants. Ses yeux brillaient ; elle tendit les bras, le comte la prit, et, dans un coin obscur de la haute salle, leur étreinte frénétique se noua... Le hasard voulut qu'un large divan de soie incarnadine, où Edwige aimait naguère à s'abandonner, accueillît le couple luxurieux et râlant.

Heureux, las et la tête délicieusement vide, avec des gestes minutieux et lents, le comte s'amusait à faire se révolter entre ses doigts la pointe aiguë des seins durs, et la femme, avec un roucoulement sourd dans la gorge, frissonnait toute. Leurs lèvres se tendaient impérieusement en l'attente du baiser victorieux, et tous deux s'étreignirent encore...

Une grande lassitude les laissait maintenant sans gestes et sans voix. Après la chaleur de la lutte amoureuse, le comte se reposait; l'arc de son désir s'était enfin détendu, et, dans la déroute de sa force virile, le mâle restait anéanti. L'antique et stupide orgueil de la brute qui vient d'affirmer sa suprématie par la puissance de ses muscles, — le même qui bote l'étalon à la cavale hennissante le faisait sourire; mais, comme il renouvelait la caresse de ses doigts experts sur la chair offerte, il vit soudain les yeux de Maud se tourner vers le portrait d'Edwige. Leur regard manifestait une joie mauvaise, et l'épouse, dans la prison étroite du cadre, était transfigurée. Parmi les jeux d'ombre et les reflets empourprés du foyer, sa face, naguère souriante, se crispait atrocement. Sur les lèvres qu'il venait de posséder passa un sourire provocant. Ce fut l'espace d'un éclair! Il comprit: la Vivante raillait la Morte et jouissait de son triomphe; la chair avait vaincu le souvenir. Il comprit la duplicité de cette âme, et son infamie lui apparut. Le temps de bondir, et, prise aux épaules, la femme frissonnante était dehors... Sur le sol humide, parmi les brusques rafales de vent et d'eau, hébétée et muette, elle l'étreignait encore étroitement. Une atroce frayeur lui faisait chercher un refuge sur ce cœur révolté, mais, d'un poing lourd, le comte se dégagea, et, comme la

femme assommée gémissait, avant de refermer la porte, il lui jeta sa mante noire à la face avec un grand geste de haine...

Seul maintenant, dans la haute pièce sombre, une humiliation l'avait pris et lui faisait regretter la brutalité de son acte. Peut-être même allait-il s'en excuser et solliciter son pardon, mais, dans le mouvement qu'il fit vers la porte, ses mains tremblantes heurtèrent le violon qui tomba. L'instrument, avec un bruit affreux de cordes et de bois brisés, exhala son âme frémissante, et ce fut comme si le dernier lien qui le retenait encore à la vie se rompait. Il était captif du passé, et cette heure était lourde de menaces...

Dehors la tempête plus âpre continuait, comme si la nature avait voulu ajouter de son horreur tragique au drame qui se préparait, et la femme gémissait toujours doucement, puis ses plaintes diminuèrent et bientôt elles cessèrent tout à fait. Elle avait dû se résigner et s'éloigner. D'ailleurs, elle n'avait plus que faire en ces lieux. Elle était la passante aux gestes d'oubli, la pastoure des mauvais désirs qui se dresse parfois, à la faveur des ténèbres de la conscience, et conduit l'homme jusqu'à la folie, jusqu'au crime, jusqu'au tombeau. Son œuvre était accomplie, et, seul, l'homme restait.

Dans cette ombre hostile, le comte n'osait lever les yeux; quand il le fit, ce n'était plus seulement la Morte toujours aimée dont la face trahissait le dédain grandissant et la douleur immense, les aïeux eux-mêmes, dans leurs cadres d'ébène et d'or, souffraient comme elle et leur dédain n'était pas moindre. Tous semblaient revivre pour le maudire. La Mère supérieure serrait plus étroitement sur sa poitrine la crosse abbatiale et compri-

mait ainsi les battements précipités de son cœur; la Favorite penchait douloureusement son front alourdi d'or; le Philosophe révélait par les yeux agrandis un désespoir profond et secret; un illustre Capitaine même, dont la cuirasse étincelait aux feux d'une bataille, semblait vouloir se précipiter sur lui l'épée haute; tous, par leurs regards, dans leurs gestes et leurs attitudes, tous trahissaient le même dédain qui crispait la bouche orgueilleuse d'Edwige et la même douleur qui mouillait de larmes ses beaux yeux de songe.

« La lutte la plus terrible est celle que l'on entreprend contre sa conscience!... » Les aïeux clamaient sans cesse cette phrase à ses oreilles. Il était le Parjure! Son adultère posthume avait souillé leur foyer vénérable et irrité la mémoire d'une des leurs. Il était le Parjure! et tous, probes et orgueilleux, souffraient affreusement de cette première atteinte à l'héritage séculaire des Kerdren. Il était l'unique dépositaire de leur honneur et le gardien de leur blason jusqu'alors sans tache, et tous, à travers les siècles, venaient lui demander compte du dépôt confié à son propre honneur de gentilhomme et à sa piété vigilante. Qu'avait-il fait du serment, juré jadis à l'autel nuptial et plus tard au chevet de la Morte, de rester à jamais fidèle à la mémoire de son épouse et de vouer sa vie au culte de leur mutuel amour? Par quelle étrange démence s'était-il donné en spectacle, luxurieux et râlant, dans cette salle où tout disait leur gloire et leur fierté, où chantait encore le souvenir d'Edwige? Il n'avait donc point vu le calcul de l'Intruse qui voulait s'asseoir au foyer profané?... Leur intervention était nécessaire pour éviter à leur nom cette suprême honte : ils venaient.

Il en venait sans cesse! Eperdu, le comte sentait la folie l'étreindre au front. Il en venait toujours! Ils semblaient parfois se mouvoir et se concerter dans les ténèbres, et, parfois encore, le rouge de la honte semblait leur monter à la face, selon les reflets empourprés et les jeux d'ombre de l'âtre flamboyant. Le comte râlait. O terreur! ils n'étaient plus immobiles et figés en des attitudes éternelles; à mesure que leur courroux augmentait, ils quittaient la prison étroite du cadre où le temps les avait relégués et venaient le provoquer face à face, ou pleurer et gémir, et, parmi eux, inexorable et pâle, Edwige s'avavançait vers lui avec sa bouche crispée et ses yeux de désespoir. Fuir! il ne le pouvait; sa frayeur même le clouait au sol, et ses yeux clos ne lui dérobaient point l'horreur du spectacle tant son âme était pleine de leurs clameurs muettes et de leurs pleurs silencieux, et l'épouse s'avavançait toujours vers lui dans le cortège épais des aïeux. Un rubis qu'il lui avait offert au beau temps de leurs amours scintillait à sa main droite, et, chaque fois qu'elle la portait à sa poitrine avec un air de souffrance indicible, la pierre prenait un éclat particulier, et la main tout entière était rouge comme si la pourpre vive d'une blessure y ruisselait.

Comme la main allait imprimer sur son front les cinq pétales de sa fleur sanglante, il comprit; il comprit que sa mort était nécessaire pour calmer tant de douleur et de courroux et que le repos ne lui viendrait qu'à ce prix. Avisant au mur une dague aiguë à poignée d'or, d'un seul geste libérateur il s'ouvrit la gorge...

.....

Il ne mourut pas aussitôt, et sa sanglante agonie refit — avec quelles douleurs ! — le chemin où, par un matin d'automne, l'Elue frissonnait toute entière sur son cœur, car, à l'aube, les nonnes blanches le trouvèrent étendu, sans vie, près de l'étang. Sa face, au ras de l'onde immobile, semblait chercher encore le reflet d'un couple enlacé que, goutte à goutte, sa gorge ouverte ensanglantait de pourpre vive...

Le vent du large chassait les dernières ténèbres. Un oiseau chanta, et, aussitôt, dans le ciel rasséréné, monta la grande voix harmonieuse et paisible de la terre; la cloche y mêla son carillon argentin, et cette heure fut douce et grave à la fois, douce comme la pitié, grave comme le pardon...

GABRIEL VOLLAND.

Mai 1902.



LES PHÉNICIENS ET L'ODYSSÉE¹

La fable de Proteus représente l'origine primitive de l'univers, depuis que le tout constitué a pris la forme que nous voyons maintenant.

(L'auteur des *Allégories homériques*.)

C'est le nom de *prouiti* ou *prouti* que le poète homérique reprend sous la forme de *πρωτεύς*, proteus. Son Proteus n'est que le Pharaon des contes d'Egypte.

(VICTOR BÉRARD. *Les Phéniciens et l'Odysée*)

De Vico et de Wolf aux plus récents exégètes anglais, allemands et français, il est depuis un peu plus d'un siècle à peu près admis que l'Iliade et l'Odysée, dans leur forme actuelle, sont l'œuvre collective de plusieurs poètes, ne travaillant pas sur un plan préconçu, mais qui empruntèrent le sujet de leurs poèmes à un même cycle de légendes populaires : autour de la Querelle d'Achille et d'Agamemnon, autour du Nostos d'Odysseus se sont groupés les récits et les épisodes qui contribuèrent à former les deux grandes épopées ; par une sorte de phénomène littéraire analogue à la cristallisation, l'Iliade et l'Odysée se formèrent presque mécaniquement ou même, selon l'expression de M. Paul Girard, elles s'agglutinèrent : « Je serais tenté de croire que si le thème de la querelle

(1) A propos de *Les Phéniciens et l'Odysée*. Vol. II, par Victor Bérard (Armand Colin). Cf. *Mercure de France*, septembre 1902.

« ne fut pas l'unique cause des premiers groupe-
 « ments épiques, il en fut une des causes les plus
 « actives et les plus efficaces; pour employer une
 « comparaison homérique, il fut plus que d'autres
 « thèmes le *suc de figuier* dont quelques gouttes
 « suffirent à faire coaguler le lait. » (*Comment a
 dû se former l'Iliade.*)

Depuis quelques années, en France surtout, une opinion différente sur l'origine des épopées homériques se fait jour à nouveau: M. Georges Perrot et M. Michel Bréal, en un article de la *Revue de Paris* (février 1903), ont contesté les théories de Wolf et de ses continuateurs et M. Victor Bérard résume ainsi les thèses principales qu'il a voulu établir dans *les Phéniciens et l'Odyssée*: « A la cour de ces
 « rois Néléides [de Milet], dans l'entourage de ces
 « aristocraties kadméennes, voilà comment j'ima-
 « gine vers 900 ou 850 avant J.-C. l'apparition de
 « cet admirable poème, œuvre d'un grand artiste,
 « d'un habile et savant écrivain que les siècles ont
 « salué du nom d'Homère. »

Pour défendre une doctrine aussi inattendue et quasi-scandaleuse, M. Victor Bérard ne manque point d'arguments. Il faut rappeler ici sommairement par quelle méthode il est venu à de telles affirmations. Selon Strabon et les *Plus homériques*, et contrairement à Eratosthènes, qui tenait pour fauleuse la géographie odysseenne, il crut qu'on ne peut comprendre le poème qu'en interprétant chacun des termes au sens strict et en considérant qu'il représente un état de civilisation préhellénique et les mœurs d'une époque où les Phéniciens, après les Egyptiens, étaient maîtres de la Méditerranée. Il suffit d'étudier les sites des stations phénicien-

[1] *Revue de études grecques*, juillet-octobre 1902, page 217.

nes et helléniques — et les sites sont à peu près permanents — pour se rendre compte que, dans le monde homérique, le choix des ports correspond aux besoins de la navigation d'alors : ils sont orientés vers le Levant et vers le Midi, c'est-à-dire à l'usage d'un peuple étranger venu de la mer et qui se doit garder des autochtones. Quand une marine grecque sera maîtresse de la Méditerranée, l'échelle de Phalères aux fines grèves de sable, d'où il est aisé de reprendre la mer en cas de surprise, sera remplacée par l'échelle du Pirée, en rade creuse et abritée. Si l'on confronte à l'Odyssée les *Instructions nautiques*, les *Portulans*, *Pilots et Miroirs de la mer* et les relations de voyage, on constate que, depuis les périples les plus anciens jusqu'à l'heure présente, les marines successives se sont transmis leurs aiguades et leurs routes. Les mêmes manœuvres seront recommandées par les *Instructions nautiques* aux marins de l'an 1903 et à ceux de l'époque odysseenne au passage de Kharybde et de Skylla et par une série d'intermédiaires le nom antique de l'Hymette est resté le même qu'à l'âge hellénique *Trelo Vono* (grec moderne), *Deli Dagh* (turc) = *Monte Matto*, le mont fou des transcriptions italiennes (1). De même à l'époque hellénique, l'existence de doublets sémitiques dans l'onomas-tique de la Méditerranée prouvera l'hégémonie successive de deux marines :

(1) Dans une curieuse étude publiée par l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, le lieutenant-colonel de Rochas cite quelques intéressants exemples français de calembours géographiques semblables : la *Baume du Solier* (*solarium*, balcon), près Salins, devient d'abord la *Baume du Soulier*, puis, grâce à l'imagination d'un ingénieur plaisant, le *Rocher de la Savate*; le *Champ de la lioura* (champ du lièvre), près Grenoble, est devenu le *Ghandeliour* et le *Chandelier*.

GREC	LANGUES SÉMITIQUES	FRANÇAIS
Akhné	Kasos	Ecume
Kéladousa	Rin'a	La hurlante
Psykhia	Morgoa	L'île du souffle.

On peut établir ainsi tout un système de doublets pour les noms propres, pour les noms des parfums et des plantes odoriférantes ainsi que pour l'onomastique des vins et des boissons fermentées et une pareille alternance se retrouve dans l'emploi des rythmes et des nombres : au système hellénique de numération par 5, s'oppose le système sémitique de numération par 6 et 7.

Pour chacune des « erreurs » d'Odysseus, M. Victor Bérard, en appliquant sa méthode, arrive à identifier les sites homériques avec des sites réels :

1 Pillage d'Ismaros chez les Kikônes sur la rive macédonienne du canal de Thasos (doublet : *Aéria* = *Thasos* (de *thaouas*), l'aérienne, la volante.)

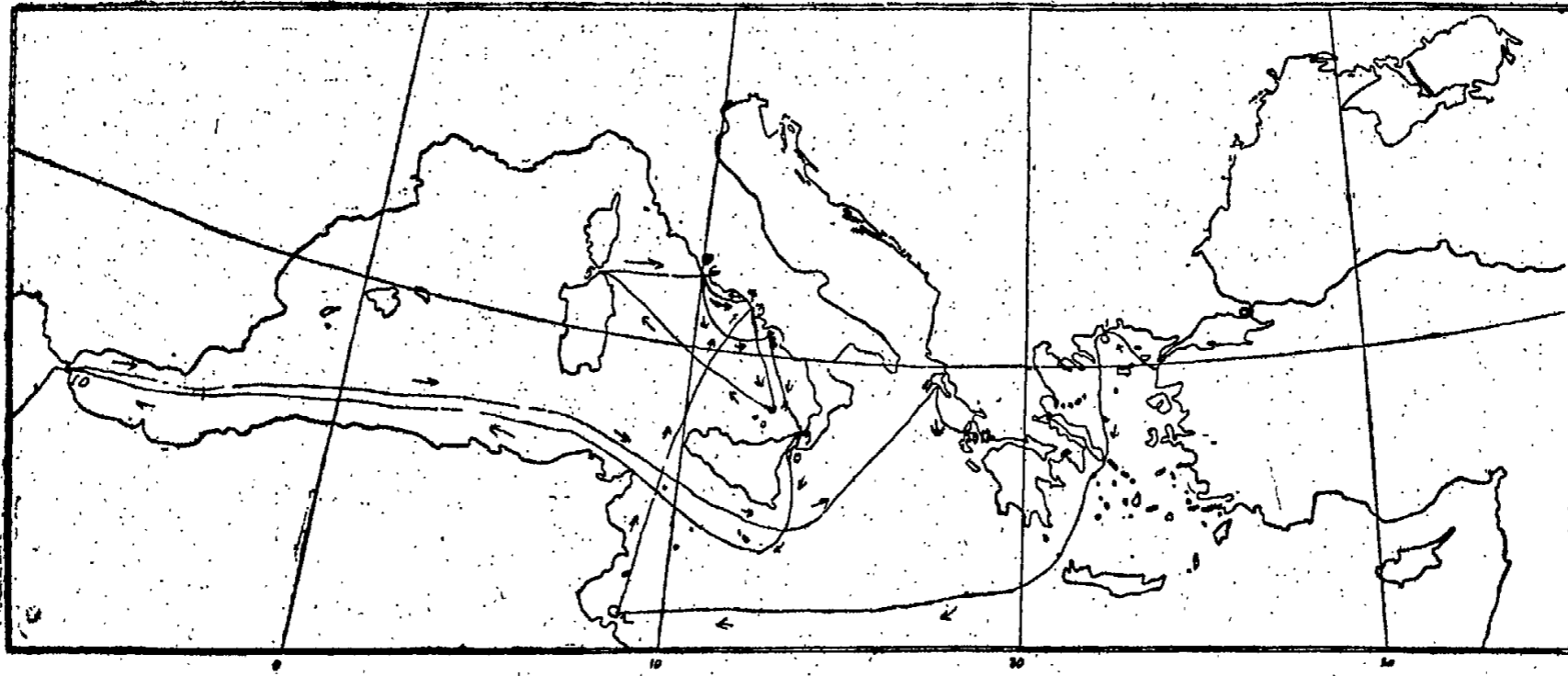
2 Après la tempête qui fait manquer au vaisseau le canal de Kythère, arrivée chez les Lotophages, sur la route du détroit entre la Sicile et l'Afrique. Les anciens classaient volontiers les peuples suivant leurs nourritures, comme nous les classons selon leurs langues. Le *lotos*, pour les Grecs de l'époque historique, est une herbe de prairie ; pour le poète homérique, c'est le fruit de l'oubli (doublet : *Lot* sémitique = *λωτος* homérique rapproché par calembour de la racine *let*, qui signifie l'oubli). La Lotophagie est l'île de Djerba, dont les habitants, selon les *Instructions nautiques*, sont « hospitaliers » comme l'étaient les antiques Lotophages.

3 Les Kyklopes vivent au « pays des yeux ronds » (doublet : *Kykhopie* = *Oïn-Otar'a* (œil-cercle) ; *ὑπερείη* = *Κύμη*, *Koum'a*, la ville dressée). Les géo-

logues comparent à des pustules crevées les Monts creux du plateau Phlégréen ; le pays était habité à l'époque phénicienne et à l'époque hellénique par des peuplades entièrement sauvages, « non unies par des lois communes, qui n'agissent ni ne se reposent ensemble » : ainsi dans les périples classiques, les Barbares « n'ont aucune notion du bien et du mal » et à une époque plus moderne, les bergers moraïtes de la côte Laconienne de l'Archipel vivent à peu près de même dans des grottes, avec leurs troupeaux et leurs chiens. Du site, des noms et des mœurs, l'imagination a combiné la forme monstrueuse et l'histoire terrifiante du *Kyklops*.

4 L'île *Aeoliê*, où aborde ensuite *Odyssée*, doit être identifiée avec la *Stromboli* des îles *Lipari Ai—Oliê—Aiola*, l'île haute ; cependant, le nom donné à l'époque hellénique est celui de *Στρογγύλη*, d'où *Stromboli* (l'île ronde) ; c'est que le premier nom a été donné par des marins étrangers pour lesquels l'île « pointait » hors de la mer, tandis que du sommet elle apparaissait ronde et plate aux indigènes : la définition homérique est maritime, celle des géographes postérieurs est une définition de terriens : *Aioliê* est une île « flottante » ; alors que le *Stromboli* était en pleine activité, il s'y produisit certainement des phénomènes volcaniques analogues à celui qui, au temps de *Thevenot*, « fit sortir de la mer quantité de pierres ponceuses » qui flottèrent longtemps sur l'Archipel.

5 La *Laistrygonie* (*Λαίς Τρυγονη*, la Pierre des colombes) se retrouve sur la côte Nord de la Sardaigne aux Bouches de *Bonifacio*, autour du *Rocher Colombo* ; dans toute l'onomastique de la Sardaigne, se distinguent des doublets helléno-sémitiques : *Ἱεράκων νῆσος* = *E — nosim*, l'île des Faucons. —



LE NOSTOS D'ODYSSÉE

1. Les Kikônes. — 2. Les Lotophages. — 3. Les Kyklopes. — 4. Aioliê. — 5. Les Lestrygons. — 6. Kirkê. — 7. Les Kimmériens. — 8. Les Sirènes. — 9. Kharybde et Skylla. — 10. L'Île du Soleil. — 11. L'Île des Phéakiens — 12. Ithaque.

Télé — pylos = *Erouk'* [*â-sâarim*]. La ville aux larges portes; — *Βάλαροι* (nom corse des Sardes, qui veut dire fugitif, exilé, bandit) = *Sarid* (fugitif, errant.) Lors de la pêche du thon, les poissons amenés dans la « chambre de mort » sont massacrés aujourd'hui encore, au jour annoncé par un petit pavillon blanc, comme le furent les compagnons d'Ulysse lorsque les Lestrygons

Les ayant harponnés comme des poissons les emportèrent pour un dégoûtant festin.

6 L'île de Kirké est située sur la côte Italienne à l'est de la Laistrygonie. On montrera tout à l'heure plus en détail, à propos de cette identification, la méthode même de M. Victor Bérard.

7 Le pays des Morts, à une journée de navigation de Kirké, n'est point imaginaire : il le faut reconnaître dans la région de l'Averne et du Lucrin. La *Nékuya* n'est pas une descente aux enfers, comme les expéditions de Thésée et d'Héraklès, mais une montée des morts, une évocation à la manière sémitique: ainsi la femme nécromancienne d'Aïn-dor, au livre de Samuel, évoqua, pour Saül, Samuel enseveli à Rama.

8 Les Sirènes, près des bouches de Capri, sont les îles Galli, au sud du cap de Sorrente (doublet *Θέλγουςαι*, *fasciantes* = *Sir-en*, chant de fascination); elles sont assises dans une prairie et leur île sans doute dans le périple primitif s'appelait *Aben-Siren*, la prairie de l'Enchantement ou du Chant magique.

9 Kharybde et Skylla, aux bouches de Messine, conservent à travers toute l'antiquité, jusqu'à nous, la trace de leur origine sémitique : *Khar-oubed*, c'est le trou de la perte, *Χάρυβδις ὀλοή*, la pernicieuse Kharybdis comme dans *Σκόλλα πετραία*, la « pier-

reuse Skylla », l'épithète homérique n'est que la traduction du sémitique *skouta*, la pierre; Skylla « pêche les espadons » (*Instructions nautiques*) et « les chiens de mer aux soixante-quatre dents ».

10 Après avoir échappé aux Sirènes, à Skylla et à Karybdis, Odysseus et ses compagnons abordent dans l'île du Soleil, c'est-à-dire au sud de Messine et de Taormine, au cap Schizzo, où fut érigée la ville de Naxos (*Nax* = le signal) : les nymphes qui gardent les bœufs du soleil s'appellent Phaetousa et Lampetie, la *Rayonnante* et la *Brillante*, elles sont filles de la déesse Néaira, dont le nom n'a pas de sens en grec : mais le sémitique *Neer* signifie précisément la lampe à sept branches et *Aïa Néapa* équivaut ainsi à la déesse de la lumière.

11 De l'île du Soleil et de Karybdis, Odysseus est jeté dans l'île de Kalypso, en qui l'onomatistique fait découvrir un doublet sémitique *I-spania*, qui veut dire l'île de la Cachette ; les Hellènes ne connurent que le nom d'Iberia pour l'Espagne ; mais à travers le mot latin Ispania on retrouve le doublet : *Καλυψω* = *I-spania*, l'île de la Cachette. La description homérique correspond exactement aujourd'hui encore à l'île de Perejil, située sur la côte Africaine, au nord-est de Ceuta ; pour les navigateurs phéniciens venant de l'est, l'île de Perejil semblait appartenir à la côte espagnole avant qu'ils n'eussent franchi « les colonnes du ciel » : M. J. Perez et Bonnier, qui l'ont explorée pour M. Victor Bérard, y ont retrouvé

les molles prairies de violette et de selinon.

Le *Selinon* des Grecs est le *petroselinum* des Latins et, par eux, le *perejil* (persil de mer) des Espagnols.

12 L'île des Phéakiens, c'est Corcyre, où la roche de *Karavi* (le bateau) rappelle le doublet sémitique de *Kerkour* (le croiseur); et pas à pas, dans le site actuel, on peut suivre Odysseus de la mer à la ville haute des Phéakiens.

13 De Corcyre Odysseus, revient enfin à Ithaque, la moderne Théaki.

Mais il n'est de meilleur moyen de juger la méthode de M. Victor Bérard que d'examiner un épisode tout à fait caractéristique. L'histoire de Kirké a grandement exercé la critique; c'est une des parties les plus suspectes du poème; les commentateurs modernes y voient une fantasmagorie fabuleuse et le personnage principal, Kirké l'enchantesse, qui change en cochons les compagnons d'Odysseus, leur a paru un double, un pâle reflet de Kalypso. Prenons au contraire le texte homérique en l'interprétant au sens littéral, à peu de mots près, comme l'a fait M. Victor Bérard: les variantes de la traduction ne portent d'ailleurs pas sur des mots importants. Odysseus raconte ainsi à Alkinoos l'aventure de Kirké:

Nous arrivâmes dans l'île d'Aiaïé, là habitait
Kirké aux belles boucles, déesse savante de chants sonores
Sœur du pernacieux Aiêtès.
Tous deux étaient nés de Hélios qui éclaire les hommes
Et leur mère était Persè, qu'Okéanos engendra.
Là, sur une pointe, nous fîmes entrer la nef en silence
Dans un port aux bons mouillages: et un dieu nous conduisait.
Là, ayant débarqué, deux jours et deux nuits
Nous restons couchés, rongéant notre cœur à la fois de fatigue
et de chagrins.
Quand Eros aux belles boucles amena le troisième jour,
Alors je pris ma lance et mon glaive aigu,
Et rapidement, quittant le vaisseau, je montai vers un
observatoire
Pour voir si j'apercevrais œuvres des hommes ou entendrais
leur voix.

Je me tins debout sur la guette escarpée, au sommet,
Et une fumée m'apparut montant de la terre aux larges routes
Dans le palais de Kirké, à travers les chênaies épaisses et la
forêt.

Et je me demandai dans mon esprit et dans mon cœur
Si j'irais m'y enquérir, puisque je voyais la noire fumée.
Après réflexion, il me sembla plus profitable
De revenir d'abord à la nef rapide et aux bords de la mer,
De donner le repas à mes hommes et d'envoyer en recon-
naissance.

Mais comme j'étais déjà près de la nef à la double pointe,
Alors un dieu eut pitié de me voir seul.
Et c'est lui qui sur ma route même envoya un grand cerf aux
bois élevés ;

Il descendait au fleuve des pâturages de la forêt
Pour boire : car la force du soleil le tenait.
Et moi, comme il sortait, sous l'échine, au milieu du dos,
Je le frappai : de part en part la lance de bronze le traversa
Et il tomba dans la poussière en bramant et son âme s'envola.
Alors mettant le pied sur lui, je retirai de la plaie
La lance de bronze et la couchant à terre
Je la laissai ; puis j'arrachai des broussailles et des osières
Et en ayant tressé un lien d'une coudée bien tordu des deux
bouts,

J'attachai ensemble les pattes du monstre énorme
Et je m'en allai, portant la charge sur mon dos, vers la nef
noire,
M'appuyant sur ma lance.....

Odysseus, dans le discours qu'il tient à ses com-
pagnons avant de les envoyer en reconnaissance
complète, la description :

J'ai vu étant monté au sommet de la guette escarpée
Une île que couronne une mer sans limite ;
Elle est basse, et au milieu j'ai vu de la fumée
De mes yeux à travers les chênaies épaisses et la forêt.

Eurylokhos et vingt-deux de ses compagnons
partent alors à la découverte, en s'éloignant à la
fois du vaisseau et de la mer.

Et ils trouvèrent dans des vallons les demeures de Kirké
construites,

En pierres polies, en un lieu découvert
Et autour d'elles (ou d'elle) étaient des loups montagnards et
des lions.

Kirkè, déesse des fauves, transforme en cochons
les vingt-deux hommes, en leur faisant boire un
mélange pernicieux de vin pramnier, de fromage,
de farine et de miel doux. Eurylokhos seul, qui
n'est pas entré dans le palais, échappe au maléfice,
et revient à la nef « annoncer la dure destinée de
ses compagnons ». Odysseus, à son tour, armé de
l'arc et de l'épée, s'en va vers la demeure de la
déesse :

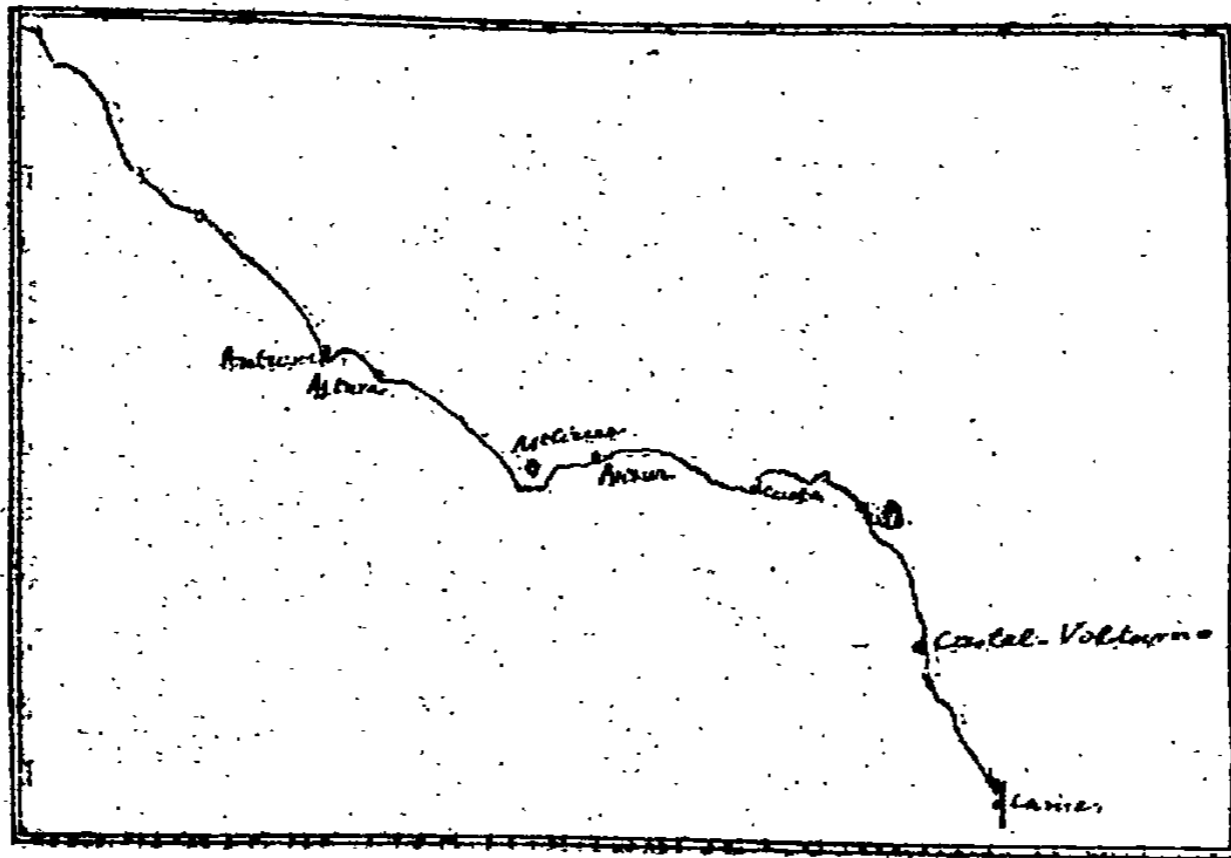
... Je montai m'éloignant de la nef et de la mer;
Et j'allais parvenir aux vallées sacrées
Entrer dans la grande maison de Kirkè aux philtres nombreux.
Là, Hermias à la baguette d'or vint à ma rencontre
Comme j'arrivais à la demeure, semblable à un adolescent
De qui fleurit la première barbe et dont la jeunesse est pleine
de charmes.

Et le dieu, pour le préserver des maléfices, arrache
du sol une plante merveilleuse dont la racine est
noire et les fleurs laiteuses :

Les dieux l'appellent *mola*; il est difficile de l'arracher
Aux hommes mortels; mais les dieux peuvent tout.

L'onomastique de la côte italienne de Cumes à
Antium livre le secret de la généalogie de Kirkè.
Kirkè, c'est l'épervière, *Aiè*, fille de *κίρκος*, l'oiseau
sacré d'Apollon et de Persè; *Persè* en grec n'a pas
de sens apparent, mais le sémitique *persa* désigne
un oiseau de proie que Gesen et Bochart traduisent
par l'aigle de mer de qui, selon Plinè, *vultures pro-*
generantur minores; à mi-chemin entre Cumes et
Caiète se trouve le Cap du Vautour; le doublet *Persè*
= *Volturnus*, est analogue au doublet *Aiè* — *Kirkè*,
et de même dans *Kaiète*, on retrouve la racine *Kat*,

nom d'un autre oiseau de proie qui donne un troisième doublet : *Aiètès* = *Kaieta*, l'aigle.



D'ANTIUM A CUMES

Le paysage décrit correspond trait pour trait au Monte Circeo et au Valle San Benedetto, près de Terracine (Anxur). De la mer, le Monte Circeo, bien qu'il ne soit pas séparé du continent, « a l'apparence d'une île quand on le voit à distance » (*Instructions nautiques*). De son sommet, la vue s'étend sur une côte basse et vers l'est sur un vaste espace de marais et de forêts où sont nombreux les porcs errants, les buffles, les sangliers, les cerfs et les bécasses. Quelques feux de charbonniers y indiquent seuls la présence des hommes. Cependant le poète appelle *εὐπυδῆτι*, aux larges voies, cette vaste solitude; mais avant l'époque romaine, le marais et la silve furent parcourus en effet par de larges chaussées, encore reconnaissables aujourd'hui; à l'âge antélatin, des routes nombreuses sillonnaient le pays avant que les *latifundia* en eussent

fait un désert. C'est à travers la forêt et les fourrés qu'Eurylokhos et ses compagnons gagnent la demeure de Kirkè : durant toute l'antiquité au pied du Monte Leano, dans le Vallon san Benedetto, au nord d'Anxur-Terracina, la déesse latine des fauves, Feronia, avait un sanctuaire fameux dans les vallons sacrés dès lors. Auprès de Feronia, les italiotes adoraient le dieu *Anxur*, sous les traits d'un jeune homme semblable à l'Hermeias qui donne à Odysseus la plante *moly* pour le garder des sortilèges et cette plante même se peut retrouver aujourd'hui ; *moly*, dans la langue sémitique non comprise des Hellènes, c'est l'*atriplex halimus* des côtes méditerranéennes ; la fleur en est pâle et « la racine pivotante, très difficile à arracher, disent les botanistes, est jaunâtre avec des radicelles plus sombres ; mais dans certains terrains il arrive forcément qu'elle prenne une teinte plus foncée » ; en traversant le fourré épais, M. Bérard tenta en vain d'arracher la moindre racine d'*atriplex halimus* : les dieux seuls, qui peuvent tout, en sont capables.

Ainsi, par le site, par l'onomastique, par la faune et la flore, il est aisé de découvrir dans l'aventure d'Odysseus chez Kirkè, à côté des inventions fabuleuses et pour en expliquer la genèse, des éléments positifs, aucunement « tératologiques ».

En cherchant à reconnaître, selon la même méthode, par l'étude minutieuse et l'interprétation littérale du texte, chacun des sites odysseens, M. Victor Bérard a pu se faire et proposer une théorie nouvelle sur les sources, la composition, l'âge et la patrie probable du poème.

Sous la trame des vers, il a découvert ainsi l'élément originel de toute l'œuvre, un périple primitif

dont les fragments se distinguent sans peine, si apparents qu'il suffit de lire les *Instructions nautiques* pour y retrouver les mêmes expressions dont se servaient déjà les premiers navigateurs de la Méditerranée. Les paysages y sont décrits non point vus de terre, mais vus de mer : ainsi le mont Circéo semble une île aux navires et pour qui vient de l'est l'île de Perejil appartient à la terre espagnole. Autant les plans visibles du large, les côtes, le décor extérieur du pays sont dessinés avec netteté, autant l'intérieur peu intéressant pour les hommes de la mer s'estompe en contours incertains : le périple de Skylax qui énumère toutes les villes côtières, les caps, les moindres échancrures du rivage sicilien, ne nomme pas plus l'Etna que ne le fait le poète de l'Odyssée, alors que, pour un géographe, pour Strabon ou Elysée Reclus, « l'Etna surplombe, envahit toute description des côtes siciliennes ». La nomenclature — noms propres et alliances de mots — trahit de même le périple : elle est très différente de la nomenclature hellénique et permet d'affirmer que dans l'Odyssée : « Le poète — Homère, si l'on veut — était Grec; le navigateur — Ulysse, pour lui donner un nom — était Phénicien. »

De sites comme celui des Lestrygons ou de Perejil, les périples helléniques ne font pas mention parce que leurs marines ne fréquentaient jamais les côtes de Sardaigne et de Corse, ni cette partie du rivage Libyen. Aussi le poète odysseéen essayait-il d'adapter la nomenclature hellénique au périple phénicien. Tandis que la nomenclature des Hellènes est une nomenclature parlée et populaire, la sienne est savante, littéralement traduite : où le peuple dit *Opikia*, le pays des yeux, il emploie la traduction littérale *Kyklopiä*, le pays de yeux ronds. Dans sa

langue enfin ont pénétré des formules et des mots proprement sémitiques, dont quelques-uns mêmes n'ont pas pour lui de sens appréciable : le *mola*, par exemple, qui n'est pas un terme de la langue des hommes et que les dieux seuls connaissent.

..... Les dieux l'appellent *mola*.

Le périple fournit les détails précis et les noms; ici commence le travail du poète qui de ces noms crée des êtres et les relie entre eux par de fabuleuses généalogies : c'est ainsi que Kirkè devient la fille de Persè et la sœur d'Acétès et qu'autour de ces noms se disposent les éléments du paysage et des pays voisins, la sylve des Marais Pontins, les vallées de Feronia, les porcs errants, les cerfs, les brousses de *molu*, toute la faune et la flore de la région.

Le poète a mis en œuvre plutôt des fragments de périple qu'un périple continu : il n'indique en général ni l'orientation de la marche ni la longueur des étapes; mais ses fragments n'ont point été choisis au hasard : sauf le pays des Lotophages, il ne décrit que des contrées inhospitalières, habitées par des êtres monstrueux, tueurs et dévorateurs d'hommes, et la plupart des aventures sont situées auprès de bouches et de détroits donnant accès à la mer du couchant : c'est une anthologie d'horreurs, une sorte de *Roman des sept bouches* représentant avec complaisance tous les épouvantements de la mer occidentale, comme pour en détourner les navigateurs non phéniciens : ainsi, pendant longtemps dans les récits hollandais « des légendes à l'usage des étrangers grossissaient à plaisir les tempêtes du cap de Bonne-Espérance, les typhons de la mer des Indes et les difficultés de la navigation dans les passes étroites des mers de corail ».

Le genre même du Nostos, du retour dans la patrie, fut très probablement emprunté par les Hellènes à ces romans sémitiques, si bien qu'un assyriologue de marque, M. P. Jensen, pouvait écrire récemment qu'il avait trouvé entre l'Odyssée et l'épopée assyrienne de Gilgamish des analogies telles qu'elles décelaient entre les deux poèmes des rapports de dépendance. Le Nostos d'Odysseus, comme nous le savions déjà par la tradition hellénique, n'est donc pas un coup d'essai : « Son auteur travaillait sur des modèles et construisait artistiquement, sagement ce chef-d'œuvre des nostoi » ; et pour prendre plus près de nous un exemple certain, il serait aux œuvres antérieures à peu près ce que les descriptions du Nouveau Monde dans Chateaubriand sont à la prose quelconque de Charlevoix, de Bertram et de quelques autres, par un phénomène de transposition et d'adaptation analogues que M. Joseph Bédier a fort exactement décrit en rapprochant irréfutablement les textes.

Une telle hypothèse ne permet pas de faire remonter la naissance du poème à une antiquité insondable ni d'admettre « la légende de la composition et de la transmission orale ». D'ailleurs, « les fouilles récentes de Crète ont mis au jour des milliers de briques couvertes d'écriture et ont révélé non pas un, mais deux systèmes graphiques, non pas des écritures monumentales destinées à perpétuer quelques noms propres, mais des écritures courantes servant aux usages ordinaires de la vie (1) ».

C'est entre la colonisation grecque de la Sicile (fondation de Naxos, du milieu du VIII^e siècle) et la fondation sémitique de Kumé (fin du XI^e siècle) qu'il faudrait placer la composition de l'Odyssée. Les

(1) Michel Bréal, *Revue de Paris* (février 1903).

synchronismes de l'histoire égyptienne et de l'histoire hellénique, confirmés par les fouilles de Mycènes et de Crète, autorisent à fixer au XI^e siècle la première civilisation hellénique que nous décrivent l'Iliade et l'Odyssée ; ces poèmes représentent « une société déjà fort ancienne, avec ses classes et ses castes bien établies, ses traditions lointaines, sa littérature perfectionnée ». Formée vers le XI^e siècle (émigration néléide en Ionie), elle eut son développement parfait au cours du X^e siècle ou au milieu du IX^e siècle, « ce qui donne la date de 900 ou de 850 pour l'âge de notre peinture homérique ».

La patrie du poème ne doit pas être cherchée dans l'Hellade Européenne : dès l'antiquité, sept villes d'Asie se disputaient la naissance d'Homère. La langue du poème est le dialecte mêlé et savant d'un pays où voisinent l'ionien et l'éolien et pour son auteur comme pour les marins anatoliotes, ses contemporains, l'Eubée est la plus lointaine des îles et Syra est au delà de Delos, c'est-à-dire plus avant vers le couchant. A cette époque, dans la Grèce européenne dévastée par les invasions doriennes, il n'y a pas place pour les poètes, qui ne trouveraient pas d'auditeurs. La Grèce d'Asie, florissante et cultivée, leur assure un « public instruit » de chefs de négoce et de guerre. La grande part faite aux légendes et aux généalogies des familles pyliennes dans la Téléimakhie, permet de placer à Milet, de fondation néléide, la patrie du poème, et l'importance qu'avaient pour les marines pyliennes les bouches d'Ithaque et de Zante explique la connaissance qu'avait le poète des sites et des personnages helléniques. En même temps, il lui fut aisé de connaître à Milet la littérature des périples phéniciens : des familles kadméennes, émigrées de Thèbes, s'y

étaient installées et étaient en relations constantes avec le quartier phénicien de Milet; elles furent les intermédiaires naturels entre les idées et les récits sémitiques et les Hellènes de Milet, de même que les familles néléides y avaient apporté les traditions de Pylos. Ainsi aux dernières lignes de son œuvre, M. Victor Bérard croit-il pouvoir écrire : « A la cour de ces rois néléides, dans l'entourage de ces aristocraties kadméennes, voilà comment j'imagine, vers 900 ou 850 av. J.-C., l'apparition de cet admirable poème, œuvre d'un grand artiste, d'un habile et savant écrivain que les siècles ont salué du nom d'Homère. »

PIERRE QUILLARD.



POÉSIES

NUIT D'HIVER

*Avec le jour obscur s'éteignit la tourmente
Et les chemins, de neige nouvelle, argentés,
Assoupis maintenant dans une ombre éclatante.
Rayonnent de candeur et de virginité.*

*L'étang ouvre son œil vitreux; la lune lente
Meurtrit de son halo tout le ciel enchanté;
Mais un instinct vivant en moi s'impatiente
Devant tant de blancheur et de sérénité;*

*Mais mon sang, ma chair inquiète, mes pensées
Sentent planer sur eux, haineuses et glacées,
Les étoiles d'hiver dont le regard dur luit:*

*Car, pour que tout soit paix et que tout soit silence,
La Nature endormie a fait le rêve immense
D'arrêter tous les cœurs de battre, cette nuit.*



HUMILITÉ, TA VOIX...

*Humilité, ta voix est douce
Aux grands cœurs sonores d'orgueil,
Aux grands cœurs pleins de voix farouches,
Humilité, sœur de l'orgueil.*

*Comme tes mains calmes et blanches
Sont fraîches sur les fronts ardents!
C'est l'écran transparent des branches
Qui fait le soleil moins brûlant;*

*C'est le talisman qui délivre
De tout mauvais enchantement;
C'est comme un tremblement de givre
Dans la torpeur des bois dormants.*

*Quand il n'est plus rien qui frissonne
Dans les grands cœurs figés d'orgueil,
Humilité, ta voix est bonne,
Humilité, sœur de l'orgueil.*



LA ROSÉE PLEURE.....

*La rosée pleure le matin
La nuit morte et l'éteinte lune,
Et, quand le jour aussi s'éteint
Pleure la victoire nocturne.*

*C'est une bizarre amoureuse
Qui s'attriste ainsi tour à tour
D'abandonner la nuit ombreuse,
De quitter la clarté du jour.*

*Pour avoir trop senti le charme
Des grands ciels bleus, des lourds ciels noirs,
Elle a d'interminables larmes
Tous les matins et tous les soirs.*

*Et toi, mon cœur, pleure comme elle
Celle que la vie l'enleva;*

*Tu sais bien : aucune n'est belle
Autant que celle qui s'en va.*



LONGTEMPS IL AVAIT ÉTÉ...

*Longtemps il avait été faible et malade
Ce pauvre amour qui ne voulait pas mourir
Et qui gardait l'espoir tenace de guérir;
Mais quel silence dans la chambre du malade
Juste après que tout enfin s'est accompli
Et quand personne n'ose encore avoir compris!*

*Je savais bien qu'il était malade,
Je pensais bien qu'il était mourant,
J'ai bien pleuré pourtant.*



NOVEMBRE

*Un ciel mauvais, roux, carmin sale et bleu pâle
Et des nuages déchirés par le vent;
Un triste soir sans tendresses et sans flammes
D'égoïsme féroce et d'isolement.*

*J'entends en mon cœur des portes qui se ferment;
Les verroux sont tirés; il fait noir en moi.
Endormis et gourds mes souvenirs hivernent
Accroupis et serrés pour avoir moins froid.*

*Ils ne s'éveilleront pas tous; qu'importe?
Peut-être mourront-ils tous? Je n'y puis rien;
L'heure impitoyable de fermer les portes
Tinte triomphale dans mon cœur éteint.*

*Un ciel mauvais, roux, carmin sale et bleu pâle
Et des nuages déchirés par le vent!*



LES VOLETS FERMÉS...

*Les volets fermés et la chambre close
Conseillaient la paix mieux que toute voix;
Tu pensais pourtant à toute autre chose
Et tes seins gonflaient ton corsage étroit.*

*Ces regards traînants, ces rouges sourires
Dans mon cœur déjà sont entrés souvent.
Détourne tes yeux; je n'y veux point lire
L'impossible aveu que tu vas rêvant.*

*Quoi! mentir encore et tromper et feindre!
Dire sans frisson les mots parfumés?
Mais rien ne me sert de vouloir me plaindre,
Mais rien ne me sert de vouloir t'aimer.*



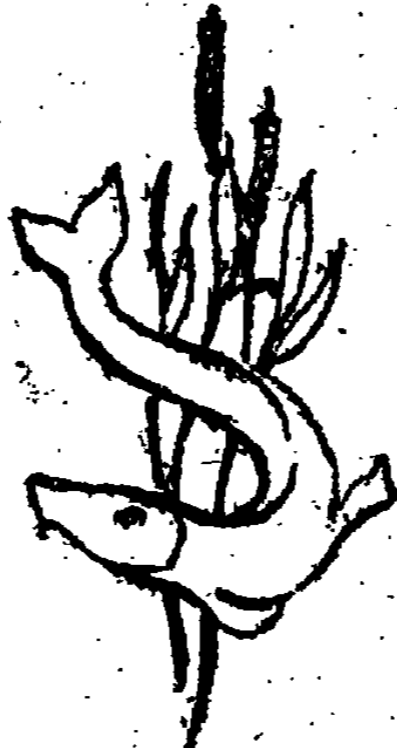
ELLE ME REGARDAIT...

*Elle me regardait, la tête renversée,
Je me penchai sur elle et regardai ses yeux;
Alors, comme une enfant que le soir a lassée,
Elle entr'ouvrit sa bouche et sourit vers mes yeux.*

*Vers ses yeux puérils, pleins de faiblesse heureuse,
Je penchai plus encore et ma bouche et mes yeux,
Avide d'entrevoir l'âme mystérieuse
Que j'avais tant cherchée; si souvent, dans ces yeux.*

*Mais elle avait fermé ses paupières lassées
Avant que mon regard eût pénétré ses yeux,
Et comme elle était là, la tête renversée,
J'ai pris sa jeune bouche, et j'ai fermé les yeux.*

GUY-CHARLES CROS.



NOTES HISTORIQUES SUR LA CORÉE

Dans ces derniers temps, l'attention du public a été tout spécialement attirée sur la Corée, pays lointain jalousement convoité par les Russes et les Japonais. Quelques détails sur cette contrée peu connue peuvent, ce me semble, présenter un certain intérêt pour le lecteur en qui le nom de la grande presqu'île n'éveille, le plus souvent, que la vague notion géographique d'une région quasi-barbare, située à l'autre bout du monde.

La Corée — officiellement *Tchio-Shen*, royaume de la Sérénité du Matin — est, certainement, à l'heure actuelle, celui des pays d'Extrême-Orient qui nous est le moins familier. Si, depuis quelques années, les données ethnographiques que nous possédons à son sujet se sont rapidement accrues, le nombre des personnes au courant de son histoire est encore des plus limités : aussi, est-ce sur le passé politique de cet état asiatique que porteront ces notes succinctes.

Ainsi que tous les peuples orientaux, les Coréens font remonter leur histoire à la plus haute antiquité. Les insulaires de *Tsiei-tsiou* ou *Tchae-tchiou*, dans la mer de Corée (1), vont jusqu'à prétendre que leur montagne sacrée, le *Pak-than-san* ou *Halla san*, fut le berceau du genre humain.

A l'origine de la terre, dit la légende, il n'existait ni hommes, ni bêtes, ni végétaux. Ces derniers et les animaux furent déposés, sur le *Halla san*, par les nuages. Quant aux hommes, ils surgirent du sommet de la mon-

(1) C'est l'île désignée sous le nom de *Quelpaert*, par les Occidentaux.

tagne. Ils étaient au nombre de trois et se nommaient *Ko, Pou* et *Yang*. Ces ancêtres de l'humanité descendirent avec majesté vers la plaine, tout en discourant de questions philosophiques (?) et en agitant de profonds problèmes. Arrivés au bord de la mer, ils aperçurent trois grandes boîtes que les vagues portaient doucement au rivage. Ils s'en emparèrent, les ouvrirent et y trouvèrent trois femmes d'une extraordinaire beauté qu'ils épousèrent aussitôt.

L'orgueilleuse tradition des Coréens de *Tchae-tchiou* est, malheureusement pour eux, fortement battue en brèche par certaines chroniques chinoises et japonaises qui attribuent, à leur fameuse montagne sacrée, une origine volcanique relativement récente, postérieure de dix siècles à l'ère chrétienne.

Moins ambitieux, les Coréens de la terre ferme commencent leur histoire 23 siècles av. J.-C., ne le cédant que de trois siècles environ à la chronologie officielle des Chinois, datée de la 61^e année du règne du grand empereur *Hoang-Ti* (2637 ans av. J.-C.).

Les vieux historiens rapportent que, la sixième année du règne de l'empereur chinois *Yao*, un ermite vint fixer sa demeure sur le mont *Taihakou* (selon une autre version il descendit miraculeusement sous un arbre de santal). Pleins de vénération pour son savoir et ses vertus, les indigènes le nommèrent roi sous le nom de *Tankoun*. Ce souverain vécut 1668 ans, puis fut enlevé par des génies qui le conduisirent dans les demeures célestes.

Le lettré *Hong-tjyong-ou*, avec qui j'ai eu de longs entretiens sur le passé de son pays, place l'arrivée de *Tankoun* en Corée, vers l'an 2358 avant notre ère. D'après la chronologie chinoise, l'empereur *Yao* aurait effectué sa sixième année de règne en 2322 av. J.-C. ; mais j'estime que ce détail est de fort médiocre importance lorsqu'il s'agit de personnages dont l'âge atteint un chiffre aussi respectable de siècles.

Hong-tjyong-ou, dont l'esprit était trop cultivé pour

admettre la réalité de cette légende fantastique, tentait de l'expliquer de la manière suivante :

On trouve dans le *Chou-King* (le livre des Rois des Chinois) un passage où il est rapporté que l'empereur Yao envoya l'un de ses hauts fonctionnaires vers une montagne située à l'Est de sa capitale et derrière laquelle le soleil semblait se lever. Ce seigneur, nommé *Ghi-Tciou*, avait pour mission de s'établir sur la montagne désignée et, là, de saluer chaque matin, au nom de son souverain, l'astre du jour émergeant de l'horizon (1).

S'appuyant sur ce texte, Hong-tjyong ou suppose que le mystérieux ermite *Tankoun* pourrait bien être *Ghi-Tciou*, l'émissaire de Yao.

L'hypothèse est fort plausible. L'empereur Yao est, en effet, représenté par les chroniques comme très épris d'astronomie. Il envoya des savants dans la direction des quatre points cardinaux pour y faire des observations sur la longueur des jours et la position de certains astres. Dans un entretien qu'il a avec les chefs du tribunal d'astronomie et de religion, ce monarque établit que l'année de 365 jours était en usage, dans son empire, plus de deux mille ans avant notre ère.

En dehors de ce que rapportent des légendes et de vagues traditions, il n'existe aucune donnée sérieuse sur les siècles qui suivirent l'avènement de *Tankoun*. La période fabuleuse de l'antiquité coréenne ne prend fin que vers le onzième siècle avant J.-C., date à laquelle s'ouvre, avec le règne de *Ghi-si*, l'ère vraiment historique du pays.

Si le premier souverain de la Corée semble avoir été un astronome, le second n'est rien de moins qu'un philosophe, ainsi que le prouve son nom chinois : *Ki-tse* c'est-à-dire Ki le philosophe. Il figure dans les annales de la Corée sous la dénomination de *Ghi-si*, adaptation à la langue nationale du mot étranger *Ki-tse*.

Ki-tse était l'oncle de l'empereur chinois *Chéou-sin*,

(1) Telle est la version d'Hong-tjyong-ou, mais le texte du *Chou-King* semble plutôt indiquer que l'envoyé devait se livrer à des observations astronomiques et non à une cérémonie à tendances astrolâtriques.

le dernier souverain de la dynastie des *Yn* (1). Les remontrances qu'il avait adressées à son neveu, dont la conduite, au dire des historiens, était des plus blâmables, excitèrent contre lui la colère de son impérial parent et il dut simuler la folie pour échapper au châtement qu'on lui préparait.

Lorsque *Wou-Wang*, après avoir détrôné *Chéou-sin*, eut pris en main les rênes de l'empire, il fit appeler *Ki-tse* à la cour et lui témoigna la plus haute estime. Le nouvel empereur se plaisait à converser longuement avec ce sage lettré sur la philosophie, l'économie politique, l'astronomie, etc. Les propos de *Ki-tse* ont été relatés, en partie, par les historiographes chinois et nous pouvons, par la lecture du *Chou-King*, nous faire une idée des pensées que nourrissait, il y a plus de trois mille ans, celui qui devait être le véritable fondateur du royaume de Corée.

« A la treizième année, dit le texte, le roi interrogea
« *Ki-tse*.

« Le roi dit : « Oh ! *Ki-tse*, le ciel a des voies secrètes
« par lesquelles il rend le peuple tranquille et fixe. Il
« s'unit à lui pour l'aider à garder son repos, son état
« fixe. Je ne connais point cette règle, quelle est-elle ? »

Ki-tse lui répond par un exposé des neuf règles de la sublime doctrine qui sont :

1° La connaissance des lois propres aux cinq « agissants », c'est-à-dire les cinq éléments : l'eau — le feu — le bois — les métaux — la terre.

2° L'attention à donner dans les cinq occupations : le maintien — la parole — la vue — l'ouïe — la pensée.

3° L'application aux huit principes de gouvernement : les vivres — la répartition des richesses — le culte et les cérémonies — les travaux publics — l'instruction publique — la justice, sanctions pénales, magistrature — le

(1) La dynastie des *Yn* n'est autre que la seconde partie de la dynastie des *Chang*. Vers 1.400 av. J.-C. l'empereur *Pan-keng* des *Chang* changea son nom de famille en celui de *Yn*, que ses successeurs continuèrent à porter.

régime à appliquer aux étrangers résidant sur le territoire de l'empire — les armées.

4° L'accord dans les cinq choses périodiques : l'année — le mois — le jour — la révolution des astres — les nombres astronomiques (1).

5° La règle de conduite du souverain.

6° L'observance des trois vertues : la droiture — l'exactitude et la sévérité dans le gouvernement — l'indulgence et la douceur.

7° L'intelligence dans l'examen des cas douteux,

8° L'attention apportée aux phénomènes : la pluie — le beau temps — la chaleur, le froid — le vent — les saisons.

9° La poursuite des cinq bonheurs : une longue vie — la richesse — la paix — l'amour de la vertu — une mort paisible après avoir accompli sa destinée ; et l'éloignement des six malheurs : une vie courte et vouée au vice — les maladies — les afflictions — la pauvreté — la haine — la faiblesse et l'oppression.

Ki-tse développe chacun de ses neuf points. Ses dissertations paraissent obscures en plus d'un passage et le commentaire de *Tchou-hi* n'y apporte pas de bien grands éclaircissements.

Comme tous les anciens, *Ki-tse* croyait qu'il existait une corrélation directe entre les actes des hommes et les manifestations de la nature :

« Quand la vertu règne, dit-il, la pluie vient à propos... Quand on rend des jugements équitables le froid vient à son temps... »

A côté de ces propos, nous en trouvons d'autres qui dénotent, chez le premier roi de la Corée, des connaissances d'ordre sociologique et un esprit sceptique, dénué d'illusions sur les causes, toutes matérielles, qui font régner la paix dans le peuple et inclinent à l'équité l'âme des magistrats. Le bien-être lui paraît être

(1) L'accord dont il s'agit est, vraisemblablement, celui du calendrier officiel avec le mouvement des astres.

le meilleur gardien de la tranquillité et de la vertu publiques :

« Si la constitution de l'atmosphère dans l'année, le mois, le jour est conforme à la saison, les grains viennent à leur maturité, il n'y a aucune difficulté dans le gouvernement et chaque famille est dans le repos et dans la joie. Mais s'il y a du dérangement dans l'atmosphère... les grains ne mûrissent pas, le gouvernement est en désordre, la paix n'est pas dans les familles. »

« ... Si vos magistrats ne manquent de rien ils seront vertueux. »

Wou-Wang, pénétré d'admiration pour la sagesse de *Ki-tse*, le nomma prince de Corée (1). Celui-ci quitta la cour de Chine, emmenant avec lui huit savants éminents qui devaient lui servir de conseillers.

De nos jours, encore, huit familles coréennes prétendent posséder une généalogie remontant à ces illustres personnages. Elles entretiennent ensemble des relations de parenté et se considèrent comme formant la plus haute noblesse du pays. Mon ami *Hong-tjyong-ou* se targuait, avec fierté, d'avoir pour grand ancêtre l'un de ces compagnons de *Ki-tse*, nommé *Hong*.

Ki-tse, devenu le roi *Ghi-si*, organisa ses états d'après le système chinois. La durée de son règne est réputée comme une ère de paix et de prospérité sans égales.

A cette époque, le royaume de Corée ne comprenait pas, ainsi que de nos jours, toute l'étendue de la presqu'île. La partie méridionale, sauvage et presque inexplorée, restait indépendante. Elle portait le nom de *Shim*.

Vers le commencement du 2^e siècle av. J.-C., le roi *Ghi-joun* se déclara souverain de la presqu'île entière. Vaincu par un prince chinois, qui l'avait attaqué, il dut

(1) Certains historiens coréens prétendent, paraît-il, que *Wou-Wang* aurait envoyé *Ghi-si* (*Ki-tse*) en Corée pour se débarrasser d'un homme dont la haute réputation lui portait ombrage et qui, fort de sa parenté avec le précédent empereur, refusait de paraître à la cour de l'usurpateur. Le texte du *Chou-King* ne permet pas de se ranger à cette opinion.

se réfugier dans le *Shim*, qui se peupla rapidement par l'émigration de nombreux Chinois s'expatriant pour éviter d'être englobés dans les bandes de travailleurs que l'empereur *Chi-Hoang-ti* faisait recruter de force, pour la construction de la « Grande Muraille ».

Il est utile de remarquer que c'est improprement que les Occidentaux donnent le nom de Corée à l'ensemble de la presqu'île : seul, un territoire de la partie septentrionale était autrefois appelé *Kouré*. Quant aux régions s'étendant vers le sud, elles furent dénommées, comme je l'ai indiqué plus haut, d'abord *Shim*, et ensuite *Kam*. Au temps de *Ghi-joun*, elles se divisaient en *Ba-Kam*, *Ben-Kam* et *Shim-Kam*, formant, ainsi, trois petits états distincts, quoique ayant des liens communs.

Les descendants du vainqueur de *Ghi-joun* ne jouirent pas longtemps de son héritage. Son petit-fils *You-Kio* se vit, à son tour, dépossédé par un empereur chinois de la dynastie des *Han*, dans le courant du premier siècle avant notre ère.

Un laps de temps assez long s'écoule ensuite, sans que nul relève le trône du grand *Ghi-si*; puis un étranger, venant du Nord, s'empare du pays et prend le titre de roi.

L'histoire de ce personnage comporte plus de légendes que de détails vraiment historiques. Son origine, comme celle de la plupart des héros orientaux, est fabuleuse, et voici, d'après la tradition, la façon surnaturelle dont sa mère le conçut :

Dans le palais du roi de *Pou-Yo* (1) se trouvait une jeune vierge, fille du génie d'un fleuve. Ce souverain l'avait vue, par hasard, dans une de ses promenades et, frappé de son extraordinaire beauté, s'était empressé de la faire conduire parmi ses femmes. Cependant, le roi dut entreprendre un très long voyage. A son retour, il s'aperçut que la jeune fille était enceinte. Plein de fureur

(1) *Pou-Yo*, contrée indéterminée qui était située au nord de la Corée.

il ordonna qu'on la mît à mort; toutefois, avant de l'envoyer au supplice, il voulut permettre à la coupable de présenter sa défense.

« Seigneur, lui dit alors la fille du génie, je me trouvais dans une chambre de l'appartement des femmes lorsqu'un rayon de soleil y pénétra avec une intensité telle que j'en fus incommodée. Pour éviter son ardeur, je passai dans une autre pièce. La lumière éclatante m'y poursuivit. J'essayai de me retirer dans les parties les plus obscures du palais, mais, partout, les rayons éblouissants de l'astre du jour s'attachaient à moi. Peu de temps après cet événement mystérieux, j'ai senti que je portais un enfant en mon sein. »

« Le roi, devinant, dans ce phénomène, la manifestation d'une puissance supérieure, fit grâce à la jeune mère, qui donna bientôt naissance à un fils.

Dès qu'il fut sorti de la première enfance, le jeune garçon se manifesta comme un archer d'une adresse incomparable et reçut, de ce fait, le nom de *Shou-mô* (tireur adroit). Plus tard, obligé de fuir le royaume de *Pou-Yo* pour échapper à des rivaux qui complotaient sa perte, il s'enfuit dans la direction du sud, s'arrêta dans la région appelée *Kouré*, et, comme on vient de le voir, en devint le roi.

Tandis que les descendants de *Shou-mô* se succédaient sur le trône de *Kouré*, la presque totalité du sud de la presqu'île passait sous la domination de *Shei-Kyo-Khan* qui, au dire de certains, aurait été l'ancêtre du fameux *Tchinggis Khan* (1).

A cette époque, l'ensemble de la Corée actuelle comprenait les royaumes de *Shinra*, fondé par *Shei-Kyo-Khan*, de *Kouré*, fondé par *Shou-mô*, et de *Koutara*, fondé par un fils de *Shou-mô*.

Si l'histoire de ces états minuscules est, en général, dénuée d'intérêt, elle comporte cependant un fait d'une

(1) On sait que les Japonais revendiquent *Tchinggis-Khan* pour leur compatriote. Certains de nos orientalistes inclinent à croire que le terrible guerrier était d'origine coréenne.

importance capitale : la civilisation du Japon due, pour la plus grande partie, à leur influence.

Au deuxième siècle de notre ère, les Japonais, qui marchent aujourd'hui à la tête du progrès en Extrême-Orient, étaient encore un peuple barbare, sans philosophie, sans arts, sans science, sans industrie.

Or il advint, à cette époque, qu'un parti se forma parmi les Japonais habitant le littoral de la mer du Japon et voulut se soustraire à la domination de l'empereur. Les sujets du roi de *Shinra* encouragèrent les révoltés, et, traversant le détroit de Corée, vinrent à leur secours contre les troupes de leur souverain. Celui-ci, ayant triomphé de la rébellion, résolut de punir les étrangers qui avaient fomenté des troubles sur son territoire. Il fit donc équiper une flotte pour se rendre en Corée ; mais, avant que les préparatifs fussent terminés, le monarque mourut.

L'impératrice, qui avait, accompagné son mari pendant toute la campagne, ne renonça pas à poursuivre le projet du défunt. Elle partit et, sous ses ordres, son armée débarqua sur les côtes du *Shinra*.

Cependant, le roi coréen, avait de son côté, rassemblé des soldats et s'avancait à la rencontre de l'envahisseur. Les deux adversaires furent bientôt en présence. Mais en apercevant l'impératrice qui, selon les chroniques, était d'une beauté sans égale, toute idée belliqueuse abandonna le souverain ; il se prosterna devant celle qui lui apparaissait comme une divinité et ne songea plus qu'à conclure la paix.

A leur tour, le roi de Kouré et celui de Koutara vinrent admirer l'impératrice japonaise et ne furent pas moins enthousiasmés que leur voisin. Les trois monarques et la souveraine conclurent un traité d'alliance, puis celle-ci s'en retourna dans ses États (1).

Depuis lors, de nombreux Coréens se rendirent au

(1) Telle est la version coréenne, mais les historiens japonais prétendent que l'impératrice *Ling-gou-kwo-go* défit les troupes envoyées contre elle et imposa à la Corée le paiement d'un tribut.

Japon ; ils y portèrent, avec eux, le système d'écriture chinoise, les sciences, les arts et l'industrie que la Corée tenait de la Chine. Les belles-lettres, la philosophie des Chinois et, plus tard, le bouddhisme, lorsque les Coréens l'eurent adopté, passèrent, à leur tour, chez les Japonais par le même intermédiaire.

Les habitants de l'Empire du Soleil levant (Daï Nippon, le Japon) furent de bons élèves et dépassèrent rapidement leurs premiers maîtres.

Après cet événement, le plus saillant de l'histoire de Corée, la vie de la grande péninsule retombe à la monotonie des luttes entre les petits états qui partageaient son territoire. Quelques campagnes contre les Chinois qui, à plusieurs reprises, tentèrent de s'annexer la Corée, tranchent seules sur la banalité des querelles entre roitelets indigènes.

Vers 610, les Coréens repoussèrent victorieusement l'armée de l'empereur chinois *Yang-ti*. Une trentaine d'années plus tard, l'empereur *Tai-Tsoang*, ayant voulu s'emparer de la Corée, dut, également, renoncer à son projet.

En 668, le roi de *Shinra* fut attaqué par ses voisins de *Koutara* et de *Kouré*. Pour leur résister, il demanda l'appui de la Chine. Ses ennemis ripostèrent en appelant les Japonais à leur secours. Ils furent vaincus. Le roi de *Kouré* se rendit aux généraux chinois qui avaient pris sa capitale. Un de ces généraux fut nommé gouverneur du royaume. On établit un tribunal chinois dans la capitale de la *Kouré* et le pays fut divisé en cinq gouvernements, neuf départements, quarante-deux arrondissements et cent cantons.

Le royaume de *Shinra*, délivré de ses rivaux, est ensuite en proie aux luttes intestines : les souverains sont fréquemment détrônés ou massacrés, le trône est successivement occupé par des chefs de parti qui s'expulsent à tour de rôle. L'un d'eux, nommé *O-Ken*, porta ses armes au delà des anciennes limites du *Shinra* et reconstitua, en partie, le royaume de *Kouré*, qu'il adjoi-

gnit au *Shinra* (vers 950). Ses descendants régnèrent trois siècles.

Vers 1200, le fils de *Tchinggis Khan* donna à l'un des successeurs d'*O-Ken* la partie septentrionale de la presqu'île dont la Chine s'était emparée six siècles auparavant. Ce prince fut le premier qui régna sur la Corée entière. Ses successeurs suivirent la fortune de la dynastie mongole en Chine dont ils furent les fidèles alliés. Le dernier d'entre eux se vit forcé d'abdiquer devant l'hostilité que lui témoignaient ses sujets. Un général, du nom de *Li-Shei-Kei*, le remplaça sur le trône, en 1392.

Li-Shei-Kei est, lui aussi, le héros de plusieurs légendes qui lui prêtent des actes merveilleux. Une tradition, très en honneur en Corée, rapporte que l'empereur chinois *Houng-wou*, le chef de la dynastie des *Ming*, lui prédit, plusieurs années à l'avance, le sort glorieux qui lui était réservé. Voici comment le fait est narré :

Li-Shei-Kei, avant d'avoir embrassé la carrière des armes, avait songé à devenir moine. Il habitait donc, en qualité de novice, un couvent situé à la frontière chinoise dans les monts *Tcio-Hakou*. Parmi ses compagnons se trouvait un autre novice de très humble origine, fils de campagnards, qui se nommait *Tchou-youan-tchang*. Pendant les dix années qu'ils vécurent côte à côte, les deux jeunes gens n'échangèrent jamais une parole.

Un jour, fatigué des corvées humiliantes que les bonzes lui imposaient, *Tchou-youan-tchang* abandonna le monastère pour s'enrôler dans un parti révolutionnaire qui tentait de libérer la Chine du joug des Mongols en renversant la dynastie régnante. Comme il allait franchir le seuil du couvent, *Tchou-youan-tchang* s'adressa pour la première fois à *Li-Shei-Kei* : « Vous régnerez un jour, lui dit-il, sur le pays qui s'étend au sud de ces montagnes ; moi-même j'aurai en partage l'Empire du Milieu. »

La prédiction se réalisa à la lettre : *Tchou-youan-tchang* devint rapidement le chef des insurgés et, après

une campagne victorieuse, il prit possession du trône sous le nom de *Houng-wou*. C'est l'empereur désigné, dans les tables chronologiques, par le titre honorifique de *Ming-tai-tsou* (grand aïeul de la dynastie des Ming).

En ce qui concerne le novice coréen, la prophétie de son taciturne compagnon s'accomplit avec la même exactitude, puisqu'il devint le souverain de son pays.

Nous avons dit que l'appellation de « Corée » n'avait jamais été appliquée, par les Coréens, à l'ensemble de la péninsule et qu'une région seule avait, momentanément, formé un royaume de *Kouré*. En 1398, le roi *Li-Shei-Kei* abolit définitivement l'ancien nom de *Kouré* et le remplaça par celui de *Tciô-Shen* (Sérénité du Matin), seul usité, aujourd'hui, en Corée.

La fin du xvi^e siècle est marquée, pour les Coréens, par de longues luttes entre les Japonais et les Chinois, dont leur pays devint le théâtre.

En 1604, à la fin des hostilités, la Corée signa un traité de paix avec le Japon. Ce fut, pour elle, le terme des guerres avec l'étranger. Son histoire n'enregistre plus, ensuite, que des troubles locaux, des intrigues de palais — sans grande importance, peut-on croire — puisque, après cinq siècles, la dynastie fondée par *Li Shei-Kei* se continue encore en la personne du souverain régnant.

Dans les temps modernes on peut signaler la reconnaissance de l'indépendance de la Corée par la Chine qui, jusque-là, l'avait toujours traitée en royaume vassal. Cependant, malgré l'abandon officiel de ses droits, le Céleste Empire conserve toujours, dans le pays, un prestige et des prérogatives dont ne jouissent point les autres états. Mais nous touchons, ici aux événements contemporains généralement connus et qui, par cela même, sortent du cadre de ces notes.

§

Quel sort les compétitions actuelles de ses voisins prépare-t-elles à la Corée?... Une fois de plus, peut-être, son sol servira de théâtre aux luttes des belligérants. Les gouvernants coréens, enclins à la superstition, comme

tous les Orientaux, ne s'étonneront sans doute pas, si l'avenir réserve encore des jours sombres à leur malheureux pays. Une antique légende, toujours vivante en Corée, semble, en effet, devoir vouer le royaume de la « Sérénité du Matin » aux plus tristes destinées. L'étrangeté de cette tradition mérite qu'on la rapporte :

En butte aux sortilèges d'on ne sait quel magicien ou quel dragon ennemi, la Corée est, selon l'opinion de ses habitants, une contrée enchantée. Tout y est bouleversé, détourné de son ordre naturel. Montagnes, fleuves, rivières y occupent une place différente de celle qui leur avait été assignée à l'origine du monde...

A quelle époque s'est accompli ce singulier cataclysme?... Les Coréens l'ignorent, mais la croyance populaire emprunte encore une nouvelle force à la confirmation que lui donnent les paroles du très illustre bonze *Ha-thing*, qui vivait en Chine vers le ix^e ou le x^e siècle.

Un moine coréen, nommé *To-Sou*, attiré par la grande réputation de *Ha-thing*, s'était rendu près de lui dans but d'apprendre, sous sa direction, les diverses philosophies chinoises, l'astronomie et la magie. Lorsqu'il crut son instruction suffisante, il manifesta le désir de retourner dans son pays. Alors, son maître lui parla en ces termes :

« J'ai appris qu'il y a, en Corée, beaucoup de montagnes et de cours d'eau qui ont désobéi à leur maître ;
« il s'ensuit que ce pays a subi des divisions successives
« et que, sans cesse, il a été troublé par des conspirateurs. La terre est donc malade : son sang, ses nerfs
« sont dérangés ; voilà pourquoi les Coréens meurent,
« tués par les maladies, la famine et les guerres. »

Le savant *Ha-thing* n'aurait point été digne de son renom s'il n'eût trouvé le remède approprié à cette situation aussi fâcheuse qu'extraordinaire. Il n'eût pas été un véritable moine s'il n'avait pensé à confier, à ses confrères, le soin de cette cure d'un genre peu commun :

« Je veux soigner la maladie des montagnes et des

« rivières de votre pays, annonça-t-il à *To-sou*. Appor-
« tez-moi une carte de la Corée. »

Lorsqu'il eut la carte entre les mains, il la considéra attentivement : « Puisque les montagnes et les cours d'eau
« sont dans de telles conditions, dit-il, il est certain que
« la Corée doit être la scène de nombreuses guerres. »

Il désigna alors, par un trait de pinceau, dix-huit cents points situés soit dans les montagnes, soit sur le bord des fleuves et, rendant la carte à son disciple, il ajouta :

« Quand on est malade, il faut chercher promptement l'endroit où l'on doit piquer les veines et brûler
« la peau : c'est ainsi que l'on peut guérir les maladies.
« Les maladies des montagnes et des canaux ressemblent
« à celles de l'homme. Si l'on établit des monastères aux
« endroits que j'ai marqués, les résultats obtenus seront
« pareils à ceux de l'acuponcture et du feu et les mala-
« dies de la terre seront alors guéries. De même que les
« personnes ignorantes qui ne veulent pas qu'on les
« pique et qu'on les brûle sont condamnées à une mort
« certaine, de même, si l'on ne me croit pas ou si l'on
« détruit les monastères que l'on aura érigés, le pays sera
« certainement dépeuplé. »

Les dix-huit cents bonzeries exigées par l'ascète chinois furent-elles édifiées?... Il serait peut-être exagéré de le croire. Cependant, de très nombreux couvents s'élevèrent autrefois en Corée ; mais une réaction violente, amenée par la conduite des moines, s'étant produite vers le xiv^e siècle, ceux-ci furent massacrés et leurs couvents détruits...

Le sol de la péninsule, privé du remède prescrit jadis par le vieil *Ha-thing*, est-il à la veille de subir une recrudescence de la mystérieuse maladie dont il souffre en devenant le théâtre de combats sanglants?... L'avenir nous l'apprendra.

ALEXANDRA MYRIAL.

LE JARDINIER DE LA POMPADOUR

(Suite ¹)

VIII

Le lendemain Buguet s'éveilla tôt, ouvrit un volet : des brumes d'or planaient sur la Seine, les oiseaux chantaient au marronnier d'Inde, dont un fruit creva et fit rouler deux petites balles brunes devant les théâtres de fleurs où verdissaient des lauriers-thyms. Une buée couvrait les grappes de raisins le long de la façade. Des pigeons roucoulaient sur le toit. Le sorbier planté à l'entrée du verger éclatait comme une flamme.

La mère Buguet sortit de la maison, ouvrit le poulaillier. Les volatiles s'élancèrent, battant des ailes et secouant leurs bonnets sanglants.

L'apparition de la bonne ménagère mit du chagrin au cœur du jardinier.

— Grand Dieu ! Oserai-je jamais lui avouer que je vais la laisser seule ?

Il eut le cœur serré.

— Pauvre femme !

Il descendit, embrassa la Buguet plus fort que les autres jours.

— Que tu es tendre ! dit la vieille.

Au repas de midi Jasmin annonça son prochain

(1) Voy. *Mercur de France*, nos 167, 168.

mariage et son engagement chez la marquise de Pompadour. Il le fit en rougissant, le nez dans son assiette.

La Buguet leva les mains :

— Ai-je bien entendu !

La paysanne pâlit :

— Y penses-tu ? Abandonner la maison de ton père, ce jardin, notre gagne-pain, où tu es ton maître, et ça pour aller travailler à gages, râtisser les allées sous les pas d'une enjôleuse d'hommes ! Ah ! Ayez donc des enfants, esquintez-vous pour leur assurer un abri ! C'est une pitié, une pitié !

Jasmin ne disait rien. La mère reprit :

— Quel lièvre possédé de l'esprit a passé par nos choux ! La vieille Fourgonne qui est morte (Dieu ait son âme) m'avait bien prédit, en tirant les cartes après ta naissance, qu'une grande dame ferait notre malheur à tous ! Ah ! Jasmin ! Jasmin !

Elle se leva en sanglotant, gagna sa chambre, où elle ne voulut pas que son fils entrât.

— Laisse-moi seule, dit-elle. Je vais prier le bon Dieu.

L'hiver fut pluvieux. Jasmin passa le temps à jardiner, quand le ciel était propice, à ranger les graines par petits paquets, à réparer les pièges à loirs. Martine ne vint ni à Noël, ni aux Roys. La soubrette écrivit de Paris que la mère de M^{me} de Pompadour était morte le 24 décembre et que cela occupait et peinait beaucoup sa maîtresse. Cependant quelques semaines après elle faisait savoir que la marquise allait acheter la terre de Crécy, près de Dreux, et se disposait à replanter le parc et refaire les ailes du château. Elle ajoutait :

« Nous retournons à Versailles, car il y a un concert dans trois jours avec Mademoiselle Jel et Monsieur Jeliotte, et Madame de Pompadour tient aussi à présider dans son cabinet d'assemblée aux jeux. J'espère qu'on nous trouvera des emplois pour le parc de Crécy. »

D'autres obtinrent ces places, car Martine n'en parla plus et ses nouvelles devinrent rares.

Ce silence désola Jasmin. Il avait dû confesser au curé de sa paroisse sa faute avec sa promise. Le bon prêtre lui donna l'absolution en l'exhortant à se marier au plus tôt. Il venait de temps en temps rendre visite au jardinier. Parmi les fleurs, il n'aimait que la grenadille, qui est celle la Passion. En été il en cueillit une :

— C'est un miracle du bon Dieu, expliqua-t-il. Il y a figuré les principaux instruments de la passion. Les feuilles nous représentent l'habit dont les juifs revêtirent Notre Seigneur, et leurs pointes aiguës les épines qui couronnèrent sa tête. Ces petits filets couleur de sang n'est-ce point les fouets qui le flagellèrent? Cette colonne rappelle celle où il fut attaché.

D'autres jours, le vénérable curé, en dégustant un verre de vin, exhortait l'amoureux à la patience.

— Il faut en avoir chez les grands. Ils ne songent pas tous les jours à leurs sujets et à leurs promesses. Mais vous pouvez être sûr de la fidélité de Martine. Je lui ai enseigné la religion, et je connais son cœur. D'ailleurs la patience est une vertu chrétienne. Combien d'années Job vécut-il sur son fumier et saint Siméon le Stylite sur sa colonne? Ils ne vivaient pas comme vous parmi les roses.

En octobre Jasmin n'alla point aux vendanges.

Un jour que la mère Buguet entra chez elle avec un potiron sous le bras :

— On dirait que tu portes la roue de la fortune, lui jeta Jasmin.

— Ah ! fit la paysanne, il vaut mieux la tenir que de courir après sur les routes de Paris et Versailles !

La vieille avait fini par souhaiter que son fils n'épousât point Martine.

— On dit pis que pendre de la marquise de Pompadour, insinua-t-elle à Jasmin. Des gens de condition qui traversaient Melun, il n'y a pas longtemps, racontaient que c'est une intrigante de basse naissance qui fait la honte de la France, qu'elle est la fille d'une maquerelle et d'un voleur !

— Ils ont menti ! hurla Jasmin rouge de colère. J'eusse été là que j'aurais arraché leur langue ! Le Roi admettrait-il pareille femme à la cour !

— Comme te voilà !

Il ne se passait rien que de banal dans le village. Eustache Chatouillard vint annoncer son mariage avec la fille d'un ébéniste de Corbeil et invita Jasmin à la noce. Il y alla. Quelques semaines plus tard, un matin de novembre, des éclats de voix s'élevèrent dans la rue. Tiennette Lampalaire, échappée du château d'Orangis, sautait les ruisseaux avec des bas roses et de jolis souliers à boucles. Accroché à la grille, le vieux marquis, la perruque de travers, les joues rouges, montrait le poing à la gamine. Quand elle se retournait, il lui envoyait un baiser.

— Damnée femelle ! dit Gourbilhon à l'agaçante noiraude, tu as eu affaire au vieux marquis !

— Point du tout ! Il me mit bas et souliers, en essayant de vilaines caresses. Mais je suis partie sans qu'il m'en coûtât rien !

Le 1^{er} janvier 1747 (il y avait plus d'un an qu'il n'avait vu Martine!), Buguet reçut de sa promise une lettre où elle le suppliait d'attendre encore. M^{me} de Pompadour était si occupée! Elle préparait le théâtre des petits appartements auquel n'avaient part que trois ou quatre grands seigneurs, des gentilshommes des menus plaisirs et quelques gens de la grande domesticité. « *Au surplus, écrivait Martine, M^{me} de Pompadour n'oublie point le jardinage. Elle vient de terminer deux dessins, qui seront gravés en jaspe vert. L'un représente le trophée qui serait le tien : arrosoir, bêche, ratissoir, serpette. L'autre des amours nus (que n'est-ce toi!) cultivant des lauriers.* » Martine envoyait des compliments, des vœux, des baisers, d'une écriture toujours plus fine et d'un style plus relevé.

— Elle devient bien évaporée, soupira la Buguet.

Jasmin eut un geste triste et l'année commença, s'acheminant vers Pâques par les temps d'averses et de neiges.

Buguet envoyait à Martine des épîtres brûlantes où il décrivait son impatience: « *Tout me semble lugubre ici, je n'attends plus les fleurs et les fruits des arbres, mais bien ta venue, car c'est elle seule qui ferait ma joie. Je ne lis plus les livres de M. de la Quintinye, bien que j'aie beaucoup à y apprendre encore pour le temps où je serai chez M^{me} la marquise, un temps qui m'apparaît comme le paradis au bout de la vie, et dont tu devrais tacher de hâter l'arrivée.* » La soubrette répondait qu'elle ne pouvait rien faire, qu'il était défendu d'interroger les maîtres. « *Mais M^{me} de Pompadour est toujours bien disposée à notre égard, écrivait-elle. Elle va faire construire un château*

tout neuf près de Paris. Nous serons les jardiniers et Agathon Piedfin entrera dans les cuisines. Il est toujours aussi bigot et épris de ta Martine. Les autres se moquent de lui. Ils lui offrirent à sa fête un chapelet d'oignons et lui firent manger sans qu'il s'en doutât son pigeon, son saint Esprit, aux petits pois. Il en a pleuré et j'eus pitié de lui. »

Jasmin se sentait envahi par un secret désespoir. La vraie lumière de sa vie commençait à lui manquer. Ses joues devenaient maigres, son front soucieux. Il délaissait ses plantes, négligeait son jardin, ne lisait plus que les missives de Martine qu'il portait sur lui, avec le billet paraphé par la Pompadour et dont il n'avait pas touché la valeur.

Enfin au bout de l'année, il reçut une grosse nouvelle : « *J'arrive à Boissises en avril prochain ; nous nous marierons en mai et nous partirons retrouver M^{me} de Pompadour.* » C'était signé MARTINE en grande écriture joyeuse.

Le mariage eut lieu dans les premiers jours de mai 1748.

La veille, un vendredi, une lourde patache s'arrêta devant la maison du jardinier. Un long personnage maigre en sauta, leste, et pirouetta sur lui-même.

— Buguet ! s'écria-t-il. Buguet ! Est-ce ici ?

Jasmin apparut.

— Agathon Piedfin ! s'exclama-t-il.

— C'est moi-même ! M^{me} la marquise de Pompadour me charge d'apporter des présents pour le repas de noce ; ma maîtresse a ajouté que, me sachant bon cuisinier, elle m'ordonnait d'accommoder

les mets pendant que les mariés seraient à l'église.

Jasmin troublé ne sut que répondre. Sa mère arriva. Elle avait fini par se faire une raison au sujet du départ de son fils. La magnificence de la marquise la toucha.

Agathon prit dans la patache des paquets enveloppés de linges.

— N'y touchez pas, disait-il d'un air important.

— Qu'y a-t-il là dedans? demanda Martine, qui était accourue.

— Vous verrez demain!

La tante Laïde arriva, poussa des exclamations, fut désolée de ce qu'Agathon ne pût aller le lendemain à l'église. Elle déclara qu'elle resterait avec lui :

— Il ferait beau voir qu'on laissât tout faire à cet aimable jeune homme! Je renoncerais de grand cœur à la messe, j'écosserais les petits pois et je goûterais les plats pour voir s'ils nous conviennent. Ah! C'est qu'on n'est pas accoutumé aux sauces qui emportent la goule! Les épices, c'est bon pour les grands seigneurs et les curés, qui ont le goût affadi par le trop de frippe!

Agathon était vêtu avec une certaine recherche. Il portait un joli bas de soie, comme un abbé galant. Il avait un pied très court, dont il exagérait encore la petitesse.

Il demanda un tablier pour plumer des chapons. Martine dénoua celui qu'elle portait, en passa la bavette au cou du cuisinier, qui leva les bras et frissonna étrangement en se sentant enveloppé de la toile encore chaude du corps de la soubrette.

Tout le monde travaillait chez Buguet. Tiennette Lampalaire fourbissait avec de la cendre le cuivre d'un poëlon.

— Voilà que ça brille ! dit-elle. M. Agathon pourra y mirer ses oreilles pointues et son nez. Tiens ! Il ressemble à une bête en marbre de chez le marquis d'Orangis, comme qui dirait une espèce d'homme qui a des pieds de bouc. Ça court les bois aux troussees des filles. Eh bien ! si ton Agathon voulait être mon mari, je voudrais voir avant s'il a des pieds de chrétien.

Le lendemain tout le village était en rumeur. Le monde disait que la marquise de Pompadour avait envoyé son meilleur cuisinier pour fricoter le repas de noce.

Nicole Sansonnet, la pêcheuse d'anguilles, affirmait que c'était le même qui, à certains jours de fête, inventait pour le Roi quarante plats d'entrée, neuf rôtis, sans compter les desserts.

Le dernier béquillard quitta son escabeau pour voir au passage les élus d'un tel festin.

Il faisait un joli temps de mai. La cloche de la petite église envoyait des sons fêlés aux muguets des bois voisins, aux dernières fleurs des pommiers. Des tourterelles roucoulaient dans le parc du marquis d'Orangis.

Le cortège eut peine à sortir de l'église. Tous voulaient saluer Martine. Elle apparut aux derniers accords du petit orgue.

La mariée portait une robe de guingan bise et rose, qui faisait bien valoir son teint ému. Une fantaisie de Jasmin lui avait mis au corsage un bouquet de narcisses. Un petit bonnet blanc la coiffait.

A la maison, Piedfin effeuilla un parterre de pivoines pour en faire un chemin aux mariés. Il posa des gerbes de lys-flamme des deux côtés de

la porte. Au retour de la messe, ce furent des cris d'admiration :

— On dirait que c'est fait par un ange, dit la tante Gillot.

Tiennette fut en extase devant les fleurs de Saint-Joseph :

— Une chapelle !

Agathon baissait les yeux. Il les releva sur Martine avec une flamme au fond de ses prunelles troubles.

Nicole Sansonnet dilatait ses larges narines du côté des casseroles :

— Oh ! oh ! On en attrape plus avec le nez qu'avec un rateau !

A ce moment la vieille marquise d'Orangis et une de ses cousines passèrent. Ces dames revenaient de la messe de mariage ; en guise de cadeau, elles avaient payé le violoneux, car elles étaient de dure desserre, comme les arbalètes de Coignac. Pratiquant les modes de l'ancien régime, elles se coiffaient de fontanges avec des passes de rayons qui leur mettaient comme des queues de perroquets bigarrés par-dessus le front et donnaient l'air à ces précieuses d'avoir caqueté aux boudoirs de la Maintenon. Elles portaient de raides gourgandines, des engageantes, et sur leurs joues du rouge de Portugal et des mouches, dont l'une se garnissait de petits brillants.

Sans prêter attention aux manants qui grouillaient autour d'elles, l'une des marquises regarda le mignon bourdaloue que sa cousine tenait — un vase exquis pris en vue des longueurs du sermon, — en porcelaine de Saxe, avec émaux translucides verts et rouges sur fond blanc.

— Grand Dieu, qu'il est coquet, mais petit !

— Ma bonne, je ferais dans un tuyau de plume sans en mouiller les bords.

L'oncle Gillot à l'intérieur de la demeure de Buguet criait :

— A table ! A table !

On plaça les mariés au milieu. Ils s'assirent en hésitant devant les jacinthes et les primevères qui ornaient leurs assiettes.

Gillot leur trouva l'air de deux corps sans âme.

— Si vous m'aviez vu le jour de ma noce ! s'écria-t-il.

Il se tourna du côté de sa femme :

— Tu t'en souviens, Théodosie ?... Et toi, la Buguet ?

La Buguet haussa les épaules avec un air de résignation et Martine esquissa un sourire vague. La mélancolie l'avait prise tandis qu'elle écoutait l'orgue à l'église. Elle songeait à la chasse de Sénart, à la robe rose de sa maîtresse, au matin de Fontainebleau, et à tout ce qui se passait au fond du cœur de Jasmin. La jeune femme se disait qu'en vérité ce n'était pas elle qu'épousait Buguet. Bien qu'elle fût heureuse du mariage, Martine se sentit presque un regret des artifices dont elle avait usé pour séduire son promis. Une vague jalousie la prenait. Il lui semblait qu'une étrangère présidait à la table et que Jasmin, malgré ses rubans blancs à la boutonnière, ne lui appartenait pas en entier.

— Ah ! sans la marquise la fête eût été moins splendide, mais j'eusse été tout à fait contente, se dit la soubrette.

Les convives attaquèrent les andouilles à la pistache qu'Agathon avait apportées. Martine croqua des

olives. On n'en avait jamais vu à Boissises-la-Bertrand. Tiennette voulut y goûter. Elle fit la grimace, cracha sous la table.

— Ça ne vaut pas un radis rose, déclara la femme d'Eustache Chatouillard, qui était enceinte à son huitième mois.

— Voilà des radis roses, lui conseilla Nicole Sansonnet. Avalez-en une poignée avec les feuilles. C'est souverain pour les femmes quand les cheveux de l'enfant commencent à leur tourner sur le cœur.

De son côté Euphémien Gourbillon, le sacristain, pour amuser la société, tirait un petit livre de sa poche et le passait à ses voisins. C'était l'*Almanach des cocus*.

— Le frontispice représente une « forge à cornes », expliqua le collectionneur.

La tante Gillot referma le livre avec pudeur, mais son mari s'écria :

— Eh ! Eh ! Ça vous donnerait des idées !

Tiennette se précipita pour voir. La tante Laïde déclara :

— C'est dégoûtant, une image pareille ! Il n'y a que les chiens qui font cela en plein air !

Euphémien reprit le livre et lut quelques épigrammes.

— Pour le mois de janvier, annonça-t-il.

Quand Dieu bénit le mariage
L'eau devient vin et tout est beau,
Mais lorsque sans lui on s'engage,
Le meilleur vin de change en eau.

L'oncle Gillot se leva :

— Pour toi, Jasmin, l'eau se changera en vin, tout comme aux noces de Cana !

— Je l'espère, bien que je ne sois pas un ivrogne !

Gourbillon reprit :

— En août :

L'on doit à Dieu le plus beau cierge,
Quand on trouve un objet dont la vertu tient bon.
Mais qui prétend n'épouser qu'une vierge
Peut, sur ma foi, rester garçon.

Martine rougit très fort.

— Ah ! Celui-ci n'est point pour notre mariée, s'écria Cancri. Nous répondons tous de sa vertu.

Cependant les convives avaient mangé les anguilles, un cadeau de Nicole, accommodées « à la Napolitaine ». Ils attendaient les plats de la marquise de Pompadour. Agathon annonça des « pyramides d'Égypte ». Elles étaient faites de rouelles de veau et de jambon hachés menu et finement épicés. Piedfin les déposa délicatement sur la table afin qu'elles ne s'écroulassent point.

— Quelles affaires en pointe ! s'écria la Moneau.

— Des Pyramides d'Égypte ! Cela doit être une recette qui date des Grecs, comme le jeu de l'oie, sentenciera Gourbillon, qui aimait à faire de l'érudition.

— Non point, fit Piedfin en haussant les épaules d'un air dédaigneux, la recette se trouve dans le *Manuel des officiers de bouche*.

Les invités trouvèrent les pyramides délicieuses. Gillot n'avait jamais rien mangé de pareil !

— Es-tu heureuse d'avoir rencontré la marquise ! dit la tante Gillot à la mariée.

— Et que Martine doit être contente de pouvoir emmener son mari chez pareille maîtresse ! ajouta Cancri en se fourrant une bouchée.

— Ah, oui, je suis bien contente, soupira Martine.

Elle avait envie de pleurer.

— Tu es heureuse, Martine, murmura Jasmin.

Il embrassa sa femme dans le cou.

— A la bonne heure ! approuva Gillot. Les gens ne se marient pas pour se regarder comme des chiens de faïence !

On mangea ensuite des chapons du Mans dorés à point. Puis Agathon apporta à bras tendus un cochon de lait croustillant qui tenait un citron entre ses lèvres. Les pattes étaient enrubannées de blanc.

— Les jarretières de la mariée ! cria Eustache.

Agathon déposa le plat devant les époux et d'une voix onctueuse (il avait appris à prêcher !) il déclama :

— Martine, ceci vous est offert par tous vos amis de l'office. Qu'il vous plaise de l'accepter !

— Il n'y a que les gens de la Cour pour parler ainsi, fit observer Nicole Sansonnet, coulant vers Agathon un regard langoureux.

Piedfin découpa lui-même.

— Donnez le haut des cuisses au marié ! s'écria Gourbillon.

Chacun se recueillit pour goûter au mets qui sentait la truffe.

— On se croirait au ciel, affirma Tiennette.

Agathon disparut pour préparer le dessert. Gillot fit apporter de nombreuses bouteilles.

— Eh bien, mon garçon, dit-il à Jasmin, tu parles si peu, tu ne bouges pas. Il faut boire, un jour de noces, pour se donner des forces ! Voyons, vide ton verre ! Asticote-le, Martine !

— J'ai beau faire, dit celle-ci. Jasmin !

Le marié donna un nouveau baiser à sa femme.

— On pourrait les compter, déclara Martine.

— Ils seront plus abondants ce soir, fit Gillot. N'est-ce pas, la mère Buguet ?

Dans son coin Tiennette avouait :

— Je serai bien contente, ayant goûté à tout cela, d'aller en condition à Paris.

— A Paris ? répliqua la Monneau, les graillons de ton espèce n'y manquent point ! Et pour une qui s'en tire, combien restent sur le pavé ou reviennent au village après avoir tenu boutique su'l'devant ? Je sais bien que ce métier-là n'est pas fait pour t'embarrasser, mâtine !

Rémy Gosset intervint :

— Allons ! allons ! tante Laïde ! Faites pas la rodomont ! On sait que vous avez été ravaudeuse à Paris et que dans un tonneau de ravaudeuse il y a quelquefois place pour deux !

— Oui da, fit la Monneau piquée, et de mon métier j'ai gardé le secret de bien des mollets et la façon de tricoter un bas qui ne déforme pas la jambe d'une belle fille ! A preuve le cadeau que j'ai préparé pour Martine. Tiens, détache la ficelle, petite !

Elle passa un paquet à Tiennette, qui se mit à défaire le nœud avec ses dents.

— Pouah ! s'exclama la fillette, vous avez donc mis ça avec vos fromages ?

— Où que tu voulais donc que je les mette ? C'est la seule armoire qui ferme à clef et où les rats ne peuvent atteindre ! Mais ça ne doit pas sentir si fort, car j'ai pris soin de les mettre avec mon linge sur la planche de dessus et les fromages sont en bas.

— Sentez ! sentez ! dit Tiennette, faisant passer le présent.

Le femmes se récrièrent sur la finesse des mailles.

Agathon appelé admira le petitesse du pied. Martine garda le tout pour couper la plaisanterie que préparait Gourbillon.

Le dessert vint. Il y eut d'abord un beau « bonnet de Turquie », préparé avec une pâte de massepain. Il fut acclamé d'autant plus que le vin commençait à échauffer les têtes. On servit les premières tranches à Jasmin et à Martine et on les obligea à s'embrasser. Puis apparut un « puits d'amour » empli de confiture.

— Un puits d'amour, s'écria Eustache, c'est vraiment pour un repas de noce !

Les mariés durent se serrer la main au-dessus du gâteau. Piedfin servit ensuite des délicatesses qui portaient des noms inconnus aux paysans : semelles à la Dauphine, bâtons royaux, meringues, biscotiers.

— Semelles à la Dauphine ! Tu n'en feras jamais de pareilles, Cancri ! s'écria Gourbillon.

Les friandises exaltèrent les convives. La tante Monneau poussait des soupirs.

— Quels parfums ! gémissait-elle.

Agathon offrit des vins plus délicats envoyés par la marquise. La femme d'Eustache en avala de telles lampées que son mari lui dit :

— Tu veux donc que ton enfant vienne au monde en nageant ?

Devant ces liqueurs, qu'il trouva divines, Euphémien s'exclama :

— Vive la marquise de Pompadour !

— Il y a deux reines au repas, affirma Rémy Gosset, la marquise et Martine !

— Vive la mariée ! Vive la marquise ! brailla toute la noce.

Martine devint verte comme si une vipère l'eût piquée.

Jasmin se leva en chancelant. Tiennette silencieuse frappait doucement sur le dos de la mère Buguet qui pleurait à chaudes larmes.

On trinqua. Puis Euphémien Gourbillon prononça un discours qui arracha des pleurs à toutes les femmes. Il parla de la sainteté du mariage.

— T'as l'*Almanach des cocus* dans ta poche ! interrompit Tiennette.

— Tison d'enfer ! vociféra Gourbillon.

— Oh ! oh ! ça sent le soufre, renchérit Agathon en dirigeant son nez du côté de Tiennette.

Celle-ci, enchantée d'attirer l'attention, par ricochet flaira la Monneau sa voisine :

— C'est le fromage que vous voulez dire !

Elle reçut un soufflet et se tut. Gourbillon acheva sa harangue, il appela la Buguet une heureuse mère ; puis le violoneux vint chercher les mariés pour les conduire à la danse.

Martine était fort attristée des rêveries de Buguet. Afin de le rappeler à elle, en se levant pour aller au bal champêtre, elle songea à la façon dont M^{me} de Pompadour entamait le menuet.

Prévenus par la musique, le marquis d'Orangis et ses compagnes sortirent pour voir la fête villageoise. Le gentilhomme avait une perruque à la financière qui paraissait lourde à ses épaules. La marquise lui disait :

— Jadis les femmes portaient trois jupes de dessous, d'abord la « modeste », puis la « friponne », puis la « secrète ». Aujourd'hui les femmes se contentent de la « friponne », n'est-ce pas, Adhémar ?

Elle frappa du bout de sa longue canne les jambes

maigres du marquis et elle releva avec dédain son nez majestueux de Junon où elle avait posé une mouche de jadis « l'effrontée ».

Le bal s'organisa au bord de la Seine. Jasmin l'ouvrit avec Martine et la marquise dut avouer que la rustaude avait des grâces de l'ancien temps. Laïde offrit la main au vieux Gillot et Tiennette dansa avec tous les garçons et agaça fort le marquis d'Orangis : il piétinait sur ses hauts talons et ouvrait nerveusement sa tabatière d'or.

Tandis que les invités continuaient à sauter sous les tilleuls, les mariés se promenèrent au bord du fleuve.

Jasmin regardait l'eau rosie par le soir tombant.

Martine mit sa joue sur l'épaule de son mari :

— Tu songes à Etioles et à Paris où nous allons nous rendre ? lui demanda-t-elle.

— Oui, Martine, répondit Buguet qui ne savait pas que la soubrette connaissait les secrets de son cœur.

Des larmes coulèrent sur les joues pâles de Martine.

— Eh bien, Martine, qu'as-tu ? demanda Jasmin.

— J'ai vu tout à l'heure deux corbeaux passer en criant au-dessus de moi. J'ai peur.

— Folle, murmura Jasmin.

IX

La marquise de Pompadour laissa Martine et son époux un mois à Boississes-la-Bertrand. Puis elle lui ordonna de la rejoindre avec Jasmin à Paris.

Le jour du départ, on se leva chez Buguet avant le soleil. La mère avait les yeux rouges. Elle donna

à Martine un chapelet qui avait appartenu à l'aïeule paternelle de son fils :

— Egrène-le souvent et songe à moi !

L'excellente femme remit aussi à sa bru un poulet grillé, une miche de pain, de la galette froide :

— Vous allez faire un si long voyage, vous vous rendez si loin, mes pauvres enfants ! Et Dieu sait où vous entraînera votre diablesse de marquise !

Elle fit des recommandations à Jasmin :

— Sois bon mari, récite tes prières, ne bois jamais un coup de trop ! Et puis, voici une graine du sorbier que ton père a planté le jour de son mariage. Garde-la près de sa montre, dans ta pochette.

Les apprêts du départ s'accomplissaient à la lueur de deux chandelles. Tiennette vint, malgré qu'il fit encore nuit ; elle dit à Martine :

— Tu m'écriras si tu deviens enceinte.

Elle embrassa sa grande amie et lui glissa à l'oreille :

— Tu m'embaucheras aussi chez la marquise de Pompadour.

— Je te le promets, dit Martine.

Jasmin consolait sa mère :

— Nous reviendrons souvent, promettait-il, et tu recevras tous les mois de longues lettres. Les Gillot et Remy Gosset te feront visite et mon ami le cordonnier Cancri veillera sur toi. Vincent Ligouy se charge de mes arbres et des soins du jardin. Je lui ai tout appris. Si tu as peur, Tiennette logera ici. Et puis quand notre fortune sera faite, nous vivrons de nouveau ensemble à Boissises.

— Votre fortune, soupira la Buguet en secouant la tête, elle était dans cette petite maison.

Tiennette et Martine mirent au fond de la carriole de Jasmin les caisses avec les vêtements, les bran-

ches de buis bénit à Pâques, puis des flacons d'eau divine à l'esprit de vin préparés par la mère Buguet.

— Ces douceurs vous feront plaisir quand vous serez le soir à deux, dit la vieille.

Le froid de la nuit entraît par la porte ouverte, avec le silence que troublait le grelot de Blanchon.

La Buguet servit du lait chaud. Après l'avoir bu on s'embrassa une dernière fois et les deux époux montèrent dans la voiture.

— Que Dieu vous garde, murmura la mère Buguet.

La carriole démarra. Elle n'avait point fait vingt tours de roue qu'on entendit le bruit d'un poing frappant une porte, puis un immense sanglot. Tiennette disait :

— Allons, la Buguet, ils reviendront !

Martine dans l'obscurité devina que Jasmin pleurerait.

La petite voiture et le cheval, par Boissette, se dirigeaient vers Melun. Jasmin avait revendu son attelage au marchand, perdant quelques écus sur le prix, et il devait livrer avant de partir. Blanchon suivit le bord de la Seine, qui clapotait par la brise nocturne.

Bientôt une lueur blafarde se dessina à l'horizon et l'aurore allongea dans les nues une longue barre qui fit, avec la flèche élançée de Saint-Aspais, une croix aux bras d'or à travers le ciel. Melun dormait sous ce signe.

Le marchand de voitures remit quelques pièces bien sonnantes à Buguet et aida les jeunes époux à s'installer dans le coche d'eau qui partait pour Paris.

Il y avait déjà à l'entrepont deux moines et trois nourrices, des paysans, un officier des gardes suis-

ses, des marchands de volaille. Ceux-ci embarquèrent des paniers remplis de poules, d'oies, de canards, qui se prirent à crier dans les cordages du tillac.

On partit.

Cinq chevaux traînaient le coche au moyend'une longue corde attachée au mât. Parfois celle-ci, se détendant et frôlant l'eau rosie par le matin, y faisait comme le feu à une traînée de poudre. Les mariniers sur le pont se préparèrent une soupe dans une huguenote. L'onde était calme ainsi qu'un miroir.

Le coche fut bientôt en vue de Boissises-la-Bertrand, devant laquelle il fallait repasser. La Buguet était au bord de la Seine avec Tiennette. Elles firent des gestes d'adieu. Jasmin regarda sa mère aussi longtemps qu'il put ; lorsque le bateau s'approcha de Saint-Port, il ne distingua plus que le point blanc de la cornette de la vieille qui remontait la berge. Alors il chercha des yeux le toit de sa maison : il le reconnut entouré des cimes de ses arbres. Un peu de fumée s'éleva du pignon. Jasmin songea que la Buguet serait seule à se préparer des tranches de pain dans son lait ; il mit sa figure dans ses mains et pleura.

Martine cherchait à le distraire.

— Voici les Gillot ! dit-elle.

Ils sortaient de leur tannerie. L'oncle cria :

— Revenez pour les vendanges !

Les roches frappées par le soleil du matin avaient des douceurs d'ambre. Les vignobles brillaient. La Seine, après un coude, passa entre la forêt de Rougeau et le bois de la Guiche. Les arbres montraient des verdure tendres.

Dans le coche, les moines caressaient une bou-

teille de vin : ils buvaient à tour de rôle. Une nourrice chantait d'une voix aigre, et l'officier des gardes suisses retroussait sa moustache en regardant Martine à la dérobée.

L'embarcation atteignit Le Coudray, un endroit clair, où la Seine s'élargit et refléta avec éclat le ciel devenu tout bleu. Puis ce fut Corbeil, avec ses bastions, ses tours et ses grands magasins de grains. Comme c'était jour de marché, le pont s'encombra de charrettes, et les paysans descendaient, sur l'autre rive, d'Yerres et de Tigery, par la petite église de Saint-Germain, qui tintait gaiement, haute sur sa butte. On débarqua quelques paniers de volailles.

Un peu plus loin apparurent à droite les toits du château d'Étioles.

Jasmin se souvint : la marquise lui réapparut parmi l'herbe enlunée, pleine de grâce avec sa robe rose : il revit le pied de la patricienne, tout petit, qui caressait la verdure nocturne, tandis que le son des violons montait vers le ciel printanier. Il se rappela l'air du menuet qu'il avait en vain cherché jusqu'à ce jour. Rêveur, il regarda le rustre qui attirait un brochet au bout de sa ligne et les chalandes qui flottaient au gré du courant. Un berger, au milieu des roseaux, s'abreuvait à deux genoux dans le creux de son chapeau. Des lavandières se penchaient sur le flot, qui les peignait comme en miniature. Des villages apparaissaient avec des rideaux d'arbres. On allait passer à Juvisy.

— Mangeons, dit Martine. Midi est loin déjà. Les angelus ont sonné partout.

Elle exhiba le poulet, le déchiqueta, prit sa part et servit Buguet. Les moines demandèrent la carcasse et avant de la dévorer récitèrent le benedicite.

A Choisy, des gens du pays apportèrent à bord des tartelettes, comme ils le faisaient d'habitude. Jasmin en offrit à Martine et l'officier des gardes aux nourrices, dont l'une était jolie.

Du château de Choisy, on ne voyait guère en passant que les grands toits, le bout d'un jet d'eau, la balustrade et à l'extrémité de celle-ci, au-dessus de parterres qui flanquaient la rive et descendaient jusqu'à l'eau, un salon dressé au bord du fleuve et pareil à un kiosque ajouré.

— Je suis venue parfois ici avec la marquise, raconta Martine. Elle a fait arranger ce château comme un théâtre pour une féerie.

Jasmin regarda les toits avec admiration : ils lui paraissaient couvrir des mystères éblouissants.

Cependant le coche avançait.

— Nous arriverons bientôt à Paris, mes frères, dit un moine.

En effet, comme le soleil tombait en une grande nappe dorée qui rendait la Seine pareille à un fleuve de cuivre fondu, Jasmin aperçut à l'horizon sur ce ciel magnifique des remparts, des toits innombrables, un dôme bas à gauche, une forteresse gigantesque à droite.

— Paris! clama un marinier.

Buguet regarda, sous les trophées du firmament, la ville rongée par la lumière.

— Est-ce grand! dit-il à Martine.

— Dame! répliqua la soubrette, c'est là qu'il y a le Louvre!

— Et cela? demanda Jasmin en montrant la forteresse.

— C'est la Bastille. Dieu t'en préserve!

Ils prirent deux crocheteurs pour les aider à porter leurs mannes. Ayant contourné la Bastille, dont

Jasmin regarda longtemps les fenêtres scellées de grilles, les gros donjons, la corniche, les échauquettes et les canons braqués au-dessus des créneaux, ils arrivèrent à la rue Saint-Antoine. Des échoppes de pâtisseries, de tourneurs, de bibelotiers, d'apothicaires y flanquaient les murs de la forteresse, comme des cages pendues aux pierres grises. Du populaire, par ce soir de juin, s'ébattait le long de la maison de la Pomponette, qui a une terrasse fleurie, de la maison de la Tournelle, qui possède une poivrière, de la maison du Lunetier, qui est pointue. Une vacherie épanchait de chaudes odeurs d'étables jusqu'à l'auberge du Lion d'Or, où s'attablaient des gardes du Roi et jusqu'à l'hôtel de Mayence, devant lequel s'arrêtait un carrosse. Une chaise à porteurs passait, et deux grisettes troussées se hâtaient, entendant sonner l'angélus à l'église Sainte-Marie, qui soutient de grands vases sur des contreforts et qui a un dôme écaillé d'ardoises.

Jasmin fut ravi par cette entrée joyeuse dans la ville. Il tirait de cet accueil plaisant bon augure pour son avenir.

— Dieu t'entende ! lui dit Martine.

Plus loin les Buguet prirent des rues plus étroites. Jasmin s'étonna de la hauteur des maisons. Il s'amusait des coups de fouet des cochers, des embarras de charrettes et de voitures, des auvents des librairies, de l'éclat d'or des rôtisseries qui s'allumaient.

Une grosse femme était assise sur une borne avec, sur ses genoux, un panier plein de bouteilles. Elle tenait un verre d'une main, un bocal de l'autre, et criait :

— La vie ! La vie !

Buguet offrit à boire de son eau aux crocheteurs qui le suivaient. Ils toussèrent en l'avalant. Cela fit rire Martine.

Une petite fille vendait des pots dans une hotte, clamant :

— De la belle faïence!

La soubrette insinua :

— Pour commencer notre ménage.

— Sotte! Mais voici chose meilleure!

Il présenta à sa femme des gaufres à l'étal d'un pâtissier.

Quand elle se fut régalée, les Buguet reprirent leur route. Jasmin s'attardait aux boutiques des tabaquières, des évantailistes, des marchands de curiosités, bousculé par quelque petit maître qui descendait de son cabriolet et se retournait pour lancer à Martine un regard arrogant.

Aux approches du Palais-Royal, à la porte d'un traiteur, une vieilleuse jouait de son instrument. Buguet s'arrêta charmé. La musique lui rappela les sentiments qui avaient chanté dans son cœur et il songea à M^{me} de Pompadour.

— Viens, dit Martine. Nous sommes en retard.

Ils arrivèrent à un grand bâtiment de briques rouges, qui était le palais Mazarin, et s'arrêtèrent, après quelques détours, devant un hôtel. Un laquais costumé en jaune et vert les reçut :

— On vous attendait.

Les époux montèrent dans les combles, à une petite mansarde. Martine était fatiguée. Elle mangea ce qui restait des provisions de la Buguet et se coucha.

Jasmin alla souper avec les domestiques. Agathon Piedfin lui sauta au cou. Le marmiton fleurait

l'ail et le musc. Il semblait fatigué, avait les yeux battus.

— La ville me pèse, dit-il. Je suis trop fait à l'existence des châteaux.

Dès neuf heures, il entraîna Buguet dans une rôtisserie, où il allait chaque soir. L'enseigne représentait un soleil d'or aux lourds rayons entouré de raisins. On avait fini de manger. La salle sentait la sauce épanchée et la lie de vin. Agathon serra la main au rôtisseur, un gros homme qui lui remplit jusqu'au bord un gobelet, ainsi qu'à Jasmin. Le marmiton de la Pompadour s'empara d'un pilon de dinde qui refroidissait sur un plat et le plongea dans le sabot plein de sel accroché à la cheminée. Il le dévora.

— Je ne puis manger ma propre cuisine, dit-il. J'aime mieux celle des autres.

Il s'assit à côté de Jasmin et ils causèrent.

— Aimez-vous vraiment votre femme? demanda le défroqué au jardinier.

— Plaisante question! répondit Jasmin. Je ne l'eusse point épousée si elle m'avait été indifférente.

— Tiens! C'est qu'à la noce vous aviez l'air distrait, si loin de la mariée!

— Vous avez mal vu, affirma Buguet.

— Ah! J'ai pu me tromper, répliqua humblement le cuisinier. L'homme n'est point infailible. Puis le jour de la noce le marié ne se trouve pas dans la même situation que les autres jours de sa vie. Il est en proie à certaines tentations. Son âme est trouble. Il ressemble à un chrétien qui ne se serait pas confessé depuis longtemps.

Agathon joignit les mains :

— Moi je me confesse quatre fois l'an. Cela soulage, même lorsque l'on n'a que deux ou trois

péchés minimes sur la conscience. Je me promène plus léger après l'absolution. Et si j'avais plus de loisir je m'approcherais plus souvent du tribunal de la pénitence.

Il fit remplir les gobelets.

— Et puis je n'aime pas les femmes, déclara-t-il à brûle-pourpoint, d'un ton sec. Elles sont filles de Satan. Eve nous a perdus tous; et je ne puis voir des jupes sans songer au péché originel. Vous aimez les femmes; vous, n'est-ce pas Buguet? Je lis cela dans vos yeux. Si vous n'êtes point très chaleureux envers Martine (je puis me tromper!), votre cœur doit s'enflammer aisément et brûler peut-être pour une autre.

Buguet tressauta.

— Oh! Ce mouvement vous trahit! s'écria le défroqué. Si mon métier m'oblige à regarder sous le croupion des poulardes (et je fais mon métier avec la résignation qui convient pour gagner le ciel!) je sais aussi plonger dans l'âme humaine et descendre au fond de ces puits obscurs qu'on nomme les consciences, car je fus tonsuré et j'ai fréquenté les moines les plus subtils, les ennemis des capucins, dont ils furent en toute controverse les vainqueurs, j'ai dit les Prémontrés!

Agathon leva les yeux au ciel :

— Les chers pères, murmura-t-il d'une façon extatique.

Il continua :

— Et l'on vit bien chez eux, ils aiment les douceurs et les partagent entre tous. Ils sont aimants, caressants. On ne se sent jamais seul. Et ils vous farcissent le cœur de bons sentiments. Encore un gobelet?

— Merci, dit Jasmin.

— Voyons, je régale! reprit Piedfin. Et boire du bourgogne n'est point pécher, je vous assure. Jésus changea l'eau en vin. A chaque messe, il se transforme encore lui-même en ce précieux liquide. C'est la boisson la plus sacrée et je me jetterais à plat ventre sous les roues des voitures s'il en coulait, de Champagne ou de Beaune, dans le ruisseau des rues.

Piedfin continua :

— Les pères possèdent des clos d'où l'on tire un vin magnifique.

— Mais pourquoi les avoir quittés? demanda Jasmin.

— Ceci est un mystère, dit Agathon en baissant les paupières.

Un abbé entra dans la rôtisserie. Il avait de petites mains de femme. Piedfin se précipita vers lui et l'embrassa. Puis il revint près de Buguet.

— C'est un de mes plus chers amis, dit-il. Ah! ce saint homme surtout, que je connus jadis au séminaire, m'enseigna à détester les femmes. Je puis vous assurer qu'il les a en horreur. Et je suis enchanté qu'il m'ait appris que, dans la vie, il faut savoir se suffire à soi-même, sans prendre souci de s'encombrer de falbalas, de jérémiades, de petits airs stupides, de soupirs et d'ennuyeuses fadaïses! Ah! Je ne dois jamais, comme ces jolis coureurs dont j'ai pitié, offrir une élanche de mouton au *Treillis vert* ou du vin blanc au *Pavillon chinois* — et ce à quelque prétentieuse poissarde, à quelque figurante ou chanteuse des chœurs! La femelle n'empeste point mes nuits! Et quand j'acquiers quelque pommade à la frangipane ou du vinaigre de Vénus, je me les applique à moi-même!

Agathon sourit d'un air malicieux :

— J'aime mieux de Vénus attrapper le vinaigre que le coup de pied.

— Evidemment, dit Jasmin, qui écoutait tout ébahi les propos du marmiton.

Agathon tira de sa poche un cure-dents avec lequel il soigna ses chicots.

— Voyez, Buguet, dit-il, combien je méprise cette engeance. Ceci est un cure-dents à la carmeline. Je ramasse ceux de la marquise. J'en use avec plaisir. Mais ce que je déplore, c'est qu'ils ont servi à une femme. Rien n'est impur comme la bouche d'une femme ! On y trouve peut-être la plus grande source de péchés. La bouche savante d'une luronne damne à coup sûr un homme ! Vous rappelez-vous le pigeon que j'apprivoisais à Etioles ? Je remarquai que les caméristes l'embrassaient. A partir de ce jour je cessai de lui donner à boire entre mes lèvres. Ah ! le contact d'Ève ! Quand je fus à votre noce, Martine me passa pour plumer les chapons le tablier qu'elle portait. Il était tout chaud d'elle. C'eût été une volupté pour vous, sans aucun doute. Eh bien, il me brûla comme une flamme de l'enfer.

— Eh ! Eh ! Pourtant, à Etioles, vous adressiez des bouquets et des vers à Martine !

— C'était pour l'éprouver, déclara le cuisinier avec l'onction d'un prêtre.

— Quelle idée !

— Ah ! fit Agathon avec un grand geste, loin de moi toujours l'idée de la fornication que je laisse aux bêtes ! Mais quand je vois une femme à mes côtés, je la tente...

— Vous avez la beauté du serpent, interrompit Jasmin ironique.

— Je la tente, reprit Piedfin, et si elle donne

dans mes embûches, si elle se compromet, je la délaisse, et j'apprends à son père, à sa mère, à son fiancé, si elle est fiancée, la faute qu'elle a failli commettre avec moi !

Agathon se redressa, sifflant entre ses longues dents jaunes :

— Ainsi je me venge du péché originel !

— Quel drôle d'homme vous faites !

Ils bavardèrent longtemps. Dans la rue, Agathon prit à plusieurs reprises la main de Buguet et la pressa comme en ardent témoignage d'amitié.

— Oh ! si tu voulais un jour m'écouter et me croire, soupira-t-il.

On avait éteint les lanternes. Les deux compagnons n'entendaient que l'appel prolongé du falot offrant du feu ou de la lumière aux rares passants.

X

Le lendemain de lourdes voitures s'arrêtèrent devant l'hôtel. Une fligette à deux places, pourpre avec des paysages à moulins sur les caissons, pénétra dans la cour. M^{me} de Pompadour y monta, accompagnée d'un négrillon habillé de velours vert. Elle donna un coup de fouet au cheval, qui se cabra et partit. Son grand chapeau de paille battit des ailes au vent du porche.

Dans les voitures prirent place différents personnages. A la dernière, Collin, « le chargé des domestiques de la maison », fit monter Buguet, avec Flipotte, une camériste, Edme, le porteur de barquettes, Agathon Piedfin et un garçon sommelier. Le même attelage emportait des flacons bouchés de cire rouge et de quoi, confia Agathon, préparer en plein air la chiffonade et des cailles à la Xaintonge.

On allait à Meudon. Flipotte se déclara heureuse de revoir la campagne : elle avait son saoul des toits qui dégoûtent, des essieux gras des fiacres, des seigneurs portant becs de corbin qui vous pincent dans les rues. Elle quittait avec plaisir la grande ville où les églises puent le cadavre et les escaliers la fosse d'aisances, où le sang qui coule des boucheries se caille sous vos pieds et où des femelles mouchetées et fardées, assises sur des bornes, en plein midi, insultent au passage les honnêtes filles. Flipotte était de Touraine :

— J'ai un promis à Montoire, avoua-t-elle.

Néanmoins elle se laissait prendre la taille par Edme et par le sommelier, et même baiser sur la gorge d'où elle faisait glisser le « venez y voir », qui cachait la naissance de ses seins.

— Les libertins ! criait-elle de temps en temps.

Elle jetait des regards pleins de feu à Buguet.

— Au moins avec vous on est sage ! Vous êtes marié !

Edme s'écria :

— Peuh ! Ce n'est point un motif pour rester coi ! Je sais de grands personnages qui ont passé devant l'autel, avec ostentation, ma foi ! et qui ne se gênent pas pour faire l'amour avec d'autres !

L'allusion aux maîtres crispa Jasmin.

— Oui, avec maman putain, comme disent Monseigneur le Dauphin et Mesdames ! s'exclama Flipotte.

Jasmin pâlit. Il avait déjà entendu le propos.

— Ce n'est pas à nous de répéter pareilles choses, affirma-t-il avec colère.

— Le cuistre ! s'écria Flipotte.

Elle approcha son visage de celui de Jasmin et lui chanta d'un air provoquant ce couplet de Mon-

crif, mis en musique par Courtenvaux et pris à une parade jouée à la Cour devant le Roi :

Nous autres, jeunesses,
Nous écoutons vos raisons,
Mais dans la belle saison,
Nous nous en battons
Les fesses, les fesses !

Elle frappa deux fois sur ses cuisses et ses yeux noirs eurent une lueur insolente.

Jasmin se tint silencieux. Il regarda les premiers champs dans la plaine de Grenelle.

Alors on parla du voyage. M^{me} de Pompadour avait acheté de grands terrains au bord de la Seine, avant Sèvres, pour y bâtir.

— Ce n'était point assez de la campagne de Montretout, dit aigrement Flipotte. Ça lui convenait mieux, ce nom-là !

— Tais-toi donc ! dit Jasmin.

— Ah ! pied plat !

Agathon se pencha vers Jasmin :

— Vous semblez aimer beaucoup notre maîtresse, insinua-t-il avec un sourire onctueux.

— Elle est si bonne, balbutia Buguet interloqué.

On s'arrêta à mi-côte, entre Sèvres et des bois qui se trouvaient sur une hauteur. Collin fit descendre Buguet de voiture :

— Voici votre futur jardin, dit-il en ricanant.

Le terrain était aride, montagneux, bosselé, plein de pierres, de sables et de mousses. Quelques maigres arbustes disposaient une verdure avare au-dessus d'éboulis.

Jasmin s'engagea à travers le coteau, puis en fit l'ascension. A mesure qu'il montait il découvrait le pays : la plaine qu'il avait traversée et Paris dans un lointain bleu ; de l'autre côté, un village avec

une grande église et un château seigneurial, puis des bois, de vastes amphithéâtres pleins de lumières, de hautes collines ondulant au ciel d'été. Sur toutes les éminences, des moulins-à-vent. Au bas du coteau, la Seine contournait une île et passait sous un pont en bois de vingt et une arches. L'eau coulait plus vite qu'à Boissises.

Vers le sommet de la côte, Jasmin s'arrêta. Sur un trône rustique formé de cailloutage et de gazon, était assise M^{me} de Pompadour. Buguet la reconnut à sa robe de satin dont le soleil faisait briller les rubans multicolores. Il avait entrevu cette toilette au moment où la marquise quittait son hôtel à Paris. Ici pour se garantir du vent la maîtresse du Roi avait jeté son chapeau de paille à côté d'elle et mis une baignoire : ce capuchon, couvrant ses épaules, lui cachait la figure ; mais elle releva le front et son visage brilla, avec une mouche au coin de l'œil, sous ses cheveux poudrés à frimas.

M^{me} de Pompadour tenait sur ses genoux une chienne gredine qui aboya. Elle regardait, étendu à ses pieds, un plan. Du bout d'une ombrelle fermée elle y indiquait des tracés et des lignes à deux gentilshommes attentifs qu'elle appelait M. de l'Assurance et M. de l'Isle. L'un était architecte, l'autre décorateur de jardins, à ce qu'apprit plus tard Buguet. Pour l'instant il se tint à distance, ne se lassant de regarder en tapinois le groupe éclairé par le soleil au milieu des bouquets d'arbustes et des ceps de vigne, avec Flipotte qui portait un manteau sur le bras et Martine qui apparut tout à coup tenant un bouquet de fleurs sauvages qu'elle venait de cueillir.

Buguet n'avait plus vu M^{me} de Pompadour depuis sa visite au château de Fontainebleau. Sa passion

se ralluma aux deux yeux qui brillaient comme des pierres précieuses. Il se rappella l'aventure de Sénart, quand il avait tenu la belle marquise dans ses bras, et la nymphe de Fontainebleau. Il la revoit ! Il la reverrait toujours ! Il était de sa maison ! Il lui parut qu'il se trouvait au faite du bonheur. La vue de M^{me} de Pompadour l'enivrait, le grisait. Sa poitrine était trop petite pour contenir pareille joie. Il avait envie de la crier au ciel.

Au bout d'une demi-heure, M^{me} de Pompadour se leva du siège où elle figurait une sorte de Flore à falbalas. Suivie des deux gentilshommes, elle passa à proximité de Jasmin, le reconnut et lui fit signe d'approcher.

— Vous voilà, dit-elle. Vous habiterez dorénavant cette maison que je baptiserai plus joliment « Brimborion » ou « Babiole », ajouta-t-elle en souriant à ses compagnons. Et Collin vous dira ce que vous aurez à faire, reprit-elle en s'adressant à Buguet. C'est là !

La marquise désignait au pied du coteau, sur le bord de la Seine, les toits d'une maison de plaisance entourée de charmilles.

Elle-même, d'un pas léger, sous le parasol de soie jaune qu'elle avait ouvert et qui plongeait sa figure en un bain d'or fluide, descendit vers Babiole. La chienne gredine arrosait la mousse d'un air insolent.

— C'est l'heure de la collation, dit la marquise de Pompadour à un gentilhomme qui s'empressait vers elle.

Au trente juin, le lendemain de la fête de Saint-Pierre, quatre cents ouvriers arrivèrent sous les

ordres de Messieurs de l'Assurance et de l'Isle. Ils arrachèrent les bouquets d'arbustes du coteau, jetèrent des planches pour établir des descentes à leurs brouettes, ramassèrent les pierres. Ils venaient régulariser le coteau, créer des rampes. A coups de pelles, de houes, de pioches, le sol fut attaqué. Des monticules enlevés comblèrent les crevasses et les fentes. Pour creuser des talus les manouvriers enfonçaient des pièces de bois : solides, ils pesaient dessus et détachaient de lourdes masses de terre. La poudre à canon faisait voler des roches en morceaux. Des charrettes chaque jour enlevaient les décombres et les sables.

M. de l'Isle montra à Jasmin le plan : d'un château qu'on bâtissait au sommet avec ses dépendances sur une grande terrasse, il importait de mener par pentes douces un jardin vers la Seine. Les chemins dessinaient des courbes, se rejoignaient aux carrefours, étageaient des boulingrins et des parterres ; leurs boucles finissaient au bord du fleuve à une arcade.

Derrière le château, M. de l'Isle traçait des chemins décoratifs, établissait un labyrinthe, des cabinets de treillage et de verdure, plusieurs berceaux. Des fontainiers amèneraient les eaux pour les bassins, les cascades en buffet, les jets, les lames, les croisées d'onde et les grottes. Enfin l'architecte ménagerait des « ah ! ah ! », c'est-à-dire des claires-voies qui feraient pousser ce cri aux visiteurs en admiration devant la vue que les arbres bien taillés encadreraient sous un pan de ciel.

M. de l'Isle insista sur la superbe situation de l'endroit choisi par la marquise de Pompadour. Il jeta un regard circulaire :

— Ce sera plus beau que des belvédères dans les jardins hauts de Marly.

Il ajouta :

— Nous ferons d'ailleurs mieux qu'à Marly. Vîtes-vous la colonnade de verdure ?

— Non, Monsieur !

Cette colonnade borde une salle verte, tondue par-dessous. Nous serons plus gracieux, quoique ce fût très bien.

M. de l'Isle donna une chiquenaude à son jabot :

— Il y a à Marly des galeries en ormes taillés frêlement sur leurs tiges découvertes. C'est élégant, mais suranné ! Vraiment, avec leurs petites boules entre les cintres, ils font songer à des seigneurs du temps d'Henri II fatigués d'avoir ballé.

Jasmin s'inclina. M. de l'Isle ajouta d'une façon doctorale :

— Retenez, Buguet, qu'en matière horticole il est quatre maximes fondamentales : tout d'abord, il faut faire céder l'art à la nature ; ensuite, n'offusquez jamais un jardin ; en troisième lieu, ne le découvrez point trop ; enfin tâchez toujours de le faire paraître plus grand qu'il n'est !

M. de l'Isle semblait content de lui-même ; il jeta à Jasmin en sorte de conclusion :

— Mais, en somme, il faut toujours rechercher avant tout la régularité et l'arrangement !

De nouveaux manœuvriers arrivèrent bientôt. Ils plantèrent des piquets et des jalons jusqu'à la Garenne de Sèvres et au bois des Cotiniers, suivant les chemins indiqués dans les plans. Ils avaient des graphomètres, des équerres, agitaient des traçoirs, des bâtons longs de six pieds de Roi, des chaînettes de quatre toises ; ils allongèrent des cordeaux en écorces de tillot.

En même temps, au sommet de la côte, des gens de corvée creūsaient les fondations du château et élevaient la terrasse.

— La terrasse aux orangers, dit M. de l'Isle à Buguet, qui frémit d'aise.

On eût dit qu'on avait versé une ruche d'hommes au bord de la Seine. Ils besognaient souvent le torse et les mollets nus, brûlés par le soleil.

Pour les nourrir et abreuver, Nesme, le premier intendant de la marquise de Pompadour, réquisitionna l'aide de toutes les auberges des environs, même celle des cabarets à pots et à assiettes et des simples cabarets à pots et à pintes. En cabriolet, il s'arrêta devant toutes les enseignes flanquées d'un bouchon de lierre.

Jasmin, sur les chantiers, allait d'un groupe à l'autre, rajustait les piquets, excitait au travail, embauchait des apprentis, répétant à tous les ordres de M. de l'Isle. On le voyait escalader ou dévaler les pentes, disparaître dans les bois du haut, où parfois un élagueur, les éperons aux pieds, collé aux arbres comme un grand pic vert, faisait tomber sous ses coups d'herminette, à immense fracas, les têtes trop libres de marronniers ou de hêtres.

A la droite du domaine, les fontainiers creūsaient un grand réservoir. Au faite des terrains acquis, M. de l'Assurance surveillait la jetée des fondations du château. Son habit rouge se voyait de loin et attirait l'attention. Bientôt des échafaudages s'élevèrent au ciel, légers comme d'immenses nues. On put discerner la forme et la hauteur du bâtiment principal, celles des communs, de la chapelle, du théâtre, la place des cours et des deux

pavillons d'entrée. Les maçons montaient aux échelles, couraient sur les planches, pâles de chaux, et pareils de loin à des gilles. De lourds chalands s'amarrèrent au bord de la Seine ; ils apportaient des poutres et de grands blocs de pierre qu'on hissait avec des poulies jusqu'au sommet du coteau.

Partout cela bruissait et grouillait. Une armée montant à l'assaut n'eût pas été plus animée. Parfois, au milieu du bruit des truelles, des marteaux, des moutons frappant sur les pilotis, un artisan lançait quelque chanson entendue à la barrière des Gobelins.

Des filles venaient trouver les solides remueurs de pierres, les jardiniers, les maçons, les charpentiers qui campaient aux environs. Elles arrivaient de Paris par le coche d'eau ou en masse joyeuse sur des voitures louées. Le soir, elles se promenaient au bord de la Seine avec leurs amants et les couples allaient aux cabarets de Meudon, de Sèvres, de Saint-Cloud, boire à grande mesure.

Attirés par la foule débarquaient aussi des joueurs de gobelets, des faiseurs de tours de gibe-cièrre, des marchands de bagatelles et d'orioles. L'endroit jadis égayé du seul chant des oiseaux et des grillons devenait une foire de Saint-Laurent ou de Saint-Ovide et l'on s'amusait autant qu'au Tambour Royal, chez Ramponneau, dans la basse Courtille des Porcherons — un endroit renommé cependant pour ses charivaris, ses beuveries et ses gais tintamarres.

Jasmin ne se mêlait pas à la plèbe. Martine lui avait été enlevée par M^{me} de Pompadour et il couchait seul dans une chambre de Brimborion. Il y entendait couler la Seine, et parfois le clair de lune

venait le réveiller. Alors il songeait à M^{me} de Pompadour et à Martine. Elles se trouvaient loin, à Versailles ou à Choisy-le-Roi. Jasmin avait le corps brisé par les travaux de la journée : cette fatigue lui paraissait délicieuse parce que c'était pour la marquise qu'il avait épuisé ses forces. Il la voyait déjà aux allées du parc, parmi les fontaines. Il croyait surprendre un de ses regards apporté par un rayon de lune, et sa voix dans le murmure du fleuve. Il se levait et, par la lucarne, apercevait la robe rose qui traînait au ciel comme à Boissises, comme partout. Mais un bénitier donné par Martine lui rappelait soudain la douce bonté de sa femme, ses regards de tourterelle, ses soins, sa tendresse. Jasmin se disait que Martine rêvait de lui. Il la revoyait petite, dans le jardin du père Buguet, puis plus grande et déjà amoureuse. Elle croissait et s'attachait comme un lierre.

— Elle m'aime, se disait Buguet, elle m'aime à en mourir si je la trahissais !

Il la plaignait, s'accusait et sanglotait à la fois, d'amour et de pitié en songeant aux deux femmes.

Elles arrivaient souvent. La camériste restait plusieurs jours, logeait à Brimborion. Comme pour se faire pardonner ses fautes cachées, Jasmin dévorait Martine de baisers. Il la choyait de repentirs, de câlineries ardentes et parfois d'une ivresse presque douloureuse. Il avait envie de demander pardon à Martine, tandis que ses lèvres parcouraient sa gorge et ses épaules. Et l'épouse répondait à Jasmin par des caresses passionnées qu'elle avait devinées dans l'alcôve des favorites et qu'elle doublait dès qu'elle voyait le regard de son mari plus lointain et sa bouche absente de la sienne.

Après ces nuits l'aurore laissait Jasmin endormi.

Plus vaillante Martine, se levait au chant du merle afin de préparer un fin régal à son mari.

C'était du chocolat apporté de Paris. Elle le faisait fondre dans une tasse de lait au-dessus du feu silencieux de trois bouts de chandelles. Patiente, Martine attendait l'ébullition pour éveiller d'un baiser le dormeur. Puis elle l'empêchait de quitter son lit.

— Je veux que tu manges comme le roi, disait-elle.

Quant à M^{me} de Pompadour, elle ordonnait à son arrivée qu'on appelât Messieurs de l'Isle et de l'Assurance. Elle inspectait les constructions et les jardins et donnait des conseils que les architectes acceptaient. Elle changeait la courbe d'une rampe, la place d'une fabrique, agrandissait les hortolages, projetait des pattes d'oies, des ronds-points, des étoiles. Un jour elle manda Buguet :

— C'est ici que je veux créer un jardin potager. Le terrain y est-il propice ?

Suivant l'usage des jardiniers, Jasmin mit une poignée de terre dans un verre plein d'eau et passa ensuite cette eau dans un linge. Il but.

— Ce n'est ni âpre ni amer, déclara-t-il. Le sol est bon pour les légumes.

Le roi accompagna plusieurs fois la marquise. On voyait arriver de loin les carrosses avec les escadrons rouges de la maison royale. La cavalcade approchait au galop. Les chevaux en masse dansante agitaient comme des bannières leurs cavaliers qui saluaient la crinière de leur monture ou rebondissaient jusqu'à frôler les branches les plus basses des arbres. Les carrosses étaient cahotés à travers les ornières, et le soleil faisait briller le cuir de leur toit.

Le roi paraissait heureux de descendre de voi-

ture. Il offrait la main à M^{me} de Pompadour. Louis XV marchait avec élégance sur les chemins qu'on avait tracés pour lui. Il s'intéressait à la coupe des arbres, au plan de l'orangerie, aux futurs parterres, disant que les fleurs écartent les idées de mort.

Buguet fut plusieurs fois près du souverain, s'agenouillant, sur l'ordre de M. de l'Isle, pour tenir ouverte une esquisse, apportant des paquets de semences où le roi aimait à plonger la main. Le jardinier était ébloui par la majesté qu'il prêtait à son maître. Louis XV parlait peu, d'une voix douce, qui glissait comme une caresse d'aile.

Chaque fois que le roi venait, il prenait une collation. Agathon Piedfin et d'autres cuisiniers préparaient les mets et le monarque mangeait sous une tente qu'on dressait au-dessus du coteau et sur laquelle flottait un drapeau blanc aux fleurs de lys.

A l'occasion des visites, le roi faisait distribuer aux ouvriers des langues de bœuf et des quartiers de moutons coupés. Le soir on illuminait et les artisans dansaient en une vaste salle improvisée, fort galante, peinte en verdure comme une bergerie et éclairée par des terrines de suif.

Jasmin suivait du regard la marquise partout où elle se promenait. Agathon Piedfin lui dit :

— Quand M^{me} de Pompadour est ici, tu as l'air d'un astrologue qui suit la marche d'un astre au ciel !

Il ajouta en baissant les yeux :

— Point ne convient de reluquer ainsi les grandes dames.

La marquise revenait chaque fois avec des grâces imprévues. Elle portait une larme en perle qui roulait sur ses cheveux poudrés, ou bien un ruban

de velours noir qui rendait son cou si blanc et si voluptueux que Jasmin y songeait longtemps. Une après-midi elle ouvrit une ombrelle en soie, décorée de miniatures chinoises sur mica et elle parut à Buguet la princesse étrange d'un pays lointain. Un dimanche, comme elle revenait de l'église Saint-Romain, à Sèvres, elle jeta son gant qui s'était déchiré au fermoir de son paroissien — un gant de chevrotin, en peau blanche cousue à la diable, avec de fines rosettes de couleur incarnate.

Jasmin, d'un geste de voleur, le ramassa au coin d'une allée, le porta à ses lèvres.

— Cela sent bon? demanda une voix ironique. C'était Agathon Piedfin.

— Odeur de femme, odeur de diable! dit le marmiton.

L'hiver vint et par ses gelées et ses neiges ralentit les travaux. Jasmin écrivit de longues lettres à sa mère; il faisait l'éloge du Roi et de la marquise. Il se disait le plus heureux des hommes. Une seule chose le chagrina: Martine, obligée de suivre sa maîtresse, n'était jamais près de lui. « *Cela ne durera qu'un temps*, ajoutait-il, *le château achevé nous logerons ensemble dans les communs.* » Néanmoins il avait parfois l'âme en peine; le dimanche surtout, quand, après la messe, il n'avait à ses côtés ni sa douce femme, ni sa bonne mère, il se sentait sans foyer. Souvent il mettait son repas dans un panier et malgré le froid s'installait sur une terrasse au milieu des pelles et des pioches en repos comme lui. Jasmin racontait à sa mère que Martine était venue de Paris, un matin de décembre, tout exprès pour lui apporter par le coche d'eau une chaude couverture et des mouffles de laine, ainsi que des bas tricotés par

elle. « *La mignonne suit ton exemple, ma bonne mère ; on voit que tu l'as élevée un peu. Elle me soigne comme tu soignais mon père. Ah ! si j'étais sûr de l'aimer assez pour être digne d'un si tendre zèle ! Aime-t-on jamais assez une telle femme ! Toi aussi tu fus la meilleure des mères et je t'ai quittée ! Que veux tu ? J'ai l'amour des grandeurs et jamais mon modeste jardin n'aurait pu me donner la joie que je cherchais dans les livres de M. de la Quintinye et que je trouve ici. Mais quand le château sera terminé, j'irai te voir. Je ne regarde jamais la rivière sans songer à toi et sans penser que peut-être tu as aussi regardé l'eau qui passe.* » Jasmin disait encore que Martine placerait Tiennette Lampalaire. Il envoyait des compliments à tous ceux de Boississes et demandait quelques nouvelles de ses arbres. La mère Buguet ne sachant pas écrire, c'est Gourbillon qui répondait.

Le printemps de l'an 1749 fut délicieux. La clémence de la nature facilita les travaux. Le château s'éleva : on voyait le rez-de-chaussée, avec six fenêtres de côté et neuf croisées de face, ainsi que l'avait voulu le roi. Un contre-maître montra à Jasmin le vestibule, la salle à manger, le salon de compagnie et la salle de musique. A gauche, l'appartement de Louis XV, un boudoir, la salle des gardes. Les dépendances s'achevaient déjà, jetant, de chaque côté de la cour royale, deux ailes reliées au château par des grilles dorées. Celle de droite se raccordait au théâtre, à la chapelle, aux communs, qui entouraient la cour d'entrée. Au bord de la route de Meudon on construisait les pavillons du concierge.

M^{me} de Pompadour vint plus souvent avec Mar-

tine. MM. de l'Isle et de l'Assurance étaient heureux de montrer les progrès des bâtisses et des terrasses. Le roi réapparut. Sous la tente, à l'heure du repas, Jasmin surprit la Pompadour qui suçait des cerises et les présentait à la bouche de son amant.

Martine arriva bientôt près de Buguet avec un plat d'argent plein de fruits rouges :

— Tiens, voici des cerises que Madame offrit au roi. Il en reste. Je les ai prises pour toi.

Avec les mêmes gestes gracieux, elle mit devant les lèvres du jardinier les fruits sur lesquels la marquise avait promené ses jolis doigts.

— On dirait que ma femme devine et satisfait mes émois les plus secrets, pensa Jasmin.

Il posa sur les mains de Martine trois baisers brûlants qui la firent pâlir.

Quand Martine était partie, Buguet rêvait en regardant le fleuve qui l'avait emportée avec sa maîtresse. Au pied de Bellevue, l'île qu'embrassait la Seine formait du côté de Sèvres un port où les péniches et les allèges s'amarraient. L'autre partie était couverte de troupeaux qui promenaient des taches blanches au milieu du vert irisé des herbes et faisaient de l'îlot une sorte d'arche de Noë.

La Seine était toujours animée. Des bateaux montaient, venant de la mer ou de Rouen et portant à Paris le tribut des marées ou les riches provisions de Normandie. A la belle saison une multitude de barques conduisaient un peuple immense aux promenades de Saint-Cloud.

Un jour que Jasmin contemplait ce spectacle, il vit arriver au loin un bateau ponté qui captiva son attention. Il avançait poussé par six rames rouges. Sa proue était dorée. A l'arrière un grand drapeau rose et bleu flottait.

— Mais qu'ai-je donc, se dit le jardinier, à ne pouvoir détourner mes yeux de ce bateau ?

Il aperçut quelques femmes debout sur le pont et, bien qu'elles fussent au loin pareilles à des poupées, il reconnut parmi elles la marquise et Martine. Il descendit au galop le coteau et vint les attendre au bord de la rivière. La marquise, en paniers cadets, s'appuyait sur une longue canne et portait un tricorne. Le premier regard de Buguet fut pour elle. Martine, qui guettait les yeux de son mari, en souffrit ; mais elle ressentait si grande joie à revoir Jasmin qu'elle l'étreignit de tout son cœur au milieu des autres femmes de chambre, qui riaient, voltigeant autour de leur maîtresse, un papillon de dentelle posé sur leur tête.

M^{me} de Pompadour donna le couple Buguet en exemple à ses servantes :

— Ils s'aiment vraiment, et je souhaite à vous toutes des époux n'aimant ainsi que leur femme.

Jasmin fut troublé.

— Il ne faut pas rougir, Buguet, comme un dévot plein de péchés qui s'approche du confessionnal, continua la marquise.

L'année suivante le château se couvrait. On avait enlevé les échafaudages. Les combles et les chevrons se peuplaient d'ardoisiers. L'escalier était construit. Au premier étage on montrait l'appartement du Dauphin et celui de Madame la Dauphine, puis la galerie, à laquelle on avait déjà mis des vitres parce que des peintres y travaillaient. Le deuxième étage, pratiqué sous les combles, était réservé aux seigneurs de la suite.

Devant le château régnait la grande terrasse où l'on se proposait de mettre des orangers en caisse.

Elle était soutenue par une longue muraille de pierres meulières qui dominait les jardins élevés sur le coteau et se flanquait de deux escaliers. Un large chemin courait sous cette muraille : on y planta des tillots à têtes rondes pas plus hauts que le mur et amenés sur des binards traînés par sept hommes.

Derrière le château, depuis l'an précédent, arrivaient pour les bosquets, des lilas, les arbres de Judée, des érables de Virginie, les peupliers d'Italie et de la Caroline. M. de l'Isle les faisait venir des pépinières royales et répétait à leur sujet les principes du vieil escuyer Jacques Boyceau, intendant des jardins de Louis XIII : « Pour transplanter un arbre, il faut le prendre en croissance, fort et vigoureux, de belle venue, bien appuyé sur ses racines de tous côtés. »

A la fin d'avril, les lilas et les arbres de Judée fleurirent. Les lilas lourds et voluptueux épandaient des senteurs bienheureuses ; les arbres de Judée se contentaient de leur pourpre claire. C'étaient les premières fleurs du jardin de Bellevue. Jamin les fit offrir à M^{me} de Pompadour par Martine et Flipotte, qui les apportèrent sur une grande claie d'osier. La marquise en garda durant tout le jour au corsage. Elle enfonçait son bras nu dans les branches fraîches, humait les odeurs pénétrantes du printemps.

Au soir Buguet retrouva, dans la tente dressée pour la favorite, les fleurs qui étaient fanées. Il les prit dans ses mains, les porta à sa bouche, puis sa tête roula dans les thyrses et il ferma les yeux en cherchant d'autres parfums mêlés à ceux des plantes.

Un ricanement le fit bondir. Piedfin entra pour chercher un huilier en porcelaine de France.

— Tu as l'air d'un épagueul qui se vautre dans les fanfoles de la marquise, dit-il.

Et il s'en alla, portant l'huilier avec l'air d'un desservant qui à la messe présente les burettes.

Le 18 du mois de mai, des événements singuliers se produisirent. Jasmin entendit raconter par des menuisiers de Paris que l'émeute couvait dans la grande ville. Les archers de l'écuelle avaient arrêté de petits gueux et de jeunes bourgeois.

— Pourquoi ? demanda Buguet.

— Nous n'oserions répéter ce qu'on dit, répondirent les artisans.

Le lendemain les gardes de la maréchaussée occupèrent le pont de Sèvres. Jasmin les regarda descendre de cheval.

En même temps derrière Bellevue, dans le chemin des Charbonniers, une sonnerie de trompettes signala la présence d'un régiment de dragons.

— Leurs fusils sont chargés, accourut dire un aide jardinier.

Buguet se rendit à Sèvres pour s'informer de ce qui se passait. Le village était rempli de gardes françaises, bayonnette au canon.

— La populace de Paris va passer ici pour aller brûler le château de Versailles, raconta tout bas une femme à Jasmin. On dit que le roi est ladre et prend des bains de sang d'enfant comme Hérode. C'est pour lui que les archers de l'écuelle ramassent les petits gueux.

Jasmin fut épouvanté.

— Ce n'est pas possible ! s'écria-t-il.

La femme haussa les épaules et serra avec ostentation le gamin qu'elle portait sur ses bras.

Buguet s'adressant à un officier se fit connaître, et demanda les nouvelles.

— Elles sont graves, dit le soldat. On a arrêté des enfants pour extirper la mendicité. La canaille s'est fâchée. Elle a enfoncé la porte d'un fourbisseur pour avoir des armes. On arrête les carrosses dans les rues, on tend des chaînes, on attaque les archers.

Agathon Piedfin accompagnait Buguet. Il avait été envoyé par son chef afin d'examiner les fourneaux des cuisines et il séjournait à Bellevue pour quelques jours.

Il trembla :

— Je suis heureux de n'être ni à Paris, ni à Versailles, mais je voudrais aussi ne point me trouver à Sèvres.

Les troubles durèrent quelque temps.

Au 13 mai, le soir, un samedi, Buguet et Piedfin allèrent à Meudon pour se renseigner.

Dans le cabaret où ils se rendirent, des gens mal vêtus, arrivés de la capitale, discutaient bruyamment sur les arrêts du Parlement. La cabaretière raconta à Buguet qu'on avait pillé des maisons et tué sept archers dans la journée. Les vitres de M. Duval, chef du guet, étaient brisées, une immense fureur s'élevait contre toute la cour.

— Hé ! Hé ! ricana un des va-nu-pieds, on faillit massacrer, au faubourg Saint-Germain, la marquise de Pompadour !

Jasmin se leva, pâle :

— C'est-il vrai ? bégaya-t-il.

— Je n'ai point l'habitude de mentir, dit l'homme d'une voix traînarde.

Il ajouta en frappant sur sa cuisse :

— Et c'est dommage qu'on n'ait point éventré la putain !

— Tu dis ? hurla le jardinier.

Le gaillard se retourna :

— Ce que je dis ? Que si tu me parles encore sur ce ton, c'est à ta barrette que je parlerai, morveux !

— Pendard ! répliqua Buguet. N'as-tu pas appelé putain la marquise de Pompadour ?

— Eh bien, oui !

La cabaretière s'approcha du Parisien et lui glissa à l'oreille :

— Taisez-vous donc, c'est un des jardiniers de la marquise.

— Je m'en fous, dit l'homme en avalant un grand coup de vin.

Il regarda Jasmin, fit une grimace :

— Il paraît, jeune têtard, que tu cultives des fleurs pour la Pompadour ? Est-ce toi qui les donnes toutes à la « jeunesse » du Roi ? Alors tu es un rude fleuriste, à en croire la chanson !

L'émeutier se leva et entonna le refrain qui venait on ne sait d'où, et que le peuple de Paris avait mis en musique :

Par vos façons nobles et franches,
Iris, vous enchantez nos cœurs ;
Sur nos pas vous semez des fleurs,
Mais ce ne sont que des fleurs blanches !

— Tais-toi ! vociféra Buguet.

Il envoya à la tête de l'insolent son verre rempli de vin.

Ce fut une bataille. Deux aides de Jasmin, qui se trouvaient, là prirent parti pour leur maître. Les amis du Parisien sautèrent dessus. Agathon s'esquiva.

Les mots violents partirent :

— Crève !

— Un poignard dans ta gorge !

Les coups de poing pleuvaient. Les tables tombèrent, faisant rouler les chopines.

Alors la cabaretière s'arracha les cheveux :

— Pareil esclandre chez moi ! hurla-t-elle. A moi, messieurs les hussards ! à moi, messieurs les gardes !

Elle courut dans la rue, tandis qu'en sa cantine, sous les horions, le sang commençait à couler, les visages à bleuir. On entendait gémir :

— Meurtrier !

— Bandit !

Jasmin prit son adversaire à la gorge, le jeta à genoux sur le sol :

— Implore ton pardon ou je te tue !

Mais d'autres Parisiens accoururent et Buguet allait être terrassé, quand des soldats entrèrent. L'officier reconnut le fleuriste du château. Il fit arrêter les va-nu-pieds et ils furent conduits au poste sous escorte.

— Ce sont des punaises d'émeute, dit le lieutenant. Ils verront que la Bastille n'est pas faite pour les chiens.

Buguet regagna Bellevue. Piedfin le rejoignit sur la route.

— Marie-Joseph ! clama le cuisinier, tout en coupant en « hosties » un saucisson qu'il venait d'acheter, êtes-vous exalté ! Vraiment, ne savez-vous pas que la colère est péché mortel ?

— Peuh ! fit Jasmin encore plein de rage.

— Et puis quels sentiments vous professez pour la Marquise ! Mon cher ami, on n'adore ainsi que Dieu et le Roi ! On vous dirait épris d'elle !

— Tais-toi !

— Mais oui ! Vous n'avez pas songé un instant à Martine !

— Martine ! s'écria Buguet.

— Martine est à Paris, affirma le marmiton d'un air sentencieux. Elle a pu aussi courir quelque danger !

Les jours suivants, l'émeute se calma. Une lettre de sa femme rassura Buguet. On ne vit plus de soldats aux alentours de Sèvres.

Des deux côtés du château, M. de l'Isle préparait d'immenses parterres de broderie. On y disposait les nilles de buis d'Artois, les feuilles et les rinceaux que les aides emplissaient de machefer. Le dessin se déroulait avec des allures de grand serpent aux multiples têtes qui présentaient des palmettes, des fleurons, des panaches, des dents de loup ; les courbes naissaient d'un nœud ou d'une agrafe et se terminaient en volutes. M^{me} de Pompadour voulut que des fleurs de lys héraldiques et ses propres armoiries : trois tours, fussent mêlées à ces caprices.

En août, Jasmin et ses aides se rendirent dans tous les bois des environs pour déraciner les églantiers. Ils en cherchaient dans les fossés, aux lisières, les prenant épineux et sauvages. Quand ces arbustes furent alignés dans la terre de Bellevue, Jasmin y greffa des rosiers de Virginie et de Gueldre, ceux de Muscat et de Chine, ceux de Damas et des panachés.

M^{me} de Pompadour surveillait ces travaux délicats. Elle s'aventurait au milieu des églantiers et une fois elle passa à Jasmin le brin de laine nécessaire

à la ligature de la greffe. M^{me} de Pompadour voulait beaucoup de fleurs dans ses jardins et Buguet l'entendait parler avec M. de l'Isle de la sévérité trop guindée de l'horticulture française. Elle prétendait y jeter plus de fantaisie, plus d'éclat et en même temps plus de nature. Elle se moquait des vieux parterres du Louvre où jadis figuraient, dessinés en verdure sur le sol, des chiens tenant des palmettes, des dauphins bizarres et des vases ! En dehors de ces grotesques, ce n'était que passements, moresques, gloires, targes, arabesques et guillochés ! Fi de tout cela ! M^{me} de Pompadour voulait faire dominer les fleurs.

— Ce sont les jolités du Bon Dieu !

Et la marquise s'exaltait. Les fleurs possédaient la vie, la grâce, la couleur ! Elles étaient variées et innombrables comme les cœurs humains ! Elles avaient des vices : l'orgueil, la paresse, la volupté, et des vertus : l'amour, la tendresse, la modestie. Le pavot versait le sommeil, l'aconit donnait la mort !

M^{me} de Pompadour déclara que les fleurs étaient l'âme de tout art. Sources d'inspiration pour les poètes, même pour les architectes, harmonie pour les peintres ! On pouvait tout tirer d'elles ! Les fleurs serviraient de modèle aussi bien à une toilette (n'est-ce pas la nature qui les pare ?) qu'à une coupe (ne sont-elles pas destinées à recevoir la rosée du matin ?)

Jasmin, accroupi parmi les épines des églantiers, les pieds dans la terre humide qui sentait la sève, écoutait avec délices cette voix. Il n'avait jamais entendu parler ainsi. M. de l'Isle lui-même paraissait rester sous le charme. Longtemps ces paroles revenaient aux oreilles de Jasmin, ailées et irritan-

tes Elles empêchaient le jardinier de dormir la nuit, et le jour elles idéalisaient son travail.

A la fin de l'été arrivèrent les arbres précieux qui furent remisés dans les serres : les grenadiers rougeâtres avec leurs feuilles pointues, les myrthes au vert profond, les lauriers luisants, les orangers qui balançaient à l'arrivée leurs balles d'or. Jasmin les recevait ainsi que des êtres qui eussent été ses amis et ses princes.

Le château était couvert. Toutes les vitres placées, c'étaient des peintres qui travaillaient. Dans l'escalier ils exécutèrent des Diane, des Vénus, des Ariane, qui s'accoudaient sur des nuées. Jasmin, devant ces divinités, songea à l'apparition de M^{me} de Pompadour dans la vapeur du bain. Il se rappelait les lignes des seins, la grâce des épaules et soudain se reprochait ces pensers téméraires; mais il revint souvent aux déesses orgueilleuses comme des cygnes blancs.

On comptait inaugurer Bellevue à la fin de novembre. Des tapissiers déballaient les meubles, depuis les bras de fleurs de Vincennes, les feux de bronze, les girandoles, jusqu'aux brocs lapis et or, aux assiettes de Saxe, aux couteaux à manche verte.

Le 24 novembre, le roi, revenant de Fontainebleau, arriva à Bellevue pour souper et dormir. Il faisait un temps gris. Le petit château tout neuf paraissait transi, parmi les arbres sans feuilles, comme un nouveau-né privé de langes. Pourtant M^{me} de Pompadour voulut que ce fût fête. Elle ordonna un feu d'artifice et fit revêtir sa domesticité d'un uniforme fabriqué exprès à Lyon.

Le roi était accompagné de plusieurs seigneurs.

Mais les cheminées qui n'avaient pas encore essuyé l'humidité enfumèrent les appartements. Il fallut souper au bord de la Seine, à Brimborion, et la marquise contremanda le feu d'artifice, au grand dam des badauds, qui s'étaient réunis à l'extrémité de la plaine de Grenelle.

— Que n'a-t-on attendu la saison des fleurs? dit Jasmin.

— La marquise paie cher cette fête manquée, répliqua Martine. Elle a été énervée tout le jour et elle souffre de la migraine à en mourir.

En revanche, le 28 janvier suivant, on joua la comédie au château de Bellevue. Les comédiens représentèrent *l'Homme de Fortune* par le sieur Lachaussée. Après la pièce M. de la Vallière ordonna un ballet qui fit grand plaisir.

Martine avait apporté à la marquise de Pompadour et aux autres dames des éventails de Nankin qui s'harmonisaient avec la salle de théâtre décorée à la chinoise; elle raconta le ballet à Buguet :

— On vit d'abord une montagne, dit-elle, qui, bien qu'enserrée sur la scène, semblait plus haute qu'une tour de Notre-Dame. Elle n'avait pourtant qu'un peu plus de la taille des valets de coulisse qui l'avaient dressée cette après-midi. Elle s'ouvrit et il en sortit un petit château tout pareil à celui de Bellevue. Tu aurais pu compter les fenêtres et les cheminées, le compte y était. On voyait les balustres, le reflet du soleil dans les vitres. Alors des jardiniers — ô des jardiniers à rosettes, avec des vestes bleues vermicellées de rose — firent semblant de perfectionner les parterres et puis se mirent à baller! Ils étaient jolis à croquer et tout au parfait, avec leurs joues rouges comme la crête d'un coq et leurs perruques en aile de pigeon,

mais je t'aime mieux qu'eux. Ils me rappelaient ces petits abbés qui viennent trop souvent chez Madame, qu'Agathon comble de salutations à toute outrance, mais auxquels il ne manque vraiment que d'accoucher pour être des femmes ! Tu ris ?... Ensuite la décoration représenta le grand chemin de Versailles. Et il arriva une de ces voitures qu'on appelle ici pots-de-chambre. Elle était ma foi pleine de femmes. Elle culbuta et les dames dansèrent. Ces dames, c'étaient des petites filles de neuf à quatorze ans. Elles étaient mignonnes et le roi applaudissait très fort.

Ces événements enchantèrent Jasmin, d'autant plus que Martine lui fut rendue et que la marquise vint plus souvent à Bellevue.

Quelques centaines d'ouvriers travaillaient encore au parc en avril. Vers mai, le domaine rayonna dans toute sa splendeur.

Au milieu de ce mois, Buguet, ayant fait un matin le tour des allées, s'arrêta un peu avant midi près du réservoir, à l'extrémité de la terrasse des orangiers.

Une lumière diamantine caressait les murs du château ; au ciel tendre un nuage d'un blanc pâle pénétré d'azur s'allongeait vers le zénith, comme un voile qu'on aurait levé.

— Enfin ! s'écria Jasmin.

Ses fleurs brillaient épanouies. Ah ! ce qu'il avait attendu l'éclosion ! Sous les nuits étoilées, que de fois il avait écouté les plantes qui, poussant dans le silence, écartaient quelque miette de terre, un brin de paille, une feuille morte ! Elles produisaient un bruit imperceptible, mais le jardinier en saisissait la musique. Il guettait les levées dans les plates-bandes, les premiers mouvements quand le zéphyr

passait. Dès qu'un bouton apparaissait, Jasmin était heureux comme le père qui voit s'ouvrir les yeux de son enfant. Les pivoines sortirent du sol pareilles à des nichées d'oiseaux pourpres, les tulipes en cornets verts. De fins boutons fusèrent aux touffes de narcisses. Les iris érigèrent parmi les poignards de leurs feuilles leurs flammes d'abord encloses d'une enveloppe livide. Les ancolies ailées s'apprêtèrent à voler sur leur tige.

Maintenant tout frémissait. De la terrasse des orangers jusqu'au bord de la Seine, la côte se couvrait de corbeilles où l'or et l'argent des alyses, le safran des crocus, les centaurées légères, la multitude douce ou révoltée des pavots s'embrasaient. Les auricules mêlées aux primevères posaient des bijoux clairs sur du velours chaud. Les adomides jetaient des gouttes de sang dans leur verdure aérienne.

Les feuilles avaient poussé partout, tendres, jaunettes, les tillots offraient leurs têtes vierges à la dorure du soleil, les éventails des palissades allongeaient des décors d'une brillante nouveauté, les marronniers dressaient leurs thyrses d'ivoire radieux.

D'un coup d'œil Jasmin embrassa cette féerie où le printemps étendait son superbe manteau, que la Seine ourlait. Le château lui-même, sur le fond des bois rajeunis, paraissait s'enlever au ciel sur les ailes des parterres qui s'allongeaient à ses côtés.

Et Buguet vit la beauté de ce petit palais, la jolie proportion des fenêtres, entre lesquelles reposaient des bustes de marbre, et celle des balcons où les armoiries de la marquise apparaissaient : trois tours dorées. Il comprit la majesté souriante des frontons sur les toits mansardés où les croisées s'encadraient comme des miroirs, et la juste échelle

des huit marches qui conduisaient aux trois portes alignées. Et ayant saisi l'irréprochable disposition des terrasses, la mesure des allées, la place choisie des palissades, les engageantes combinaisons des chemins, il aperçut la façon divine dont la grâce du château se mêlait à celle des jardins. Ensemble délicat où les choses se faisaient valoir l'une l'autre sans jalousie ! Comme pour tenter d'aimables avances, la pierre prenait la souplesse de la fleur, et les fleurs, dans leurs ensembles, frémissant comme des guitares, obéissaient à des lois d'élégante architecture. Les ciseaux du sculpteur et la serpette du jardinier se retrouvaient d'une même famille dans la joie de plaire. Tout se mariait, tout recélait une âme ailée, radieuse, donnant aux murs, aux parterres, aux arbres une physionomie spirituelle, une cadence parfumée, un rythme subtil, attirant les caresses et toute la lumière du printemps.

Jasmin, transporté par cette harmonie, s'agenouilla devant le chef-d'œuvre de MM. de l'Isle et de l'Assurance.

Mais l'âme du décor apparut : M^{me} de Pompadour en toilette dorée sortait de la ruche, exquisite abeille pour qui s'épanouissaient les fleurs. Elle ouvrit un éventail, regarda longtemps le jardin, et, suivie de Martine vêtue aussi de jaune, se dirigea vers un grand carrosse, un carrosse de fée, aux panneaux chantournés.

XI

Pendant des années, Jasmin soigna le jardin de Bellevue avec un zèle que d'habitude les jardiniers n'apportent point à leur besogne. Du matin au soir il y veillait et les premières lueurs de l'aube le trouvaient l'arrosoir au poing, le rateau à l'épaule,

les pieds dans la rosée, au milieu des parterres. Le soir, il se reposait lorsque les ténèbres avaient éteint la dernière tulipe, le dernier œillet.

Fervent disciple de M. de l'Isle, Jasmin voulait que les masses des plantes eussent des profils aussi nets et élégants que les scabellons de marbre; il voulait les allées propres comme les tapis d'un salon, et aux boulingrins des fraîcheurs d'émeraude. Il dirigeait de minutieux échenillages, chassait les taupes; il lâcha dans le parc plusieurs vanneaux et des pluviers, après leur avoir coupé l'aile et afin qu'ils prissent les limaces, les taons et les turcs.

Jasmin possédait d'excellents instruments qui lui-saient ainsi que des armes, effilés ou tranchants. Certains avaient été forgés avec d'anciennes épées, qui fournissent les meilleurs outils de jardinage. Jasmin les maniait, émondant, faisant tomber les pousses et les rameaux qui compromettaient les symétries. Ce zèle fit répéter par M. de l'Isle le proverbe qui avait cours parmi les gens d'horticulture :

— Les jardiniers sont si accoutumés à couper qu'ils étèteraient leur père, s'il était arbre.

Ce disant M. de l'Isle rit de bon cœur.

Buguet eut des attentions précieuses pour les orangers. Ils étaient ses arbres de joie. Il s'en approchait sur la pointe des pieds, caressait légèrement les fruits comme des seins de vierge. Les serres étaient chauffées par des terrines de fer pleines de charbon ardent ou par des poëles d'Allemagne. Jasmin fit ajouter des lampes suspendues, qui répandent une chaleur égale et uniforme.

Il préparait les bouquets pour le corsage de M^{me} de Pompadour. Il y mettait à la saison beau-

coup de muguet et plus tard mariait heureusement les roses de tons différents. Le jardinier glissait ces touffes dans de petites bouteilles masquées de rubans verts et emplies de façon à conserver la fraîcheur des plantes. Il confectionna aussi des « navets » à la mode du temps. Il les creusait d'un coup de couteau et y introduisait des oignons de jacinthes : ce mélange mis à l'eau, on voyait, distraction de l'époque ! croître une jacinthe entourée des feuilles pâles du navet.

Jasmin avait pour mission d'orner les pyramides dans le vestibule d'un blanc de carme où se dressaient les statues de M. Falconnet et M. Adam, qui représentaient la Poésie et la Musique. Il savait par Martine les robes dont la marquise allait se vêtir. Alors il cueillait les fleurs qui flattaient ces toilettes. Les pyramides formaient des colonnes de flammes qui paraissaient brûler pour les statues de marbre, ou des cônes d'or, des échelles bigarrées ou des autels plus blancs que la Poésie et la Musique. M^{me} de Pompadour souriait en voyant la couleur de ses atours ainsi répétée.

Les Buguet étaient installés dans une des ailes communes qui entouraient la cour des offices, par où les carrosses entraient avant d'arriver à la cour royale. Leurs lucarnes donnaient sur les boulingrins au milieu desquels, d'un petit bassin rond, fusait un jet-d'eau. Plus à droite, c'étaient les jardins du potager avec les murs à espaliers et, derrière, et dressant leurs flèches que le vent caressait comme des plumes, s'élevaient en deux salles les peupliers de la Caroline, puis ceux d'Italie. Les Buguet apercevaient aussi la grande allée, couverte d'un tapis de gazon où se dressait la statue de

Louis XV par M. Pigalle, et bordée de deux larges chemins ombrés par des tilleuls façonnés en berceaux. C'est par cette allée que M^{me} de Pompadour, se faisant promener en chaise à porteur, aimait à gagner le mur d'enceinte pour s'enfoncer dans les bois, vers les bruyères des hauteurs de Sèvres.

D'autres fois, au « Cavalier », elle s'habituaît à quelque nouveau cheval, et, amazone experte, tournait dans le chemin sablé, autour d'un grand pan de gazon orné d'un cabinet de treillage où Jasmin palissait des volubilis. M^{me} de Pompadour aimait à se vêtir en rose pour ses exercices d'écuyère et elle rappelait à Buguet son apparition à Sénart. Ou bien, décolletée en carré, des nœuds à la saignée des bras et au creux d'un corset garni de touffes de « soucis-d'hanneton », la marquise flânant autour des bassins se penchait à leurs bords. Dès qu'elle était partie, Buguet se précipitait vers les bassins : il espérait y retrouver par miracle le reflet de la marquise, avec ses regards couleur de violette.

Pour plaire au Roi, la Pompadour revêtait les costumes les plus imprévus. Les chroniques ne disent-elles pas qu'on la vit en sœur grise ? La religieuse eut-elle ce grain de beauté taillé en cœur qu'on appelait « l'équivoque » ? A Bellevue, elle apparut en Diane, les pieds nus lacés dans des brodequins roses, les épaules sortant d'une tunique bleue qui flottait sur ses genoux. La déesse, poudrée à frimas, portait un croissant sur le front. Elle lançait des flèches aux ramiers du parc et lorsqu'elle était adroite, le roi se précipitait pour voir mourir les bêtes transpercées qui tombaient des branches.

M^{me} de Pompadour se costumait aussi en jardinière, sous un chapeau de paille doublé de ce bleu qui rendait son visage plus céleste. Elle faisait chanter dans ses nœuds toute la gamme des œillets et portait son panier sous le bras, décolletée, la poitrine offerte au soleil, la chevelure riche, la bouche, délicieusement arquée, creusant des fossettes aux joues en une esquisse de sourire. Jasmin la voyait descendre de la terrasse des orangers; elle suivait les chemins qui allaient vers la Seine et parfois se penchait pour cueillir.

Un jour, costumée de la sorte, la marquise fit mander Jasmin pour l'aider à tresser une guirlande de roses de Bengale. Ils choisirent celles qui étaient dans tout leur feu. M^{me} de Pompadour dirigeait la besogne. Le garçon intimidé se piqua les doigts. Lorsque la guirlande fut terminée, la belle jardinière et Jasmin l'attachèrent au socle de la statue de Louis XV. Les fleurs éclatèrent autour du marbre de Gênes comme si l'on eût sacrifié un ange et qu'un peu de sang fût resté. Le souverain vint voir et parut flatté.

— Il y a de fort belles fleurs dans le jardin, dit-il en prenant du tabac d'Espagne.

Quelques semaines plus tard Buguet se rendait à une petite ferme située sur la route des Charbonniers, menant de Paris à Versailles. C'était derrière le parc de Bellevue, vers le bois de Meudon. La métairie dépendait du château. De loin le jardinier aperçut Martine et une autre paysanne. Celle-ci était accroupie auprès d'une vache blanche qu'elle trayait. Jasmin reconnut la marquise. Il s'embusqua dans un buisson et entendit le bruit de frelon bourdonnant que fait le lait en tombant dans le seau. La marquise, laissant la vache qui rentra seule à l'éta-

ble, se leva et courut vers le parc, suivie par Martine. Elles avaient la même taille, des bonnets clairs, des jupes courtes, les bras nus et des corsages semblables, en étoffe de Jouy. Jasmin se rappela avoir vu Martine dans une robe de M^{me} d'Étiolles; aujourd'hui la marquise prenait l'allure de la villageoise. Elles allèrent jusqu'au milieu du verger, puis se séparèrent. Jasmin vit le roi, en habit rouge, à une petite porte pratiquée près du bosquet de la salle des Marronniers. Martine revint sur ses pas. Alors Buguet la saisit au passage, la baisa avec violence sur le cou, à la gorge et l'entraîna, mi-pâmée, vers la ferme où il n'y avait qu'un petit vacher endormi au soleil.

En hiver, M^{me} de Pompadour arrivait dans son traîneau que conduisait un cocher costumé à la moscovite.

Dans le corridor elle jetait ses sabots, ôtait son toquet de fourrure, son manteau de loup-cervier et elle se précipitait vers les bûches du salon que Martine ranimait avec un soufflet en bois de cèdre.

— Quel froid!

Jasmin apportait les gros bouquets de roses de Noël.

— Elles sont charmantes, disait la marquise, distribuez-les dans toutes ces jolités.

Elle désignait les vases de Chine, les coupes en céladon, un singe en porcelaine. Les Buguet fourraient les fleurs dans ces choses élégantes, parmi les pots-pourris d'or qui sur les brèches blanches de la cheminée épandaient des odeurs de violettes et de muscades par leurs couvercles percés d'yeux.

— Vous avez du goût, disait M^{me} de Pompadour.

Le roi arrivait plus tard, avec une suite de car-

rosses, des seigneurs et des musiciens. Un remueménage agitait le château. Toutes les cheminées fumaient, la meute aboyait, faisait rage, les soubrettes égrenaient rapides les marches des escaliers et l'on voyait Piedfin, réveillé dans la chapelle, dégringoler vers les cuisines qui commençaient à s'éclairer des lueurs de graisses tombant sur les sarments rougis.

Jasmin entendait des bruits de vaisselle, d'argenterie, les sons des instruments qui s'accordaient.

Le soir, par une fenêtre, il apercevait en passant M^{me} de Pompadour debout au milieu de la salle de musique sous les petits lustres qui avaient l'air d'être tenus par les amours ailés voltigeant dans les bleus du plafond. Malgré les fatigues de la journée, en une robe jaune qui bouffait sur ses paniers, la favorite dansait devant le roi avec un seigneur en habit blanc tout brodé d'or et qui portait sur sa nuque un nœud violet pareil à un immense papillon. Ils levaient un bras en l'air et ils se donnaient la main par-dessus leur tête ; il semblait à Jasmin que leurs pieds glissassent sur les phrases cadencées que lâchaient la basse, le hautbois et les violons.

Il en parla à Martine au moment où ils allaient se coucher. La soubrette avait une robe de laine d'un gris pâle.

— Je pourrais danser comme Madame, dit-elle, mais je n'ai point d'aussi beaux ajustements.

Prise d'une inspiration, elle souffla la chandelle. La lune inondait la chambre. A sa clarté Martine parut habillée comme sa maîtresse d'une étoffe lamée d'argent. Elle jeta son bonnet. La nuit la poudra. Alors elle leva le bras, tendit une main à un cavalier invisible et de l'autre souleva légère-

ment un pan de sa jupe. Elle entama le menuet à la musique des rayons qui frôlaient les arbres du parc.

Jasmin et Martine vécurent ainsi dans un des plus coquets châteaux du monde. Leurs âmes peu à peu s'étaient assouplies et les plaies qui les faisaient saigner jadis s'effaçaient. Martine n'avait plus de tristesse ni de jalousie. Jasmin n'éprouvait plus de remords. Tous les deux étaient sous le charme de la marquise. M^{me} de Pompadour avait le secret de se faire adorer. D'une nature foncièrement froide, toute de calcul et d'ambition, elle savait pourtant, par mille grâces et inventions, retenir le roi, qui, égoïste, volage, ennuyé, hypocrite, avait besoin d'être charmé et séduit chaque jour. Heureusement que, pour suffire à ce qu'elle appelait ce « combat perpétuel », M^{me} de Pompadour était douée d'un tempérament extraordinaire d'artiste. C'était la plus délicieuse et la plus habile comédienne de son siècle. Si, pour rendre son corps voluptueux — car, ainsi qu'elle le disait à M^{me} de Brancas, les hommes mettent beaucoup de prix à certaines choses, — elle usait de philtres d'Orient et de régimes échauffants, qui lui prodiguaient la grimace de l'amour, elle trouvait dans son génie toute la vénusté d'une belle danseuse, la vivacité d'un poète, la raison d'un philosophe ; elle chantait mieux que M^{lle} Yel et, au clavecin, elle eût ému un bloc de marbre, tant son jeu était suave. Elle savait dire le conte libertin comme la Scheherazade des Mille et une Nuits, et voulait ôter au souverain jusqu'au souci de l'Etat. De cette agitation, qui torturait la favorite (car elle avait au cœur l'angoisse

de la disgrâce et aux lèvres le sourire assuré d'une reine), M^{me} de Pompadour gardait un désir de plaire et un besoin d'attirer. Pour Louis XV, elle s'était faite caresse, et, pour tous, en dehors des heures de tristesse et de terreur qu'elle cachait, elle restait caresse. Avec les serviteurs elle était douce et savait se montrer d'une familiarité enjouée.

Ce qui ravissait Jasmin, c'est que la Pompadour se plaisait au château. « Je suis comme une enfant de revoir Bellevue », avait-elle dit un jour en arrivant par l'allée des tillots. Là elle se livrait toute à la joie de posséder des vases en céladon et des figurines de Saxe, de cultiver des roses, d'être musicienne, d'écrire des choses flatteuses à ses amis, de lire les livres des futurs Encyclopédistes, quelque impromptu de Gresset, un roman de chevalerie, un manuel de droit public. Elle causait de longues heures avec Boucher ou Marmontel et parfois mandait son ministre Machault pour compléter une alliance avec l'Autriche contre le roi de Prusse qui l'avait appelée « Cotillon IV ».

La Pompadour avait converti le roi aux plaisirs de Bellevue. Fatigué des repas du Grand Couvert, il aimait les soupers fins du joli castel, et se plaisait au bosquet de lilas, sous l'Apollon en marbre de Coustou, à préparer lui-même son café sur une table chantournée. Les King's Charles de la Pompadour, Inès et Mimi, agitaient dans le soleil leurs grelots d'or et parfois s'élançaient furieux vers les moutons qui du verger gagnaient la ménagerie, en agitant par la grande allée leurs oreilles transparentes comme des coquillages et en sautant sur leurs sabots qui imitaient le bruit de la grêle. Louis XV et sa maîtresse menaient à Bellevue une vie que le marquis d'Argenson appelait méchamment « à pôt

et à rôt », mais qui les distrayait infiniment. Certains après-midi d'été, le roi vidait, à l'ombre des érables de Virginie, quelques flacons de vins de Champagne, dont il raffolait, et qu'on lui apportait de la glacière, puis il faisait la sieste dans la petite grotte, par les ouvertures de laquelle le monarque entrevoyait la cascade et les deux nymphes de Pigalle. A d'autres saisons Louis XV forçait le cerf dans les bois de Meudon et annonçait son retour en faisant jouer par les cors la Fanfare de la Reine, composée par M. de Dampierre, gentilhomme des chasses.

Jasmin et Martine entretenaient avec les autres serviteurs de la marquise de bonnes relations de camaraderie. Le caractère de Buguet le faisait aimer de l'heyduque aussi bien que du surtoutier, du délivreur et du maître queux. Flipotte avait oublié ses premières préventions contre le jardinier. C'était d'ailleurs une excellente fille, un peu libertine et volage, mais que voulez-vous ?

— J'ai un cœur mobile comme le vif argent, avouait-elle.

Flipotte n'était point de ces soubrettes qui feignent des langueurs et des évanouissements comme leurs maîtresses, qui s'imaginent aux antipodes aussitôt qu'elles sont à Grenelle et se croient les plus fines jolivetés des hôtels de leurs patrons. Elle était rustique et gaie, ce qui plaisait à Martine. Cependant elle conservait l'habitude de médire de la marquise, parlait de cantharides dont usait la favorite pour se rendre plus chaude auprès du roi :

— L'autre fois, elle affirma à M^{me} du Hausset que Sa Majesté la trouvait un peu macreuse.

— Macreuse? interrogea Jasmin.

— C'est du gibier de carême, d'un sang très froid, répondit Agathon.

— Comme celui des poissons, s'écria méchamment Flipotte.

Elle ajouta que la Pompadour se fanait, qu'elle prenait du pavot pour dormir et du quinquina, que ses seins deviendraient bientôt pareils à des vessies, surtout à cause de ses fausses couches.

Jasmin protesta. Il revoyait toujours la marquise telle qu'elle était apparue à Sénart, huit ans auparavant, et ne s'apercevait pas des artifices de toilette, qui, suivant un petit maître, eussent réveillé des yeux morts, fait renaître des dents, embelli des cadavres, ranimé des squelettes.

— Sais-tu, dit-il à Flipotte, qu'un laquais fut naguère condamné au carcan et aux galères pour avoir dit des sottises de sa maîtresse?

— Je ne dis point des sottises, mais la vérité, se récria Flipotte.

— La vérité! fit Jasmin en haussant les épaules.

— Qu'en sais-tu, toi? Moi je la vois partout, même sur la chaise percée!

— Dégoûtante!

— Crois-tu qu'elle n'y va point? Surtout les jours où elle prend de la poudre des Chartreux.

— La poudre des Chartreux fait faire des évacuations surprenantes, conclut Piedfin avec onction.

Martine s'amusait des réparties si salées pourtant de Flipotte. Ensemble elles complotaient des farces à Piedfin, lui envoyant des billets doux, signés de noms inconnus, qui flattaient la vanité du marmiton et le faisaient se noircir les sourcils de fusain et se regarder avec plus de complaisance dans les miroirs.

Agathon avait pris en amitié un jeune négriillon, offert par un amiral à la marquise, et qui, le regard atone et le front abruti, pouvait à peine tenir avec quelque élégance un parasol. Le cuisinier donnait à son jeune ami des dorioles, il récoltait pour lui les fonds des tasses de chocolat, lavait ses vestes de drap avec une décoction de feuilles de lierre, ainsi que cela se pratique dans certains couvents pour les robes des moines.

— Tu as dû adorer la Vierge Noire à ton monastère? demanda Martine au défroqué.

Agathon répondit:

— Cela ne vous regarde point. Je catéchise ce jeune Africain et lui apprend à aimer Dieu et à se mettre en garde contre les tentations du diable et celles des filles d'Eve.

Parfois les valets et les gardes organisaient des repas pendant l'absence des maîtres. On s'installait près du réservoir, où Jasmin mettait rafraîchir les bouteilles, ou dans le bosquet vert, ou dans le cabinet de treillage. Les gens se couchaient sur l'herbe, les femmes près de leurs maris, les amants près de leurs maîtresses, Flipotte à côté du plus bel homme et Piedfin tout seul.

Le marmiton préparait la cuisine en plein air. Il joignait les mains au-dessus des marmites et apportait les plats comme s'il eût présenté le bon Dieu. Flipotte se moquait de lui. Il rougissait sans rien dire, puis, aussitôt les convives assis autour des plats, il racontait son goût pour le théâtre, un goût que tous lui connaissaient pour l'avoir surpris souvent à répéter devant le miroir des cheminées le tic des acteurs. Il récitait des fragments d'Athalie.

— Fallait te faire comédien ! lui dit Martine.

— Hé ! Ce métier n'est point assez bien vu du ciel ! Et le comédien n'est pas assez indépendant vis-à-vis des gens du parterre. S'il arrive qu'il se moque d'eux, les gentilshommes de la chambre le font emprisonner au For l'Evêque !

Un jour le défroqué prétendit organiser une collation auprès de la statue représentant M^{me} de Pompadour en déesse de l'Amitié, qui se trouvait dans un bosquet à droite de la grande allée. Cette statue, exécutée par Pigalle et d'une ressemblance parfaite, était vêtue d'une tunique flottante. La marquise appuyait une main sur son cœur, montrait un peu de sa poitrine, et, par une fente, un peu de sa jambe. Jasmin la contemplait chaque matin à la lueur de l'aurore. Il voyait le sein palpiter, l'épaule rosir, le sourire animer le marbre.

A la proposition de Piedfin, il redouta les plaisanteries que la valetaille ne manquerait pas de décocher à l'élégant chef-d'œuvre. Il déclara que la place n'était point bonne. Mais Agathon prit un malin plaisir à insister :

— Pourquoi pas ? dit-il. L'endroit est délicieux et notre maîtresse présiderait à nos ébats !

— Cela n'aura pas lieu, affirma Jasmin.

— Je ne te comprends vraiment pas plus qu'un capucin ne comprend le latin, répliqua le défroqué avec un sourire méchant.

EUGÈNE DEMOLDER.

(A suivre.)

REVUE DU MOIS

ÉPILOGUES

Herbert Spencer. — Ce qui reste de Mallarmé. — Les trois Anarchies. — « Ma Vérité ».

Herbert Spencer. — Est-il vrai qu'il était presque inconnu en Angleterre et que sa mort n'y a été qu'un tout petit événement? Les journaux nous l'ont affirmé, mais cela est incroyable. Je voudrais avoir là-dessus l'opinion de M. Edmund Gosse ou celle de M. Ernest Newman. Avaient-ils l'impression que Spencer fût ou ignoré ou dédaigné? Il faudrait encore savoir si c'était du peuple, ou des classes moyennes ou des hommes cultivés. Et si cela est exact, même partiellement, ne faudrait-il pas encore se demander à qui la faute, et si ce ne sont pas les écrivains eux-mêmes qui seraient responsables de l'absence de gloire où aurait vécu le premier d'entre eux? Le peuple ne connaît rien directement que son journal. Il ne peut pas plus, Anglais, lire Spencer, que, Français, lire Taine. C'est au journaliste à faire son éducation intellectuelle. En France, le journaliste n'y manque pas. Soyons justes: pour un grand écrivain qu'il méconnaît ou qu'il hafoue, il en célèbre dix avec abondance et avec enthousiasme. Souvenons-nous, si c'est encore possible, de feu M. Larroumet qui trépassa, il y a quelques mois. Qu'était-il de son vivant? Rien du tout; un des quinze ou vingt normaliens qui n'ont pas encore pu, à eux tous, faire oublier l'infiniment oubliable Sarcey. Que devint-il, au lendemain de son trépas? Un grand homme. Je crois que je n'oublierai jamais un certain article où Larroumet était comparé à Goethe, à Balzac. Cela faisait rougir comme une mauvaise photo-

graphie obscène. Le peuple anglais est peut-être privilégié : il ignore les Spencer, mais cette ignorance a rarement à s'exercer ; il ignore les Larroumet, et cela lui tient le cerveau propre.

Non pas que je méprise un M. Larroumet. C'était un journaliste honorable, un professeur honorable, un fonctionnaire honorable, un académicien honorable, et un mauvais écrivain : cinq motifs d'estime ; mais je compare deux incidents, et je trouve que si l'un n'a rien de glorieux pour le peuple anglais, l'autre ne l'est guère plus pour le peuple français. Il vaut mieux ignorer que de savoir mal. Ce gentleman qui se montra ahuri quand on lui affirma qu'Herbert Spencer était un grand philosophe est moins affligeant que ce bourgeois qui vous dit : Hein ? Larroumet ? Les maîtres s'en vont !

Si le journal anglais est une école d'ignorance, le journal français est une école de badauderie.

Mais ce Spencer, dont nous avons lu les louanges rédigées par tant de gens qui n'avaient jamais ouvert ses livres, était-il vraiment le génie transcendant dont la presse a donné l'image multipliée ? Que reste-t-il de lui, en somme ? Il reste d'abord, cette borne qu'il a plantée, en tremblant, aux limites du connaissable. Cette borne, acte de piété prudente, me gâte les perspectives de la philosophie spencérienne ; j'en vois l'ombre se projeter sur les paysages de la connaissance : est-ce un cube de pierre ou une bible ? Il n'y a ni connaissable ni inconnaissable. Tout est inconnaissable, mais ce qui l'est le moins est précisément ce que Spencer mettait en dehors de nos atteintes. L'inconnaissable, en fait, est fort connu : c'est le domaine religieux. Laisser ce domaine à la disposition du peuple, rien de plus sage ; mais il vaudrait mieux appeler les choses par leur nom vulgaire, imiter jusqu'au bout les attitudes de Descartes ou de Gassendi. L'inconnaissable, terrain admirable à bâtir des églises : DEO IGNOTO.

Bien à l'abri derrière son terme, M. Spencer, lui aussi, traça les plans d'une église et, lui aussi, mais dans le

connaissable, disait-il, fonda une religion, celle du progrès indéfini. Nous avons déjà vu cela dans Condorcet, mais la sottise de ce bon philosophe tournait à vide ; Spencer jeta entre les meules l'idée d'évolution. Le moulin donna un temps d'abondante farine : toutes les intelligences en furent nourries.

L'idée d'évolution n'est pas une chimère, quand on la conçoit purement mécanique, c'est-à-dire quand on se garde de lui donner des buts moraux ou bienfaisants. Spencer n'eut pas cette prudence. Il crut que l'évolution évoluait vers le bien, vers le bonheur : et revoilà les contes à endormir les petits enfants. C'était, a dit assez durement M. Th. Ribot, un optimiste anarchiste. Pour lui la vie possédait en soi une vertu d'organisation spontanée qui devait nécessairement s'épanouir un jour en une fleur de perfection. Mais cette perfection, il la confondait avec la complexité. Or, la marche de la nature est différente. La complexité n'est pour elle qu'une étape vers la simplicité. A mesure qu'elle écrit, elle efface.

Anarchiste, cela doit s'entendre ici : partisan d'un État à pouvoir restreint, d'une constitution infiniment libérale, ami de toutes les initiatives individuelles, ennemi des Lois, c'est-à-dire de la tyrannie. Cet anarchisme, qui devient rare, est le rêve public ou secret de tous les esprits ; mais c'est un rêve : le citoyen jouit d'être tyrannisé. Optimiste, M. Spencer l'était jusqu'à la saturation. Cet état est contraire à l'esprit scientifique ; il n'y a de science véritable que chez celui qui oublie même qu'il est un homme. Le désintéressement doit aller jusque-là. Herbert Spencer se confina dans son humanité ; il voulut concilier le sentiment et la raison, faire avec ces deux éléments une sorte de sentimentalisme raisonnable où comme à un abreuvoir commun, tous les hommes seraient venus se désaltérer. « Sa philosophie, dit un de ses admirateurs, est essentiellement pacificatrice. Elle cherche à réconcilier l'expérience avec l'a priori, la science avec la religion. Il a voulu terminer le conflit tragique et éternel du cœur et de la rai-

son. Et s'il n'y a pas réussi de façon à décourager l'esprit humain d'un nouvel effort, il lui reste, du moins, l'honneur d'avoir tenté, avec presque tous les maîtres de la pensée, cette difficile et haute entreprise (1). » M. Henry Michel s'abuse. Les vrais maîtres de la pensée ont toujours dédaigné de mettre la main à ces combinaisons adultères; et leur tâche éternelle est, au contraire, d'accentuer cruellement ce conflit, et, cependant qu'ils compatissent à la sentimentalité des hommes, de leur en montrer, d'un doigt ironique, le ridicule.

Spencer n'avait pas le sens du ridicule; c'est à-dire qu'il manquait de géométrie dans l'esprit. Il accumulait des objets disparates de forme, de poids et de volume; il additionnait des bœufs et des autruches avec l'avidité et la sérénité de ces avarés à qui tout est bon, qui fait nombre. Son sens critique était des plus médiocres.

Mais son intelligence était vaste. C'était un immense palais sans art et sans goût où il entassait les faits dans les armoires; de temps en temps, il en dressait l'inventaire. C'est ce qu'il appelait faire la synthèse des connaissances humaines. La race est terrible: à trois siècles de distance, avec une méthode qui simule la rigueur théologique, il refaisait l'œuvre de Bacon.

Au commencement du dix-septième siècle, des hommes purent profiter beaucoup à l'œuvre de Bacon; à la fin du dix-neuvième; celle de Spencer fut un réservoir immense de science. Les faits systématisés sont utiles; ils le sont moins que les faits libres, ceux que l'on choisit soi-même, mais quand on sait lire, quand on est capable de doute, des travaux comme ceux de Spencer sont providentiels. Ils m'ont donné de grandes joies et j'en ai gardé pour ce grand homme (tout de même, c'est un grand homme) une profonde reconnaissance. J'ai un petit cahier de notes tiré des *Data of Ethics*, qui fut longtemps pour moi un préservatif contre les mauvaises pensées, c'est-à-dire contre le rationalisme. Spencer était naturaliste, comme

(1) *Le Temps*, 11 décembre.

Bacon, et, comme lui, collectionneur. Oubliez le catalogue et regardez dans les vitrines : c'est un beau musée.

Ce qui reste de Mallarmé.—Les symbolistes de la première heure commencent à publier leurs souvenirs. Certains sont sans bienveillance pour Mallarmé; et cela m'a fait songer à chercher ce qui reste de Mallarmé, je trouve :

1° Des poèmes en prose aussi beaux que ceux d'Aloysius Bertrand et parfois que ceux de Baudelaire;

2° Des vers presque égaux aux plus divins de Baudelaire et nouveaux, d'une originalité évidente, des vers mallarméens;

3° Des traductions telles que seules peut-être entre toutes les traductions, le Milton de Chateaubriand excepté, elles donnent la sensation nette de l'original;

4° Des critiques sagaces, pleines d'idées ténues, mais très personnelles;

5° Une influence d'art et de pensée sur nombre de bons esprit qui apprirent de lui à cultiver leur personnalité propre;

6° L'exemple d'une vie digne, d'une âme dédaigneuse des biens mal acquis, d'un esprit dédaigneux des approbations médiocres.

Les trois Anarchies. — Il y a encore des anarchistes. Ils semblent réactionnaires. A moins que, sous ses trois formes présentes, l'anarchie ne soit éternelle.

Il y a celle des intellectuels, qui réclament la liberté de tout dire, tout écrire, tout figurer : journaux, revues, livres, tableaux, estampes, statuaire, théâtre, etc. Cela ne va pas plus loin, car l'intellectuel vrai a réalisé toute son idée, quand il a dit son idée.

Il y a celle des malins, des filous, des fraudeurs, des gens qui filent entre les mailles, trouvent moyen de vivre libres dans une société pleine de pièges, comme des serpents ou des loups dans un bois plein de collets. Satisfaits de leurs ruses, inquiets pourtant, ils se réjouissent violemment dans leurs tanières ou leurs hôtels, cambrioleurs, financiers, politiciens, maraudeurs, contrebandiers, pirates, etc.

Il y a celle des simples qui, nourris de lectures bizarres ou de paroles extravagantes, attendent, menaçants, la réalisation matérielle, tangible, de la doctrine, et parfois essaient d'en pratiquer les principes ou d'en hâter l'accomplissement par la terreur. Quelques-uns acceptent le martyre : état d'esprit des premiers chrétiens, de ceux qui n'avaient pas encore la croyance à la vie future. Ce sont des émotifs.

« **Ma Vérité** ». — Le raisonnement de Stirner : « Ma vérité est la vérité, » ne me déplaît pas. C'est de l'idéalisme pur. Quand deux partis s'enragent à répéter cet aphorisme impudent, après avoir bien crié, ils en viennent aux coups, nécessairement, et la solution se dessine. C'est la guerre civile qui pose le dernier trait, achève la figure. Le parti vaincu se cache, emporte son erreur avec lui. La vérité triomphe toujours, car la vérité, c'est ce qui a triomphé.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

William Ritter : *Fillette slovaque*, « Mercure de France », 3 fr. 50. — F. A. Beyerlein : *Iéna ou Sedan*, traduit par Joseph Schroeder et P. Bruck-Gilbert, Tallandier, 7 fr. — Paul Bru : *L'Insexuée*, Flammarion, 3 fr. 50. — Jean Reibrach : *La Nouvelle Beauté*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — M. A. Monnet : *Pour être adorée*, Plon, 3 fr. 50. — Gaston Charles : *A chacun sa chimère*, Ambert, 3 fr. 50. — Albert Faure : *La Clé des Carrières*, Stock, 3 fr. 50. — François de Nion : *Bellefleur*, Fasquelle, 3 fr. 50. — André Lichtenberger : *Monsieur de Migurac*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — A.-J. Dalsème : *L'Orgueil de la chair*, Ambert, 3 fr. 50. — Henry Kistemaeckers : *Le Marchand de bonheur*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Marguerite Rolland : *L'Embâcle*, Simonis et Schmitz, 3 fr. 50. — Camille Lemonnier : *Comme va le ruisseau*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Georges Bonnamour : *Marie et Marthe*, Plon, 3 fr. 50. — Jean Dalvy : *Protestante*, Dujarric, 3 fr. 50. — Louis Létang : *La Muette*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Ernest George : *La Libératrice*, adapté par Fay Petit, Tallandier, 3 fr. 50. — Léonide Andreieff : *Le Gouffre*, traduit par S. Persky, Perrin, 3 fr. 50. — G. Rovetta : *Loulou*, trad. par Albert Lecuyer, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Heimberg : *Le Roman d'une Orpheline*, traduit par V. Tissot, Hachette, 3 fr. 50. — Sanborne Gama : *Cœurs saignants*, Messein, 3 fr. 50. — Docteur Mardrus : Tome XIV du *Livre des Mille nuits et une nuit*, Fasquelle, 7 fr.

Fillette slovaque, par William Ritter. Une petite fille, pieds nus, s'en va loin de son pays natal pour gagner sa dot. Elle veut épouser un beau garçon de son village, parti, de

son côté, pour chercher à mériter sa plume de coq, son brevet de vaillant champion de toutes les libertés masculines. Elle est très honnête, très douce, très blonde, mais il est bien coureur, lui, le fiancé, bien brutal, brun et sauvage, sans autre idée que la volonté de sa force. Elle sait qu'il n'est pas fidèle, qu'il ne le deviendra jamais. Elle s'est imposée à lui par son apparence de faiblesse qu'il aime à protéger. Il la respecte surtout parce qu'il ne la désire pas. C'est un trop menu gibier pour un tel chasseur. Alors, on travaille chacun en s'attendant et cela pourrait finir en idylle banale : « Ils eurent beaucoup d'enfants de retour au village », l'idylle que tous les poètes et tous les musiciens ont chantée. Mais voici que, durant ses monotones travaux de servante chez la vulgaire M^{me} Wieland, une Viennoise préoccupée à la fois de mauvaise cuisine et de meilleure hygiène, car elle fait laver perpétuellement sa maison où grouillent de très sales gamins, le cerveau de la petite slovaque est illuminé par la glorieuse apparition de sa propre nationalité, une affiche, dans une rue, qui rayonne comme un drapeau. Cette affiche d'une exposition prochaine représente, non pas celui qu'elle aime, mais le portrait de celui qu'elle aimerait dans son fiancé sice garçon pouvait être tendrement amoureux, tout pareil, de l'âme, au regard de l'image. C'est un jeune Slovaque : « à vrai dire un Juro bien un peu idéalisé, bien un peu affiné, mais Juro tout de même pour son cœur, portant avec une rare élégance le vrai, l'intégral costume de sa race. » Elle obtient de son promis, venu chez M^{me} Wieland, en visite pour lui faire admirer sa cocarde, sa plume nouvelle de beau coq émancipé, le morceau de l'affiche qui... lui ressemble. Et Juro éloigné, elle s'aperçoit que c'est de moins en moins lui qu'elle aime dans le portrait de ce Juro idéal. L'image grandit, dévore de plus en plus la réalité, s'empare de tout le cerveau de cette petite contemplative qui aurait pu jouer, en France, les frères Bernadette de Lourdes et arriver, avec quelques ruses d'hystérique, à voir mieux qu'un futur mari dans la silhouette d'un homme en papier ; peut-être un amant ou un dieu. L'image finit par diriger cette enfant. Elle la conduit aux pires des illusions et aux plus farouches renoncements. Engagée comme servante dans une auberge de comédie qui fait la joie de l'exposition de Prague, elle est l'innocente coquette de ce rustique théâtre où l'on boit les vins capiteux aux sons des violons roucouleurs d'un musicien épris d'elle, sans aucun espoir. Comme la vierge, elle attend le Messie annoncé, elle demeure sous l'étoile de son

mystère, rien ne peut la distraire de son amour pour le Juro idéal, et, enfin, récompensée de sa folle constance, elle apprend qu'il existe ! C'est bien un jeune homme de sa nation qui a posé pour ce portrait merveilleux. Il ne s'appelle pas Juro, mais Janko. Le pauvre musicien lui révèle tout cela en immolant sa propre passion au bonheur futur de son ami, Janko, le forestier, et il va trouver ce Janko, lui porte la nouvelle délicieuse : « Tu es aimé par une belle jeune fille qui ne t'a encore vu qu'en peinture... que sera-ce quand elle te verra bon et beau, tel que tu es ! » Ce roman, dont tous les chapitres sont précédés d'une rapide ouverture musicale et qui est construit selon toutes les règles du meilleur art symbolique, est cependant une scrupuleuse étude de mœurs, ce qui prouve qu'on peut écrire un poème pour autre chose que le plaisir d'assembler les jolis fragments d'une symphonie populaire. On y découvre la vie provinciale de Vienne, la tyrannie des juifs de l'Autriche, des humbles juifs toujours persécutés, la fantaisie des bohémiens pillards ou grands seigneurs, la douceur du peuple tchèque, la profondeur limpide de ses croyances, l'ingénuité de sa manière de souffrir, toutes les coutumes slovaques qui sont à la fois slaves et hongroises sans la duplicité russe. C'est aussi une belle action, ce livre : « Le turc peut passer et tout raser, le grand soleil magyar tout incendier de sa clarté. Une ou deux fleurs bleues poussent encore et malgré tout. Et nul pays n'est plus que le pays slovaque propice et apaisant aux âmes altières et lasses puisque même les ruines y sourient de ce sourire bleu des yeux de Janko », ce Janko, petite âme slovaque très pure à qui l'on dédie cette histoire. Les épigraphes musicales de chaque chapitre sont tirées des recueils de mélodies populaires tchéco-slovaques de M. Kaska et de M. Karel Kovarovic, tous les deux édités par M. Urbanek à Prague.

Iéna ou Sedan, par P. A. Beyerlein. Un gros, très gros roman, deux volumes traduits de l'allemand par Joseph Schröder et P. Bruck-Gilbert avec une préface de Pierre Baudin. A l'ombre de la barricade sacrée, M. Pierre Baudin écrit de très belles phrases : « Parce qu'il voit des chefs inconscients et qui méconnaissent la grandeur à venir du peuple, l'officier allemand qui a écrit ce livre porte à sa patrie la plainte de son âme éplorée. Combien plus âpre et plus forte devrait être la plainte de l'officier français qui nous verrait souffrir des mêmes maux ! » Le malheur, et je m'étonne que M. Pierre Baudin ne l'aperçoive pas tout de suite, c'est

qu'un officier français ou allemand écrivent bien ou mal des romans sur des cas exceptionnels que les bons lecteurs, allemands ou français, s'imaginent être la généralité. Par métier je ne crois pas à la sincérité du romancier, pas plus qu'à ses scrupules. Nous avons dans l'armée française des tas d'écrivains charmants, légers, blagueurs, qui sont très fiers de donner leur démission pour un duel de presse ou un scandale de garnison. Ce sont de très mauvais soldats. Ils l'avouent eux-mêmes puisqu'ils éprouvent un immense soulagement à quitter l'épée pour la plume. M. Baudin parle de la contagion socialiste dans sa préface. Elle existe encore plus en Allemagne qu'en France, mais en supposant que ce soit un péril effroyable pour toute autorité, cette contagion, elle se répandrait moins si elle n'avait pas les bons romanciers pour principaux agents. Les doctrines socialistes, sans le piment d'une intrigue ou les péripéties d'un drame, seraient un mince régal littéraire. Le plus sûr moyen de frapper l'intelligence des foules, c'est de leur montrer les raisonnements déguisés en folies. Plus il y a de grelots mieux, on entend, et plus on exagère et plus on a raison. Le livre de M. Beyerlein : *Iéna ou Sedan*, est un roman selon la formule naturaliste, une étude de mœurs fort bien faite au double point de vue de l'art et de la vérité en marche, c'est-à-dire du possible à prévoir. On peut toujours fabriquer de la vérité chimiquement pure avec de la déduction logique littérairement conduite à ses dernières extrémités. Si ce n'est pas vrai, c'est vraisemblable et cela suffit pour la réalisation d'une belle œuvre. L'auteur prend le soldat Franz Vogt au sortir de son village et le mène par toutes les étapes militaires au geste fatal du révolté, de l'homme libre. Ce pauvre paysan, qui va de prison en prison et recommence son dur calvaire de soldat au moment où il espérait s'en retourner chez lui, est le type du brave allemand patient, honnête, et un peu bien rêveur. Il ne réclame pas, il subit et quand il soufflette un de ses supérieurs, c'est encore plus pour vengerson voisin que pour se venger lui-même. Il nous intéresse par sa douceur, nous attendrit par sa longue résignation. Et l'armée allemande défile devant lui tout entière avec ses ombres et ses lumières, ses qualités et ses défauts, la morgue de ses officiers nobles, la bêtise de ses sous-officiers, l'ignorance de certains instructeurs, la lourdeur massive de sa discipline. Une tristesse envahit le lecteur sous la pluie de ces détails très circonstanciés et à lire ce rapport méticuleux, d'apparence sans fiel et sans haine personnelle contre les hommes cou-

pables de toutes ces brutalités, on reconnaît que cet écrivain-là est d'une excellente race d'écrivains, supérieur aux amateurs de ces sortes de scandales, écrivant d'abord pour l'art d'écrire; mais si c'est là de bonne littérature, rien ne nous prouve la solidité de sa documentation. Un excellent romancier est seul maître de la dose de convenu qu'il lui plaît d'employer pour arrondir les angles des choses, les polir selon la formule de son art. Il y a un superbe chapitre sur la mort d'un soldat du train qu'une vieille femme compatissante, gardienne d'un château royal, recueille et installe dans le lit même destiné aux hôtes princiers, et cela est d'un effet très saisissant en temps que roman; cependant l'auteur affirmerait-il que les concierges des véritables châteaux royaux d'Allemagne, si jaloux et si farouchement attachés aux souvenirs d'or de ces maisons qui sont leur gagne-pain, en feraient comme il est dit pour l'ami du pauvre Vogt? Les brutalités qu'il nous mentionne sont-elles toutes si révoltantes et n'excuserait-on pas volontiers l'officier amateur de chevaux, énamouré de ses bêtes au point de frapper jusqu'au sang un garde d'écurie qui a laissé pendre à son attache la belle « Dornroschen »? Est-ce qu'en Allemagne ou en France, où j'ai vu un ordonnance roué de coups parce qu'il avait frotté la plaie d'une jument couronnée avec de la poudre de chasse, nous serions tellement assoiffés de dignité sociale que nous ne pourrions, de loin en loin, prendre la revanche animale sur toutes les stupides mesquineries du procédé humain? Sommes-nous donc tous si avilis et si lâches que nous ne pouvons pas supporter que l'un de nous remonte, d'instinct, jusqu'à ses ancêtres, les fauves, en défendant sa bête domestique, c'est-à-dire son vrai petit, contre cet autre domestique tellement plus ignoble, l'homme sournois? A côté des mâles, officiers, sous-officiers et soldats, M. Beyerlein nous exhibe aussi leurs femelles, toutes plus ou moins victimes de la discipline ou de la mauvaise conduite de leur seigneur et chef. Oh! oui! La vie est bien la même partout et que voilà donc un beau sujet de stupeur! Les femmes sont amoureuses, trompeuses, victimes ou complices, et il en ira ainsi jusqu'au bout des sociétés, si le monde a jamais une fin. Les philosophes ont cessé de s'étonner dès le début de ce monde et c'est précisément ce qui fait leur force. *Jéna ou Sedan?* C'est en effet la même chose, allez, et il demeure entendu, sans qu'il soit besoin de crier, d'écouter des lieutenants Bilse ou des capitaines Beyerlein que rien n'est scandaleux pour un peuple comme d'être le plus puissant.

Vous êtes de très malheureux vainqueurs, embarrassés de vos victoires comme d'une armure trop pesante qui commence à vous rompre les os. Comme les grands *Marsiens* trop perfectionnés de Wells, vous périssez peut-être à cause des infiniment petits; le microbe du socialisme se glisse à vos jointures, pénètre vos ferrailles et trouve enfin la chair sous vos écailles de métal. Et c'est peut-être bien parce que vous avez bu un sang quelque peu pourri... que vous mourrez! Mais ce n'est pas le moment de nous vanter de cela et de nous enorgueillir de voir nos ennemis malades de toutes nos pestes. « Il (le corps des officiers allemands) rappelait en cela les militaires du second empire français qui, confiant dans la routine qui s'était brillamment confirmée en plusieurs campagnes, étaient allés, en se bandant eux-mêmes les yeux, au-devant de l'écrasement de Sedan ». Allons, tant mieux! Si un officier allemand voit, à cette heure, les officiers français courant aux obus les yeux bandés, c'est que tout n'est pas perdu pour la vieille cause de la chevalerie! Nos écrivains à nous fusillent assez nos généraux par derrière (et quand ils sont déjà morts depuis longtemps), pour que nous puissions être fiers de ce brevet de bravoure délivré par l'adversaire M. Baudin, qui confie ces pages aux officiers français, a raison de leur faire étudier ce livre sous le rapport de sa modération dans les injures. En Allemagne on s'efforce encore à de certaines réserves, mais en France, quand un soldat reçoit une gifle ou que l'on met un braillard aux arrêts, nous sommes déjà tous prêts à revendre l'Alsace et la Lorraine! Oui, nos ennemis sont bien malades, nous leur avons communiqué le goût de la délation outre frontière. Ils savent maintenant qu'on peut parler sous les armes! Ne nous réjouissons pas de cette victoire inespérée. C'est la plus honteuse de toutes, celle du microbe sur le grand Marsien, celle de la corruption, je dirais celle des Sans-Patrie, si j'avais la coutume baroque des Naturalistes de daigner *enrégimenter* ces gens-là.

L'Insexuée, par Paul Bru; **La Nouvelle Beauté**, par Jean Reibrach; **Pour être adorée**, par M. A. Monnet, **Chacun sa chimère**, par Gaston Charles; **La Clé des Carrières**, par Abel Faure. Maintenant, hâtons-nous de rentrer à Paris, en France, où des romans plus spécialement gais nous attendent. Ce ne sont plus les idylles d'amour, les naïfs refrains populaires, ou les malheurs d'une armée trop heureuse qui exaltent jusqu'à l'art du symbole ou de l'exagération naturaliste nos romanciers férus d'autres beautés, sinon

de vérités consolantes. A Paris, nos livres ont la fièvre, ils ont la fièvre d'hôpital, ils sont grelottants, osons même dire qu'ils commencent à se contaminer les uns les autres, à *s'avarié*, comme dans une simple petite classe. *L'Insexuée*, c'est encore une histoire de clinique, il s'agit encore d'améliorer ou de détruire les sexes, ce qui est souvent synonyme. A ce triste sujet, si encombrant, je dois et je ferai des excuses à l'auteur de *la Grappe*, M. Landay; lui au moins parlait d'une femme du peuple et il avait le droit d'être peuple. Novice encore dans le sport de l'*avarié*, il disait des choses simples beaucoup plus près de l'indignation sincère que les phrases des rhéteurs mondains, médecins pour rire, très pressés de plaire quand même et alambiquant le noble besoin de la repopulation avec un autre, moins noble. *L'insexuée*, c'est une pauvre jeune fille devenue jeune femme sans espoir d'aucune maternité, parce que son jeune époux, un charmant jeune homme, héritier d'une grande maison commerciale, est resté chaste trop longtemps. Je vais tâcher de vous expliquer un peu plus scientifiquement son cas en empruntant quelques transparentes métaphores à M. Brioux, qui possède le tour de main en ces sortes de matières. Je cite sa lettre-préface :

« Dans *les Avariés*, je n'ai parlé que des ravages sociaux de la syphilis et j'ai eu tort. L'autre maladie vénérienne, moins tragique d'aspect, peut avoir des conséquences aussi graves, frappant, elle aussi, des innocentes qu'elle amène trop souvent de la chaise longue à la table d'opération. Cette seconde avarie est d'autant plus dangereuse qu'elle est moins redoutée. Les jeunes gens la considèrent même comme un accident dont on plaisante ou comme un certificat de virilité dont on se glorifie. Vous comprenez donc, monsieur et cher confrère, le plaisir que m'a donné la lecture de votre roman. Avec votre compétence et votre talent vous montrez le mal méconnu... etc., etc. »

Il s'agit donc de ce mal méconnu, « mal que le ciel en sa fureur », « tous n'en mouraient pas mais tous étaient frappés », qui couche sur les tables d'opérations la trop sensible Simone, femme légitime de Raymond Morel. Elle devient *l'insexuée*, la folle qui berce des poupées ne pouvant plus prétendre bercer des enfants. Et le jeune mari fait la noce parce qu'il faut bien oublier, surtout quand on est cause de toutes ces catastrophes.

Dans la *Nouvelle Beauté*, M. Jean Reibrach nous fait assister à la lutte de l'ancienne femme contre la nouvelle. Une

jeune femme socialement consacrée aux misères de ce monde, belle, jeune, riche, soignant les pauvres, les filles-mères surtout, maniant le code pharmaceutique aussi bien que l'automobile, sportive enfin, et capable de comprendre l'union libre et les ouvrages de M. Brioux. L'ancienne femme est une mondaine éprise de chiffons, de bijoux et d'adultère. Ce qui s'en suit est à peine croyable. Marsanne, le peintre, préfère d'abord l'ancienne, puis il s'éprend de la nouvelle, bref il les désire toutes les deux. Mais il y a le couplet final : « ... le frisson des races enchaînées qui s'éveilleront à la lumière, le divin désir, préparant l'éclosion d'une fleur nouvelle au champ de leur amour, où des moissons germaient à l'infini ». Ça sent un peu Zola, mais pas trop la pharmacie. Un seul chapitre nous explique pourquoi les filles-mères seront encore très nombreuses malgré leur nouvelle beauté ! Et ce chapitre ne manque pas de grâce.

Dans *Pour être adorée*, ou les luttes de la femme, nous voyons notre Eve future transformée en actrice. Elle sort de sa province, chante devant le directeur de l'Opéra qui l'engage séance tenante. Cent mille francs dans le gosier ! Mais elle méprise l'homme, l'amour, le mariage... et finit par épouser un député qui s'est vendu à une vieille folle pour une modeste somme. Pas de clinique, mais l'odeur, très entêtante, d'une chambre à coucher de morphinomane. La vertu triomphe. (Il est si difficile de trouver un dénouement neuf !) Eve sympathique, mais bien trop née coiffée.

Dans *Chacun sa chimère*, roman qui, entre parenthèse, ne finit pas, reste sur un accord vague comme une mélodie se perdant en fugue, on voit le juif, le juif royal ainsi que l'on prononcerait le tigre, ayant posé sa patte sur notre Eve future et en faisant une machine à plaisir, un mannequin à toilette n'aimant ni son mari ni ses amants. Ce serait sportif sans inconvénient, si le juif sentimental ne pointait en la personne d'Abel Tréal qui s'énamoure d'une Marie Monique, une mystique noble, Marie Monique de Balsan.

La *Clé des Carrières* nous décrit les tribulations d'un pauvre diable de bachelier qui ne parvient pas à gagner sa vie, parce que cette clé du bachot qui ouvre toute les portes ne rencontre aucune serrure digne d'elle. Si, vers la fin, l'honnête garçon succombe à la tentation de fuir la vertu par une porte de derrière, chez un député. Le député abonde quand il s'agit de dénouements malpropres.

Et voilà, en cinq volumes très différents les uns des autres,

le bilan de notre littérature française ultra-moderne. Il est certain que les jeunes gens de lettres, dont quelques-uns sont déjà vieux, vont nous créer, de chic, toute une société qui, plus tard, sera peut-être copiée par la vraie, comme le fut celle de Balzac, et il est peut-être dangereux de s'imaginer qu'on sera obligé d'en faire partie, maintenant ou plus tard. Il me semble impossible que tous les hommes soient *avariés*, toutes les femmes insexuées, doctresses, sportives, adultères ou épousent des juifs sans l'excuse de l'amour. Et, chose autrement grave, si les garçons instruits ne peuvent plus que devenir des malfaiteurs politiques... ou irons-nous, mon Dieu, pour entendre chanter une jolie petite romance sentimentale qui nous remette le cœur en place!

Belle fleur, par François de Nion. Le roman comique... ou du comique jeune homme, possesseur de la savonnette à vilains et amoureux de l'ingénue qui se fait tuer pour lui dans une rencontre de ruelle. C'est bien écrit, élégant et peut-être jusqu'à un certain point, facile pour un écrivain de talent comme François de Nion.

Monsieur de Migurac, par André Lichtenberger. Ou le périgourdin très philosophe. Autre roman du XVIII^e siècle. On dirait que les littérateurs vraiment amateurs d'art fuient notre époque dans laquelle ils ne trouvent pas de suffisant pittoresque ou de types assez entiers pour tenter leur plume.

L'Orgueil de la chair, par A.-J. Dalsème. Courte odyssée d'une jeune femme du monde qui devient chanteuse, actrice et enterre la naissante gloire d'un pauvre mari malade sous l'avalanche fleurie de la sienne; mais l'épouse veut rester fidèle, non par amour peut-être, pour ce suprême orgueil de la chair qui a peur de se salir. Elle est forcée de se retirer de la lutte ayant tout perdu... fors cet honneur à qui elle tient tant. Ce livre est écrit avec une fougue imagée intéressante, même dans ses plus violents écarts.

Le Marchand de bonheur, par Henry Kistemaekers. Mais on dirait bien qu'il s'agit du roman, dramatique, en effet, du *petit sucrier*. Alors pourquoi avoir omis sa mort et les circonstances toutes célèbres de cette mort? Peut-être aurait-il fallu mettre en cause des geus qui faillirent sombrer au milieu de cet orage et qui sont debout tels quelques veaux d'or pleurant comme des veaux ou des crocodiles de ne pas avoir mangé les autres! Cette histoire est amusante; le type de Machbeth, le philosophe parasite, a de l'allure. Mais il ressort une morale de tout cela qui me semble néfaste:

faire le bien est inutile et nous ne devons pas souhaiter que Rothschild partage sa fortune avec le premier venu qui est, du reste, presque toujours un imbécile dangereux.

L'Embâcle, par Marguerite Rolland. Une femme amoureuse qui s'y prend trop tard pour aimer. Le fils de celui qu'elle épouse aime sa propre fille et elle met, par son mariage, obstacle à leur union projetée. Ils se réveillent un beau matin frère et sœur de par la loi. Drame original. Cela finit par la retraite de toutes ces amoureuses déçues dans le plus pur altruisme.

Comme va le ruisseau, par Camille Lemonnier. Pourquoi ces deux êtres calmes et bons ne peuvent-ils pas s'unir et pourquoi faut-il qu'un vain désir de charité tumultueuse entraîne loin du nid la petite hirondelle s'étant déjà rafraîchi le bout de l'aile au ruisseau, paisible, des normales joies? Cette jeune institutrice qui sacrifie l'enfant sans mère de son meilleur ami, aux enfants de sa petite classe ne commet-elle pas un crime qu'elle déguise, dans sa propre conscience, sous les somptueux atours d'une mission sociale? On finira par pervertir les femmes *féministes* avec les mêmes idées de renoncement que le catholicisme a inspirées à ses vertueuses nonnes, celles dont nous nous fichons si agréablement aujourd'hui. Cela n'empêche nullement le livre de Camille Lemonnier d'avoir toute la saveur de ses autres ouvrages.

Marthe et Marie, par George Bonnamour. Le duel de deux sœurs qui ne se comprennent qu'au milieu du drame le plus inexplicable. L'une tue un vieux parent à héritage et l'autre se laisse condamner à sa place. La frivolité de Marie, qui pratique l'adultère, ne permet guère cet état d'âme, mais peut-être l'auteur a-t-il voulu relever l'humble coupable et abaisser la fière innocente, selon la parole du Christ.

Protestante, par Jean Dalvy. Une fillette qui commence à protester contre la vie et ses superstitions. Une femme qui continue à protester contre les injustices du sort, mais ne sait pas définitivement choisir entre les sévérités de ses deux religions. Tantôt catholique et tantôt vraiment protestante, la pauvre Renée s'agite vainement pour gagner à la fois sa vie et le pain de sa conscience.

La Muette, par Louis Létang. Un drame noir. Un duel sur un gouffre, deux officiers se battent à qui va noyer l'autre sans témoin. Il en résulte des choses terribles, naturellement. Curieux détails sur ce que l'auteur entend par l'espionnage allemand. Une jeune fille muette retrouve tout à coup la

parole pour sauver son bien-aimé et aussi un peu les destinées de la France. C'est vieux jeu, mais palpitant.

La Libératrice, par Ernest George. Roman adapté de l'allemand par Fay Petit. Ce mot *adapté* m'a toujours fait rêver et j'ignore ce qu'au juste il veut dire. Il s'agit d'une femme très malheureuse et comme épouse et comme mère. Son enfant est un monstre, condamné au gâtisme perpétuel, atteint de douloureuses attaques d'épilepsie. Elle finit par le tuer pour l'empêcher de souffrir. Elle a bien raison et il semble superflu de citer le Zarathoustra de Nietzsche pour en arriver à ce résultat. Il devrait être entendu, en dehors de toute espèce de philosophie, littéraire ou non, qu'une mère ou un père ont droit de vie et de mort sur l'individu mal conformé qu'ils ont eu l'imprudence de mettre au monde, puisque aussi bien les médecins sont assez basement humanitaires pour ne pas accorder le coup de pouce suprême dès la naissance d'un avorton.

Le Gouffre, par Léonide Andreief. Certainement, cet auteur, jeune Russe de trente trois-ans, a du talent et ce n'est pas parce qu'il peint sombre que je lui reprocherai la virulence de ses tableaux, c'est parce qu'il cherche trop visiblement l'originalité. Son personnage est amené à tomber dans un gouffre qui se présente rarement aux yeux des hommes. Une femme, une jeune fille, est violée par des bandits, et son fiancé, jusque-là très respectueux, la reviole à son tour. Il s'agit de savoir si tous les fiancés en feraient autant, le cas, exactement semblable et amené par les mêmes circonstances, se représentant. Il est bon de savoir faire remonter la lie de la vie humaine du fond de son vase d'eau, soi-disant pure, mais il faut se défier des spécialités maldives. Un homme vraiment bien portant aurait probablement fui en fermant les yeux une tentation de ce genre. Et puis encore une timide remarque : un homme précipité la tête la première au fond d'un ravin n'a pas très envie de violer personne, quand, par hasard, il remonte à peu près intact !...

Loulou, par G. Rovetta. Histoire italienne d'une petite femme.

Le Roman d'une Orpheline, par Heimbürg. Ou les malheurs d'une jeune personne qu'on a trop obligée en l'élevant dans un milieu de richards très exigeants sous le rapport de la reconnaissance.

Cœurs saignants, par Sanborne Gama. Orageuse description d'une rafale et d'un sauvetage. Il y a des vers, beau-

coup de poésie romantique et une intrigue cependant moderne. La femme ayant vieilli se refusant à l'amour et voyant s'éloigner le vaisseau le Rêve sur la terrible mer salée de ses larmes.

Tome XIV des *Mille Nuits et une nuit*, par le docteur Mardrus. Espérons de plus en plus qu'il y aura toujours de ces histoires comiques et merveilleuses pour nous faire oublier la très plate réalité de nos romans modernes, je veux dire de la vie.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Edouard Champion : *De l'éducation des femmes, par Choderlos de Laclos, suivi de notes inédites de Baudelaire* Messein. — Ad. van Bever et Sansot-Orland : *Œuvres galantes des conteurs italiens* (xiv^e, xv^e et xvi^e siècles); « *Mercure de France*. » — Henri Lion : *Un magistrat homme de lettres au XVIII^e siècle : Le président Henault*; Plon.

M. Edouard Champion vient de publier un manuscrit, jusqu'alors inédit, de Laclos, l'auteur des *Liaisons dangereuses*; *De l'éducation des femmes*. Cet essai nous montre que Laclos était décidément, ainsi que Rousseau son maître, et les Terroristes, leurs disciples — un homme vertueux et moral. Le titre de son fameux roman n'était donc pas une hypocrisie, et s'il décrit le vice c'est bien réellement pour en déguster ses contemporains. La peinture est agréable; la moralité bien artificielle. La Marquise de Merteuil est défigurée par la petite vérole; elle perd un important procès; le vicomte de Valmont est tué d'un coup d'épée. C'est encore la main de la Providence. Logiquement, et, d'après les faits, la marquise et le vicomte devaient réussir jusqu'au bout: ils sont les plus forts. La logique de Laclos est une logique sentimentale.

M. Champion résume ainsi cette étude de Laclos sur l'éducation des femmes :

« Ce mathématicien voluptueux et réfléchi, dit-il, ne bannit pas l'amour; il le résout comme un théorème de géométrie; il le voudrait dépouillé de tout caractère artificiel et trompeur. Toutefois prêchant le retour à la nature, opposant à la femme sociale, infectée physiquement et moralement, une *em.n. naturelle*, belle de corps et d'âme, rendons-lui cette justice qu'il n'imagine rien. La sensiblerie d'*Emile* et de la *Nonvelle Héloïse* a profondément influé sur son esprit... »

Laclos croyait à la femme naturelle, c'est-à-dire dépouillée

de tout l'acquit des civilisations ; une sorte de type parfait, sorti des mains d'un Dieu juste et bon, et dont le mécanisme était aussi déterminé, aussi fixé que celui des abeilles. La civilisation a faussé ce ressort instinctif. Il y a un remède : abstraire la civilisation, redevenir de bons animaux sans hésitation. Les animaux ne se trompent jamais : horloges remontées, ils accomplissent les gestes commandés : l'heure du manger, l'heure de l'amour, l'heure du dormir.

Laclos le dit : on s'est trompé, il faut recommencer la vie du monde ; c'est bien pour lui, sans qu'il le sache, la faute d'Adam qui pèse sur l'humanité, c'est le fruit de la science, qui a grisé l'homme, le fruit de la connaissance. Son Évangile sera donc la prédication de l'ignorance et pour employer un terme biblique, de l'innocence. Laclos se montre, ainsi que ses contemporains d'ailleurs, d'une profonde ignorance sociologique, cette science n'était pas inventée. — Il ne sait pas que « le centre des premiers systèmes de la nature, ce n'est pas l'individu, mais la société. C'est elle qui s'objective, et non plus l'homme (1). » Il proclame, comme instinctive, une morale acquise, verse cette morale dans les artères de sa femme naturelle, et la voilà vertueuse, réellement momifiée et inconsciente.

L'homme naturel ignore même le principe de la division du travail, il faut qu'il se suffise à lui-même, qu'il soit boucher, moissonneur, tisserand : il naît avec ces multiples vocations.

« On sent assez, dit-il, que le souci de sa nourriture doit être une occupation, longue et laborieuse, pour un enfant sans force et sans expérience. Les herbes contiennent peu de sucs nourriciers, en proportion de leur volume : les graines sont dispersées, et l'on en recueille peu à la fois ; les fruits pour la plupart sont élevés, il faut apprendre à monter sur les arbres ; le poisson, les animaux offrent plus de difficultés encore. Dénué de force, l'enfant ne peut s'attaquer qu'aux animaux faibles, mais ceux-là sont d'ordinaire timides et fuyards ; la course est une ressource mal assurée, si la ruse ne s'y joint, et la ruse est le fruit de l'expérience ; il sera donc journellement exercé, souvent même fatigué..... Cependant, ce n'est pas assez de manger, il faut boire ; nouvelle course à faire ; mais celle-ci se fait plus lentement que les

(1) E. Durkheim et M. Mauss. *l'Œuvre Nouvelle*.

autres... il n'est poussé ni par l'inquiétude de trouver sa proie, ni par la crainte de la manquer; il arrive donc plus fatigué qu'échauffé.

« Là il boit et il se baigne... »

Et la nature redevient sauvage, pour que l'enfant puisse se frayer un chemin dans les bois fourrés.

Bientôt Marie-Antoinette installera une ferme à Trianon : elle voudra traire elle-même ses vaches et ses brebis. Elle aussi s'essaye à devenir la femme naturelle. La révolution ne voulut pas autre chose, en somme, que de réaliser ce paradoxe d'égalité. Les terroristes étaient des gens ivres de littérature.

Laclos poursuit son étude. Arrive l'âge pubère; là, l'auteur abandonne le mâle pour étudier uniquement la jeune femelle.

Son innocence est parfaite : aucune rêverie n'alluma « le feu de son imagination »; elle attend l'heure sexuelle, sans inquiétude : « vingt fois, cent fois, elle a vu s'accomplir, devant elle, l'acte de la génération; elle n'a pas rougi, elle n'a pas fui... ». « Enfin le moment arrive où l'enfant va cesser de l'être... Déjà les formes s'arrondissent, la gorge croît sensiblement, les parties de la génération se resserrent et se couvrent d'un poil naissant. Un doux frémissement se répand dans tout son corps; ... involontairement elle rougit, non de pudeur, mais de trouble; ... le morne ennui, la vague inquiétude la tourmentent tour à tour; un léger engourdissement dans les aines, une sensibilité presque douloureuse dans les jointures rendent son état encore plus pénible... C'est alors qu'à quelque distance elle aperçoit un homme; un instinct puissant, un mouvement involontaire la fait courir vers lui; plus près, elle devient timide, elle s'arrête. Mais, emportée de nouveau, elle le joint et le serre entre ses bras... jouissance délicieuse, qui, jamais, pourra te décrire ? » Chateaubriand, peut-être ? O Atala, O Natchez ! O vertueux sauvages !

Une femme naturelle est une femme de plein vent : elle n'a la peau ni blanche ni délicate, mais d'une teinte brune; « elle est moins fine à la vérité, mais si, par là, la sensation du toucher est moins générale, elle devient plus forte dans les parties qui en sont le siège. » Agréable compensation.

Elle se pare de sa chevelure flottante, se parfume d'eau claire. « Pour douter de la propreté rigoureuse de la femme naturelle, il faudrait, note Laclos, n'avoir jamais observé les animaux sauvages. » Ces conseils de propreté étaient nou-

veaux, et peut-être ont-ils contribué au développement de la culture physique si en honneur aujourd'hui. Au moins ces philosophes nous auront-ils appris que ce qu'il y avait de principal dans l'homme, c'était ce qu'on avait jusqu'alors méprisé, l'enveloppe.

Dans la suite de son étude, Laclos cite une réfutation de M. de Buffon : « Si cela est, écrit-il, disons en même temps qu'il est plus doux de végéter que de vivre, de ne rien appéter que de satisfaire son appétit, de dormir d'un sommeil apathique que d'ouvrir les yeux pour voir et pour sentir ; consentons à laisser notre âme dans l'engourdissement, notre esprit dans les ténèbres, à ne nous jamais nous servir ni de l'une ni de l'autre, à nous mettre au-dessous des animaux, à n'être, enfin, que des masses de matière brute attachée à la terre. »

Buffon, avait compris que ce qui fait la supériorité de l'homme, c'est justement la conscience, qui lui donne, au moins, l'illusion du libre-arbitre. La liberté que prêchent Rousseau et Laclos, c'est le déterminisme absolu, ce qu'il y a de plus fatal et de plus tyrannique.

Suivent les *Notes inédites de Charles Baudelaire* sur Laclos et les Liaisons dangereuses. « Ce fut, écrit M. Edouard Champion, en 1856, l'année qui précéda la publication des « Fleurs du Mal », que Baudelaire projeta de rééditer les « Liaisons dangereuses » ; il voulait y inscrire en tête une étude sur la vie et les œuvres de Choderlos et faisait à ce sujet les recherches les plus minutieuses : « Mettez-moi de côté tout ce que vous accrochez de Laclos et sur Laclos », écrivait-il le 9 décembre 1856 à Poulet-Malassis..... et encore : « Excepté en faveur de Laclos, je n'écris plus rien. »

Voici quelques passages de ces notes, très curieuses, très concises, et très justes : il y avait là les matériaux d'un livre que personne n'osera faire.

« La Révolution a été faite par des voluptueux... »

« Au moment où la Révolution française éclata, la noblesse française était une race physiquement diminuée (de Maistre). »

« Les livres libertins commentent donc et expliquent la Révolution. »

« — Ne disons pas : *Autres mœurs que les nôtres*, disons : *Mœurs plus en honneur qu'aujourd'hui*. »

« Est-ce que la moralité s'est relevée ; non, c'est que l'énergie du mal a baissé. — Et la niaiserie a pris la place de l'esprit. »

« La fouterie et la gloire de la fouterie étaient-elles plus

immorales que cette manière moderne d'adorer et de mêler le saint au profane ?

« Tous les livres sont immoraux. » Et à côté : « Livre de moraliste aussi haut que les plus élevés, aussi profond que les plus profonds. » ... « Livre essentiellement français. »

« Livre de sociabilité, terrible, mais sous le badin et le convenable. »

Et puis, voici des « documents pour servir à l'histoire de la vie de Choderlos de Laclos ». J'y cueille ce bref portrait de Laclos : Homme de génie, très froid et très fin... orateur...

§

« C'est ici, nous disent les traducteurs des « Œuvres galantes des Conteurs italiens », MM. van Bever et Sansot-Orland, le premier recueil collectif de contes italiens qu'on ait publié en français... Longtemps on a pu croire... que les récits de la Renaissance Italienne participaient de notre littérature... Il n'en est rien : Lombards, Toscans, Vénitiens, Napolitains et autres, sont des écrivains personnels empruntant aux traditions de leur race, aux mœurs de leurs cités, les joyeuses histoires qu'ils narrent », sans se douter qu'elles parviendraient jusqu'à nous. L'idée de « gloire et d'immortalité » est plus récente. Ces conteurs n'avaient qu'un but : s'amuser et distraire leurs contemporains. Ils écrivirent, d'ailleurs, dans la langue du peuple : on sait que ceux qui destinaient leurs œuvres à l'admiration des siècles futurs écrivirent en latin. Quelques-uns se sont trompés.

Ces contes sont d'une agréable licence, mais sans mystère : de la chair souvent nue, de belles gorges que l'on baise, des croupes très fermes. C'est l'amour, sans psychologie, sans ces fouilles vaines dans l'âme féminine. Et cela repose, comme le spectacle d'une prairie où d'innocentes bêtes se cavalent. Le troupeau humain, en ces xv^e et xvi^e siècles, avait une qualité que nous avons perdue : la santé physique. Notre mysticisme est une conséquence de nos neurasthénies.

Parmi ces histoires, une, de Francesco Maria Molza, intitulée « Ridolfo de Florence » eût peut-être tenté un peintre du xviii^e siècle. Ridolfo dédaigne sa femme, pourtant belle ; il lui préfère de jeunes Ganymèdes.

« Mon ignoble mari, dit cette noble dame, persiste à ne pas vouloir naviguer dans mon port, quoique j'aie, grâce à Dieu, de quoi largement le recevoir, même s'il voulait naviguer à son bon plaisir et dresser le plus grand mât qui eût jamais

été ; même, s'il voulait se réfugier en petit golfe, où il ne manque pas de place et où on pourrait facilement le mettre à la rade, et l'engloutir. »

Elle se console avec un des mignons de son mari. Celui-ci les surprend, et sans montrer qu'il avait rien découvert, il dit à Béatrice :

« Ma femme, il me plaît que nous allions, après déjeuner, nous distraire un peu à la campagne, dans nos terres. Prépare-toi le plus tôt que tu pourras. »

Et lorsqu'ils arrivèrent à un ravin, auquel des rochers très hauts faisaient une couronne, Ridolfo « mit au clair un poignard » et dit à sa femme : « Recommande ton âme à Dieu, car tu vas mourir. »

« Puisque tu as décidé de me tuer de ta propre main, dit-elle, fais du moins que mes yeux ne voient pas la mort. » « Tournant le dos à son mari, elle releva par derrière ses jupes et sa chemise par-dessus sa tête, elle montra à Ridolfo les parties qu'elle savait lui plaire. En les voyant... plus blanches que la neige, fraîches et agréables... Ridolfo resta tout ébloui. » Et il se reconcilia avec sa femme.

C'est de la *Barberina* de Matteo Bandello, que Musset tira son exquise comédie de *Barberine*. Ce rapprochement assurera à ce Bandello un peu de gloire.

Il y a aussi, de Giovanni Fiorentino, un *Marchand de Venise*, source certaine du drame de Shakespeare. Ce conte italien a quelque chose de mystérieux et de légendaire que négligea Shakespeare. Cette femme, reine d'une île lointaine, sirène qui ne se veut domptée que par l'amour. Elle endort, par un breuvage, les amants que tente sa beauté, avec lesquels elle partage sa couche, et qui, endormis, la laissent toujours intacte. C'est un conte de Perrault pour de grands enfants : il a encore, si l'on veut, une signification symbolique, au gré du lecteur.

Ce livre, en outre de ces contes agréables, est une véritable source biographique et bibliographique, où iront puiser peu de personnes. Belles épitaphes sur des tombes obscures. Il y a beaucoup de grands écrivains français dont les œuvres ne furent jamais si scrupuleusement cataloguées, la vie si exactement notée.

§

A côté du Président de Montesquieu, le Président Henault tient probablement la seconde place, parmi les magistrats-hommes-de-lettres du dix-huitième siècle. Platonique amant

de M^{me} du Deffand, il fut pour elle prétexte à de jolies lettres : « Vous m'êtes un mal nécessaire », lui écrit-elle, et ceci : « Je dirai de vous comme M^{me} d'Autrez de M. de Céreste : vous avez l'absence délicieuse. »

Henault, dans une lettre à la comtesse de Tillières, raconte lui-même comment la reine Marie Leczinska le nomma surintendant de sa maison : « Enfin la reine me fit entrer dans son cabinet, et avec une bonté que je ne dois jamais oublier, elle me dit : « Vous m'entendez bien mal, vous n'avez pas compris que quand je vous demandais un conseil, c'était pour vous donner l'occasion de me parler de vous-même, etc. » Son discours fut suivi d'un grand attendrissement, je me mis à pleurer et je sortis. Elle écrivit sur-le-champ au roi pour lui demander la charge, en l'assurant que c'était de son propre mouvement et que je ne lui en avais jamais parlé, et en ajoutant qu'elle le priait au nom de son tendre attachement pour lui de ne lui pas refuser un si grand plaisir. » ... Il se croit transporté dans les romans du Grand Cyrus ou de Cléopâtre. Enfin, le roi en son conseil donne à deviner pour qui il se déterminerait : « tout le monde dit que cela n'était pas difficile... et le roi en souriant eut la bonté de me nommer. » On lui donne la charge gratuitement, et tout le monde lui fait compliment, même Voltaire, qui voit là une occasion de faire sa cour à la reine. Les flatteries de Voltaire sont même bien exagérées (il comptait sans doute sur la postérité pour remettre les choses au point) ; à distance elles nous paraissent de simples moqueries : le Président Henault ne les trouva pas excessives :

Rival heureux de Salluste et d'Horace
 Vous savez peindre, orner la vérité ;
 J'ai crayonné pour le moment qui passe
 Et vous gravez pour la postérité.

Voltaire eut un jour la maladresse d'être sincère, il écrivit à Henault :

Henault fameux par vos soupers
 Et par votre chronologie

Le Président se fâcha « de voir ses soupers cités aux détriment de ses poésies », mais Voltaire rectifia et, faisant allusion au grand œuvre de ce magistrat : « *l'Abrégé chronologique* :

Vous qui de la chronologie,
 Avez réformé les Erreurs.

 Vous qui de la philosophie

Ayez sondé les profondeurs
.....

« J'ai bien à cœur, ajoutait-il en souriant, que ce petit ouvrage soit bon et qu'il fasse aller un jour mon nom à côté du vôtre. » Et le président fut content.

Voici comment Voltaire, dans son discours de réception à l'Académie, faisait l'apologie de cet *Abrégé chronologique*.

« Ces dernières années n'ont-elles pas produit le seul livre de chronologie dans lequel on ait jamais peint les mœurs des hommes, le caractère des cours et des siècles ? Ouvrage qui, s'il était sèchement instructif, comme tant d'autres, serait le meilleur de tous, et dans lequel l'auteur a encore trouvé le moyen de plaire, partage réservé au très petit nombre d'hommes qui sont supérieurs à leurs ouvrages. »

Les œuvres littéraires du Président Henault se composent encore d'épigrammes, de cantates, épîtres, stances, madrigaux, épigrammes, rondeaux, sonnets, étrennes, chansons et noëls ; — aussi de tragédies, ballets, comédies, dont voici quelques titres : *Cornélie Vestale*, *Marius à Cirthe*, *le Réveil d'Épiménide*, *la Triple Hécate*, et *le Temple des chimères*, etc....

« Il nous a semblé, dit en terminant son étude sur le Président Henault, M. Henri Léon, qu'il y avait... une injustice à réparer, envers un homme considérable de l'avant-dernier siècle, et qu'il était équitable, alors que le meilleur de sa vie et une partie de ses œuvres pouvaient être mieux connus, d'essayer de remettre les choses au point. »

Il serait bien surprenant que la postérité se soit trompée sur la valeur littéraire du Président Henault : en tout cas, il y a, dans ce livre de M. Lion, tous les matériaux nécessaires à une glorieuse réhabilitation. Je crains cependant que ce magistrat n'ait dépensé toute sa gloire de son vivant, et que ce qu'il y ait de plus solide dans ses œuvres complètes, ce soit les « lettres que Voltaire lui adressa » (1).

JEAN DE GOURMONT.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Walter Schinz : *Le Problème de la tragédie en Allemagne* ; Alcan, 1.25. — George Vitoux : *Le Théâtre de l'Avenir (aménagement général, mise en scène, trucs, machinerie, etc.)*, avec figures, Schleicher, 3, 50. — Léon Brémont : *L'Art de dire les vers* ; Fasquelle, 3.50. — Maurice Maeterlinck : *Joyzelle*, p. en 5 a. ; id.,

(1) Appendice. *Lettres inédites de Voltaire au Président Henault*. — Ouvrage cité.

3.50. — Maurice Pottecher : *A l'écu d'argent*, com. en 3 a. ; Ollendorff, 2.50. — Jean le Fustec : *Sous les pommiers*, sayn. bretonne ; le Dault, 1 fr. — Vera Starkoff : *L'Issue*, p. sociale en 2 a ; Stock, 0 fr. 50. — Roger le Brun : *Le Bonheur des hommes*, p. en 1 a ; Bibl. Intern. d'édition, 1 fr. — Id. : *Maurice Donnay* (coll. des *Célébrités d'aujourd'hui*) ; même édit., 1 fr. — Henry Bernstein : *Joujou*, com. en 3 a. ; Fasquelle, 3.50. — Auguste Achaume : *La Frousse*, com. en 1 a., libr. Molière, 1 fr. — Gustave Fréjaville : *La Peur d'aimer*, com. en 1 a., en vers ; Toulouse, Société provinciale d'édition, 1 fr. — Paul Viteau : *Brelan-toc*, com. en 3 a., Schleicher, 6 fr. ; — Adolphe Mông : *Etudes dramatiques* (*Prométhée enchaîné ; Alfred le grand*, dr. en 5 a. et 9 tableaux ; *Lorma ou la bataille de Lora*, dr. en 5 a.) en vers ; Plon, 3.50. — Louis Lautrey : *Polycrate, tyran de Samos*, dr. en 5 a. et en vers ; Lemerre, 3 fr. — REVUES.

De tous les chefs-d'œuvre qui s'entrefécondent en même temps que leur parfum nous vivifie, des théoriciens ont été les bourgeons : aussi pullulaient-ils aux grands siècles, desquels la sève déborda par leurs éclatantes querelles (1). L'Allemagne, qui ne l'ignore, s'obstine, comme nous faisons sous Richelieu, comme le firent les belles générations de Rome et de la Grèce, de l'Inde aussi.

M. Schinz ne pouvait donc étudier, à un point de vue moderne, qu'outre-Rhin le **Problème de la tragédie**. « Pourquoi de grands hommes ont-ils mis tout leur génie dans des œuvres d'éternelle souffrance ? — C'est que les tragiques savaient que l'homme n'est brisé que par ce qui est plus grand que lui et que leurs regards sont allés tout droit à ce qu'il y a de plus grand. »

« En somme, — conclura l'auteur de cette thèse vraiment remarquable — nous avons rencontré, dans notre étude des théories tragiques, deux tendances principales : la tendance optimiste et la tendance pessimiste, Hegel et Schopenhauer... La tragédie montre la poignante réalité, l'écroulement des désirs de l'homme. Et Hegel, dont le regard est déjà perdu au delà du monde sensible, entonne un chant de justice. Presque en même temps, Schopenhauer est allé considérer le véritable monde... Il ne s'attarde pas à des chimères... Penseur stoïque, il ne cherche d'autre grandeur que celle de son courage. Et il méprise Hegel qui ne l'a pas eu.

« Mais parfois Hegel descend dans le domaine des réalités, ou Schopenhauer s'élève à des considérations transcendantes, et alors il arrive aux deux irréconciliables adversaires de se ressembler... Tous » (Lips, Nietzsche, Wagner, Hartmann, Schopenhauer, Schlegel, Hegel, Schiller, Kant, Lessing, et...)

(1) Témoin encore, chez nous, la littérature lyrique.

la vie) « ont montré que l'homme doit être brisé, mais tous regardent, au delà des grandes souffrances et des incompréhensibles destinées, une justice supérieure... Hegel l'appelle divine, Schopenhauer l'appelle transcendante, Nietzsche dionysienne, Lips morale, c'est tout un...

« Les théories tragiques sont toutes semblables dans leur essence. Nous ne voulons pas d'autre conclusion que celle-là. »

§

Or l'examen de leurs contradictions n'est pas moins instructif.

Pourquoi Lips a-t-il en effet si mal compris Eschyle ? C'est que l'homme de Marathon et des *Perses* se montre « dominé constamment par l'idée religieuse ». De même Sophocle, d'ailleurs ; de même... toute la tragédie grecque en somme.

En revanche, combien le positiviste allemand a raison « en prévenant des interprétations puériles ou grandiloquentes !... on y parle du divin, de l'infini, du Nirvana, d'Apollon et de Dionysos », que sais-je ? Mais Lips « n'a rencontré tout ce fatras d'expression dans aucune tragédie ». Grâce à sa judicieuse critique, Schopenhauer ni Nietzsche ne prévaudront contre Wagner, — un vrai tragique, celui-là ; sans le vouloir, il lui a fait la place nette.

« Wagner cite le mot de Napoléon ; La politique a remplacé le *Fatum* des anciens. » Et s'emparant de ce mot du Gibelin corse, le grand Guelfe german (que reniera, très justement, Nietzsche) proclame que « l'art est individuel » et « prend donc naturellement parti contre l'État », que « l'art doit abroger la loi extérieure, la loi de l'État (1), pour éveiller en nous la loi intérieure, la loi religieuse. La religion, c'est l'amour, c'est la jeunesse de l'humanité ; l'État, c'est la contrainte, c'est un monde vieilli... et l'art doit parler sans cesse de jeunesse et d'amour. »

Hegel aussi « a étudié la tragédie comme une manifestation religieuse (2), ce qu'elle était effectivement. »

Et l'auteur dit un peu plus loin : « Nous retrouvons la tragédie moderne édifiée sur la même base que la tragédie antique », « aussi faut-il remarquer l'allure mystique de *Faust* », — où culminent le génie de Goethe et l'originalité allemande.

(1) Vint-elle du Bloc, bien entendu.

(2) Une manifestation religieuse ? veillons, jacobins, au salut de l'oligarchie !

§

J'ajouterai :

Le catholicisme de Shakespeare (tout son *Hamlet* n'a pour sujet que la Contrition Finale, faute de laquelle erre, lamentable, l'âme du vieil Hamlet et hors de laquelle le jeune vengeur veut atteindre l'assassin, ce qui explique sa légendaire « incertitude » sur quoi l'on écrivit tant de sottises ; le héros favori de Will, c'est Henri V, chef « fanatique » de l'irrésistible croisade contre la France *schismatique*, et déchue, du coup, de son hégémonie médiévale). En Espagne ? Tirso de Molina est prêtre ; Lope de Véga est prêtre ; Calderon est prêtre. Chez nous : voyez Corneille disciple fidèle des jésuites et ses poésies religieuses tellement significatives à toute critique qui ne serait pas universitaire ; voyez Racine de plus en plus appelé par la religion, à mesure que son génie grandit... Et, sous cette unanimité des plus hauts tragiques, tant d'autres exemples que je pourrais citer des études théologiques où aboutit un Destouches, par exemple, avec sa comédie de caractères, comme s'y acheva celle encore d'un Lessing.

Ici, ma critique à M. Schinz :

C'est s'avouer un peu trop compatriote de Voltaire raillant (avec le reste!) « le galimatias » de *la Poétique* que de reprocher à Lessing la « superstition de l'antiquité », parce que, « plutôt que de reconnaître à Aristote des imprécisions, il lui prête des intentions profondes » dans sa fameuse définition de la tragédie, produisant « au moyen de la Pitié et de la Crainte la purification de telles passions ».

Non ! ce ne fut nullement par hasard ou par imprécision qu'Aristote, héritier des grands techniciens grecs, nomma ces deux passions-là, et elles seules. Un philosophe dans l'antiquité et, dans les temps modernes, un théologien ne pouvaient s'y tromper : la Crainte et la Pitié forment bien, complémentaires, les deux éléments de l'Emoi, depuis celui, bas et fugitif, du sexe (l'homme n'y incline-t-il pas, sentimentalement au moyen de la pitié et la femme avec crainte, origine première de cette double perversion, le *sadisme*, pitié dilettante et onanistique de l'actif, et le *masochisme*, plaisir analogue dans la crainte chez les natures passives ?) jusqu'aux deux attitudes de l'histoire pour avoir contemplé successivement de Dieu les deux aspects, avec crainte dans *l'Ancien Testament* et dans le *Nouveau* avec pitié !

§

Tandis que l'Allemagne nous dépasse de si haut dans sa métaphysique du drame et si largement comme répertoire en ses théâtres, elle les asseoit sur une base moderne plus sûre, en les faisant bénéficier des perfectionnements de l'industrie. Quel usinier accepterait pour son entreprise les troisièmes et quatrièmes dessus et dessous? Le *Residenz Theater* de Munich a tout remplacé par la conception, bien simple, d'une scène pivotante. (Conception gréco-latine, d'ailleurs, et en harmonie avec celle de la salle-amphithéâtre, de la salle-cirque. Celle-ci se débat, dans nos combinaisons bâtardes, avec la conception médiévale du hall-cour, inspirée par les cours d'auberge où le théâtre moderne débuta et dont les fenêtres ont donné naissance à nos loges). Au *Deutsches Theater* de Munich, nous disait M. Carré dès 1898, *un seul homme*, « placé devant un tableau indicateur, fait à son gré, et du bout du doigt descendre les rideaux et les frises, s'ouvrir les trappes, surgir les fermes et les praticables, glisser sur leurs rails les portants de fer et, enfin, monter ou s'abaisser le plancher de la scène qui, posé sur treize pivots en forme de vis, peut être amené au niveau de la salle. »

Vis-à-vis de cette application si normale des forces électrique ou, comme à Budapest, Vienne, Bayreuth, Wiesbaden, hydraulique, nos directeurs en sont aux procédés des factoreries du Centre Afrique : tout, chez eux, se traîne à dos d'hommes, avec quelle lenteur et quelle maladresse, vous le savez ; notre Opéra emploie ainsi *plus de cent cinquante* bêtes de somme à face humaine, inutilement. Le beau livre de M. Vitoux, *le Théâtre de l'Avenir*, nous fait sentir à chaque page notre infériorité : chauffage, ventilation, mise en scène enfin vraisemblable, sécurité, autant de problèmes faciles à résoudre et la plupart résolus ailleurs. Très souvent les réformes furent d'abord proposées à Paris ; mais la même bande à qui se heurte l'auteur dramatique s'est dressée devant l'ingénieur et le décorateur. On croit avoir tout fait pour attirer le public, quand on lui annonce qu'on a gaspillé, à monter telle ânerie dont ne voulait plus la province, notre province, quatre cent mille francs en sucreries de mauvais goût, faute d'imagination. Mais, messieurs, *l'Orfeo* de Mazarin coûta déjà 500.000 livres « et, l'on a même prétendu, un million de l'argent du peuple ».

Un acteur dirigera-t-il mieux un théâtre ? Je ne le crois

pas. L'acteur, perroquet éduqué selon les méthodes de quelques vieux messieurs, reste seul, après leur décès, à répéter pieusement leur langage : ce n'est pas la belle langue d'une époque, mais celle de ces intrigants qui tenaient, tant qu'ils vécurent, la place du génie, systématiquement écarté. Ne vous étonnez donc pas du mauvais goût ordinaire de l'acteur, dès que, sorti de l'admiration machinale des classiques (de Corneille à Musset, pour l'instant), il lui faut choisir parmi les rôles qu'on lui apporte : il ne trouve, d'ajustable à sa taille déformée dès l'adolescence par des médiocrités, que leurs imitations. Mieux : ouvrez-lui, à titre d'expérience, les lyriques de son âge !... M. Brémont, l'excellent, le célèbre acteur, vient de publier un **Art de dire les vers**, bien significatif ; citant, de Francis Jammes :

Oh ! ce soleil ! et ce bon, doux, triste chien....

Et la petite paysanne,

A qui j'ai dit : Vous chantez bien ;...

Dansera-t-elle sous les hêtres ?

« — De telles impressions sont véritablement trop spéciales ». s'écrie notre interprète déjà découragé, qui, par la même occasion, reproche... au grand Verhaeren de nous révéler « ses souffrances morales et même physiques dans ce qu'elles ont de plus spécial, de plus exceptionnel ». Et de se replonger en l'élément natal, voluptueusement, avec d'insipides versificateurs tels que M. Boschot. Il croit, bien entendu, à l'humanisme. (Qui me dira, mon Dieu ! de quel humanisme enfin il s'agit ; car il y en eut deux, mortels ennemis l'un de l'autre, lisez Jansen : le premier qui continuait le grand mouvement médiéval et, parti de Pétrarque et de Boccace, ce fils pieux du Dante, fit, aux XIV^e et XV^e siècles, la Renaissance Italienne laquelle précéda, comme on sait, la fameuse « révélation de l'antique » ; l'autre, souffle de pourriture venu de Byzance égorgée par le Turc et qui ne produisit, juste châtement de la chrétienté abâtardie, que les pédants du XVI^e siècle, la Réforme et la misère.) M. Brémont sait de quel accent on doit dire *Pâle étoile du soir* et, il l'enseigne, à la barbe, ou plutôt au menton de ses prédécesseurs : rien d'amusant comme leur manie de l'inflexion « anecdotique » et du « mot de valeur » ; il leur révèle ainsi, mais un peu tard, l'existence d'une diction lyrique, à larges plans, pour ce que d'une poésie de même nature, créée depuis 100 ans. Dans 60 années, un autre illustre acteur, ayant enfin perçu, à travers les singes de Verhaeren et de

Jammes, qui floriront autour de 1930, le chant épèrdu du vers libre, les célèbrera pour condamner l'évolution qu'accomplira alors, avec la prononciation et le vocabulaire, la poésie... vers le PARALLÉLISME je pense.

§

Cette forme, de laquelle on me permettra de me faire à cette place, en ce jour, le premier prophète — et qui, dans le rythme, correspond à la technique rigoureuse dont j'essaie de préparer, d'autre part, l'avènement dans les idées (*Analogies*), dans l'histoire, cette preuve de l'idée (*Loi des IV siècles*), dans l'invention (*les 36, les Personnages dramatiques*, etc.), dans la composition (*Homère a existé, les 3 Electres*), et dans la plastique (*Notation des Gestes, art décoratif*, etc.) — a semblé, un instant, tressaillir aux premières pièces de Maeterlinck : ainsi les physionomies futures passent parfois, plusieurs siècles d'avance, sur les visages transfigurés d'une génération.

Joyzelle n'est pas indigne de ses aînées ! moins féminine et adolescente que *Maleine* ou *Mélisande*, mais empreinte d'une sorte de tristesse, c'est le crépuscule d'une grande âme de qui le corps se fait quadragénaire. Au lieu des vieillards, découragés : des œuvres d'antan, voici Merlin l'Enchanteur, il dresse, dans cette ombre, un front où luit le reflet de quelque aube nouvelle ; sous sa protection, on dirait que l'amour tant galvaudé par notre art, se défarde pour un rôle plus pur,

L'État encourage M. Pottecher, dont le Théâtre du Peuple joue, comme il convient, les propres ouvrages, ce qui suscite une touchante émulation sur notre territoire entier. **A l'Écu d'argent**, Erckmann-Chatrian se reconnaîtrait en tâtonnant un peu. Plutôt, la soubrette devrait se nommer Lise, car elle figurerait à merveille dans ces copies qu'on débitait en Allemagne, vers 1740, de notre comédie du second ordre. Les autres personnages ? Un aubergiste (il y en a encore) naïf et ambitieux de la députation ; deux aigrefins, agents électoraux ; un femme grondeuse ; un médecin, non, un vétérinaire philosophe ; et un jocrisse, domestique de l'hôtel. Les deux intrigants sont, à la fin, démasqués. Ces quelques malices, dit l'écrivain en sa dédicace au sénateur Déandris, « ne sauraient vous faire douter de mon respect pour une Assemblée, etc. »

Sous les Pommiers, un Pottecher breton, M. le Fustec, montre la jalousie d'une gamine pour son aînée ; elle essaie d'en rompre à son profit personnel les fiançailles. Mais le gars

Armel devine : et sa démonstration quasi-aristophanienne du ruderôle qu'a le penbas viril dans les rapports matrimoniaux effraie la précoce démangeaison de la fillette. Elle retire la main des pommes convoitées, et restitue à son aînée celle des accordailles, qu'elle avait sournoisement marquée à son chiffre pour exciter une querelle entre les amoureux. Le penbas, c'est la canne bretonne.

L'Issue, d'action urbaine, marque chez M^{me} Starkoff un sensible progrès : elle n'a pas mis d'in vraisemblance à la fuite de sa jeune bourgeoise, Lucie Rouet, chez l'instituteur que M. Rouet père chassa pour ses opinions « avancées » : voire, un peu faisant cet amalgame à la Sand de l'amour et du socialisme ! Et puis des « élans de solidarité »... il faut beaucoup lire les journaux pour comprendre.

Le Bonheur des hommes consiste, comme chacun sait, à faire l'amour en tout temps, fort inutilement du reste, puisque la gestation est plus longue chez eux que chez les volailles. Où chercher l'origine d'un vice tant prôné par la société présente et qu'ils partagent d'ailleurs avec les singes ? Sans doute dans l'« opposabilité » de leur pouce. Des paysans gascons, en leur grossier patois, chantent la dite amulette ; et elle remplit d'envie et de désespoir un pauvre diable de curé ! Ses désirs incessants provoquent une scène très pathétique... Encore quelque patience, homme de peu de foi. Et les sports d'une part, l'aspiration, d'une autre, à un renouveau d'originalité mentale, nous redresseront vraisemblablement vers le zénith où tendirent à leur apogée toutes les grandes races, l'anglaise au XIX^e siècle, la française au XIII^e, la Rome de Scipion et de Caton, la Grèce d'Eschyle et d'Homère, et l'Eglise en tout temps : la chasteté.

§

Il ne s'agit pas de décence. Car la sincérité seule nous y conduira, par l'aveu de nos moins excusables défaillances : **Maurice Donnay** s'en est fait le confesseur, explique fort nettement dans sa biographie M. Roger le Brun. Pourvu seulement que Donnay reste un destructeur !

Toujours il se maintint au-dessus de ses héroïnes ; c'est bon signe. M. Bernstein s'est trop épris de la sienne. Est-ce lui, est-ce son Maurice qui, dans le nouveau dénouement de sa comédie, jette, avec tant d'accent, ce « Ah ! Joujou... »

Pente dangereuse : on en peut voir le bas dans la **Frousse**, où M. Achaume a montré une forte dame livrée par un

éphèbe inquiet au garçon d'hôtel qu'ils croient un policier chargé de les surprendre et qui se laisse corrompre : elle y prend plaisir extrême. C'est un mime. Et je nommerais idylle, plutôt aussi que comédie, la scène à deux personnages que le théâtre des Poètes joua de M. Fréjaville sous ce titre : **la Peur d'aimer.**

J'ai lu **Brelan-Toc**, de M. Viteau, rivalité de frères, dont la mère protège le moins intéressant. M. Mòny nous donne deux **Etudes dramatiques** choisies à deux admirables sources : les poèmes du faux Ossian et Augustin Thierry. La Comédie-Française, après lecture ouïe, a demandé qu'on changeât le temps, le milieu et le nom des personnages de *Lorma*. Pourtant M. Mòny n'est pas un sectaire de la couleur locale, puisque son *Alfred le Grand* contemple celle qu'il aime à une ogive.

§

Le volume contient en outre une traduction fidèle, quoique en vers fort aisés, du *Prométhée*. Je ne ferai pas le même éloge de ceux où s'exprime, d'après M. Lautrey, **Polycrate, tyran de Samos** :

Comme l'autre tyran dans ce beau champ de blé
Tranchons tous les épis qui dépassent la foule.

TRÉANO

L'odieuse maxime... Oh ! bientôt ton sang coule
Si tu n'as pas horreur du sang de tes sujets !...

Chut ! Anacréon prélude. Écoutons-le :

Ou plutôt je me ravale
Au seul désir qui me sied,
Eros, fais-moi la sandale
Que foule son petit pied
.....

MAEANDRIOS

C'est un charme !

DÉMOKÉDÈS

Un régal !

Hélas ! l'auteur ne nous laisse rien à dire.

REVUES. — Nos gloires, selon le *Monde artiste* : « Le spectacle qui a le plus de succès après *Hérodiade* et *la Tosca*, et après *l'Adversaire* de Capus, c'est *Consul*, oui, *Consul*, le chimpanzé... » Dans la *Revue théâtrale*, une caricature démoniaque de... Beethoven, ce maître de la joie ! Dans les boîtes de biscuits L.U., le portrait et un autographe-réclame de M. A. Antoine. Enfin, dans la *Revue d'art dra-*

matique, M. Jean Jullien expose « l'Art de faire du théâtre » — ou plutôt de se faire jouer, lequel n'a pas plus de rapport avec la dramaturgie que celui de se faire imprimer n'en a avec la poésie : qui ne préférerait à un coupon de loge un simple manuscrit de Ménandre ?

GEORGES POLTI.

SCIENCE SOCIALE

Comment la route crée le type social, tome II, par Edmond Demolins (Didot). — *Le Peuple Roi*, par Th. Darel (Alcan et Georg). — *La Coopération*, par Hubert-Valleroux (Lecoffre). — *Le Monde socialiste*, par Léon de Seilhac (Lecoffre). — *La Mutualité*, par F. Lépine, préface de Passy (Colin). — *Moralistes économistes et solidaristes*, par H. L. Follin (Aberlen, Vals-les-Bains).

J'ai déjà dit, à propos du premier volume de *Comment la route crée le type social*, combien il était facile de prendre en plaisanterie certaines thèses de M. Edmond Demolins et combien on avait tort de le faire. L'histoire sociale des Scandinaves expliquée par le saumon, celle des Slaves par l'herbe, celle des Gaulois par le porc, à première vue tout cela est simplet, mais les esprits simplistes rendent en science de plus grands services que les esprits « ondoyants et divers ». Pour bien saisir un facteur, il faut l'isoler, et nous devons nous réjouir qu'étant donné, je suppose, le problème romain, Montesquieu ne se soit attaché qu'à la solution politique, Fustel de Coulanges qu'à la solution religieuse, Deloume qu'à la solution financière, Demolins qu'à la solution culturelle. Est-ce à conclure que chacune de ces explications soit parfaite en elle-même ? Assurément non. Rome pour Demolins n'est qu'une cité de laboureurs, mais que d'autres choses elle fut ! Esquissons-en, puisque notre auteur nous donne l'exemple de toutes les audaces, l'histoire en quinze lignes. A l'origine, les Latins sont, en effet, des cultivateurs, des gens de la « plaine », tel est le sens probable du mot *Latium*, mais on aurait tort de les prendre pour d'épais paysans ; le lien fédéral qui les unit, l'accueil qu'ils font aux étrangers, le choix pour métropole de cette pittoresque citadelle volcanique qu'est le Mont Albain, tout cela donne d'eux le meilleur augure. Leur limite au nord, c'est le Tibre, car en ces vieux temps les rivières ne sont que des barrières. Mais, avant tous autres ils prévoient qu'elles deviendront artères, et ils veulent y prendre position. Leurs voisins étrusques font de même, seulement Véies est plus dans l'intérieur des terres

qu'Albe ; aussi la tête de pont d'Albe, Rome, coupe-t-elle de la mer la tête de pont de Véies, Fidènes, et dès ce moment c'est la victoire des Latins qui est assurée. Mais ce simple exposé qui montre bien que Rome n'est pas un gros bourg de paysans qui a poussé à la sauvagionne, c'est la création voulue d'un peuple fédéral donc vigoureux, une sorte de fort du Far-West créé dans un pays de bois (ramée, romain), et de loups (lupercales), à la fois poste stratégique, et comptoir commercial. Dans d'autres villes, la raison d'être est un rocher, une crique, une colline, à Rome c'est un pont ; d'où le collège des faiseurs de pont, et le titre subsistant de Souverain Pontife, comme si tous les prêtres étaient des pontonniers. Rome est donc une ville d'ingénieurs, d'explorateurs, de négociateurs et de spéculateurs ; ceci explique le caractère violent et cupide de son patriciat, et l'habileté de sa lutte contre la plèbe, qui n'est pas le fait de simples gros propriétaires, mais de seigneurs féodaux pourvus de toutes les armes juridiques et guerrières. De là aussi la lointaine introduction à Rome de la monnaie, des douanes, des traités de commerce, toutes choses qui ne se comprendraient pas si la ville n'avait été peuplée que de bouviers et de maraichers, mais qui s'expliquent très bien avec la donnée mi-historique mi-légitime de l'asile ouvert à tous les aventuriers de la guerre et du commerce. Or tout cela M. Demolins le néglige. Pour lui la victoire de Rome c'est celle du travail agricole sur l'aléa commercial. Ce n'est vrai qu'en gros. Incomplète aussi l'explication qu'il donne de l'anarchie gauloise ; le mot *clan* dont il se sert y est détourné de sa signification, ce qui est grave pour un disciple de Le Play ; *clan* veut dire tribu familiale et non faction. Le texte célèbre de César qu'il a raison de rappeler : *In Gallia, non solum in omnibus civitatibus atque in omnibus pagis partibusque, sed pene etiam in singulis domibus factiones sunt* ne veut pas dire que la Gaule était déchirée par des luttes de clans ou de gentes, mais par des luttes de partis comme sa remplaçante l'est aujourd'hui, et comme Rome l'était alors ; César et Pompée agissaient tout comme Orgetorix et Dumnorix Ici M. Demolins aurait gagné à prendre pour guide Fustel de Coulanges, comme il avait pris sur Sybaris et Crotonne François Lenormant, lequel a écrit, sur *la Grande Grèce paysages et histoires*, un des livres les plus intéressants qui soient. Sur la question des migrations de peuples, par contre, il aurait dû ne pas suivre aveuglément Pictet et Mortillet qui ont déjà vieilli. Le Plateau du Pâmîr, les Aryens rayonnant en

éventail dans tout l'Occident « nous avons changé tout cela ». Le dernier cri, c'est le mirage septentrional, la race aryenne se constituant dans l'Europe du nord-ouest, l'effondrement du continent aujourd'hui recouvert par la mer du Nord séparant les deux branches de la race, les Scandinaves et les Gaéliques, un peu comme l'engloutissement du plateau égéen séparait les Phrygiens des Pélasges, et les migrations se produisant alors du nord au sud, et de l'ouest à l'est. Mais au fond cela a moins d'importance qu'il semble, et la question du Pamir laissée de côté, beaucoup de positions de l'Ecole dite de la Science sociale, subsistent, celles notamment qu'ont fixées MM. de Tourville, Champault et de Rousiers.

§

Le **Peuple Roi** n'est pas, comme on pourrait le croire, une nouvelle étude sur Rome, c'est, le sous-titre l'indique, un « essai de sociologie universaliste », et il faut savoir gré à l'auteur, M. Th. Darel, de ne pas l'avoir intitulé : *le Peuple-Dieu*, comme l'épigraphe de son choix *Vox Populi Vox Dei* lui en a sans doute donné envie. Hélas, Dieu ou Roi, le Peuple reste ce qu'il est, ce qu'il était déjà au temps d'Aristophane, quand le bonhomme Démos avait à choisir entre le Charcutier et le Corroyeur, ou quand le bonhomme Strepsiade avait à décider entre des Nuées dont M. Darel est le Zeus nephelégeretès. Ah la charmante intrépidité de nos Nuageux à nous ! « Isolé, le citoyen n'est rien, ne peut rien ; rattaché volontairement et consciemment au « tout », il devient ce tout lui-même ; telle est la royauté de devenir populaire... » Est-ce assez beau ! Mais, en vérité, si M. Darel ne s'est pas mis à plusieurs pour inventer ces admirables choses, il a du moins démontré que « l'homme isolé » était capable de découvertes sensationnelles.

§

Une de ces découvertes, que « la coopération effective et volontaire n'est possible que dans les milieux où s'est développée, déjà, la pensée libre et souveraine » — semble devoir être appréciée particulièrement par ces Fédérations de coopérateurs, dont parle M. Hubert-Valleroux dans son livre la **Coopération**, qui font passer à leurs candidats, avant de prononcer le *Dignus intrare*, un petit examen sur le catéchisme. Ce livre de M. Hubert-Valleroux vient à son heure. Il est bon de savoir au juste où on en est en ce domaine pour

se faire une idée sur la valeur et l'avenir du principe que certains, tels que M. Charles Gide, assignent comme couronnement à l'évolution du travail : esclavage, servage, salariat, coopération. Et d'abord, il faut distinguer entre les coopératives de consommation et les coopératives de production. Les premières sont faciles à organiser ; elles présentent d'ailleurs de l'utilité pour toutes les classes ; et les bourgeois, même et surtout les bureaucrates, ne se sont pas fait faute d'en fonder. L'Angleterre est le pays par excellence de ces associations (ce qu'on nous a rases avec les *Equitables pionniers de Rochdale!*) mais la France en possède pas mal. On estime qu'il y a chez nous environ 1 million de coopérateurs, et le double en Angleterre ; comme ce sont en général des pères de famille, il faut quadrupler au moins les chiffres pour avoir la clientèle des coopératives. Ce n'est pas, toutefois, la majorité des consommateurs, et nous sommes encore loin du moment, escompté par l'*Ecole de Nîmes*, où la coopération accaparant la demande forcera la production à se régler sur la consommation et préviendra ainsi le sur-travail, la crise et le chômage. En laissant de côté ces plans grandioses pour lesquels, à ne rien céder, on néglige les concurrences des étrangers et les résistances des producteurs, nul ne peut nier que les coopératives de consommation aient donné des résultats très réels. Quant aux coopératives de production qui, elles, ne peuvent se faire que chez les ouvriers, et qui exigent de grandes qualités d'initiative et de discipline à la fois, elles sont très rares en Angleterre, peut-être par manque d'initiative, et très peu nombreuses en France, probablement par manque de discipline ; on compte chez nous environ 10.000 producteurs coopératifs, ce qui est peu sur 3.600.000 ouvriers, et c'est encore chez nous qu'il y en a le plus. Beaucoup de ces associations ne sont pas d'ailleurs des coopératives véritables ; le Bon Marché, légué par ses fondateurs à une partie des employés, le Familistère de Guise légué par M. Godin à tous les ouvriers, la Maison Leclaire, où il y a seulement participation aux bénéfices consentie par le patron au profit des ouvriers, n'en sont guère. Pas davantage ne méritent ce nom les sociétés vagues qui se fondent uniquement pour avoir part aux faveurs officielles, subventions en argent ou privilèges de travail. Un décret du 4 juin 1888 permet de confier aux coopératives les entreprises de travaux publics de moins de 20.000 fr. sans passer par l'adjudication publique, et on recommande de morceler les grosses entreprises en petits lots ; de plus, il n'y

a pas de cautionnement. Aussi, de soi-disant coopératives de production s'organisent-elles vite, dès qu'il y a un compère dans la place. Il y a d'ailleurs des sociétés plus sérieuses que ces syndicats d'exploitation politicienne. La coopération agricole, en particulier, a donné de fructueux résultats, non seulement en France, mais en Danemark, où les producteurs de lait, de beurre et d'œufs sont arrivés à conquérir le marché anglais. Un point intéressant de la question coopérative, c'est l'attitude, à son égard, du socialisme. En principe, il y a contradiction absolue entre l'universel et obligatoire cotravail, qu'est le socialisme, et la coopération libre, dont on vient de parler, mais tout principe est fait pour fléchir, et à l'exception de quelques intransigeants, les socialistes de tous les pays recourent à la panacée nouvelle. On sait les bénéfices que retire le parti ouvrier belge de la grande coopérative de consommation qu'Anseele a fondée à Gand sous le nom de *Vooruit*, mais il n'y a là de socialiste que l'affectation des bénéfices; tout le reste, organisation, procédés, rémunération, est « capitalistique » et même pis, car les patrons se feraient vite conspuer s'ils poussaient à la consommation forcée comme fait le *Vooruit* avec ses ristournes payables en denrées. Quant aux coopératives de production socialistes, on en a connu trois: la Verrerie de Rive-de-Gier qui a disparu; la Verrerie d'Albi, qui subsiste; la Mine de Monthieux, qui marche aussi, bien qu'ayant succédé à une compagnie qui s'y était ruinée (la concession, où 1.600.000 fr. avaient été dépensés, fut rachetée pour 10.000 par la Mine aux mineurs). Ces deux entreprises socialistes ne se fondèrent d'ailleurs qu'avec des apports de capitalistes, et ne marchèrent qu'avec les procédés des patrons industriels, déplaisamment aggravés au surplus, comme le montre la comparaison des règlements des usines rivales, et comme le mit en lumière un procès qui fit grand bruit à l'époque. Jusqu'ici la « collaboration » n'a pas donné de meilleurs résultats en industrie qu'en littérature.

§

Veut-on plus de détails? Justement M. de Scil hac nous offre son *Monde socialiste*. C'est un guide important pour qui veut y faire son entrée sans gaffer. Il s'agit de ne pas confondre le Parti socialiste français avec le Parti socialiste de France, ni les sous-partis les uns avec les autres. Dans le premier, on nous dénombre les Indépendants, les Allemanistes, les Broussistes. Dans le second, les Guesdistes, les Blanquistes,

les Communistes. Et il y a un troisième Parti socialiste ouvrier syndical. Au fond, cela n'est pas plus sot que le grand U et le petit U qui jadis jouèrent un si grand rôle dans les couloirs des Chambres. Avec du style épique, ce pourrait, même, être très beau... Le Catalogue des Vaisseaux de l'*Iliade* ! Il est vrai qu'on parlera encore de l'Atride et du Péléïade, alors que Brousse et Guesde seront plongés dans l'oubli. Mais pour l'instant où ils s'efforcent, hélas ! de s'imposer, holà ! à notre attention, le livre de M. de Seilhac sera le bienvenu.

§

Bienvenu, aussi, le livre de M. F. Lépine : **La Mutualité**, qui fait si heureusement pendant à la *Coopération*, de M. Hubert-Valleroux. C'est le travail d'ensemble le plus complet, sauf erreur, que nous ayons sur ce mouvement dont l'importance ira grandissant (il y a 5 millions et demi de mutualistes scolaires). C'est aussi une œuvre personnelle par les réformes que préconise l'auteur : remplacement du service médical et pharmaceutique dans les mutualités par l'indemnité pécuniaire de maladie, laquelle est plus facile à contrôler et ne favorise pas le coulage ; suppression du fonds commun inaliénable, qui est inutile et gênant, au profit des livrets individuels lesquels, entre autres avantages, rendent facile le passage d'une mutuelle à une autre ; enfin suppression des subventions de l'État et de la bonification d'intérêts et création de caisses autonomes de retraites. Ce sont là, on le devine, les conclusions de longs développements techniques que j'épargne au lecteur. Je me contente de citer la fin de cette fin : « Quoi qu'on fasse, on ne trouvera pas de mécanisme qui réalise le progrès social, l'amélioration du bien-être de tous, en dehors de cette condition essentielle : la moralisation croissante de l'individu, la modération de ses appétits et de ses désirs, l'apprentissage de la maîtrise de soi. » Sages paroles et qui devraient donner à réfléchir aux apôtres d'une soi-disant solidarité qui n'est qu'une forme de la mendicité (au fait, dans solidarité, il y a sou). « Toute augmentation, de la contrainte collective, et, partant, de l'impôt, toute atteinte à la liberté et au droit pour atténuer ou corriger l'inégalité des conditions sociales, va contre son but. » En gros, oui. Et pour terminer en citant un écrit dans le même sens, M. Follin me semble avoir raison quand il termine ainsi sa substantielle brochure : **Moralistes, économis-**

tes et solidaristes : « Les hommes de l'école libérale sont des économistes qui ont le sens moral ; ceux de l'école solidariste sont des moralistes qui n'ont pas le sens économique. »

HENRI MAZEL

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

L'École normale supérieure et l'esprit normalien. — L'École de Pédagogie pratique. — Les conférences universitaires à l'École des hautes Études sociales. — Maurice Barrès : *Les Amitiés françaises*.

L'École Normale supérieure a vécu ; ce dénouement, par les uns redouté à l'égal d'une catastrophe, souhaité par d'autres comme une délivrance, n'a surpris personne. Il était inévitable. Dans l'Université réorganisée, la vieille maison de la rue d'Ulm devenait inutile et encombrante, d'autant plus que, soi-disant pépinière de professeurs, elle semblait avoir surtout la mission de fournir des recrues à la politique et au journalisme. La gloire de M. Gaston Deschamps brouillait les cervelles, la gloire de M. Jaurès troublait les cœurs. On assure que le sérieux des études en souffrait ; le culte des belles-lettres, dans l'estime de ces jeunes ambitieux très avisés, cédait le pas à la culture des relations utiles : ils ornaient les bals de la petite bourgeoisie dans l'intervalle des sauteries officielles, et préparaient ainsi leur fortune par des voies ignorées de leurs anciens.

Nous n'insisterons pas sur ces griefs non plus que sur les autres, la mort éteint tous les procès. Nous ne nous attarderons pas davantage aux vains regrets ; c'est un soin qui regarde la famille ou les proches. Il faut laisser l'éloge funèbre à ceux à qui de pieux souvenirs font une obligation d'atténuer les ombres. M. André Beaunier était tout désigné pour cet office ; il a dit les paroles essentielles en phrases mesurées et bienséantes, avec une chaleur discrète où l'expression de la gratitude se tempère des exigences du bon goût.

Un panégyrique étant « par delà le vrai et le faux » échappe à la discussion. Je voudrais cependant relever un point de celui-ci.

On parle beaucoup, dit M. Beaunier, d'un « esprit normalien », et chacun croit connaître ce fantôme ; mais au vrai personne ne l'a vu, c'est un rêve d'imaginations malveillantes ; que peut-il y avoir de commun, en effet, entre un Taine, par exemple, et M. Izoulet ?

La boutade est spécieuse. Un réfractaire comme Vallès, une

puissante nature comme Taine sont des exceptions, et l'on ne fonde pas une règle sur des exceptions. Les fortes individualités se développent selon leur nécessité intime et échappent plus que les autres au mimétisme, mais non pas tout à fait cependant. Il serait au surplus étrange, singulier même, que cette action prolongée en vase clos de circonstances répétées et identiques demeurât sans effet sur des esprits de vingt ans. Le séminaire, la caserne, le couvent imposent une empreinte reconnaissable, et l'École normale démentirait la loi commune? La question n'est donc pas entamée. Et peut-être un élève distingué de la grande école manque-t-il du recul nécessaire pour être en l'espèce un bon juge.

Que la discipline de la rue d'Ulm communique un air de famille à ceux qui l'ont reçue, le fait n'est pas contestable, mais il est naturel aussi que cette influence n'existe pas chez tous au même degré. Les hommes de valeur s'en dégagent assez vite; quelques-uns s'y attardent; d'autres, plus nombreux, en restent marqués toute leur vie. On en retrouverait des traces et plus que des traces dans le Taine des *Philosophes français* et de *Graindorge*, elle s'épanouit en plénitude chez Edmond About, l'exemplaire le plus accompli du type. Qu'est-ce donc que l'esprit normalien? Pour dire la chose en gros, il est fait principalement de médiocrité fleurie et de vanité corporative. Il y a un parfum de fausse distinction apprise, une désinvolture indiscreète et assez puérile, un désir vers le fringant, un pédantisme de légèreté, un ton de contentement et de supériorité un peu agaçant, bref une certaine manière de dire *je* qui est une marque sûre d'origine et ne trompe pas les connaisseurs. Il faut renoncer à fournir des exemples, et à citer des noms, le choix serait délicat, et non faute de matière.

§

L'École Normale ne disparaît pas tout entière; outre que son esprit va lui survivre, seulement un peu dilué, dans « l'esprit universitaire », elle est supprimée sous sa forme actuelle, non dans son principe; elle devient une école de pédagogie pratique. On a fini par s'aviser qu'il serait utile aux professeurs de connaître leur métier, et sans autre délai on va le leur apprendre. De quelle manière se fera leur initiation? Nous pouvons répondre sans crainte d'erreur: si l'on considère en effet qu'une autre institution d'Etat, l'Institut agronomique; produit chaque année plusieurs douzaines d'ingénieurs admirables, possédant à fond la botanique, la chimie

agricole, l'économie rurale, sans parler du reste, et dont aucun fermier, dit-on, ne voudrait pour valets dans sa ferme, il n'est pas aventureux de prédire que l'École pratique de pédagogie ne fera que superposer un cycle d'enseignements aux autres enseignements qui se délivrent en Sorbonne. Pour des idéologues, entre la théorie et ce que l'on nomme la pratique, la distance est petite et la limite incertaine ; toute la différence est dans le degré d'abstraction ; l'une est le raisonnement appliqué aux principes généraux, l'autre est le raisonnement appliqué à des notions plus concrètes, en sorte que la pratique ainsi entendue n'est, en fin de compte, qu'une variété moins inconsistante et moins éthérée de spéculation. C'est en ce sens, à n'en pas douter, que l'École de pédagogie sera pratique. « Au commencement était le Verbe. » En France, le Verbe est au commencement, au milieu et partout. *Præterea-que nihil.*

§

A cet égard, rien n'est plus instructif que de parcourir la série des conférences universitaires tenues l'an dernier à l'école des Hautes Etudes sociales ; elles viennent d'être publiées à la librairie Alcan (1) sous ce titre : *L'Education de la Démocratie*, leçons professées à l'École des Hautes Etudes sociales par MM. Ernest Lavisse, de l'Académie française, Alfred Croiset, de l'Institut, Ch. Seignobos, Malapert, G. Lanson, J. Hadamard. « Ces conférences, est-il dit dans la préface, forment la première partie d'un ensemble d'études qui se poursuivront pendant plusieurs années. Le problème est celui-ci : étant donné que les institutions d'un pays tendent à se mettre en harmonie les unes avec les autres et doivent satisfaire à un besoin d'unité morale qui s'impose aux sociétés comme aux individus, quelles seront les conséquences de cette nécessité en ce qui concerne l'éducation dans la France démocratique du xx^e siècle ? Les conférences reproduites dans ce volume ont pour objet de constater l'état actuel des choses, d'analyser les divers éléments de la réalité vivante, de voir comment ces éléments sont nés, d'où ils viennent, et de dégager les principes généraux qui doivent inspirer nos jugements dans l'appréciation que nous avons à en faire. » Leçons professées (c'est bien cela), analyse, principes généraux : sommes-nous

(1) 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque générale des Sciences sociales*, cart. à l'anglaise, 6 fr.

en présence de la théorie spéculative, ou de la théorie pratique ? En tous cas nous sommes en pleine idéologie. Dûment avertis, nous ouvrons le volume ; il est à lire en entier (1), mais arrêtons-nous seulement à M. Croiset ; il est le promoteur et le pivot de l'institution, et la nature du sujet qu'il traite est plus propre que toute autre à illustrer la méthode et le système.

Il faut une religion à la démocratie, cette religion c'est la science, qui doit par conséquent être l'âme de l'éducation. Un minimum (indéterminé) de savoir positif, de bonnes habitudes d'esprit, et quelques notions générales qui se dégagent de l'ensemble des découvertes de la science, voilà ce que l'éducateur a l'obligation de fournir à la démocratie ; il a de plus le devoir de *créer l'énergie*, de coordonner les énergies individuelles en vue du bien social, et enfin d'inspirer l'amour du beau. Tel est le programme, ramené aussi sèchement que possible, à ses traits essentiels.

Il semble nous promettre la création de nouvelles chaires magistrales pour l'enseignement de l'énergie, car c'est chez nous l'habitude, et après tout ce professeur de gymnastique n'était point tant ridicule qui dictait un cours à ses écoliers : il était peut-être un ironiste ; une conférence de gymnastique, cela n'est pas autrement bouffon qu'une conférence de morale ou d'esthétique.

Nous retrouvons ici la vieille superstition herbartienne, qui est aussi la superstition démocratique par excellence : l'éducation par l'instruction. Et il faut bien que ce préjugé soit tenace et universel pour qu'un penseur comme Remy de Gourmont, l'un des esprits les plus vigoureux et les plus libres de notre temps, ait été touché par la contagion ; ne dit-il pas que l'abolition du latin aura pour conséquence d'affermir l'influence du clergé, en lui donnant le monopole de quinze ou vingt siècles d'histoire (2) !

Un mot de M. Croiset exprime le préjugé régnant d'une façon pour ainsi dire matérielle ; il convient, dit-il, de « meubler les esprits » de précieuses notions. La difficulté est de rencontrer le mobilier idéal. Depuis plus de vingt ans on dispute là-dessus : c'est ce qu'on appelle la crise universitaire, qui n'est

(1) Notamment : *Souvenirs d'une Education manquée*, par M. Lavisse, et *Les divers types d'enseignements*, de M. Seignobos, où les adversaires de l'éducation actuelle trouveront le sujet d'amples méditations.

(2) *Epilogues*, p. 289, Lettre à M. Alfred Fouillée.

pas un mal français, ni même européen, mais une plaie démocratique. L'Université nous offre le spectacle d'un malade que tourmente l'insomnie ; il se tourne, se déplace, se croit un instant soulagé, mais ne peut trouver le repos. Voyez les programmes comme on les tiraille en tous sens ; on les allonge, puis on les raccourcit ; on retranche du latin, on ajoute des sciences, et chaque réforme est saluée comme l'aube d'une rénovation qui doit être le salut, mais l'allégresse est fugitive.

S'il était possible que l'on renonçât à ce creux rationalisme, bien des difficultés s'évanouiraient. Supposons, un instant, qu'il n'y ait pas en soi de « connaissances précieuses » et que l'instruction n'ait pas une valeur absolue et éducative ; supposons qu'elle soit reléguée à un rang subordonné, réduite à un rôle proprement utilitaire, nous voilà du même coup en possession de la mesure jusqu'alors introuvable qui dosera son application. Il faut savoir lire, écrire, compter, parce que cela est utile ; il faut connaître les langues, les sciences et tant de choses enfin, parce qu'on y a intérêt, et à proportion qu'elles peuvent servir.

— Mais alors, dira M. Fouillée, vous êtes un rétrograde ; « vous êtes enrôlé dans le grande réaction contre la raison. »

— Laissons parler M. Fouillée.

— Mais, insiste M. Lavis, à vingt ans j'ignorais tout ; je ne connaissais pas mon propre corps, ni la vie des animaux et des plantes, ni le cours des astres, ni rien ; j'étais « un jeune homme charmant, mais infirme ». — Vous étiez charmant malgré votre éducation et infirme par elle, et si vous étiez ignorant, c'est qu'on vous avait empêché d'apprendre. Je sais un grand collégien qui à quinze ans n'avait jamais encore vu la lune. « Je le crois bien, disait la mère ; il n'a jamais eu le temps. » Que pèse le savoir rouillé des pédants auprès des enseignements de la nature ! Celle-ci est la grande institutrice et la grande maîtresse de logique. L'enfant a surtout besoin de n'être pas entravé, et il se trouvera en fin de compte plus et mieux instruit, en possession d'un savoir précieux, parce qu'il est réel et efficace, le seul précisément dont il ait besoin, et qui constitue sa vérité.

La fin de l'éducation n'est pas sociale, mais individuelle, toute l'éducation consiste à susciter les énergies latentes ; on ne devient que ce que l'on est ; il faut aider la nature, sans vouloir se substituer à elle.

Ces idées ne sont pas neuves : Rousseau les exprimait déjà dans *l'Emile*, mais on ne le comprenait pas ; plus récemment

M. Paul Robin essayait de les mettre en pratique à Cempuis; il ne parvint qu'à exciter la méfiance et le scandale. Maurice Barrès vient à son tour de les reprendre dans ce qu'elles ont d'essentiel, en leur prêtant le charme magique de son style (1); par lui elles peuvent devenir séduisantes, actives, fécondes. Tel est le prestige du talent. Un poète crée des images splendides, et du même coup il donne la vie à des idées. Il y a plus de profit à lire cet aimable livre, ce beau livre, qu'à suivre les séances d'un congrès de pédagogues.

L. BÉLUGOU.

LES REVUES

L'Occident : M. E. Bernard, sur Puvis de Chavannes. — *Revue Bleue* : Balzac et l'Académie française. — *Les Marges*. — *Le Festin d'Esopé* : M. A. Jarry, vers à la louange de la Force armée.

L'Occident (décembre) publie un fort bon article de M. Emile Bernard sur *Puvis de Chavannes*. C'est un acte de foi de la meilleure intention où l'œuvre d'un des plus grands peintres du siècle dernier est justement exaltée et commentée avec une rare intelligence.

« Rien de sombre et d'attristant en cette œuvre de majesté sévère. La foi, la jeunesse, la naïveté partout ; une teinte de regret mélancolise assez le présent pour le lier aux symboles immanents de la tradition, une fraîcheur tiède y chante l'espérance. On sent l'humaine naissance s'y joindre au repos des félicités promises. La vie est enjambée, pressentie ou fragmentée, jamais blessante par son spectacle cru. Le Christianisme y rejoint le Paganisme en un bain de rêves lucides et fortifiants ; sainte Geneviève enfant est une jeune muse de bois sacré. Puvis a puisé dans son âme de chrétienne origine ses primes inspirations, en cette voie il fut toujours sublime, jamais fade. Le désir de créer du neuf, d'innover, le fit entrer dans l'allégorie moderne. A cet ordre de compositions se rattachent surtout ses œuvres dernières : *la Sorbonne, le Rhône et la Saône, Victor Hugo*, etc., etc., et il a prouvé par elles que jamais, pour le génie, l'époque n'est un empêchement d'art. Il faut s'incliner bien bas devant ces ordonnances si neuves, d'un classicisme si distingué et si noble où nul civisme scolaire ne jette de discordance. Par leur beauté elles

(1) Dans *les Amitiés françaises* (Paul Juven, édit.).

égalent les compositions sur des sujets de traditions, elles démontrent les ressources du grand esprit que fut le Maître. Un penseur les ordonnait d'abord, les épurant de l'ambiance, du fait divers, de l'actualité, les haussant vers le symbole, un peintre venait ensuite qui, fort de sa science, sûr de ses moyens, en rendait plastique l'organisme. Si l'art, comme l'a dit Richard Wagner, commence au delà de la vie, c'est-à-dire dans le domaine de l'esprit, l'art tout entier est représenté, en ces pages de Puvis, par cette faculté rare d'extraire, en songeant, l'essentiel et le profond de la complication des faits et des formes. Par la pensée qui les simplifie ses œuvres sont des pages d'éloquence comme, par la ligne et la couleur qui les ornent, elles sont des chefs-d'œuvre picturaux. A ce point Puvis s'affirme notre génie français le plus élevé et le plus complet. Sa faculté d'idéalisation le place, au-dessus de nos plus grands maîtres, au rang des génies dont l'universalité intellectuelle se résume par ces mots : Un Poète. »

M. Emile Bernard appelle très exactement son modèle : « le Virgile français », il recueille quelques-unes des idées qu'il chérissait et celle-ci, notamment où il exprima le symbolisme de son art :

« Pour moi, j'ai toujours cherché à deviner le corps sous la robe aux reflets changeants ; j'ai cherché les choses sous leur caractère permanent, dans leur apparence profonde, c'est-à-dire dans leur essence. Ma façon de travailler est intérieure, si j'ose dire ; avant de rien exécuter ma création est entièrement achevée dans ma tête. »

Nous citerons encore cette grande leçon condensée en peu mots :

« Il faut élaguer de la nature tout ce qui est contingence, accident, tout ce qui est momentanément inexpressif, c'est-à-dire ce qui ne tendrait pas à traduire notre pensée. L'art achève ce que la nature ébauche, prononce la parole qu'elle balbutie. Comment arrive-t-on à aider la nature dans son effort pour parler ? Par l'abréviation et la simplification. Attachez-vous à exprimer l'important, passez le reste, c'est là le secret de la composition, c'est là le secret du destin, c'est même le secret de l'éloquence et de l'esprit. »

« En toute chose il réclamait *la clarté, la clarté avant tout* », ajoute M. E. Bernard — et c'est le suprême enseignement de Goethe à son lit de mort.

Cette étude montre comment l'influence d'Eugène Delacroix retarda l'expression définitive de la personnalité de Puvis de

Chavannes. Il convient de recueillir ici ces quelques lignes :

« Dans ces premières œuvres est flagrant un conflit entre des éléments divers qui ne veulent pas s'associer. Faut-il l'attribuer à des influences extérieures ? Et cet homme qui devait tout tirer de lui-même pour réaliser son harmonie définitive se laissa-t-il entraîner hors soi par des admirations ? On peut le croire. L'élément pittoresque introduit par Delacroix dans l'art, élément dont la composition et la couleur ici s'altèrent en un dessin décoratif déjà rythmique, semblent un malheur plutôt qu'un bénéfice dans cette période d'œuvres primes d'une cependant si admirable et déjà très belle tendance au sérieux, au noble et au profond. Mais ce ne sera vraiment que plus tard, quand il accordera à sa pensée, à son inspiration poétique droit de cité, que Puvis sera dévoilé à nos yeux et à nos âmes. Il ne se possédera tout, enfin, que lorsque les clameurs admiratrices et de bon combat cesseront autour de Delacroix, disparu pour faire place à l'immortalité que tout génie se conquiert en quittant l'enveloppe sensible l'hostilisant au monde. Alors il commence sur les murs d'Amiens ces panneaux d'un dessin encore scrupuleux, mais ascendant au style, il ose cette couleur calme aux allures tapissières, il ouate les parois de rêveries, d'harmonies apaisées, établissant péremptoirement l'éclosion de son être entier au royaume supérieur du grand art. Comme Samson emportant les portes de Gaza, il brise ces lois dont il se fit le volontaire captif pour la rétribution du savoir, et essore dans une forme modelée sur sa pensée qui, d'abord, inattendue, bouleverse, puis, significative comme une hiéroglyphe idéale, conquiert. Le voici non plus copiste, décalqueur, imitateur scrupuleux de la nature, mais, selon son mot, *parallèle*.

« Loin le coloris qui se voulait puissant à tort et ne faisait que discorder ; loin la composition chargée, loin la forme explicative et froide ! Maintenant éclot de l'embryon du tempérament l'œuf chantant d'où jaillit la claire claironnée du réveil idéal et le *Bois sacré cher aux Muses et aux Arts*, allié à la grâce hellénique la décorative largeur des tapisseries françaises du xv^e siècle, avec, en outre, l'ampleur la plus majestueuse des lignes paysagistes qu'aient risquées les premiers amants des beautés de la fresque ; les byzantins, les giottesques. Le voile des couleurs bariolées est tombé des groupes compliqués de *Marseille, porte de l'Orient, de Marseille, colonie grecque*. Le morcellement prend fin, une

imposante eurythmie grandit jusqu'au poème un ensemble où plus rien ne se heurte. »

§

Il est piquant de retrouver dans une correspondance la trace des rapports d'Honoré de Balzac avec l'Académie française. La correspondance inédite, que la *Revue bleue* (5 décembre) achève de publier, contient ce trait du sublime écrivain : « La morale est excessivement chère, et vous voyez l'académie qui ne peut pas en obtenir de bonne en la payant, car les prix Monthyon n'ont pas, depuis quinze ans, produit un seul volume. »

Mais voici une lettre de Balzac à M. de Pongerville qui, lui, fut immortel en son temps. Il nous apparaît aujourd'hui, à la faveur de cette correspondance comme un galant homme et sa réponse à Balzac vaut d'être lue :

« Passy, 23 décembre 1843.

« Mon cher monsieur de Pongerville,

« J'ai su d'une manière trop directe que ma situation de fortune est un motif qui s'oppose à la candidature dont nous parlions, pour ne pas être profondément blessé de ce contrôle et il en est résulté chez moi cette opinion, — je vous fais juge de sa convenance et de sa justesse :

« Si le courage dans la lutte, si l'indépendance qui fait préférer le travail à la protection toujours gênante du gouvernement, si la pauvreté devient un obstacle pour mon élection, je ne dois jamais me présenter quand la fortune m'aura prêté son lustre, car il serait aussi honteux pour moi que pour l'Académie de voir dans l'or un titre supérieur à celui que donne une vie consacrée aux lettres.

« Du moment où cette opinion passe du sein de l'Académie au dehors, il est d'un homme qui se respecte d'attendre, et de ne plus rien briguer dans les suffrages. Aussi vous exprime-je ici la plus affectueuse reconnaissance pour les bonnes dispositions que vous m'avez témoignées, en vous priant d'user de votre influence en faveur des talents contemporains qui rencontrent chez vous sympathie et culte. Votre estime, Monsieur, est une consolation suffisante pour moi. Je la garde comme un joyau. Je cultiverai, si vous le permettez, votre société si précieuse, et vous approuverez, je l'espère, l'attitude que me fait prendre le respect de soi-même, sentiment inséparable de l'amour d'une bonne réputation,

« Je suis heureux de vous offrir ici l'expression de mes sentiments les plus affectueusement distingués.

« DE BALZAC. »

« Paris, 27 décembre 1843.

« Mon cher monsieur de Balzac,

« La confiance que vous voulez bien me faire me flatte et m'afflige en même temps. Je pense que vous exagérez les obstacles qu'on vous présente, et je ne puis croire, je vous l'avoue, qu'il soit possible de préférer la richesse au talent, et d'exiger que la fortune d'un homme célèbre égale sa renommée. Vous auriez, dans ce cas, une tâche financière trop difficile à remplir. Je sais bien que la pauvreté seule n'est pas un mérite ; mais elle rehausse l'éclat du talent et de l'honneur. Elle devient alors vertu, et procure plus d'indépendance que l'extrême richesse. Vous le savez mieux que moi, peintre habile des hommes et des choses ; vous savez que la véritable opulence du penseur, de l'éloquent écrivain, est dans l'ascendant qu'il a pris sur le public. Encore une fois, je ne conçois pas l'alliance dont on vous parle entre le mérite et l'or.

« Il paraît cependant que votre détermination est prise, et que vous ajournez l'occasion de faire valoir vos droits. Au surplus, ils sont imprescriptibles, et vous seul pouvez être l'arbitre dans cette cause. Pour moi, laissant de côté des considérations où je deviens étranger quand elles cessent d'être littéraires, je ne puis que vous dire combien j'honore le talent qui sait instruire et plaire, et dont le sentiment philosophique, sympathisant avec la société tout entière, lui présente, dans son attrayante malice, l'image des travers et des ridicules que chacun reconnaît, mais seulement dans les autres....

« DE PONGERVILLE. »

Balzac étant en Ukraine, sa mère le renseigne sur l'avancement des travaux de la maison qu'il fait aménager à Paris pour l'habiter à son retour. De cette lettre, du 20 août 1849, nous détachons ce passage :

« ... Tu auras besoin de te frotter les yeux pour retrouver ton Paris d'autrefois. Pour t'en donner une idée, je te dirai que, dans la rue de Richelieu, du Boulevard au Palais-Royal — que dis-je, *royal* ! c'est bien *national* qu'il faut dire, — il y a trente-deux boutiques de fermées, et les marchands qui

tiennent ferment à la nuit, de sorte qu'il n'y a plus que le gaz qui éclaire le soir. Cependant, on dit que tout reprend un peu. Souverain est désolé. Il m'a dit qu'il n'y avait plus qu'un éditeur à Paris qui ose encore se risquer, mais en ne payant aux auteurs que le quart de la valeur des livres qu'il achète. Les théâtres sont aussi bien malades ; pas d'argent, pas de spectateurs ! »

§

Les Marges, gazette littéraire par Eugène Montfort (novembre), paraissent dans un cadre vieillot, comme il sied à une gazette dont l'unique rédacteur se recommande un peu des *Guêpes* d'Alphonse Karr.

Les Taches d'encre, de M. Maurice Barrès, seront, un peu aussi, le modèle des *Marges*.

Au surplus, voici comme M. E. Montfort, — qui fut l'un des lieutenants héroïques de M. Saint-Georges de Bouhélier à la belle époque du naturisme, — définit sa « gazette » :

« *Les Marges* seront des cahiers sur la littérature publiés à époques irrégulières. Irrégulières, car l'auteur, pour lequel cette publication se présente comme une sorte de délassement agréable, désire qu'elle ne devienne point pour lui un travail ennuyeux ; il convient donc qu'il ne soit pas contraint et borné par le temps... On recueillera peu à peu, et entre deux travaux de plus longue haleine, la matière d'une livraison ; puis, tout étant au point, on la livrera à l'imprimeur : cette manière de procéder, si elle n'est point habituelle, offre, il nous semble, cet avantage qu'elle permet de donner au lecteur des pages spontanées, naturelles, écrites avec plaisir et au seul moment où l'on a ressenti le désir de les écrire, ce qui serait impossible peut-être avec un périodique à date fixe. »

« Dès le deuxième numéro, » — lisons-nous d'autre part, — le tirage des *Marges* sera limité au chiffre des demandes. »

Dès le premier numéro, on peut féliciter M. Montfort d'une évolution qui lui permet de reconnaître la valeur de Gérard de Nerval, — encore qu'il parle de la « maladie intellectuelle » dont Victor-Hugo était atteint !

Une jolie page : *La Conversation et les canards*.

§

Le Festin d'Esopé (décembre) publie *l'Objet aimé* ou *le Premier suicide* de M. Vieuxbois, d'après Töpffer, par

M. Alfred Jarry. « La force armée, composée de deux personnages mi-militaires, » exprime avec distinction son rôle dans l'Etat et son penchant au bien :

C'est nous la Force armée,
Nous montons la faction.
Des meilleur's intentions
Nous sommes animée.

« La Force armée » dit encore :

Quand la manche droite a fait ça,
À ce signe l'on optempère,
On s'dit qu'il faut faire
Par le flanc droit.
Quand la manche gauche a fait ça,
On se fourre dans la caboche
Que c'est qu'il faut faire
Par le flanc gauche,
Quand
Les pans
Vont au vent
De façon extraordinaire,
C'est sign' que le pas s'accélère :
En avant !

L'utilité des armées permanentes est ainsi démontrée.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Herbert Spencer (*Les Débats*, 11 décembre; — *Le Figaro*, 9 décembre; — *L'Eclair*, 10 décembre; — *L'Aurore*, 9 décembre; — *L'Action*, 9 décembre). — Le théâtre des Goncourt (*Le Figaro*, 14 décembre).

La mort d'Herbert Spencer a passé inaperçue du peuple anglais. *Les Débats* disent à ce propos :

« On peut affirmer, sans la moindre exagération, que la mort de Herbert Spencer a fait plus d'impression en Allemagne, en France, en Italie, où certains journaux ont paru encadrés de noir, que dans le pays même de ce grand penseur. Bien certainement, les universitaires, les littérateurs et un certain nombre d'hommes éclairés, constituant l'élite intellectuelle du pays, comprennent mieux que personne la perte que vient de faire l'Angleterre et, avec elle, le monde civilisé; mais en dehors de cette petite minorité, il est indubitable que 99 Anglais sur 100 ignorent jusqu'au nom de Herbert Spencer.

« Il n'y a pas, en Europe, de peuple qui s'intéresse moins à ceux qui, dans le domaine des lettres, de la science, de la philosophie illustrent leur pays, que le peuple anglais. M. Her-

bert Spencer disparaît, une intelligence supérieure s'éteint, une flamme manque au foyer intellectuel du monde, et les Anglais ne se doutent pas qu'une de leurs forces nationales n'est plus.

« Si Herbert Spencer avait joué, bien ou mal, la comédie, s'il avait possédé une écurie de courses, s'il avait été un jockey heureux, un *cricketer* ou un *footballer* distingué, son nom serait connu des neuf dixièmes de ses compatriotes ; mais il s'est contenté d'être un des plus grands esprits, un des plus profonds penseurs du dix-neuvième siècle ; et qu'est-ce que c'est cela, dans l'estime des Anglais, à côté de l'éclat qui s'attache au nom d'un auteur à la mode, d'un riche sportsman. Moins que rien. »

De M. J. Bourdeau, dans le même journal :

« Herbert Spencer, qui vient de mourir à quatre-vingt-trois ans, est un des plus grands penseurs du dix-neuvième siècle. G. Lewes se demande si, sans excepter Bacon et Darwin, il a jamais paru un penseur plus éminent en Angleterre. Spencer est le seul de sa nation qui ait construit un système général de l'univers : l'esprit anglais, essentiellement empirique, s'attache uniquement à l'observation et à l'analyse des faits précis et isolés. Mais les matériaux de la vaste synthèse de Spencer sont empruntés uniquement à la réalité, aux phénomènes accessibles à l'expérience. Sa méthode, rigoureusement positive, sépare avec une extrême rigueur le certain du probable, le connaissable de l'inconnaissable, délimite d'une part le domaine de la science, et celui de la métaphysique et de la religion. Il a donné la formule de l'*agnosticisme* en disant que la puissance qui se manifeste dans l'univers est pour l'esprit humain, à jamais *inscrutable*. Cet Inconnaissable, selon la poétique expression de Littré, vient battre de toutes parts le monde réel, comme une mer immense, un océan pour lequel nous n'avons ni voile, ni boussole.

« En dépit de sa santé toujours débile, Spencer a construit une œuvre de géant. Armé des résultats de toutes les sciences, il a cherché, comme Aristote et Thomas d'Aquin, à les classer, à les réunir dans une *somme*, non plus théologique, comme au moyen-âge, mais exclusivement scientifique, et à découvrir la loi suprême et unique du monde connaissable. Hegel et Auguste Comte ont tenté la même entreprise, Hegel, Comte et Spencer s'accordent à considérer que le monde des phénomènes est régi par la loi d'évolution, de transformations incessantes, de devenir perpétuel. C'est l'hypothèse la plus

féconde du dix-neuvième siècle. Mais Spencer a serré le problème de plus près. Tandis que Hegel y introduit la métaphysique, propre au génie allemand, et considère l'évolution comme le progrès de la *Pensée*, représentant le progrès de la nature et de l'histoire, Herbert Spencer définit la loi d'évolution : un développement inconscient de l'homogène à l'hétérogène, autrement dit à une différenciation croissante. Avec une méthode aussi rigoureuse que merveilleuse, une prodigieuse abondance de preuves empruntées à toutes les sciences, il cherche à établir que cette loi d'évolution ainsi définie s'applique à la nébuleuse primitive, au système solaire, aux plantes, aux corps animés, aux sociétés humaines et à l'âme humaine. Tout l'univers connu parcourt les mêmes phases, passe par les mêmes degrés d'évolution. »

Le Figaro publia cette lettre inédite adressée à M. Davenay, le 23 octobre 1902 :

« Monsieur,

« Je ne suis pas descendu depuis mercredi, les désordres nerveux dont je souffrais ayant été aggravés par ma brève conversation avec vous.

« Il va de soi que je ne dois pas aggraver encore mon état par une nouvelle entrevue.

« Les opinions que j'ai exprimées ici devant vous et que vous avez la liberté de publier, sont brièvement celles-ci :

« 1^o Le socialisme triomphera inévitablement malgré toutes les oppositions;

« 2^o Son établissement sera le plus grand désastre que le monde ait jamais connu;

« 3^o Tôt ou tard, il prendra fin par un despotisme militaire.

« Sincèrement votre

« HERBERT SPENCER. »

Du même journal, cette notice sommaire :

« Spencer est mort hier matin à Brighton. Il était né à Derby le 27 avril 1820.

« Son père, maître d'école, et son oncle firent son éducation. À dix-sept ans il obtient un brevet d'ingénieur civil et entre dans la Compagnie des chemins de fer de Londres à Birmingham. Il continue à travailler dans ses heures de loisir. Il s'intéresse surtout aux sciences naturelles et à la sociologie. À vingt-six ans il devient sous-directeur d'une revue économique où il défend le libéralisme politique des radicaux utilitaires.

« Dès 1842 il avait déjà publié sa première brochure sur la *Sphère propre du gouvernement*, où il affirmait la nécessité de restreindre au minimum possible l'action du gouvernement. Taine dira plus tard d'après lui : « Le rôle du gouvernement devrait se réduire à celui d'un chien de garde. »

« En 1850, il publie sa *Statistique sociale*.

« En 1855 paraissent les *Principes de psychologie*. En 1860 Herbert Spencer publie le programme de son *Système de philosophie synthétique*, au développement duquel il devait consacrer sa vie. Les ouvrages suivants en sont l'exposé : *Premiers principes* (1862), *Principes de biologie* (1864), *Principes de psychologie* (1872), *Principes de sociologie* (1876), *Institutions politiques* (1881), etc.

Des livres sur la *Justice*, la *Bienfaisance*, le *Progrès*, *l'Individu contre l'Etat*, les *Bases de la morale évolutionniste* et, en dernier lieu, *Faits et commentaires*, qu'il considérait comme son testament, datent de ces douze dernières années. »

L'Eclair donna deux autres lettres relatives : 1° à l'anarchie :

« Saint-Leonard-on-Sea, 24 janvier 1894.

« Cher Monsieur,

« Je vous suis obligé pour l'article où vous niez mon adhésion aux idées anarchistes. La façon dont vous présentez mes principes comme absolument opposés à ces théories est parfaitement correcte.

« Dans la cinquième partie des *Principes d'Ethique*, publiés l'an dernier en mai, et qui vont paraître dans une traduction française, vous trouverez à la page 272 (édition anglaise) le paragraphe suivant que vous ne jugerez peut-être pas inutile de citer :

« Un effet non moins désastreux, sinon plus désastreux encore, doit être rappelé. Un gouvernement auquel on a sans cesse recours tourne au communisme et à l'anarchie. Si la société, dans sa puissance collective, entreprend de pratiquer la bienfaisance comme une de ses fonctions, — si tantôt en un sens et tantôt dans un autre, par des préceptes que renforcent des exemples, on apprend aux inférieurs que l'Etat a pour devoir, non seulement de leur permettre la libre poursuite du bonheur, mais encore de leur fournir les moyens de se procurer ce bonheur, — il se forme naturellement parmi les pauvres, et spécialement parmi les moins méritants, une

croyance fermement arrêtée que, si leur bien-être est insuffisant, le gouvernement doit en recevoir un blâme. Ce n'est pas à leur paresse ni à leurs méfaits qu'ils attribuent leur misère, mais à la mauvaise volonté, à la mauvaise forme de la société qui ne fait pas son devoir envers eux.

« Que s'ensuit-il ? D'abord naît parmi eux la théorie suivant laquelle les arrangements sociaux doivent être réformés dans leurs bases, de telle façon que chacun reçoive une part égale des produits du travail, et que les différences de traitements, — dues aux différences de mérites, — soient abolies : c'est le communisme.

« Mais alors, les plus mauvais de tous, exaspérés de ne pouvoir des choses qu'ils désirent et se fondant sur cette doctrine : que la société doit être détruite, affirment que chaque homme peut s'emparer de ce qui lui plaît et « supprimer », ainsi que l'a dit Ravachol, tous ceux qui lui barrent le chemin.

« Ainsi commence l'anarchisme, et un retour à la lutte pour l'existence telle qu'elle a lieu parmi les brutes. »

« Tous mes remerciements pour votre défense de mes idées et sincèrement à vous. »

« Herbert SPENCER ».

2^o Au socialisme :

« Londres, le 12 juin 1895.

« Cher Monsieur,

« Le jugement qui a été porté, me dites-vous, sur mes idées, et les fait apparaître comme favorables au socialisme, m'a causé une grande irritation : je dirai même de l'indignation. Aucun jugement ne peut-être plus contraire à la vérité.

« Considéré dans ma patrie et à l'étranger comme un champion de l'individualisme, je ne puis que m'étonner de l'audace de quiconque cherche à se servir de mon nom pour le soutien du socialisme, et je suis non moins étonné que le nom de Darwin puisse être également employé à ce même but.

« Depuis que j'ai commencé à écrire, mon hostilité au socialisme s'est clairement manifestée.

« La doctrine de la sélection qui fut découverte par moi dans son application sociale en 1850, réaffirmée de nouveau en 1852, cette doctrine, qui fut exposée par M. Darwin amplement dans son *Origine des espèces*, est diamétralement opposée à la doctrine des socialistes, et quiconque se sert de mes idées pour le soutien du socialisme doit ignorer complètement quelles sont mes idées, car, s'il les connaissait véritablement, il serait un criminel dans toute l'acception du mot.

« J'ai exposé maintes fois ma conviction : que l'avènement du socialisme serait le plus grand désastre que le monde aurait connu, et qu'il ne pourrait finir que dans un despotisme militaire.

« Vous avez pleine liberté de rendre publique cette lettre.

« Votre dévoué, Herbert SPENCER. »

Questionné par *l'Aurore*, M. Th. Ribot aurait répondu (1) :

« En morale, il était d'un optimisme béat : il croyait à la possibilité du bonheur universel. En politique, il était anarchiste. »

« Nous espérons, dit *l'Action*, voir Herbert Spencer présider le congrès de la libre-pensée, à Rome, en face du Vatican. »

Ce ridicule immense lui aura été épargné. Mais il était capable de cela, peut-être. Il se considérait vraiment comme un pape, — et un pape infallible.

§

Le Figaro publie un ancien document. C'est une lettre d'Edmond de Goncourt à M. Lothar, de Vienne, où il expose ses théories dramatiques ; en voici les passages essentiels :

« Dans cette pièce de *la Faustin*, que vous venez si aimablement de traduire et de faire accepter par le Deutsches Volkstheater, vous voulez bien voir une pièce d'un théâtre nouveau, que vous qualifiez de *théâtre de l'avenir*, et vous me faites l'honneur de me demander un manifeste de mes idées théâtrales.

« Je ne puis vous refuser, et je vous avouerai qu'après de longues réflexions et même pas mal de variations en ma manière de voir à ce sujet, je suis arrivé à la conviction qu'il n'y a pas de révolution radicale à introduire au théâtre, qu'on ne peut décidément pas supprimer le dénouement comique ou tragique, les monologues, les apartés, etc., etc., en un mot, tout ce qui fait fatalement partie de son outillage conventionnel, et cependant, en dépit de cet outillage, je crois qu'il y a un théâtre neuf à créer : théâtre que j'ai cherché dans *Germinie Lacerteux* jouée par Réjane, dans *la Faustin* qui va être jouée par M^{lle} Sandroek, dans *Manette Salomon* que je viens de terminer.

« Et la petite révolution que je tente se réduit à l'emploi de deux choses :

(1) M. Ribot a, croyons-nous, tout en le jugeant, une grande admiration pour Spencer.

« 1^o A mettre dans une pièce plus de souvenirs de la vie vécue qu'on n'en met d'ordinaire ; à apporter moins de sauce *vaudevillièrement* imaginative autour des situations ; à faire mieux toucher la vraie réalité des sensations, des sentiments, des passions ; à montrer les caractères dans une étude poussée à fond, sans souci du *chut !* futur d'un public bégueule ou pubibond ; à rejeter cette facile enluminure des existences, trop semblable à de la peinture décorative hâtivement brossée ; enfin, dans l'analyse de l'humanité des bonshommes des planches, à se rapprocher du livre pour la mise en valeur et en nature de ses personnages ;

« 2^o A employer le moins possible, dans la langue théâtrale, la phraséologie *livresque* ; à se servir de la parole coupée, cassée, brisée, pour ainsi dire minée de la conversation ; — enfin à trouver une langue — là est pour moi le grand art de l'auteur dramatique, — une langue parlée n'ayant rien de la rédaction du livre, tout en laissant sentir, sous la libre et volante parole, un écrivain.

« En résumé, voici mes conclusions : pour la peinture des êtres et des sentiments, le théâtre doit se rapprocher le plus possible du livre ; pour la langue, s'en éloigner autant que c'est faisable.

« Je crois encore que la composition théâtrale par tableaux — la composition shakspearienne — est préférable à l'acte ; qu'elle est une forme plus rapide, plus débrouillardes et en même temps plus démonstrative ; qu'elle permet de plus nombreux changements de lieux ; qu'elle aide à débarrasser l'action des personnages dans les moments où on n'a pas besoin d'eux ; et qu'elle évite le remplissage des actes trop courts par des scènes vides.

« Maintenant je pense qu'en France le théâtre tourne trop absolument autour de l'amour. N'y a-t-il pas d'autres grands sentiments comme l'ambition, la haine, l'envie, etc., etc., trouvés dignes d'être interprétés par le théâtre antique, et qui demeurent plus que jamais du théâtre, en ce siècle de psychologie...

« C'est sous l'influence de cette idée que, dans la pièce des *Frères Zemganno*, tirée de mon roman, je décidai Paul Alexis et Oscar Méténier à n'introduire dans la pièce que le sentiment fraternel, et s'il m'arrivait un jour de chercher une pièce dans *M^{me} Gervaisais*, mon ambition serait d'intéresser seulement le public avec le sentiment maternel. »

M. de Goncourt termine en exposant le droit qu'ont les

romanciers de tirer des pièces de leurs romans ; c'est pour ceux qui ne lisent pas, mais vont au théâtre. On fabrique aussi des romans avec des pièces à succès, pour les gens qui lisent et ne vont pas au théâtre. Il y a aussi les images d'Epinal où les plus belles histoires sont montrées et contées en seize petits tableaux : et cela ne coûte qu'un sou.

R. DE BURY.

LES THÉÂTRES

ODÉON : *L'Absent*, pièce en quatre actes, de M. Georges Mitchell, musique de M. Fernan Le Borne (28 novembre) ; *Iphigénie*, tragédie en cinq actes, en vers, de M. Jean Moréas, d'après Euripide (10 décembre). — VAUDEVILLE : Reprise de *Germinie Lacerteux*, pièce en dix tableaux, d'Edmond et Jules de Goncourt ; *les Coteaux du Médoc*, comédie en un acte, de M. Tristan Bernard (2 décembre). — GYMNASSE : *Le Retour de Jérusalem*, pièce en quatre actes, de M. Maurice Donnay (3 décembre). — THÉÂTRE SARAH-BERNHARDT : *La Sorcière*, drame en cinq actes, de M. Victorien Sardou, musique de M. Xavier Leroux (15 décembre). — THÉÂTRE ANTOINE : *La Paix chez soi*, comédie en un acte, de M. Georges Courteline (25 novembre) ; *Maternité*, pièce en trois actes, de M. Brieux (9 décembre). — ATHÉNÉE : *Le Prince consort*, comédie fantaisiste en trois actes, de MM. Xanrof et Chancel, musique de M. Paul Marcelles (25 novembre). — PORTE-SAINT-MARTIN : *Gil Blas de Santillane*, pièce en cinq actes et huit tableaux, de MM. Armand d'Artois et Gorges Duval (26 novembre). — ŒUVRE : *L'Oasis*, pièce en cinq actes, de M. Jean Jullien (13 décembre).

M. Georges Mitchell a l'âme sensible : nous entendimes de lui, il y a quelques années, un drame intitulé *la Maison*, où on larmoyait presque autant que dans une tragédie bourgeoise du dix-huitième siècle ; aujourd'hui, il nous donne *l'Absent*, pièce qui mettra à une rude épreuve les glandes lacrymales des spectateurs. Il faut avouer que les personnages de *l'Absent* sont les propres artisans de leurs douleurs. Il y a là une grand'mère qui accueille assez légèrement les mauvais propos que tiennent sur une femme des commères de village, et qui, par la suite, refuse avec une insistance quelque peu puérile d'avouer son erreur à son petit-fils. Il y a là un père dont la rudesse est parfois excessive, et un fils dont la crédulité violente est assez inconsidérée. Ce n'est pas par la juste observation des caractères que vaut la pièce de M. Georges Mitchell, ni, semble-t-il, par l'étude exacte des mœurs. La scène de *l'Absent* est en Zélande, chez des paysans, mais elle pourrait aussi bien être à Toulouse, chez des boutiquiers, ou à Londres, chez de riches industriels. L'auteur

aurait-il d'abord écrit sa pièce, sans désigner d'aucun nom les lieux ni les personnages, puis aurait-il cherché, pour la situer, un pays qui donnât prétexte à des costumes amusants, à des décors pittoresques, et à des noms qu'on n'ait pas trop souvent entendus? On est tenté de le croire, tant les actes des personnages de *l'Absent* sont peu locaux, tant leurs discours sont peu colorés.

Il y a pourtant des qualités dans *l'Absent*: le premier acte du drame est clair, et, aux dernières scènes, traité avec une violence qui n'est pas sans vigueur. La situation développée au troisième acte est gracieuse, et, au dernier acte, le dénouement heureux, souhaité par le public attendri, est amené avec une aimable ingéniosité.

L'excellente interprétation de *l'Absent* ajoutera au plaisir qu'y goûteront certains spectateurs. Mlle Sylvie joue triomphalement un rôle agréable de jeune fille, qu'elle fait on ne peut plus charmante; Mme Tessandier est une noble grand-mère; M. Gémier prête au père offensé toute la force de son jeu, et M. Dorival rend avec bonheur les indignations et les attendrissements du fils. Mes Dehon et Marcilly, MM. Cornaglia et Daumerie méritent aussi des éloges.

Les décors de *l'Absent* sont bien faits et les costumes plaisent.

La partition qu'a écrite M. Fernand Le Borne pour accompagner *l'Absent* est importante, — trop importante. Le prélude du quatrième acte en est, me semble-t-il, le meilleur morceau.

Il nous a été donné de voir à Paris la belle tragédie de M. Jean Moréas, *Iphigénie*. C'est un noble plaisir que d'entendre une pareille œuvre. J'espère le goûter encore, et je souhaite que bientôt, dans une longue suite de représentations, de nombreux spectateurs acclament *Iphigénie*.

Mmes Silvain, Tessandier, Roch, MM. Silvain, Gorde, Boyer ont retrouvé ici le succès qu'ils avaient eu à Orange.

Il ne faut pas s'étonner qu'on ait repris *Germinie Lacerteux*. La pièce qu'Edmond de Goncourt tira du roman qu'il avait écrit avec son frère reste d'un haut intérêt. Les procédés du drame-chronique y sont appliqués à l'humble aventure d'une bonne, et le misérable amour de Germinie n'est pas moins tragique que ceux des reines et des nobles bourgeoises. Il y a, dans *Germinie Lacerteux*, des scènes admirables, et qui

restent parmi les plus émouvantes du théâtre contemporain. On souffre pendant la scène, si simple, où la pauvre Germinie, enceinte, doit servir silencieusement le dîner où a invité ses petites parentes Mlle de Varandeuil et l'agonie lamentable de la triste fille a de quoi faire pleurer les spectateurs les plus insensibles et les plus endurcis.

M^{me} Réjane créa le rôle de Germinie, elle joue encore le rôle de Germinie : elle y est d'une grandeur simple, vraie, souveraine; jamais elle ne fut plus digne d'être acclamée. M^{me} Daynes-Grassot est parfaite dans le personnage de Mlle de Varandeuil. M^{mes} Cécile Caron et Jeanne Bernou et MM. Marié de Lisle, Lérand et Baron fils font preuve de talent.

L'acte nouveau de M. Tristan Bernard, *les Coteaux du Médoc*, est d'une bien spirituelle ingéniosité. M. Tristan Bernard nous a démontré victorieusement qu'on pouvait encore renouveler au théâtre les heureux effets du téléphone.

Mlle Marthe Régnier et M. Tarride jouent le plus finement du monde *les Coteaux du Médoc*.

Il serait difficile de ne pas reconnaître en *le Retour de Jérusalem* une des meilleures comédies de M. Maurice Donnay, si les antisémites qui la virent représenter n'avaient faussé le sens et la portée de la pièce.

L'erreur de M. Maurice Donnay — erreur que commettent, comme lui, beaucoup de très honnêtes gens, mais qu'a fait naître et que veut exploiter une bande abjecte — est de croire qu'il existe, aujourd'hui encore, une race juive. La question juive, si tant est qu'il y ait une question juive, n'a rien d'ethnologique; elle est toute religieuse. Il n'y a pas plus de race juive qu'il n'y a de race catholique, protestante ou musulmane. On rencontre partout des êtres qui restent attachés au fétichisme primitif : beaucoup de nos contemporains n'implorant-ils pas Notre-Dame de Lourdes ou saint Antoine de Padoue? On rencontre des malheureux qui, incapables de penser par eux-mêmes, remettent le soin de les guider à un pasteur ou à un rabbin. On rencontre des hommes et des femmes qui agissent d'après leur conscience et qui sont fiers de vivre francs et libres. Si, dans les familles qui ont pratiqué la religion juive autrefois, il y avait plus d'individus libres que dans les familles catholiques ou protestantes, cela ne pourrait être qu'à l'honneur de la culture juive; mais la longue persécution qu'ont subie les juifs, celle dont ils souffrent encore,

l'obligation où ils ont été, pendant des siècles, de ne pratiquer que des métiers exigeant de l'intelligence et de la subtilité, l'exclusion prononcée contre eux des professions brutales et avilissantes, la modestie de leur église, leur petit nombre ont certainement contribué à leur donner le goût des méthodes qui font des indépendants et des sages. Il y a d'ailleurs des juifs cléricaux et imbéciles; il en est qui sollicitent et obtiennent des titres dans la noblesse pontificale; il en est qui collaborent aux œuvres les plus lâches et les plus rétrogrades; et l'on pourrait citer, heureusement, des chrétiens dont le libre esprit ne connaît plus grand'chose des anciens préjugés.

Je vois en quoi l'héroïne du *Retour de Jérusalem* — M. Donnay nous dit qu'elle est juive — diffère des chrétiennes qui l'entourent. Elle est intelligente, elle est cultivée, elle est franche. Mais aucune de ces qualités n'est spécifique du groupe juif. Elle s'habille d'une manière un peu voyante, elle protège ses amis, au détriment de ceux qui lui sont indifférents, elle a quelque exagération dans la manière dont elle exprime son admiration pour les écrivains et les peintres qu'elle connaît. Il n'y a là rien qui soit bien particulier aux juifs; mais ses amis sont juifs, son couturier est juif, les artistes qu'elle admire sont juifs. Je connais des protestants qui n'ont jamais aidé que des protestants, et des catholiques pour qui M. Charran devint le plus merveilleux peintre du monde, le jour où il exposa le portrait de Léon XIII. Judith a des particularités fâcheuses peut-être, elle a, du moins, le grand mérite d'en savoir et d'en avouer la raison.

Elle a pleuré, nous dit-on, en voyant prier, sur une place de Jérusalem, des juifs chassés de Russie; elle a juré d'être la sœur fidèle de ces malheureux. Une pareille douleur, un pareil serment ne peuvent que l'ennoblir. Judith eût crié d'horreur, je pense, au récit des massacres de Kichinew, et elle doit mépriser, sans doute, l'hypocrite législation qu'ont établie les chrétiens de Roumanie. En agissant ainsi, elle prouve seulement qu'elle est sensible à l'injustice: et ceux qui ne souffrent point du long martyre où succombent les juifs pauvres de Russie et de Roumanie, ceux qui, si faibles qu'ils soient, si peu qu'ils puissent, ne le dénoncent point ni ne s'efforcent de le faire cesser prouvent qu'ils ne comprennent guère l'exigence de la fraternité humaine.

Les amis de Judith ne sont pas d'ailleurs méprisables. Voici

Lazare Hoendelsohn; nous ne faisons guère que l'entrevoir, mais nous ne pouvons que l'estimer hautement; l'œuvre à quoi il s'est donné est noble et pure. Voici le docteur Lourdau, dont les préoccupations ne sont pas médiocres, et qui semble raisonner fortement des questions qui l'intéressent. Vowenberg n'est pas très bien élevé, il met une affectation quelque peu ridicule à contredire de braves gens dont les opinions ne sont pas les siennes, et son arrogance n'est pas faite pour plaire; en outre, il semble qu'en actes il ne soit pas aussi indépendant qu'en paroles. Vowenberg ne serait pas fort agréable à fréquenter; mais il faut avouer que, dans la discussion où il prend part, il garde le dernier mot: mettre un homme à la porte n'est pas répondre à des arguments. Je suis étonné qu'on n'ait pas accusé M. Maurice Donnay d'un philosémitisme excessif.

La pauvre Judith n'est guère heureuse, dans la vie. Elle essaye du mariage, elle essaye de l'union libre. Toute jeune, elle s'est amusée à l'idée d'entrer dans la bourgeoisie titrée; elle a épousé M. de Chouzé. Le peu que nous apprenons de M. de Chouzé n'est pas pour nous le faire aimer; M. de Chouzé doit être un triste imbécile. Aussi, Judith l'abandonne-t-elle sans remords, pour vivre avec Michel Aubier.

Michel Aubier n'est pas inintelligent, mais il n'a pas l'intelligence hardie. L'anarchisme dont l'accuse son père doit être singulièrement modéré. Il nous dit lui-même, d'ailleurs, qu'il hésite sans cesse sur la route qu'il doit prendre; les chemins nouveaux le tentent, mais il en voit le péril, et il n'ose s'y engager; il se résigne aux sentiers connus, aux sentiers doux et faciles, avec quelque remords, pourtant. Il affirme comprendre la noblesse de certaines œuvres, mais il ne veut pas y participer activement. Ce n'est pas qu'il craigne de se compromettre, mais par des scrupules sentimentaux il ne se compromettra pas. Les rudesses, la franchise de Judith l'effraient. Le personnage de Michel Aubier, qui ne parvient qu'à gâcher sa vie, est finement observé. J'estime, d'ailleurs qu'il eût pu fort bien être d'origine juive, comme Judith eût pu être d'origine chrétienne.

Michel et Judith n'étaient guère faits pour vivre ensemble, non parce que leurs ancêtres étaient attachés à des cultes différents, mais parce que leurs natures sentimentales, leurs tempéraments divergeaient. On comprend qu'ils se séparent. Et la scène où ils se disent adieu est d'une grande beauté. Elle est parmi les plus simples et les plus pathétiques qu'ait écri-

tes M. Donnay. On ne songe plus, en l'écoutant, que, dans *le Retour de Jérusalem*, il s'est agi, un instant, de la question juive; on assiste, ému, au dénouement désolé d'un drame sentimental, sobre et fort.

Le Retour de Jérusalem est joué avec un rare ensemble par M^{mes} Simone Le Bargy, Andrée Mégard, Gabrielle Dorziat, MM. Dumény, Calmettes, Numès.

M. Victorien Sardou a voulu ajouter un drame à ceux qu'il écrivit déjà, et qui sont innombrables : il a fait *la Sorcière*. M. Victorien Sardou réduit maintenant ses pièces au strict nécessaire ; on dirait souvent qu'il ne nous montre qu'un scénario : peut-être désire-t-il laisser à l'imagination des spectateurs le soin de le compléter.

M. Sardou — on ne peut le nier — sait varier agréablement les tableaux d'un drame. Il passe au cours de *la Sorcière* d'agréables images sous nos yeux ; il en passe de terribles.

Tout le drame, d'ailleurs, semble avoir été combiné pour que nous assistions à une séance du funeste tribunal de l'Inquisition. Les scènes où l'on interroge la triste Zoraya, fausement accusée de sorcellerie — et coupable, en vérité, d'être musulmane, d'être savante et d'être amoureuse — ne sont pas sans grandeur. On aime entendre dire leur fait à des moines sanglants et fourbes, cruels et cyniques. Et l'on se prend à songer que, parmi nos contemporains, il est beaucoup de juges — et je ne parle pas seulement de juges militaires — qui ont gardé pieusement les procédés chers aux inquisiteurs.

M^{me} Sarah Bernhardt est d'une éternelle jeunesse : elle est gracieuse au possible quand elle aime don Enrique, elle est d'une énergie sans pareille quand elle répond aux inquisiteurs. Mlle Moreno est effrayante dans le rôle d'une pauvre folle, haineuse et hallucinée ; Mlle Blanche Dufrêne est touchante dans le personnage d'une malheureuse que les moines forcent à commettre un faux témoignage. M. de Max joue le Cardinal Ximénès avec une vérité terrible.

La mise en scène de *la Sorcière* est des plus intéressantes. Malheureusement on n'entend guère, et je le déplore, la musique, que, pour le drame de M. Sardou, a écrite M. Xavier Leroux.

M. Georges Courteline vient encore de nous réjouir par une de ces petites comédies qu'il imagine si plaisamment et qu'il écrit avec tant de force. *La Paix chez soi* a tout ce qu'il

faut pour divertir et pour charmer. On sourit aux traits délicats d'observation dont est pleine la comédie, et l'on écoute avec une joie sans mélange les phrases pittoresques, d'un rythme rigoureux, qu'y disent les acteurs.

Mlle Sandra Fortier et M. Signoret jouent avec esprit *la Paix chez soi*.

M. Brioux vient de nous faire entendre une vaste conférence, *Maternité*.

M. Brioux commença par écrire des pièces à thèse; comme ses devanciers, il laissait la première place à l'intrigue, et l'on ne voyait pas toujours très bien quelle thèse il avait voulu soutenir. Peu à peu, sa manière s'est modifiée. M. Brioux a négligé l'intrigue pour la thèse. Aujourd'hui il ne nous donne plus guère que des thèses dramatiques. Dans *les Remplaçantes*, M. Brioux usa franchement de son nouveau procédé; là encore, pourtant, l'intrigue gardait une certaine importance; dans *Maternité*, comme dans *les Avariés*, l'intrigue, rudimentaire, n'est imaginée que pour permettre à des personnages divers de se rencontrer et de dissertar sur le sujet qui intéresse M. Brioux et qui, pense-t-il, intéressera les spectateurs. C'est là, en somme, un ingénieux moyen de faire une conférence.

Le public, d'ailleurs, écoute avec passion les conférences de M. Brioux. Et cela ne vient pas seulement de l'intérêt qu'il prend aux sujets choisis. M. Brioux fut, de tout temps, un auteur dramatique adroit; tout ce qu'il fait est scénique; maintenant, il est plus habile que jamais. Après avoir, pendant deux actes, montré comment sont traitées les mères, par les plus actifs partisans même de la repopulation, M. Brioux veut poser ses conclusions: pour lui, la situation où la société réduit les femmes d'ouvriers, les petites fonctionnaires, les filles-mères rend l'avortement légitime. Il nous fait assister au jugement, par la cour d'assises, d'une sage-femme qui a pratiqué plusieurs avortements. Voici les accusés, les avocats, les témoins, les magistrats. L'acte est mouvementé, il est vigoureusement conduit, et son effet est incontestable. M. Brioux a su, en quelques mots, nous présenter ceux des personnages que nous ne connaissions pas encore (il n'en est qu'un qui paraisse dans les trois actes de la pièce), il a su nous faire participer à leurs peines; l'issue du procès ne nous laisse pas indifférents. Nous en arrivons presque à ne plus songer que ces personnages ne sont que les porte-paroles d'un auteur;

c'est avec un intérêt d'ordre dramatique que nous suivons la scène qu'on nous met sous les yeux. Et, en fin de compte, M. Brioux, sans nous ennuyer, nous a fait entendre la plus grave des conférences. Et je n'oserais pas affirmer que les idées de M. Brioux parvinssent à nous intéresser, s'il nous les exposait ailleurs que sur un théâtre.

La conférence de M. Brioux est admirablement mise en scène, et elle est dite très fortement par M^{mes} Jeanne Rolly, Jeanne Lion, Danielle Lory, Grumbach, Miller, par MM. Antoine, Signoret, Marquet.

C'est une comédie très agréable que le **Prince consort**, de MM. Xanrof et Chancel. L'aventure du prince Cyril, mari de la petite reine Sonia, a de quoi nous attendrir; le malheureux pensait pouvoir, sans être ridicule, faire le pauvre métier de prince consort! MM. Xanrof et Chancel ont su, avec la plus aimable dextérité, mêler le léger et le grave; il est des moments où le *Prince consort* touche à la farce, il en est d'autres où il tourne presque à la tragédie. Le père de Cyril — un roi détrôné — est d'un comique excellent, et la tante de Sonia, princesse exubérante, est d'une fantaisie parfaite. Deux fantoches divertissants passent, de temps à autre : le président du Conseil et un lieutenant des gardes. MM. Xanrof et Chancel ont été bien inspirés le jour où ils ont écrit le *Prince consort*.

M^{mes} Leriche et Duluc, MM. Coquet, Maury, Levêque, Leubas tiennent, comme il sied, les rôles du *Prince consort*.

Nous avons été quelque peu déçus par la représentation de **Gil Blas de Santillane**. Que de pièces admirables on pourrait tirer du livre merveilleux de Le Sage! Quelle pièce agréable en avaient tirée, sans doute, MM. Armand d'Artois et Georges Duval! C'est, je pense, le travail des répétitions qui l'a réduite à n'être rien, ou presque rien. On a, sans doute, mutilé le dialogue primitif, supprimé des scènes entières; on voulait tout sacrifier au plaisir des yeux, on y a trop bien réussi.

M^{mes} Maggie Gauthier, Jeanne Brindeau, Irma Perrot, Delphine Didier, MM. Capellani, Séverin Mars, Bouthors, Léon Noël ont, de leur mieux, interprété *Gil Blas de Santillane*.

Il ne me semble pas que l'**Oasis** soit des meilleures parmi les pièces de M. Jean Jullien. Certes, l'idée qu'il y a déve-

loppée est des plus justes et des plus nobles, et nous ne pouvons que louer le musulman et la chrétienne qui s'unissent pour lutter contre les préjugés sanguinaires et contre l'horreur farouche des religions. Il est d'une haute morale qu'ils trouvent enfin l'oasis où se réfugier et où fonder la paix utile et laborieuse. Mais M. Jean Jullien n'a pas su, cette fois, éviter les longueurs ; ses héros, trop souvent, cèdent au désir qu'ils ont de prouver leur éloquence et de prononcer de curieux discours. Il est fâcheux que ce défaut dépare *l'Oasis* : car quelles situations émouvantes y a conçues M. Jean Jullien, quelles scènes puissantes il y a ébauchées ! Le troisième acte est, surtout aux dernières scènes, d'une belle imagination : le brusque retour de Mohamed et de Marie aux croyances ataviques et aux fureurs avilissantes est l'invention d'un vrai dramaturge. Et le dénouement du drame, dans sa consolante sérénité, a une grandeur vaillante.

J'espère que, bientôt, M. Jean Jullien nous donnera une œuvre nouvelle et que nous applaudirons tout entière.

M^{mes} Jane Villeneuve et Marcelle Bailly, MM. Lugné-Poe, Léon Pollet, Albert Mayer, Robert Liser, Henry Perrin ont joué *l'Oasis* avec un zèle des plus intelligents.

A. — FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Académie Nationale de Musique : *l'Etranger*, action musicale, poème et musique de Vincent d'Indy.

Une question qui a longtemps divisé les historiens vient d'être tranchée, avec une maestria toulousaine, par l'administration de notre Opéra national et subventionné. On ne peut plus douter de l'exécution morcelée des tétralogies grecques, après avoir entendu *l'Etranger* et *l'Enlèvement au sérail* à la file. Ce serait désormais faire injure à soi-même autant qu'au goût si sûr et si délicat des vieux Hellènes que de supposer encore ceux-ci capables d'avoir joué le même jour, en spectacle coupé, les trois tragédies immédiatement suivies du drame satyrique, et supporté la farce après l'horreur ou le sublime. Le mérite de cette élucidation lumineuse d'un point obscur et discuté s'ajoute à l'honneur que s'acquiert notre première scène lyrique, en accueillant enfin de la vraie musique en un lieu où ne résonne si souvent qu'un bruit oiseux, mais très cher. L'antithèse, néanmoins, déconcerte assez brutalement la réceptivité de l'auditeur pour que, sortant du théâtre, il

sente l'impérieux besoin de débrouiller l'écheveau confus de sensations disparates. Un cigare passable et une bière incolore m'en fournissant le prétexte, j'avais cherché le recueillement désiré en un recoin d'une taverne bourdonnante, lorsque mon attention fut attirée par des propos partis d'une table voisine. Des gens venus du même endroit que moi, assez différents d'âge, d'humeur et surtout d'avis, y devisaient de *l'Etranger*. L'un d'eux semblait fort excité et s'exprimait sans précaution.

— On pouvait espérer que le symbole était mort avec Wagner; noyé avec l'Anneau, dans la teutonne « profondeur » d'un Rhin limoneux, métaphysique et capitaliste. Que son fantôme, en baudruche *made in Germany* et gonflée de vent, continue ses ballades romantiques, errant la nuit dans le brouillard des *Lorelei* ou autres nébuleux rochers, rien de mieux : il est chez lui. Mais que revient-il faire sous notre ciel limpide, au bord de notre clair Océan, dans notre vie vivante, vraiment « profonde » parce que réellement vécue avec notre chair, avec notre sang qui bouillonne, avec nos nerfs qui vibrent et notre cerveau qui perçoit nettement et vite? Et pourquoi nous faut-il le revoir apparaître, rapporté par un Français de France, un noble artiste dont l'œuvre et les efforts divers s'imposent à notre admiration ou à notre respect?

— Vous vous emballez bien à tort, objecta un blond plus tranquille. Et puis, mon cher, vous avez une drôle de façon de dauber sur le romantisme. On croirait entendre un verset de l'Apocalypse ou un vieux discours de Victor Hugo. D'abord, le symbole n'est pas l'allemand que vous dites; il est au moins autant français. Si vous lisiez le *Courrier musical*, vous auriez su, de M. de La Laurencie, le nom de quelques entités abstraites des « Miroirs » de notre scolastique. *Amor*, *Prudentia*, *Justicia* nous assurent que la mentalité de nos pères eût très bien accepté et compris « Vita ». Enfin je ne vous parlerai pas des romans de la Rose ou de M^{lle} de Scudéry, ni même de Rabelais; mais vous avez oublié La Fontaine, qu'il est fort malaisé de défranciser. Chez celui-là, rien n'est en baudruche, ni les héros, hommes ou bêtes, ni le symbole, de qui des tableaux de réalité bien vivante — et contemporaine — gagnent une insoupçonnée profondeur, une signification si pénétrante et précise, que la « moralité » en apparaît, certes, surérogatoire. Il y eut de tout temps un symbolisme français, et celui qu'on découvre dans *l'Etranger* est avant tout « humain ». On n'y rencontre pas des gnomes

humides, un dragon ventriloque, une chevauchée de walkyries adultérines, les dieux prolifiques, retors et verbeux d'un Walhall scandinave et crépusculaire ; ce sont des êtres de notre humanité quotidienne et sociale, qui parlent notre langage, qui vivent et souffrent aujourd'hui et parmi nous...

— Il est certain, interrompit un troisième, qu'on ne peut guère reprocher à l'Opéra d'avoir situé *l'Etranger* sur la plage de Biarritz. J'avoue, pourtant, que ce mélange du rêve et du réel me gêne pour la préalable invraisemblance qui en résulte. Cet « Etranger » avait assurément le droit de n'être pas électeur, mais on imagine mal un administré français, voire immigré, qui ne soit contribuable. Alors, comment personne ne saurait-il son nom, et cela dans un petit port de notre province où, jusqu'aux douaniers, tout le monde le tutoie et où sa veine insolente fait envie et scandale ?

— Pour que l'émotion soit humaine et le symbole efficace, il n'est pas nécessaire que l'action soit strictement vraisemblable. D'ailleurs, le vrai lui-même ne l'est pas toujours.

— Enfin, reprit le premier un peu calmé par la douche, français ou germain vous convenez qu'il y a symbole. Voulez-vous me l'expliquer ? Je confesse n'y avoir rien compris, et c'est même à cause de cela que j'en avais déduit la filiation bien authentique.

— Il est cependant assez transparent. L'Etranger, c'est l'Artiste, l'artiste véritable et complet. Il représente l'Idéal, l'idéal de beauté, l'idéal d'amour, de dévouement, de sacrifice. Je n'ai pas besoin de vous traduire « Vita ». Elle est toutefois une exception dans la vie commune. C'est l'âme d'une élite que froissent les promiscuités, les bas appétits, la lutte sournoise, cupide et vaine de ceux-là qui, pour vivre, en perdent jusqu'à l'excuse et tarissent en soi les vraies sources de vie. Elle éprouve bientôt leur vilénie ou leur néant, et se détourne pour suivre son rêve idéal, en dût-elle mourir.

— Mais l'émeraude ? ...

— Par son origine, l'émeraude symbolise le caractère sacré de la mission de l'Artiste ; car lui aussi est un Apôtre de Vérité. Il porte au front le signe des prédestinés. « *Ich diene* » est sa devise ; « Servir », sa joie et son devoir. Il déchoit s'il succombe un instant à la passion égoïste, oubliant l'amour idéal et fécond, — *Caritas*.

— Votre interprétation est plausible et belle, intervint un autre, mais je crois que vous exagérez le symbolisme transcendant. Pourquoi ne pas reconnaître ici la puissance de la

bonté et de l'intelligence virile sur une âme simple et droite, une créature de saine jeunesse, que le seul printemps de sa puberté avait entraînée d'abord vers un joli gas sensuel, fat et un peu niais ? En somme, c'est presque l'histoire de *Claudine à Paris*. Sur la partition, l'étranger a les quarante-deux ans de Renaud. Il aime Vita sans se l'oser avouer ; Vita l'aime sans s'en douter. Ils étaient faits l'un pour l'autre. Un sublime et inutile dévouement le leur dévoile, et, n'était l'aveugle fatalité qui les fait périr ensemble dans la tempête...

— Mais c'est l'émeraude jetée par Vita dans la mer, c'est l'émeraude sacrée qui a causé cette tempête !...

— Pour engloutir l'innocent Jean-Marie et son Artémise ? Oh ! non ; ce serait trop gratuitement injuste et cruel ! Pour moi, c'est une catastrophe, un accident tragique, mais un « accident » ; une atroce fatalité qui refuse le bonheur promis, sûr, et effleuré seulement.

A ce moment s'éleva une voix nouvelle, très douce, avec un léger accent qui scandait les mots comme une caresse.

— Je pense aussi qu'il ne faut pas chercher là trop de symboles. Je n'en vois qu'un, pour ma part, mais c'est précisément cette tempête et son dénouement. Ce beau drame est surtout simplement, profondément « humain » et vous en méconnaissiez le héros, car cet « Etranger » n'est pas des vôtres. Il vient d'un pays où le rêve alourdit le bon regard du peuple enfant, où l'idéal absolu ne fait pas peur à la volonté des forts. C'est un homme de haute culture, un grand seigneur comme notre Tolstoï, comme lui, un *chrétien* militant par l'exemple, un pur soldat du vrai Christ. Il a vu l'inanité du monde et renoncé à ses mensonges. Il a voulu travailler de ses mains, apprendre à « servir » ses frères en se servant soi-même, et, ne conservant de ses richesses qu'une pierre inestimable, une sainte relique pour le protéger et le conduire, il est parti conquérir les âmes à sa foi, prêcher l'amour, le bien, l'équité suprême. Il combat tous les ennemis de son rêve idéal : le respect d'un pacte social honteux, l'obéissance à la loi barbare, la discipline impie d'un inepte militarisme. Il convertit bientôt l'âme sœur de Vita. Grâce à lui, elle discerne enfin la sottise criminelle d'une aveugle fidélité à la fonction acceptée, le faux honneur d'un scrupule imbécile, la superstition de « la consigne », l'odieux de la « part de prise », et l'inconsciente infamie du blanc-bec et suffisant gabelou. N'en doutez pas, c'est pour satisfaire à l'optique simpliste de la scène, que le poème a transposé en fatuité de bel-

lâtre cette « fatuité morale », indissoluble compagne et conséquence de ce que ces gens appellent « le devoir accompli ». Mais, juste au moment qu'il vient de persuader Vita, « l'Étranger » sent que c'est lui-même qui fut conquis par elle. Comme Guntram en face de Freihilde rendue libre et s'offrant, il aperçoit qu'il a démerité. Croyant lutter pour l'amour idéal, il a cédé au désir égoïste. Il a troublé une âme naïve et dérobé un cœur; et il frémit en se devant avouer et reconnaître prêt à subir avec joie tous les jougs méprisés, pour posséder celle qu'il aime « d'amour ». Lui indigne, il donne à Vita l'émeraude, gage sacré de l'avenir idéal, et il s'éloigne pour un autre exil...

Ici, sans se hausser d'un comma pythagoricien, la voix fluide devint âpre et d'un froid d'acier. Les phrases s'échappaient martelées, ou sifflantes comme des lames aiguës coupant l'air.

— Alors intervient l'admirable symbole où le penseur a su montrer le salut du monde gangrené, content et orgueilleux de son ignominie. C'est la tempête déchaînée par le mal ou la faiblesse complaisante, l'ouragan qui anéantit l'innocent avec le coupable. Les meilleurs sont tentés par la chair, le lucre ou la vanité, et succombent. L'unique rédemption est dans la Mort, qui prépare les demains radieux sur les ruines pourries du présent, la Mort justicière et féconde, apôtre et instrument de l'anarchie salvatrice...

Un petit frisson cingla le silence où sombra l'ultime parole. Le blond reprit le premier ses esprits :

— Je ne crois pas que telle fut l'intention de Vincent d'Indy.

— On ignore souvent le fond de sa propre pensée.

— Il n'en reste pas moins que le symbole était très explicable, conclut le germanophobe un peu goguenard. Je dois en convenir. Il l'est même trop, vraiment, pour que l'embaras du choix et la difficulté de vous accorder ne nous engagent à l'abandonner. Nous nous entendrons mieux sur la musique. Celle-ci, heureusement, défie tout encombrant symbole. Elle est belle de la sereine splendeur de la « musique pure ». Jamais peut-être V. d'Indy n'avait déployé une maîtrise aussi aisée, plus sûre de soi-même dans la minutieuse probité de l'écriture. Ici, tout vaut pour ce qu'il vaut, et apparaît à son plan, encore qu'aucun dessous ne soit négligé afin de truquer la perspective au profit de l'effet. Les mélodies empruntées à la liturgie et à la muse populaire nuancent d'austérité ou de fraîcheur la noblesse enthousiaste de l'inspiration. L'émotion

purement musicale est sans mélange et la perfection de cette polyphonie, si naturelle que les beautés sont prodiguées parmi les menus détails de sa trame souple et solide. Vous avez la partition ? A la cinquante-troisième page, cherchez ce cri de l'Étranger : « Mais si tu parviens à graver un signe sur le vieux roc... » Le chant domine un entrelacs sonore dont le charme et l'apparente simplicité cachent néanmoins un merveilleux contrepoint double, constitué des « imitations » d'un thème unique exposé, à la fois, et fragmenté « par diminution » en arabesques ondulantes. Oser parler de « métier » serait aussi absurde ici qu'à l'égard d'un chef-d'œuvre de Bach. Cet art n'a rien de commun avec les pédanteries artificielles d'un « style sévère » et conservatorial. Là et partout ailleurs, l'artiste parle librement sa langue naturelle ; sa pensée en revêt sa forme spontanée — et spécifique. C'est le comble de l'art absolu, l'apollinienne beauté de la musique pure.

— Ce que vous dites est cent fois vrai, répondit le positif et sentimental claudiniste. La profonde sincérité de cet art, avant tout, en fait l'indisputable beauté. *L'Étranger* est un fleuron de plus à la couronne de notre musique française, dont de récentes et multiples comparaisons nous permettent quelque fierté. Mais je ne puis m'empêcher d'être troublé de l'ardeur de votre admiration pour ce que vous nommez, je crois, « la forme spécifiquement musicale de la pensée », en constatant que vous entendez par là l'usage naturel et spontané d'une syntaxe contrapunctique. Certes, si le mot s'applique à la mêlée des sons, la « polyphonie » est éternelle, car elle évolue avec l'art et, comme la mélodie dont elle est née, elle a su devenir « harmonique ». Mais le contrepoint est « monodique » par essence et définition : point contre point ; note contre note. Voudriez-vous priser, en ses combinaisons, le but suprême de l'art musical ? Les plus captivantes ressortissent d'une mentalité qui n'est plus la nôtre. Elles portent la marque d'une époque révolue, d'un stade évolutif de notre développement sensoriel. Nous ne pensons plus en « notes ». Le son que nous entendons est complexe, et nous l'avons éprouvé longtemps avant d'en posséder la certitude. Nous l'éprouvons toujours plus fortement. Aujourd'hui, non seulement nous ne pouvons plus concevoir la mélodie sans l'harmonie adéquate, mais nous pensons volontiers en « résonances », en « accords » formés des éléments naturels et constitutifs du son musical, phénomène objectif et complexe. C'est au xvii^e siècle, chez Mersenne et Descartes, qu'on rencontre le premier

indice d'une perception consciente des harmoniques partiels les plus proches. Le contrepoint fut le langage naturel de nos pères, tant que leur sensation n'avait point ou que vaguement éprouvé les effets de cette complexité. Même alors que cette influence nouvelle apparaît évidente et transforme insensiblement la pensée musicale, le contrepoint resta quelque temps, pour l'harmonie novice, un légitime et bienfaisant compagnon. Il lui devint peu à peu un mentor gênant et, bientôt, dangereux. Dans le concept sonore, « note » et « intervalle » sont désormais des abstractions. Une polyphonie de « monodies » combinées est un composé, sinon artificiel, du moins arbitraire, d'entités abstraites. Si le contrepoint a pu constituer jadis l'expression spontanée de la pensée et sa forme spécifiquement musicale, c'est qu'il correspondait au total de la sensibilité contemporaine ; aujourd'hui, il serait tout au plus une sorte de « représentation » métaphysique d'une réalité complexe gratuitement épitomée en entéléchies, et appauvrie de tout le déchet de l'abstraction simplificatrice. On ne peut plus guère, en tout cas, réserver encore à ses combinaisons le monopole de la « musique pure », y reconnaître la somme intégrale ou la suprême expression de l'art.

— Nous voilà bien loin de *l'Etranger*, car vous ne prétendez pas, j'imagine, que la polyphonie n'en soit « harmonique » et de savoureuse modernité. Peut-être ai-je eu tort de parler d'« imitation ». Tout terme technique fleure le procédé. Mais il ne faut pas s'arrêter aux mots, et juger la chose d'après la seule et conventionnelle étiquette. En musique, tout se tient ; le contrepoint est l'ancêtre de toute polyphonie. Voudriez-vous renoncer au bénéfice des conquêtes passées, et bannir du langage sonore certaines combinaisons possibles, parce que la forme purement musicale en est traditionnelle, encore que libérée et, à mon humble avis, toujours propre, par sa cohérente complexité, à la plus haute expression de la pensée géniale ?

— Non certes ; ce serait restreindre les ressources de l'art, et l'appauvrir d'une autre façon. Mais c'est votre enthousiasme qui m'émeut. Depuis une trentaine d'années, nous avons fait des progrès en musique. Nous y avons même acquis assez de culture pour en comprendre et aimer le passé. On nous a nourris de sonates, abreuvés de symphonies, et nous avons violé les plus mystérieux secrets de la fugue. Tremblons d'oublier trop que le passé est le passé ; de nous laisser séduire par ses beautés au point d'en rechercher dévotement

l'image ou la ressemblance, pour lui dédier notre plus sûre admiration. Souvenons-nous que ce que nous appelons « classique » fut, en son temps, novateur et, souvent, révolutionnaire. Redoutons un art devenu « historique » ; c'est ainsi, assure Nietzsche, qu'arts et religions ont coutume de mourir. Pour qu'il vive, notre art doit évoluer sans cesse, s'appuyer sur le passé sans doute, mais afin de suivre son exemple, et marcher toujours plus loin vers l'avenir.

— Etes-vous si certain que cet appui même soit tutélaire ? articula la voix amie et alliée. Pour moi, j'admire fort ce Mansart, qui voulait rebâtir votre Notre-Dame au goût de son génie. Mais il avait d'autres préjugés. Je l'avoue, une bonne suite de quintes augmentées ou justes m'inspire plus de respect qu'une ingénieuse « imitation » ou un savant travail thématique. Nous nous débattons trop souvent dans les langages de l'éducation. La condition idéale de l'artiste créateur serait bien probablement l'ignorance ou le mépris du passé. D'ailleurs, pour continuer celui-ci sans le savoir soi-même, l'inconscient génie en fait table rase et poursuit, chantant libre et joyeux, la montée d'Iserlech vers des cimes immaculées.

— Nous déraillons, interrompit le blond défenseur du symbole. La « musique pure » vous égare en son spécieux labyrinthe. Vous y jouez à cache-cache, emprisonnés chacun dans un sentier divers. Avez-vous tressailli tout à l'heure, subjugués, quelque instant, par une force immédiate ? C'est un fait d'évolution musicale, que le « contrepoint » et l'« harmonie » se sont développés côte à côte, générateurs de l'art à la façon d'un couple tour à tour ennemi ou fécond, où votre Nietzsche eût reconnu sans peine « l'esprit apollinien » et « l'ivresse dionysiaque ». Sans doute est-ce dans l'exaltation dionysienne que l'instinct de l'artiste déchiffre la nature, pénètre le phénomène sonore et lui arrache des ressources nouvelles, propriétés ignorées jusque-là, mais virtuelles, et que nous nommons harmoniques. L'histoire de notre musique montre, après chacun de ces efforts, une période où intervient, et domine, pour un temps, l'intelligence apollinienne, créatrice de formes, soumettant la plasticité de la matière conquise aux combinaisons logiques de la pensée volontiers systématique, jusqu'à ce que d'autres conquêtes l'obligent à recommencer son ouvrage. On constate une alternative analogue dans l'œuvre de la plupart des grands créateurs. Chez certains, la portée de l'essor est inespérable de ses débuts. De *Rienzi*, qui eût attendu *Tristan* ?

Après, et jusqu'à *Parsifal*, c'est comme un vol d'aigle qui plane. En effet, soit qu'il ait achevé son évolution sensorielle, soit que son génie se repose-pour un nouvel élan, un moment vient où l'artiste semble se concentrer en soi-même, s'arrête satisfait des « moyens d'expression » acquis; désormais, il modèle et pense, et souvent, alors, il fait son chef-d'œuvre. Oui, Nietzsche a raison; une profonde vérité s'exprime en son symbole: la beauté accomplie de la tragédie est d'essence double et divine. Hier, Dionysos nous émerveilla dans *Fervaal*; Apollon, aujourd'hui, nous émeut avec *l'Etranger*.

Une intempestive et bruyante invasion rompit le charme isolateur. On était retombé sur la terre, et même en plein boulevard. Les causeurs dérangés s'enfuirent et je les suivis, songeant que peut-être, en effet, l'émotion est belle autant que a beauté, touchante, et qu'il est vain de rechercher les causes, de disséquer l'instrument de sa joie, d'analyser son cœur après qu'il a battu au contact de l'œuvre harmonieuse et haute où un grand artiste mit, avec son génie, tout son cœur.

JEAN MARNOLD.

PUBLICATIONS D'ART

LES LIVRES: Gustave Geffroy: *La National Gallery*, Per Lamm, 15 fr. — Gustave Geffroy: *Versailles*, Per Lamm, 15 fr. — LES REVUES: *Gazette des Beaux Arts*; *Revue de l'Art Ancien et Moderne*; *L'Art Décoratif*; *La Chronique des Arts*; *Le Bulletin de l'Art Ancien et Moderne*; *Revue de la Bijouterie*; *Le Journal des Arts*; *L'Ermitage*; *L'Occident*; *L'Amateur des Arts*; *Le Courrier Français*; *L'Intention généreuse*; *La Carte postale illustrée*; *Kunst und Dekoration*.

LES LIVRES. — M. Gustave Geffroy continue d'édifier le monument de critique artistique et humaine dont la première pierre a été le beau livre sur *Le Louvre* dont j'ai parlé ici-même. Cette collection sur *Les Musées d'Europe* s'augmente cette année de deux volumes, *La National Gallery* et *Versailles*, où se concentre le précieux Liebig des observations et des émotions d'un écrivain entre tous susceptible de goûter tout ce qu'une œuvre d'art contient superficiellement et profondément de beauté et de volupté. M. Gustave Geffroy, qui est tout ensemble un poète naturaliste et un visionnaire, un sociologue et un observateur pénétrant, tient, de la réunion de ces diverses qualités, ce don de critique à la fois précise et lyrique qui est le fond même de sa personnalité. J'ai déjà dit combien il était heureux qu'un sensitif comme lui ait accepté

d'initier à l'admiration des trésors des Musées la foule qui ne pouvait guère se reporter jusqu'ici qu'à des ouvrages de didactisme ou d'érudition, alors que ce qui importe le plus c'est de susciter en ce public avide de passions la passion du beau et de la guider ensuite en la lui expliquant. Il n'y avait qu'un poète susceptible d'ajouter au côté quasi-pédagogique d'un ouvrage sur l'histoire de l'art ce je ne sais quoi de cordial, d'humain et d'éternel qui jette sur l'aridité des dates et des descriptions un voile de charme. Ce charme, c'est celui de la beauté plastique intrinsèque des œuvres d'art transposée par un styliste compréhensif en une beauté d'écriture et de pensée qui rapproche davantage ces œuvres de la foule en les lui interprétant.

Dans la **National Gallery**, un bon tiers du volume est consacré à l'École anglaise étudiée là sur place et dans le seul endroit au monde où l'on puisse en écrire l'histoire. En effet, alors que l'on trouve, dans les divers musées d'Europe, des échantillons plus ou moins nombreux des écoles italienne, hollandaise, flamande, française et même espagnole, il est presque impossible de connaître l'École anglaise ailleurs que dans sa patrie. A cause de cette concentration en un seul lieu, les pages que lui consacre M. Gustave Geffroy prennent un intérêt plus particulier. Si nous retrouvons, en effet, dans la seconde partie du volume qui traite des autres écoles, des artistes déjà notés pour la plupart dans l'ouvrage sur *Le Louvre*, l'auteur n'aura plus, dans ses futures promenades à travers les musées d'Europe, l'occasion de revenir avec autant de suite, ni de s'étendre aussi abondamment sur la riche pléiade des peintres anglais. En quelques feuillets rapides, concis et lumineux, M. Gustave Geffroy a écrit une admirable récapitulation de leur apport esthétique, de leur histoire et de leur influence.

De Versailles, je voudrais disposer ici d'une place suffisante pour reproduire en entier la préface. L'auteur y résume parfaitement l'esprit de son travail et je ne saurais en aucune façon dire mieux ni plus exactement l'impression qui nous demeure le livre fermé. Hélas! je dois borner mes désirs à l'espace qui m'est mesuré et je ne puis de ces deux pages exquisites citer que quelques fragments. Ils sont assez caractéristiques pour que je n'aie nul besoin d'en dire plus.

« Versailles tout entier est d'abord un grand musée, et c'est aussi un grand cimetière magique, où la vie réapparaît par places, quand on s'obstine à regarder les aspects anciens, à

écouter les échos des voix évanouies. Le cimetière est celui de la monarchie française. Elle est momifiée, embaumée là pour jamais. Le parc est une splendide nécropole, avec ses massifs d'arbres sombres, à croire qu'il y a des tombes au long de toutes les allées, dans toutes les salles de verdure...

« ... A Versailles, il y a le château de si extraordinaire attrait. C'est l'histoire fixée, l'aspect d'un temps, non pas empreint sur une toile, gardé sur une gravure, mais conservé par les choses elles-mêmes. Il n'y a qu'à regarder et qu'à évoquer. Les revenants errent par les escaliers, les galeries, les salons, les charmilles, au bord des bassins. Avec un effort d'imagination, ils vous apparaissent... »

LES REVUES. — **Gazette des Beaux-Arts** (décembre). — *Albert Lebourg* envisagé par Roger Marx dans une étude où il le suit pas à pas. — *Les Récentes acquisitions du département de la peinture au Louvre 1901-1903*, dernier article sur la question par M. Henry de Chennevières. Une très blonde et très subtile pointe-sèche de Lopisgich traduit pour lecteur un de ces derniers achats, *Bord de Rivière* par Salomon van Ruysdael.

La Revue de l'Art ancien et moderne (décembre). — M. Robert de la Sizeranne, en un article appuyé de nombreuses citations, s'insurge contre l'opinion qui fait de Whistler un impressionniste et de Ruskin — qui combattit le peintre dont M. Helleu nous donne une curieuse image — le champion d'un art terne et officiel. Il nous montre que Ruskin fut le dépenseur de la technique impressionniste dont Whistler ne se servit jamais, restant avec son grand talent en dehors du groupe qui marchait avec Monet, Pissarro, Renoir, à la conquête de la couleur et de la lumière. J'ajouterai à l'opinion de M. de la Sizeranne que je considère précisément Wistler comme le père du mouvement de réaction contre l'impressionnisme qui grandit depuis quelques années et qui s'installe de plus en plus dans nos expositions les plus importantes, à tel point que l'année dernière on trouvait difficilement au salon de la Société nationale un tableau clair et coloré. La mode est aux notations atténuées, aux harmonies sourdes, aux tons apaisés, au crépuscule et à la nuit. Ainsi, dans l'évolution picturale, la succession des doctrines, des techniques et des goûts empêche les producteurs de s'enliser dans une conception toujours pareille de la beauté du monde et de la façon de l'interpréter.

L'Art Décoratif (décembre). — De M. Rémy Salvator

une étude sur Abel Faivre. — M. Gustave Soulier signale longuement les travaux de M. A. Ballié et particulièrement les installations d'intérieurs qu'il vient d'achever au Grand-Hôtel, à Paris. — MM. J. Bramson et S. de Félice consacrent deux copieux articles illustrés au Salon d'Automne.

La Chronique des Arts (5 décembre). — Le chroniqueur revient avec une constance méritoire sur la question du voisinage du ministère des Colonies et de nos collections du Louvre. Il espère que le nouveau directeur, homme d'action et de volonté, saura faire triompher sur le caprice entêté des bureaux la loi ordonnant le transfert du ministère des Colonies.

Le Bulletin de l'art ancien et moderne (5 décembre). — Le bulletinier relatant le regret que le rapporteur du budget des Beaux-Arts avait exprimé de voir la manufacture des Gobelins « assurer la survie de compositions d'un goût suranné et d'une invention poncive parfois bien malheureuse » au lieu de s'attacher « à interpréter des modèles de style vraiment moderne », constate que les artistes des Gobelins ont à assurer la sauvegarde des tapisseries de nos collections publiques, pièces inestimables qu'il faut parfois réparer sous peine de les perdre. Ici, je suis d'accord avec l'auteur de l'article, mais lorsqu'il s'étonne que l'on critique le peu de modernité d'une manufacture dont les derniers cartons sont signés Gustave Moreau, J.-P. Laurens, L.-O. Merson, Rochegrosse, A. Maignan, J. Blanc, Toudouze, mon étonnement surgit du sien, mais pour des raisons inverses. Le défenseur des Gobelins croit-il vraiment répondre à l'argument du rapporteur du budget des Beaux-Arts en jetant dans la discussion ces noms énormes ? Croit-il vraiment que voilà des artistes modernes ? Ce serait presque de l'ignorance. Les gens qu'il nous cite appartiennent déjà au Passé. Ils lui appartiennent encore plus par leur art que par leur âge et presque tous, hélas ! ne défendent dans le passé que le lieu commun et le poncif. N'avons-nous donc pas dans la splendide éclosion d'art contemporaine de véritables décorateurs affranchis de la routine et capables d'entraîner à leur suite les artisans d'une manufacture qui fut glorieuse, mais ignore trop que l'art doit suivre dans leur évolution la Vie et l'Histoire et changer avec les époques en les exprimant.

Revue de la Bijouterie (octobre). — M. Henri Vever commence une série d'articles documentés sur l'histoire du

bijou en France durant le XIX^e siècle, en s'étendant plus particulièrement sur les objets de parure personnelle.

Le Journal des Arts (18 novembre). — M. André Arnoult parle de *la porte extérieure du Palais de justice à Dijon* et demande avec raison que cette porte que l'on vient de remplacer par une copie parce qu'elle était trop vermoulue, soit, dans le musée où elle va trouver place, incorporée à la structure présentée comme une vraie porte et non déposée à l'état de grand bibelot contre une muraille.

L'Ermitage (décembre). — A lire pour qui s'intéresse à Paul Gauguin, à son œuvre et à son influence, les notes communiquées sous forme de lettre par M. Daniel de Monfreid qui fut un ami du peintre.

L'Occident (décembre). — Etude sur *Pavis de Chavannes* par Emile Bernard et sur *Alphonse Germain écrivain d'art*, par Armand Praviel.

L'Amateur d'Art (novembre). — Chronique de M. Victor Thomas sur les fabricants de fausses œuvres d'art anciennes.

Le Courrier Français (6 décembre). — Passim, dessins de Willette, Louis Morin, aussi charmant écrivain que fantaisiste et brillant dessinateur, Widhopff, Boutet de Monvel fils, etc.

L'Intention généreuse (décembre). — Article de M. Edmond Rocher sur le puissant et personnel graveur sur bois Pierre-Eugène Vibert, dont de nombreuses illustrations prouvent le talent mouvementé, vigoureux et pittoresque.

La Carte postale illustrée (octobre). — Publication des statuts du *Cartophile-Club* formé dans le but de favoriser l'étude de tout ce qui concerne la carte illustrée et la petite estampe.

Kunst und Dekoration (décembre). — Cette revue consacre la plus grande partie de son fascicule, c'est-à-dire un article important et vingt-quatre reproductions, à l'œuvre de René Lalique.

M. Alexandre Koch, l'actif directeur de *Kunst und Dekoration* — qui paraît depuis peu en allemand et en français — demande que le gouvernement allemand expose avant leur départ pour Saint-Louis les œuvres qu'il expédie en Amérique afin qu'on se rende compte de la façon dont l'art allemand sera représenté.

Nous devrions, en France, suivre cet exemple et nous se-

rions peut-être fort étonnés de voir ce que les jurys considèrent comme le résumé le meilleur de la production française. Certaines exclusions n'auraient d'équivalent en scandale que celui de certaines présences.

YVANOË RAMBOSSON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Ainsi que je vous l'annonçais dans ma dernière chronique, le grand événement musical de cet hiver aura été la Première, au théâtre de la Monnaie, du *Roi Arthus*, le drame lyrique en trois actes et six tableaux de votre compatriote, feu Ernest Chausson.

Le succès de l'œuvre a été considérable et s'est confirmé aux représentations suivantes. On en est à la dixième et tout fait prévoir que la pièce fournira une carrière des plus brillantes.

Chausson a emprunté le sujet de sa pièce aux romans de la Table Ronde; à l'exemple de Wagner il a composé lui-même son livret, et comme le maître de Bayreuth le fit pour *Tristan, Parsifal, Lohengrin, Tannhäuser* et le *Crépuscule des Dieux*, il a singulièrement rehaussé et passionné son sujet; il l'a pour ainsi dire anobli et il en a élargi et intensifié la portée morale. L'aventure de Lancelot et de Guinevre ressemble beaucoup à celle de Tristan et d'Isolde. Aussi les critiques ne sont-ils pas fait faute de constater cette analogie. Ils auraient mieux fait, à mon avis, d'insister sur la différence absolue à établir entre l'œuvre de Richard Wagner et celle de Chausson à partir de la consommation de la faute des chevaliers félons envers leurs maîtres et des reines infidèles à leur époux. Dans Wagner, c'est le triomphe de l'amour, c'est l'apothéose de la passion érotique, fatale, inéluctable, tandis que chez Chausson nous assistons à l'exaltation du devoir, de la beauté morale, de la foi en l'idéal, symbolisées en Arthus. Non seulement le maître français nous montre les combats intérieurs qui se livrent en l'âme de Lancelot et qui aboutissent à une expiation tragique, mais, après s'être arraché douloureusement des bras de celle qui le perdit d'honneur, le chevalier félon ira trouver la mort en proclamant la noblesse et en prophétisant la gloire immortelle de son roi.

Chose piquante, si, dans *Tristan et Isolde*, Wagner, l'Allemand, a préservé le fond gaélique ou celtique des récits importés en France après la conquête de l'Angleterre par les

Normands, récits où l'amour prime tous les autres sentiments et l'emporte même sur les liens sacrés du mariage, Chausson, le Français, tout en adoptant pour le *Roi Arthur* la donnée puisée comme le poème de Wagner dans le *Brut* de Robert Wace qui fut repris par Chrétien de Troyes, a traité plutôt son sujet dans l'esprit des poèmes primordiaux des Germains et des Francs, c'est-à-dire dans les chansons de Gestes du Cycle de Charlemagne, de l'*Edda*, de *Beowulf* et des épopées barbares. La loyauté de l'ami, la fidélité de l'époux, le respect de la foi jurée par le paladin à son roi sont des sentiments que les rhapsodes germains et scandinaves exaltaient au-dessus de tous les autres. Sous ce rapport le personnage de Lancelot conçu par Chausson se rapproche davantage des irréductibles thanes saxons que des galants, intrépides, sentimentaux mais un peu frivoles chevaliers celtes et bretons. Au deuxième tableau de l'œuvre de Chausson, l'amour défendu de Lancelot et de Guinevere s'exhalera d'une façon aussi enivrante que celui de Tristan et d'Isolde, au deuxième acte du chef-d'œuvre de Wagner. Mais tandis que dans *Tristan et Isolde* ce duo délicieux prélude à des accents plus éperdus, plus exaspérés encore, jusqu'à ce que les deux possédés d'amour finissent par accueillir la mort comme le seul soulagement à leurs voluptueuses souffrances, dans le *Roi Arthur*, au contraire, dès que l'adultère aura été consommé, Lancelot, revenu des premiers mirages et des extases de la passion, sera pris de remords, se sentira rappelé de plus en plus impérieusement par l'ami, par ce maître sublime envers lequel il fut doublement parjure.

Aussi, à partir du deuxième acte le *Roi Arthur* représente plutôt l'antithèse de *Tristan et d'Isolde*. Après cet intermède langoureux, la partition assume un caractère de plus en plus poignant et pathétique ; l'accent général se virilise en quelque sorte ; en même temps que s'affermir la trame musicale les caractères grandissent et accentuent leurs reliefs. L'héroïsme de Lancelot réagit contre sa faiblesse. Il n'y a pas jusqu'à Guinevere dont l'opiniâtreté dans l'amour criminel ne revêt quelque grandeur farouche et scélérate et ne la rapproche de telles autres légendaires créatures de perdition : les Médée, les Clytemnestre, les lady Macbeth. Et c'est bel et bien une Franque et non une Celte cette contempteuse des sacrements ; elle se dresse aux côtés des Frédégonde et des Brunehaut de l'ère mérovingienne, et de tant d'autres princesses de proie et de joie.

Arthur, le personnage capital, est conçu aussi dans un esprit germanique. Il nous apparaît bien moins comme ce roi des prestiges, ce thaumaturge brillant et romanesque, friand de merveilles, de talismans, de philtres et de folles gageures, tel qu'il nous intrigue dans les adaptations de Chrétien de Troyes, que comme ce roi d'essence pure et austère ainsi que le célèbre Tennyson dans ses *Idylles du roi*.

La critique fut unanime à louer la ferme et noble tenue de la partition du *Roi Arthur*. Le travail orchestral très fouillé et opulent sans surcharge, les riches harmonies, l'écriture élégante et recherchée quoique toujours aisée et lumineuse; les exquis combinaisons de timbres, le chromatisme si attachant, les modulations infinies, l'originalité et la valeur expressive des thèmes mélodiques, l'allure et le style des récits, la justesse de l'accent, le commentaire symphonique des gestes et des sentiments des personnages, et surtout les admirables préludes et interludes descriptifs, sans oublier le prestigieux ensemble choral du dénouement; tous ces éléments concourent à faire de cette œuvre une des plus belles dont s'enorgueillira la jeune école française.

La partition s'ouvre par un alerte prélude de couleur épique; au thème emporté et tumultueux en *ut* mineur succède un autre motif martial et plus soutenu, suivi lui-même par un autre en *mi* bémol majeur, phrase capitale proclamant la gloire d'Arthur et de la Table Ronde.

Au point culminant de cette progression symphonique, le rideau se lève sans transition sur la cour du roi dans son palais de Carduel, où, après la péroraison d'une apologie que le suzerain fait de son feudataire favori, éclatent des bardits laudatifs entremêlés des envieux et jaloux sarcasmes et apartés cauteleux du traître Mordred, et à l'allure épique desquels les éloges prononcés par la reine Guinèvre ménagent une gracieuse et discrètement tendre diversion. Puis une transition d'orchestre reprenant les thèmes principaux du prélude pour s'atténuer graduellement en des dessus moins militants et plus passionnés nous amène à ce tableau délicieux, à cette longue scène d'amour, digne pendant du duo dans la nuit de *Tristan et d'Isolde*. En effet, Chausson a trouvé pour dépeindre l'intime communion de Lancelot et de Guinèvre des harmonies aussi troublantes et aussi insidieuses, aussi parfumées de capiteux effluves, serais-je tenté de dire, que celles dont Wagner a enveloppé les effusions à la fois lancinantes et balsamiques de ses amants oublieux de tout, sauf de leur extase éperdue.

Chausson a trouvé moyen de traiter le même état passionnel dans un mode identique sans tomber dans le pastiche ou dans de flagrantes réminiscences. Rien de plus exquis, de plus spontané; on croirait à des pages égarées par le maître de Bayreuth et retrouvées par Chausson. Ce sont les mêmes susurrements, les mêmes halètements, les mêmes friselis d'orchestre, les mêmes titillations de timbres, les mêmes frémissements du quatuor, les mêmes soupirs des bois. La rencontre était d'ailleurs fatale et je crois que, loin de la déplorer, tout le monde s'en sera profondément réjoui, d'autant plus que cette proximité d'inspiration et de facture n'est que fortuite et que, dans ce qui suit, l'œuvre de Chausson ne tarde pas à s'originaliser magistralement. Ces ineffables incantations du deuxième tableau sont corsées et dramatisées par des appels de veilleurs, par la vigilance et l'angoisse du page Lyonnel appréhendant une surprise et par le combat rapide dans lequel Lancelot croit avoir tué Mordred.

Au deuxième acte, après un calme et religieux paysage d'orchestre et la mélodie archaïque d'un sèmeur, Lancelot, en un monologue, nous confie ses premiers remords contre lesquels prévaudront toutefois la présence et les exhortations enflammées de la reine. Après les alternatives de repentir et de rechutes suggestivement traitées par le musicien cette fois encore le héros retombera au pouvoir de la charmeresse.

Le quatrième tableau s'enchaîne au précédent par un nouvel interlude où domine la note de bravoure et nous assistons ensuite, après un récit attristé et anxieux d'Arthur, à de fantastiques conjurations, puis à une entrevue de couleur non moins occulte du roi avec l'enchanteur Merlin. Ce tableau de floraison claire et pourtant morbide, de nuances précieuses et pour ainsi dire cabalistiques, saturé de troubles harmonies me semble le seul de l'œuvre où se trouve quintessencié plutôt l'esprit subtil et rêveur des Gaëls et des Celtes des romans de la Table Ronde que le génie exaspéré et farouche du cycle de Charlemagne.

Au troisième acte, magnifique et poignant d'un bout à l'autre, se déroule d'abord une sombre page orchestrale dans les perspectives et sur l'horizon de laquelle s'évoqueront bientôt la houle et les tourmentes d'une bataille dont les stridentes et rageuses fanfares me rappelaient ces *alarms* qui résonnent dans les mêlées historiques de Shakespeare; puis Lancelot et Guinevre se joindront, à l'écart de la boucherie, dans une suprême confrontation après laquelle Lancelot se ruera au de-

voir, à l'expiation, à la mort, tandis que sa complice s'étranglra « de ses nattes luxuriantes qui n'ont pu le retenir dans leurs filets soyeux ». Ce suicide de Guinevre précède d'un exorde symphonique, d'une sorte de *lamento* funèbre aussi poignant qu'un *Dies Iræ*, et d'un superbe récit où l'abandonnée exhale sa désespérance, mais aussi son impénitence, comptera évidemment au nombre des pages définitives de l'art français. Le pathétisme de cet épisode s'impose d'autant plus que toute la scène est traitée avec une extrême simplicité de moyens, et que la polyphonie y fait place à un chant d'orchestre et à un récit d'une discrétion presque classique.

Tout aussi émouvante que la fin de Guinevre, mais présentant une heureuse antithèse avec celle-ci, sera la mort de Lancelot au tableau suivant. Cette mort dégage un frisson moindre, mais peut être plus touchant. Il meurt repentî et réconcilié comme elle expira en transfuge du mariage, et réfractaire à la foi conjugale. Et quant à la mort mystique ou plutôt à l'apothéose d'Arthur, on n'en saurait louer assez la très rare, la presque sublime élévation : les dernières pensées du roi sur son œuvre et sur sa vie, ses adieux à son épée et à son bouclier, ce chœur final dont le thème, une trouvaille de mélodie, d'abord berceur et éthéré, se rapproche, s'enfle, s'avive se précipite, s'illumine en se déployant comme une gloire et en se mariant au motif héroïque d'Arthur qui surgit une dernière fois, aussi éclatant que le disque du rouge soleil, toutes ces pages s'apparentent à l'art le plus pur, le plus immaculé.

Les directeurs de la Monnaie, MM. Kufferath et Guidé, méritent toutes les félicitations pour nous avoir donné cette œuvre et surtout pour nous l'avoir donnée dans de si remarquables conditions. Ils auront droit aussi à la reconnaissance toute spéciale des artistes français. L'interprétation du *Roi Arthur* s'est imprégnée de la ferveur d'un véritable acte de foi artistique. On n'aurait pu rendre un plus touchant hommage à la mémoire du noble musicien-poète enlevé si prématurément et dans des circonstances d'une fatalité si atrocement aveugle et stupide, à une carrière qui eût été des plus créatrices.

L'orchestre, consciencieusement dirigé par M. Sylvain Dupuis, s'était pour ainsi dire assimilé les plus délicates intentions du compositeur, et il a mis en lumière toutes les richesses, tous les bijoux symphoniques de ce merveilleux écrin musical.

M^{me} Paquot-d'Assy incarne, joue et chante de prestigieuse

façon le rôle de Guinèvre; on ne parviendrait pas à assurer à l'altière et véhémement épouse d'Arthur un relief plus tragique, une ligne aussi sculpturale, une physionomie à ce point expressive, une voix plus adamantine et aux intonations aussi prenantes.

M. Albert a créé avec autorité réelle, tant sous le rapport du chant que de la diction et de l'allure le personnage du roi Arthur. M. Dalmorès compose un excellent Lancelot; il a la voix jeune et fraîche, au timbre vierge, à l'ample et vibrante étoffe pour ainsi dire héraldique; bref, la voix indispensable pour nous suggérer les accents des paladins. Il brûle aussi les planches avec une intrépidité et une conviction superbes. Tous les rôles sont d'ailleurs bien tenus; tous, indistinctement.

Les costumes, dessinés par M. Fernand Khnopff, l'artiste si raffiné et si documenté, s'imposent autant par leur bon goût que par un archaïsme assez discret pour ne pas empiéter sur les droits de la fantaisie, droits imprescriptibles quand il s'agit de la toilette de personnages fabuleux.

Quant au décorateur, M. Dubosq, et à M. De Beer, le metteur en scène, ils pourront revendiquer une grande part aussi de l'accueil triomphal fait à l'œuvre de votre regretté compatriote.

La figuration, les groupements, l'ordonnance de cette succession de tableaux méritent toutes les louanges. Nous assistons à un défilé de compositions plastiques et suggestives qui nous rappelaient les chefs-d'œuvre scéniques réalisés par les mémorables Meininger. Je citerai entre autres l'intérieur roman du palais de Carduel; la terrasse si féodale et les profils grandioses de l'extérieur du château; le cloître et la pommeraie fleurie dans laquelle se produit l'apparition de Merlin; les champs et la lisière de forêt du troisième tableau, d'une si belle mélancolie automnale; puis le site tragique et sauvage de l'avant-dernier tableau, avec sa suite de falaises, son échappée sur la mer, et ce promontoire d'où les écuyers de Lancelot épient les stades de la bataille; enfin la grandiose marine du tableau final, avec, d'abord, sa plage de bataille à l'avant-plan, puis la perspective infinie des flots ensanglantés aux rubis d'un soleil prophétique, dans laquelle s'évanouissent la barque miraculeuse et les angéliques nautonnières de l'immortalité d'Arthur.

§

A signaler encore, parmi les faits artistiques de ces der-

nières semaines, le salon de peinture du Cercle le Sillon, où l'on admirait les toiles de M. Philippe Suyncop, notamment le très beau portrait d'un jeune homme, M. Van de Walle, une marine de M. Maurice Blicck; les paysages de M. Gilsoul et de M. Mathieu, des études d'animaux de M. Bernier, un nu de M. Gouweloos; — au Cercle artistique une savoureuse exposition de M. Marten Melsen, qui peint les rusticités du Bas-Escant d'une touche gaillarde et avec un coloris plein d'harmonie, mais avec encore quelque superficialité et certaine tendance à la grimace et à la charge, et de M. Jules Merckaert, un paysagiste de race, un peintre vigoureux, qui nous évoquait la banlieue de Bruxelles si particulière et aussi de jolis sites du littoral maritime, entre autres une lumineuse et vibrante vue de La Panne.

Le *Guide Musical* a consacré un numéro spécial du plus haut intérêt au centenaire de Berlioz. A y lire les articles de MM. Edouard Schuré, Maurice Kufferath, Hugues Imbert, Félix Weingartner, N. Le Kime, Robert Sand, Adolphe Jullien. Ce numéro est illustré de nombreux portraits et documents autographiés, entre autres d'un superbe portrait d'après Honoré Daumier.

La livraison de décembre d'*Onze Kunst* contient outre de nombreuses chroniques de partout la suite de la très intéressante étude de M. Max Rooses sur les dessins des anciens maîtres flamands, texte accompagné de nombreuses reproductions de dessins de Jacques Jordaens.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Lic. Dr Eugen Kretzer : *Joseph Arthur Graf Gobineau, sein Leben und sein Werk*, Leipzig, Hermann Seemann Nachfolger, M 3. — Ludwig Woltmann : *Politische Anthropologie*, Eisenach, Thüringische Verlags-Anstalt, M 6. — REVUES : *Süddeutsche Monatshefte*. — *Velhagen u. Klasings Monatshefte*.

Gobineau. — Tandis que le bel ouvrage où M^r Ernest Seillière étudie *le Comte Gobineau et l'Aryanisme historique* passait presque inaperçu en France, l'Allemagne est séduite tous les jours davantage par l'œuvre touffue de ce singulier diplomate amateur. *L'Essai sur l'inégalité des races humaines* est traduit en entier, ainsi que les *Nouvelles asiatiques*, et la « Société Gobineau », dont M. Louis Schemann à Fribourg en Brisgau est le président, élargit continuellement le cercle de ses adeptes. On est même allé jusqu'à jouer sur le

Théâtre grand-ducal de Weimar (le 9 mai 1903), sans aucun succès d'ailleurs, son *Alexandre le Macédonien*, cette tragédie, conçue sur le mode de Ponsard, qui fut, dit-on, acceptée à la Comédie-Française quelques semaines avant qu'éclatât la révolution de 1848. La pièce elle-même, trouvée dans les papiers posthumes du comte, fut publiée, il y a deux ans, en langue française, par un éditeur allemand de Strasbourg, aucune maison parisienne n'ayant pu se décider à lancer cette œuvre de jeunesse, dont Gobineau s'était toujours refusé à faire état.

D'où vient cet engouement singulier pour un écrivain oublié chez nous, dans un pays où l'on a coutume d'admirer d'une façon placide et sans distinction, toutes nos productions médiocres? C'est que Gobineau semble encourager par ses hypothèses *racistes* toutes les aspirations de la vanité néo-germanique. Il aima encore l'Allemagne et les Allemands à une époque où l'on pouvait s'attendre à les voir suivre une autre voie que celle qu'ils ont parcourue depuis lors, et il fut un admirateur passionné de Richard Wagner, qui le tenait en haute estime. Ces amitiés wagnériennes du premier groupe de Bayreuth de 1874 à 1878, où l'on voyait les Nietzsche et les Gobineau, les Schuré et les Chamberlain, à côté de Mlle de Meiyenbug et d'autres personnalités de premier ordre, ces amitiés qui devaient se poursuivre et s'affermir, si ce n'est se désagréger comme Nietzsche, n'étaient-elles pas le centre du dernier épanouissement de la pensée allemande?

Gobineau cependant avait étudié la race arienne, il avait montré comment elle présidait à l'origine de toute civilisation, comment, mêlée à d'autres races, la jaune ou la noire, elle acquérait une profondeur nouvelle et amplifiait son sens civilisateur, mais aussi comment toute civilisation disparaissait, dès que, dans le mélange des races, l'élément blanc (arien) venait à s'affaiblir. Aujourd'hui, il n'y a plus d'Ariens purs, il n'y a donc plus aucune possibilité de civilisation nouvelle. Tout au contraire, le métissage ne pourra que s'accroître et nous aboutirons à une médiocrité universelle. Selon les différentes combinaisons entre les trois races qui couvrent le monde, certaines qualités et certains défauts qui sont le propre de ces races, se sont affirmés ou atténués. L'art grec n'est possible qu'avec quelques parcelles de sang nègre. Si la poésie épique est le privilège de la famille arienne, la poésie lyrique ne doit cependant sa naissance qu'à l'infiltration noire. Mais la doctrine de l'égalité absolue nous vient de la

race jaune et à mesure que le Chinois prendra le dessus en nous, nous deviendrons d'un démocratism plus pur, jusqu'à adopter une autre idée de la race jaune : la séparation de l'Eglise et de l'Etat !

J'ai cueilli dans l'ensemble des théories gobinistes quelques idées séduisantes. Il faudrait suivre pas à pas le développement que nous présente *l'Essai sur l'inégalité des races humaines*. C'est une façon nouvelle et imprévue d'écrire et d'expliquer l'histoire universelle. Nos anthropologistes modernes y ont puisé largement. Sur bien des points, ils ont dû donner raison au comte de Gobineau. Mais ils ont refait les théories des races, et aujourd'hui nous pouvons parler un langage plus clair, pour fixer des données précises, que Gobineau, il faut le reconnaître, avait pressenti d'instinct il y a près de cinquante ans.

Pour Gobineau, la civilisation arienne est toute dans le passé. Que quelques doux maniaques allemands s'amuse à interpréter une théorie, acceptable en somme, au bénéfice de leur race, nous ne voyons aucun inconvénient à cela. Mais c'est bien autre chose, quand nous voyons un H. S. Chamberlain faire siennes les théories de Gobineau, les accaparer à son bénéfice, sans en nommer l'auteur, et retourner ces hypothèses sur le passé, pour les ériger en bréviaire des appétits pan-germanistes. C'est le procédé dont il use dans ses *Grundlagen des neunzehnten Jahrhunderts*. Libre à lui de démontrer que tout ce qui a été fait de grand dans le monde l'a été par des Germains ! Que nous importe de savoir que Léonard de Vinci ou Michel-Ange charriaient dans leurs veines du sang des vieilles Germanies ! Encore qu'il faudrait pouvoir le démontrer, nous connaissons trop l'influence que peuvent avoir le sol, le climat et le milieu, pour accorder à des origines obscures un rôle déterminant dans la constitution de l'homme génial. Et l'incapacité civilisatrice de l'Allemagne d'aujourd'hui ne nous est-elle pas expliquée précisément par ce fait que ce sont des éléments pré-ariens qui tiennent maintenant le pays ? Cette Allemagne, où le juif est le seul être intéressant, devrait-elle prendre la tête d'un mouvement de régénération arienne ?

Mais revenons à « ce bon Gobineau », comme on l'appelait dans la diplomatie de son temps. Lui du moins n'allait pas, avec M. H. S. Chamberlain, jusqu'à vouloir démontrer que Jésus-Christ était un Germain. Si ses origines normandes lui avaient tourné la tête au point qu'il s'imaginât descendre d'un Wiking indompté (qu'il appelait Ottar Jarl), il savait fort bien

qu'une floraison ancienne ne prouve rien en faveur d'un épanouissement futur et que la décrépitude finale est encore ce qu'il y a de plus certain.

Mais voici une belle étude biographique et bibliographique que M. Eugène Kretzer consacre à l'auteur de *l'Essai sur l'inégalité*, dans la collection des *Maenner der Zeit*, éditée par Seemann à Leipzig. La vie de Gobineau, d'après de nombreux documents inédits, y est racontée pour la première fois d'une façon complète, et c'est aussi le premier catalogue complet et raisonné des œuvres, tant de littérature, de linguistique et de philosophie que de sculpture (car il était sculpteur) produites par ce génie multiforme. C'est en lisant sa biographie que nous saisissons le mieux tout ce qu'il peut y avoir de contradictions singulières dans un esprit si merveilleusement doué. « Quatre éléments influencèrent d'une façon caractéristique son développement, écrit M. Kretzer : l'esprit allemand, l'Orient, le royalisme et la religion. » Peut-on imaginer mélange plus disparate ! Ce gentilhomme catholique, dont les parents légitimistes avaient refusé de servir le gouvernement de juillet, entre dans la carrière sous le second Empire, mais réserve toute sa sympathie à la Perse et à l'Allemagne démocratique de Luther. Quand on le congédie après le Seize mai, les seuls amis qui lui restent sont des Allemands.

Nous ne suivons pas M. Kretzer dans son bel exposé de l'hypothèse raciste. Gobineau vaut beaucoup mieux que l'oubli où nous le laissons. Si *l'Essai sur l'Inégalité* nous séduit peu, nous trouverons dans les *Nouvelles asiatiques* et dans le poème *Amadis*, malgré une langue un peu pauvre, assez d'idées pour fixer définitivement une réputation.

§

Politische Anthropologie. — Nous avons vu la théorie. Voici l'application. M. Louis Woltmann consacre toute sa carrière de savant à élucider les problèmes que suscite l'idée darwinienne appliquée à l'étude des races humaines. Il a fondé l'année dernière une revue politico-anthropologique qui étudie l'évolution organique, sociale et intellectuelle du peuple au point de vue de la lutte pour la vie et de la sélection. Gobineau y est nommé presque aussi souvent que Darwin, mais c'est surtout aux travaux des Mortillet, des Lapouge, des Hervé que l'on emprunte des vues générales. Il s'agit avant tout de montrer que l'Allemand d'aujourd'hui est le mieux outillé pour « réussir », et je crois que l'on y parvient assez bien.

Le développement politique des peuples a intéressé spécialement M. Woltmann, dans l'ouvrage sur l'*Anthropologie politique* qu'il vient de faire paraître. Ses arguments sont empruntés exclusivement aux sciences naturelles. Il étudie d'abord : les facteurs de l'évolution organique ; la base physiologique de la variation et de l'hérédité ; la variation naturelle et l'hérédité chez l'homme ; le perfectionnement et la dégénérescence de la race ; puis les lois fondamentales de l'évolution sociale ; l'évolution des droits et de la famille ; l'histoire sociale des castes et des métiers ; l'évolution politique des peuples : la base anthropologique de cette évolution ; pour montrer enfin l'origine des partis politiques, leurs théories et leur avenir. Il y aura lieu de revenir sur cet intéressant ouvrage qu'il s'agissait seulement de mentionner ici, pour montrer les premiers fruits que produit l'agitation gobiniste en Allemagne.

§

On annonce à Munich l'apparition d'une nouvelle revue mensuelle *Süddeutsche Monatshefte* que dirige M. Wilhelm Weigand. Le nom du directeur dit suffisamment tout le bien que l'on peut attendre d'une pareille entreprise.

Dans *Velhagen u. Klasings Monatshefte* (septembre) M. Marcel Montandon publie une intéressante étude sur le peintre Giovanni Segantini, accompagnée de nombreuses illustrations.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Joseph Conrad et Ford Madox Hueffer: *Romance*, 463 p., cr. 8°, 6 s., Smith Elder. — *Stories from de Maupassant*, translated by E. M. Preface by F. M. Hueffer, xxiv-180 p., pet. in-8°, 2 s. Greenback Library, Duckworth. — Laurence Hope: *Stars of the Desert*, 152 p., in-8°, 5 s., Heinemann. — John Davidson: *A Rosary* viii-212 p., cr. 8°, 6 s., Grant Richards. — William Watson: *To England, Poems written during Estrangement*, 64 p., petit in 8° 2 s. 6 d., John Lane. — Alfred Ainger: *Crabbe*, viii-210 p., cr. 8°, 2 s., Macmillan. — Austin Dobson: *Fanny Burney*, viii-216 p., cr. 8°, 2 s., Macmillan. — *Poetry of Thomas Moore*, xxvi-254 p., in-8°, 2 s. 6 d., Macmillan. — Rudyard Kipling: *Just so Stories*, 220 p., cr. 8°, 6 s., Macmillan. — Collection Tauchnitz: Dernières publications. — Réimpressions de *The Bibelot*. — Fiona Macleod: *The House of Usna, a Drama*, xxxi-76 p., in-8° T. B. Mosher, Portland, Maine, U. S. A. — REVUES: *The Cornhill Magazine*. — *The Monthly Review*. — *The Fortnightly*

Review. — *The Independent Review.* — *The World's Work.* — *The Review of Reviews.* — *Pearson's.* — *The Nineteenth Century and After.* — *The Weekly Critical Review* (Paris).

En littérature, et plus particulièrement dans le roman, une question se pose en apparence oiseuse et frivole, mais qui, en réalité, possède une importance très grande qu'on ne lui reconnaît pas souvent, et c'est de savoir quelle longueur raisonnable doit avoir un livre, le nombre de pages que doit contenir un roman. L'éditeur, cependant, personnage influent dans la mise au monde de l'œuvre, a sur ce sujet une opinion solidement assise. Il ne veut pas d'un roman long; quatre cents pages sont l'extrême maximum qu'il daigne accepter, mais les romans qui ont de deux cent quatre-vingts à trois cent cinquante pages ont toutes ses préférences. — et il a bien raison. Le tout est de savoir si le public est de son avis. Question dangereuse et controversable. Les uns diront que le public n'a certes pas boudé devant les épais volumes de Sienkiewicz, mais on prétend aussi que l'exception confirme la règle; en effet, les prestigieuses épopées et les décors grandioses de Sienkiewicz sont exceptionnels, et il n'est pas surprenant que *Quo vadis* ait pu séduire unanimement le grand public qui lit. Néanmoins, il reste probable que d'autres longs romans ne recevraient pas le même accueil; la vie moderne est trop exigeante, trop affairée pour permettre les lectures de longue haleine, et le roman rapide, concis et court a pour lui des chances nombreuses, sans compter la sympathie du critique surmené.

En Angleterre, le roman est volontiers de quatre à cinq cents pages; sans doute parce que l'éditeur anglais est moins que son confrère français hostile aux volumes compacts — il y a de toute évidence une différence sensible entre les six shillings de l'ordinaire roman anglais et les trois francs du roman à couverture jaune, ce qui explique suffisamment cette indulgence. Parmi les auteurs de longs romans, Mr. Joseph Conrad est des meilleurs. Son dernier volume *Romance*, écrit en collaboration avec Mr. Ford. Madox Hueffer, dépasse quatre cent soixante pages de texte serré. Vraiment, le récit aurait gagné à être conté en cent pages de moins. Tel qu'il est, cependant, il intéresse et il entraîne... une étape trop longue au long d'un chemin enchanteur. Mais, comme je préfère aux longueurs de John Kemp celles de *Lord Jim*, par exemple. Dans ses autres volumes, ceux qu'il écrit seul, Mr. Conrad fait vivre davantage ses personnages; non pas que les événe-

ments, aventures, incidents y soient plus nombreux ; au contraire, mais ses héros ont une vie intime, profondément, intensément humaine. Les innombrables personnages de *Romance*, John Kemp, les hôtes de la Casa Riego, les flibustiers, le ténébreux O'Brien, sont mélodramatiques plutôt que romanesques ; ils sont tous extérieurs et ils parlent leur rôle au lieu de l'agir. Mais qu'ils le parlent bien ! Comme chacun d'eux dit ce qu'il faut dire et connaît sa réplique ! L'intrigue savamment compliquée est habilement dénouée. Après tant de romanesque dans ces quelques années de jeunesse, le héros et l'héroïne vont mener une existence paisible et sédentaire, et ils auront beaucoup d'enfants. C'est un livre tout en décor, où le décor est fait avec des mots.

§

Il est difficile de dire quel sera le sort du petit recueil de nouvelles de Maupassant, traduites par E. M. Dans sa préface, Mr Ford Madox Hueffer dit que le public ne s'intéresse guère à Maupassant. On traduit fort peu en anglais les romans français ; cela ne tient pas seulement à leur réalisme qui effaroucherait la pudibonderie d'outre Manche, mais c'est surtout parce que le public éclairé est suffisamment lettré pour lire dans le texte les romans français ; de plus, les littérateurs parlent ou lisent couramment le français. Edmond Gosse, Andrew Lang, Henry James, Arthur Symons, Joseph Conrad n'ont pas besoin de traducteurs pour apprécier Flaubert, Maupassant ou Anatole France. Mais peut-être y aurait-il quelque intérêt à offrir au grand public une partie importante de l'œuvre de Maupassant ; il y a, en ce moment, une tendance à réagir contre la pudibonderie exagérée de l'époque victorienne et Maupassant a des qualités qui plairaient vraisemblablement à beaucoup de gens de l'autre côté du détroit.

§

Dans un précédent volume *The Garden of Kama*, Mr Laurence Hope interprétait en vers d'Occident les poèmes d'amour qu'il avait entendus et recueillis dans l'Inde ; et l'on eût cru des poèmes originaux tant leur charme était profond et si irrésistible et ardente était la passion qui les animait. Cette fois, le poète nous fait contempler les étoiles du désert — *Stars of the desert* — et il nous entraîne de la rivière des Perles à Fez jusqu'aux murs de Pékin, et du désert afri-

cain à la jungle. Parfois, il rêve en pleine mer, sur le pont du navire, il médite à Paris sur un portrait vu au Salon, ou sur un livre de Masterlinck; d'autres fois, il songe aux amours de jadis, au *Droit du Seigneur*, ou il appelle *Istar-i-Sahara*; mais toujours ses vers expriment admirablement les paysages exotiques et les désirs de vie et d'amour qu'il traîne à travers le monde.

§

Mr. John Davidson est parfois un versificateur incorrect, et souvent un poète; il est parfois un critique judicieux, mais il n'est pas souvent un génial essayiste. En outre, il a fait quelques excellentes traductions du français et il adapta pour la scène anglaise le *Pour la couronne*, de M. François Coppée, et *La Reine Fiammette*, de M. Catulle Mendès.

Mr. Davidson publie maintenant ce qu'il appelle un **Rosary**, un chapelet. Nous dirons que c'est un pot-pourri de vers, de dialogues en prose, de paradoxes, d'aphorismes, de concetti, où il y a peu de choses tout à fait bonnes et où il y en a de réellement mauvaises. Mr. Davidson n'a pas le don de la généralisation; il s'achoppe au détail, se rattrape au paradoxe et culbute dans le parti pris — sans que sa verve en souffre.

§

En sa qualité d'excellent versificateur, Mr. William Watson s'inspire habituellement de ce qui horripile les poètes. Avec des sonnets soigneusement calqués sur les meilleurs modèles, il invective l'Europe qui laisse massacrer les Arméniens; quand Edouard VII monte sur le trône, M. Watson y va de son ode grandiloquente; pendant la guerre Sud-Africaine, il resta obstinément pro-boer et il exprima son chagrin en des poèmes divers, qu'il a rassemblés maintenant sous ce titre: **For England, Poems written during Estrangement**. La majeure partie de ce recueil est médiocre; quelques pièces ont une noble allure et il y a même parfois quelques beaux vers.

Mr. Watson est toujours un habile versificateur.

§

Les excellentes biographies des *English Men of Letters*, publiées par Macmillan, sont riches de deux nouveaux volumes: Crabbe, par Alfred Ainger et Fanny Burney par Austin Dobson.

Le biographe de Crabbe, *canon* Ainger, est chapelain ordinaire du roi et il est réputé déjà par ses ouvrages sur Charles Lamb. Georges Crabbe est un des poètes les plus intéressants de la fin du XVIII^e siècle et du commencement du XIX^e; il est fort peu ou fort mal connu en France, peut-être parce qu'il est tout particulièrement local : il eut une jeunesse très malheureuse et quand, grâce à Buik et à divers autres patrons, il fut à l'abri du besoin, il souffrit de sa dépendance. Il est réaliste et pessimiste : tout ce que la vie a de laid, de douloureux, de pénible l'attire, et il dépeint avec sincérité et minutie la vie des pauvres et des humbles. La vie villageoise, le vice et la misère des campagnes, la lie de la Société sont des sujets habituels pour Crabbe, et il tire de là des effets poétiques émus et émouvants. Ses descriptions sont souvent fastidieuses, mais elles sont d'une exactitude surprenante : il savait voir. C'est lui que Byron a appelé « Nature's sternest painter yet the best ». Les débuts de sa vie furent difficiles, mais quand il eut à sa disposition des revenus élevés, sa bonté lui fit les distribuer généreusement. Une vie du poète parut avec l'édition complète de ses œuvres, en 1834 ; elle était rédigée par son fils. Depuis, divers biographes se sont occupés de Crabbe, entre autres Sir Leslie Stephen, dans la 2^e série des *Hours in a Library* (1876) ; le chanoine Ainger a eu l'heureuse chance de pouvoir ajouter quelques faits nouveaux à la vie du poète, et expliquer certains autres qui étaient restés obscurs. Le style du biographe est concis et agréable et ses appréciations sont d'un bon sens et d'un goût impeccables.

Bien qu'elle ait vécu jusqu'en 1840, Fanny Burney (M^{me} d'Arblay) appartient à la fin du XVIII^e siècle et la biographie que donne d'elle Mr. Austin Dobson est un parfait ouvrage ; car Mr. Dobson connaît mieux que quiconque le XVIII^e siècle anglais, et son style a l'élégance et la grâce de cette époque ; il est, en plus, un critique avisé et prudent, un érudit excellemment documenté. Fanny Burney est née en 1752, et sa renommée fut grande aux environs de 1780. Ses deux premiers romans surtout, *Evelina* et *Cecilia*, eurent une vogue extraordinaire. La jeune fille connut bientôt tous ceux qui, à la cour ou à la ville, étaient notoires, et, en 1786, elle devint « gardienne des robes » de la reine Charlotte, poste fort absorbant et ennuyeux qu'elle abandonna en 1791. Deux ans après, elle épousait un émigré français, le général d'Arblay, qu'elle suivit à Paris en 1802 ; elle vécut à Passy pendant

dix ans, après quoi elle retourna en Angleterre avec son fils. Plus intéressants maintenant que ses volumineux romans, sont ses *Diary and Letters*, publiés seulement en 1842-46; ce *Journal* et ces *Lettres* fourmillent d'anecdotes piquantes, de relations divertissantes et de portraits malicieux; la société anglaise y est fort curieusement dépeinte, mais il y a certainement des longueurs et bien des pages sans intérêt. Pour son volume, Mr. Austin Dobson s'est habilement servi de tous ces documents et après avoir lu sa biographie, on connaît intimement la spirituelle Mme d'Arblay.

§

La série *Golden Treasury*, que publie la maison Macmillan, vient de s'enrichir d'un nouveau volume : un choix des poèmes de Thomas Moore avec une introduction de C. Litton Falkiner. Les *Irish Melodies* et *Lalla Rook* représentent le meilleur aspect du poète et le choix est abondant dans ces deux recueils. Outre la table par titres, le volume contient, ce qui est souvent plus utile, un index alphabétique des premiers vers de chaque poème.

§

Les si amusantes *Just So stories*, de Rudyard Kipling, paraissent dans l'édition in-octavo avec une réduction des illustrations de l'édition in quarto, tout aussi attrayantes sous ce nouveau format. Une édition française illustrée, due à l'élegant traducteur M. Fabulet, a paru chez Delagrave.

§

Parmi les récentes publications de l'édition Tauchnitz, nous signalons : *His Majesty Baby and Some Common People*, par Ian Maclaren; *Letters of a Self Made Merchant to his Son*; *the Lady Paramount*, par Henry Harland; *The Five Nations* par Rudyard Kipling; *The Heart of Rome*, 2 vols, par F. Marion Crawford; *Adventures of Gerard* par A. Conan Doyle.

§

The Bibelot, la série de réimpressions éditée par Thomas B. Mosher, contient, dans ses trois derniers numéros, des *Lyrics*, de W.-E. Henley; *Ann, a Memory*, titre sous lequel sont réunis les divers passages où Thomas de Quincey relate la mélancolique rencontre de la petite prostituée d'Oxford Street; *A Christmas Garland*, recueil de poèmes sur Noël, par

Swinburne, Wm Morris, J.-A. Symonds, Tennyson, Selwyn Image, H.-P. Horne, etc.

§

Le même éditeur donne une superbe édition de *The House of Usna, a drama*, par Fiona Macleod. Il s'agit d'un drame poétique basé sur une des magnifiques légendes de l'Irlande, et dont Miss Macleod a tiré un superbe effet. Dans une préface fort intéressante, l'auteur disserte sur le mystère des silencieuses visites du Destin et sur l'émotion de la douleur au passage de la beauté. Le format et l'impression du volume sont ravissants.

§

REVUES. — Un intéressant numéro du *Cornhill Magazine*, avec la seconde partie de *The Fond Adventure*, par Maurice Hewlett; des articles de Mortimer Mompes sur *Whistler the Purist*; d'Andrew Lang sur *Mr Whibley's Thackeray*; de W.-H. Hutton sur *Samuel Rawson Gardiner*, etc.

En compagnie de *The Monthly Review*, on peut faire un amusant *Second voyage to Laputa*, lire une bonne étude de Emil Reich sur *Theodor Mommsen* et se renseigner sur *Public Opinion and Macedonia*, grâce à MM. Noel et Charles Buxton.

Le sommaire de *The Fortnightly Review* invite à la lecture; on y trouve des articles variés sur la question des tarifs, sur Tammany, sur les États-Unis d'Europe, sur Mommsen, sur lord Wolseley, sur la biographie de Gladstone par John Morley, sur d'Annunzio, sur Hector Berlioz, etc.

Le troisième numéro de *The Independent Review*, offre un excellent choix d'articles captivants par W. B. Yeats: *Red Hanrahan*, par H.-F. Pelham: *Theodor Mommsen*, par G. M. Trevelyan: *The Latest View of History*, etc.

The World's Work offre cette fois son *Birthday number*. Voilà un an qu'existe ce superbe magazine illustré, consacré aux questions nationales et au progrès social; ces douze numéros forment une collection unique dont l'intérêt ne peut vieillir. Tout ce qui s'est fait de notoire dans la politique, l'industrie, le commerce, les sciences, les arts, les lettres, a été traité excellemment dans les pages de ce magnifique recueil. Cette fois, il faut lire *Motors and Men*, par Henry Norman; *John. S. Sargent, portrait painter*, par Mrs. Meynell; *The Mystery of Radium*, par J.-A. Harker, etc.

La *Review of Reviews*, si vigoureusement menée par Mr. W.T. Stead, contient, dans son numéro du 15 novembre, un article sur le tsar et l'arbitrage, une étude sur le duc de Devonshire et son rôle politique, et un long examen du livre du professeur Metchnikoff : *The Nature of Man*.

Au sommaire de *Pearsons* : *The Food of the Gods*, par H.-G. Wells.

Le numéro de décembre de *The Nineteenth Century and after* est d'un bout à l'autre fort remarquable. Les seize articles qu'il contient sont variés et intéressants à des points de vue différents ; on n'a que l'embarras du choix entre : *The Rival Empires*, par Edmond Dicey ; *British East Africa*, par lord Hindlip ; *History and War Office Reform*, par J.-W. Fortescue ; *Impressions of Korea*, par R.-J. Farrer ; *The Administration of the National Gallery*, par C.-L. Eastlake ; *The Carlsbad Cure*, par H. Cunynghame ; *The Magpie*, par R.-B. Smith ; *Shifting Scenes in Rural Workhouses*, par Edith Sellers ; *Constable's Landscape*, par Frederic Wedmore ; *The Woman who toils in America*, par Mrs Frederic Harrison ; *Hammurabi's Code*, par le professeur Carl Lehmann, et la chronique du mois écoulé par Sir Wemyss Reid. Un article intitulé *English Style and Some French Novels*, par Mrs Margaret L. Woods, mérite une mention particulière. L'auteur recherche les qualités du style anglais à l'heure actuelle et se réjouit de l'influence française qui se fait sentir depuis quinze ou vingt ans. Elle parle ensuite de quelques romans français récents à l'occasion desquels elle dit d'excellentes choses ; le thème du romancier n'est plus l'amour, mais l'instinct ; les personnages sont maintenant pour la plupart des inconscients ou des êtres exceptionnels et l'auteur emprunte ses exemples et ses contrastes à *L'Inconstante*, le roman de M^{me} H. de Régnier, et à *La Maison du Péché*, de M^{me} Marcelle Tinayre. Elle fait de ce dernier ouvrage un long examen et sa conclusion est assez inattendue : « Je vois que *La Maison du Péché* a été traduite. Si j'étais empereur allemand de l'Angleterre, j'interdirais les traductions de romans français. Ceux qui sont suffisamment lettrés pour les apprécier doivent n'éprouver aucune difficulté à les lire dans le texte. Ceux qui ne savent pas le français ignorent sans doute aussi l'histoire et la littérature de la France, ses manières de penser et de vivre, ses conventions sociales différentes. Un lecteur anglais, ainsi ignorant, peut-

il comprendre un roman français ? Au contraire, il ne peut que le mal comprendre. »

Les derniers numéros de *The Weekly Critical Review* contiennent les réponses à l'enquête sur le Roman contemporain. Articles de Remy de Gourmont : *La Femme naturelle, Les Survivants, Jules Lemaitre* ; de Louis Dumur : *Alfred Capus* ; d'Arthur Blès : *Sea Stories* ; d'Ernest Newman : *Musicians and Poets, The Artist and the Critic* ; de Paul Acker : *M. Vincent d'Indy* ; de M. E. Poutney : *Whistler* ; de Alys Hallard : *Sully-Prudhomme* ; d'Arthur Symons : *The Painters of Brescia, Moretto* ; etc. A signaler aussi les amusantes caricatures hors texte de Réjane, de Kubelik, d'Isaye, etc.

HENRY-D. DAVRAY.

P.S.—Nous avons, dans notre dernière chronique signalé à tort comme étant du P. Gasquet l'article sur *La France et les Congrégations*, publié en français dans la *Quarterly Review*. Le Père Gasquet avait signé seulement une note concernant l'expulsion des moines anglais de Douai. Cette erreur n'enlève rien à l'intérêt de l'article, dû à une personnalité française qui a voulu garder l'anonyme.

LETTRES RUSSES

L'événement littéraire du mois est le livre intitulé *A l'Université* et signé d'un nom inconnu jusqu'à présent dans les lettres russes, M. Gueguidzé. L'auteur présente dans son livre, avec un talent que ses plus âpres critiques sont obligés de reconnaître, la vie, les mœurs et les aspirations de la jeunesse universitaire russe. Et c'est épouvantable. C'est encore, si possible, pire que ce que nous avons lu dans *V. Toumanié*, de L. Andreïeff — nouvelle qui valut, on se le rappelle, à son auteur, une véhémence lettre de la comtesse L. Tolstoï l'hiver dernier. M. Gueguidzé présente ses héros, les étudiants, sous l'aspect des pochards, des débauchés, des habitués des lieux de plaisir et de vice. Pas une revue, pas un journal ne passa sous silence ce livre cruel, fort, et d'une lecture attachante, malgré tout. Comme toujours, les journaux publièrent des lettres de protestations émanant de professeurs, d'universitaires, etc., et criant à la calomnie, à l'injustice et au scandale. Ces protestations n'eurent qu'un seul résultat : une plus grande vente du livre. Et cependant, que je sache, personne n'en a encore souligné le côté vraiment faible, l'esprit de

généralisation qui l'anime. Qui de nous ne sait qu'une partie de la jeunesse russe ne pense qu'au plaisir et à la débauche? Dans les pays où la vie est plus organisée qu'en Russie, les ébats de la jeunesse qui s'amuse ont pris une certaine forme : les *brasseries* et *commerches* allemands, les établissements du *Boul' Mich* en France. En Russie, où la vie publique n'est pas libre et dont beaucoup de ressorts se trouvent par conséquent faussés, les manifestations de la « *jeunesse qui s'amuse* » sont aussi plus grossières et plus répugnantes.

C'est ce que M. Gueguidzé nous montre dans son livre. Mais ce n'est qu'un petit coin de la vie de la jeunesse russe, et le tort de M. Gueguidzé est précisément de n'avoir regardé que ce coin. Il a l'air de ne point connaître les autres côtés de la vie de la jeunesse universitaire russe, ni les autres éléments de cette dernière.

Cependant, M. Gueguidzé a dû apprendre qu'il existe depuis des générations en Russie, dans *toutes* les Universités russes, une jeunesse laborieuse, studieuse, qu'on commence à connaître mieux, même à l'étranger; qu'il existe une jeunesse universitaire qui, aux époques des grands désastres du pays (famine, épidémies, etc.), s'en va — abandonnant tout — porter secours au peuple malheureux, lui sacrifiant jusqu'à sa vie; qu'il existe une jeunesse noble et généreuse, dévouée à l'idéal de justice et de liberté — jusqu'à la prison, jusqu'à l'exil, jusqu'à la mort... M. Gueguidzé a-t-il oublié ou ne connaît-il pas cette jeunesse universitaire russe? Il aurait tort dans les deux cas.

Le second succès du moment, mais plus pur et dans un ordre d'idées plus sain, est la nouvelle pièce en 4 actes du prince V. Bariatinsky, la *Danse de la Vie*, jouée tous les jours sur la scène du Nouveau-Théâtre de M^{me} Lydie Yavorskaïa (princesse Bariatinsky).

La pièce commence par un ballet intitulé la *Danse de la Vie* — d'où le titre de la pièce — qu'on mime pendant une répétition chez la princesse Iziaslav-Bynsky et qui doit être joué par des amateurs au profit des victimes d'un incendie en province. L'auteur du ballet est un mondain, Bibi, et la maîtresse de la maison nous raconte dans une scène spirituelle le sujet de ce ballet, qui n'est qu'une turpitude sans idée, mais pleine de prétentions : nous y voyons un radja au sommet d'une montagne neigeuse, une jeune Grecque aimée du radja qui se jette tout à coup dans un précipice aux accents

d'un chœur qui chante : « Jamais, jamais, jamais ! » Après cela, c'est au tour du radja de mourir aux sons de ces « jamais, jamais, jamais » ; il est vrai qu'il avait reconnu, avant, sa Grecque dans une hirondelle. Il est vrai aussi que ce qui attire surtout les désœuvrés mondains dans ce ballet ce sont les danses mondaines et plutôt modernes : le cakewalk est absolument obligatoire.

C'est dans cette société mondaine, *Société de Secours Immédiats*, que tombe M. Radine, homme actif et dévoué à ses concitoyens qui du fond de sa province est arrivé à Saint-Pétersbourg pour y intéresser la Société au sort des victimes d'un épouvantable incendie. Il est ahuri à la vue de cette société et — imprudent — lui dit son fait. Il ne lui faut pas davantage pour perdre sa situation et la possibilité même d'être utile à ses concitoyens. Mais un brave homme — il y en a partout — le comte Koutchourguine, qui devient amoureux d'une brave jeune fille, la princesse Nadia Livinsky, dont il fait sa femme, lui offre le poste d'intendant de ses biens. Le point intéressant de la situation se trouve précisément dans les rapports respectifs de ces trois personnages. Radine catéchise la jeune princesse sur le vide de la vie mondaine, sur les intérêts supérieurs de la société, etc., et lui ouvre de larges horizons d'activité. La jeune fille l'écoute avec enthousiasme, ce qui provoque dans le monde des potins et des calomnies faciles à deviner. Le comte Koutchourguine, sous son extérieur léger et moqueur, porte un cœur noble et ferme, il aime la petite princesse Nadia, et par tous ces potins indignes est amené — même lui — à une explication avec Nadia. Elle le comprend et l'aime, tandis que Radine n'est à ses yeux qu'un maître, un conseiller, un professeur de vertu civique et sociale — trait essentiellement russe. Elle rend Radine sympathique au comte, et digne d'intérêt à cause des persécutions qui l'accablent. Le comte ne confie pas seulement à Radine la gérance de ses propriétés, mais, sous l'influence de Nadia, décide, une fois marié, d'aller avec sa femme vivre et travailler à la campagne, « qui sent si mauvais et où les hommes sont si mal mis ». Jusqu'à la fin, à cette heureuse fin, on ne sait pas quels sont au juste les rapports entre les trois principaux personnages ; d'un autre côté, *le beau rôle*, Radine, n'est pas présenté par l'auteur comme un héros, mais simplement comme un homme honnête et convaincu : c'est précisément cette écriture adroite, vive, alerte, ce réalisme de la *vie russe*, qui font de la dernière œuvre du prince V. Bariatinsky une des plus fortement conçues et

des mieux construites. C'est une satire des mœurs de la haute société, mais c'est aussi une page de la *vie moyenne* des honnêtes gens qui ne demandent pas mieux que d'être utiles à leur prochain, mais qui, n'étant pas des héros, généralement succombent sous le coup des *conditions de la vie russe*.

Un intérêt non moindre que celui qui a accueilli la pièce du prince Bariatinsky se manifeste à l'égard de la nouvelle œuvre de A. Tchekhoff, qui doit être jouée sur la scène du fameux Théâtre Artistique de Moscou, où l'on joue actuellement, avec un succès retentissant et une mise en scène qu'on n'avait encore vue nulle part, le *Jules César* de Shakespeare. C'est une pièce inédite, mais les journaux en parlent et commettent des indiscretions.

Profitions-en pour en raconter le sujet à nos lecteurs. Elle s'appelle le *Jardin des Cerisiers*. L'affabulation, comme toujours dans les pièces de Tchekhoff, n'y joue pas un grand rôle. Il s'agit d'un ancien bien d'une famille noble qui passe dans les mains adroites et crochues des marchands; c'est la victoire de cette classe transitoire en Russie, où elle est stigmatisée du nom de « Koulatchestvo » (du mot *Koulak*, poing, exploitateur), rudiment de la bourgeoisie, classe d'usuriers, de gros « sacs », de « capitalistes campagnards », d'hommes sans cœur, ni pitié, — victoire d'ailleurs facile sur ce qui reste encore de l'ancienne noblesse de province insouciant et prenant la vie à la légère. Le bien, *l'ousadba*, appartient à la famille Ranevsky depuis des générations. La maison seigneuriale est séculaire, les meubles y sont séculaires, et il y a des serviteurs âgés de 85 ans. Le jardin de cerisiers, séculaire lui aussi, n'en est pas moins admirable. Dès le premier acte, par les fenêtres du salon, on l'aperçoit qui est en fleurs, riant au soleil matinal d'avril, avec sa couverture blanche. Toute la maison est en émoi: on attend le retour de la maîtresse, M^{me} Ranevsky, qui revient de l'étranger. C'est la principale figure de la pièce. Tchekhoff l'a travaillée avec un amour tout particulier, en créant une nouvelle figure dans sa galerie déjà riche des types de femmes. Un des personnages de la pièce l'appelle *femme légère*. Le fait est qu'elle change souvent d'humeur, toute pénétrée de l'instinct de la *joie de vivre* et d'une belle insouciance, apportant avec elle partout un arôme de poésie et un rire argentin, étant capable de danser joyeusement ou de s'attrister poétiquement, lorsque l'orage du désastre final gronde déjà sur sa tête... Et voilà que le marteau de l'huissier va frapper le coup fatal, et son nid

qu'elle aime à la folie va passer dans des *poings* étrangers, et elle-même, elle va se trouver à la rue.

Elle n'est plus jeune. Elle frise la quarantaine. Son passé est bien chargé. Elle avait depuis longtemps quitté son mari. Elle est partie avec sa fillette, Ania, pour Paris, où elle a vécu de longues années avec un Français. Elle n'y a pas connu de bonheur non plus, mais n'a pas perdu sa joie de vivre, ni sa « légèreté ». Elle apporte cette joie avec elle, elle introduit quelque chose de gai, de bon dans cette vieille maison seigneuriale qui est en train de tomber, de disparaître dans l'abîme de la convoitise du *Koulak*, dans le *sac* démesuré de Lopakhine qui est là présent, lui-aussi. C'est presque un lettré, et il raconte lui-même en plaisantant que son père, un serf, un moujik, un imbécile, le frappait toujours à la tête avec ce qui lui tombait sous la main, et cependant le voilà un homme important, arrivé. Et, en effet, il est reçu dans la maison, en égal. On l'y traite en ami. Il est presque fiancé à la fille adoptive de M^{me} Ranevsky, la jeune et laborieuse Varia, nature sérieuse, profonde. Mais il ne cache pas et les autres ne se méprennent pas sur ce qui va arriver : l'orage qui menace la maison c'est lui qui l'apporte ; c'est lui qui va dévorer cette nichée d'une famille noble et détruire à jamais avec le *jardin des cerisiers* sa poésie touchante. Les Ranevsky s'y résignent, comme à une chose fatale, comme à une force de la nature. Cela est inéluctable, et Lopakhine, bien que *canaille*, est « tout de même un brave homme » : c'est là le point tragique du drame, comme il l'est dans la vie. Lopakhine prévient sans ambages M^{me} Ranevsky que l'adjudication va avoir lieu et lui donne même des conseils : diviser la propriété en lots, couper la moitié du jardin des cerisiers, et ainsi de suite ; alors lui-même, Lopakhine, lui viendrait en aide, lui prêterait encore de l'argent.

A côté de ces figures principales, nous en voyons dans la pièce de M. Tchekhoff plusieurs autres. Ania, jeune fille de dix-sept ans, âme tendre, fine, déjà prise par la fatigue de sa mère, par l'air de Paris, mais aspirant en même temps à quelque chose de profond, de fort, de véritablement beau, telle Nadia de la pièce du prince Bariatinsky. En face d'elle nous trouvons l'étudiant Trofimoff, de ces étudiants *sur le tard*, tels qu'on les trouve parfois en Russie, qui n'ont pas pu achever à temps leurs études pour des *causes indépendantes de leur volonté*, âme droite, opinions extrêmes, morale claire. Il est très lié avec la famille Ranevsky, parce qu'il fut le cama-

rade et l'ami du fils de M^{me} Ranevsky qui est mort noyé. On entrevoit, entre lui et Ania, les premiers germes d'un amour pur et sain. Une figure intéressante est aussi Tchaïeff, le frère de M^{me} Ranevsky, grand seigneur, mais aussi grand enfant, un vaincu de la vie, qui à ses rudesses et à ses coups ne peut répondre que par les larmes.

Autour de ces personnages gravite tout un monde de figures *tchekhoviennes* palpitantes de vie, c'est-à-dire comiques et douloureuses à la fois. Après l'exposition claire et nette du premier acte, nous sommes, au second, dans un coin perdu et abandonné du village, le cimetière avec sa petite chapelle en ruines, ses pierres tombales s'émiettant en poussière. Au loin, on voit les allées du jardin et la maison seigneuriale. Les habitants de cette vieille maison y viennent pour causer, les uns d'amour, les autres de la ruine qui approche à grands pas et contre laquelle ils ne savent ni ne veulent lutter : on les dirait victimes d'un fatalisme oriental.

Et la ruine vient au troisième acte, dont l'action se passe dans la ville, où sont arrivés presque tous les habitants de la vieille maison.

Ils sont descendus dans un hôtel quelconque.

Et voilà qu'aux sons grêles d'un petit orchestre de province, dans ces âmes insouciantes se réveille et éclate un désir violent de s'amuser, une *joie de vivre* insurmontable. Ce n'est pas une attaque d'hystérie, encore moins une crise de désespoir. Mais tout simplement : « Pourquoi ne pas s'amuser un brin ? » Et pendant qu'à la salle des ventes ou chez le notaire se décide le sort de la *vieille maison* et du *jardin des cerisiers*, ici, à l'hôtel de quatrième ordre, l'on danse en attendant les nouvelles de la vente. L'on danse aux sons grêles d'un orchestre enrôlé et aux rires argentés des dames. Surviennent Tchaïeff et Lopakhine. Les danses et les rires tombent à l'instant même.

— Eh bien ?

— Vendu. Plus de jardin des cerisiers.

— Mais qui est l'acheteur ?

— Moi ! répond Lopakhine, insolent et confus. Et, un peu ivre, il parle encore de son père, serf, moujik, idiot, qui le frappait à la tête avec tout ce qui lui tombait sous la main, ce qui n'empêcha pas qu'il fût là, qu'il prît la propriété des Ranevsky. En serait-il étonné, le paternel !

Et ce discours ne provoque ni révolte, ni protestation, ni rancune. M^{me} Ranevsky pleure doucement pendant qu'il la

console passivement sans donner d'espoir, sans promesse aucune... Et c'est navrant, c'est mortellement lugubre et triste.

Le quatrième acte nous ramène pour la dernière fois dans la *vieille maison* qu'on est en train d'abandonner complètement. Les pièces sont vides. Les meubles sont emballés, les paquets sont faits. La nichée est désolée. Et déjà par les fenêtres on voit l' impatient Lopakhine faisant couper par les ouvriers les arbres du *jardin des cerisiers*, ce qui ne l'empêche pas de faire servir le champagne pour les adieux. Madame Ranevsky et Tchaïeff, tels de grands enfants, pleurent dans les bras l'un de l'autre. Et au bruit de ces pleurs on sent que quelque chose se brise. Une vie finit, une autre va commencer, et dans cette autre *le jardin des cerisiers* est de trop, et c'est bien qu'on le coupe. Le vieux ne va pas avec le neuf. Pourtant si ! Car Varia reste avec Lopakhine. Il va l'épouser : ils s'aiment, bien qu'il n'ait « pas encore fait de proposition ». « Il est si occupé ! » l'excuse Varia elle-même ! Mais il est temps de partir et on va fermer la maison jusqu'au printemps prochain. C'est fait. Et le silence, grand, souverain, entre dans la maison abandonnée, lorsque tout à coup l'on ne sait de quel coin apparaît, se traînant à peine jusqu'à la porte cadénassée, le vieux serviteur, âgé de 85 ans, et il frappe faiblement à cette porte, tel un enterré vivant au couvercle du cercueil, et de ses vieilles lèvres glissent avec efforts ces paroles : « Vous avez oublié un homme ! »....

En même temps que la pièce de Tchekhoff, sont attendues avec impatience une nouvelle pièce de Gorky et un nouveau roman du comte Tolstoï : *Hadji-Mourat*, que l'illustre écrivain a commencé il y a à peu près... un demi-siècle et auquel il met amoureusement la dernière main. Mais si nos informations sont exactes, le comte Tolstoï est décidé à ne pas publier *Hadji-Mourat* avant sa mort : il n'y en aura par conséquent de publié avant que des pages détachées, distraites et copiées par des amis et admirateurs indiscrets. Quant à la pièce de Gorky, il paraît qu'elle n'est pas encore sortie de chez son auteur, qui la soumet à de laborieuses corrections et retouches.

Il arrive une bien bonne histoire à Gorky. Tout le monde a pu lire dans presque tous les journaux d'Europe et d'Amérique une *autobiographie* de Gorky en *quelques lignes*, une espèce de *carriculum vitæ*, ainsi conçue : « Je suis entré en 1878 comme élève chez un cordonnier » etc... Or il se trouve que cette autobiographie est apocryphe. Un des nombreux

biographes de Gorky explique que cette *autobiographie* avait bien été écrite par lui et placée en tête d'une brochure sur les « caricatures et anecdotes sur Maxime Gorky », comme une sorte de *table* des principaux faits biographiques de l'écrivain. Des publicistes qui ne doutent de rien accaparèrent cette table, y substituèrent partout la première personne à la troisième et donnèrent ainsi une simple table des matières pour une autobiographie. C'est bien simple, comme on le voit.

Un grand bruit se fait aussi à l'heure présente autour de *La Maison n° 13* de M. Korolenko, dont les fêtes jubilaires ne sont pas encore terminées. C'est un récit emprunté par l'auteur aux événements tragiques qui se déroulèrent au printemps dernier dans la ville à présent tristement célèbre de Kichineff. On l'a publié et répandu clandestinement en Russie. Le talent de Korolenko y apparaît dans tout son éclat : la profondeur shakespearienne, l'horreur dantesque, y sont mêlées à la mélancolie et à la triste ironie de Tourguéneff. Mais Korolenko ne s'est pas borné à son rôle de conteur : comme dans beaucoup de ses dernières œuvres, il y apparaît aussi comme publiciste et s'élève avec force contre les massacres, contre la haine des races, contre les préjugés confessionnels. Il termine par ces lignes :

« Je n'avais pas l'intention de préconiser une solution de la question juive. Mais si j'étais un des millionnaires juifs qui semblent s'occuper de la question, je n'aurais pas hésité à essayer l'expérience sociale suivante : j'aurais transporté, sinon tous, au moins la grande majorité des juifs des lieux de *pogromes*. J'aurais rendu aux riches leurs fortunes perdues et aux pauvres de quoi vivre à l'aise pourvu qu'ils consentissent à émigrer. Et lorsque du dessous de la couche du capital juif ainsi écarté eût apparu le capital chrétien et même patriotique sans alliage ni mélange ; lorsque M. Krouchevane n'eût plus eu de moyen de créer de sombres légendes de meurtres rituels et que les usuriers et les accapareurs se fussent promenés en habit à l'européenne ; il faut croire qu'alors on eût vu clair dans l'affaire. On eût compris combien il est possible de résoudre de telles questions par les assassinats, par les *pogromes*, par les meurtres des pauvres vitriers et cochers juifs qui gagnent leur pain amer par un labeur aussi dur que celui de leurs camarades chrétiens. »

Après les lettres de Tolstoï, Gorky et autres écrivains russes que la presse mondiale a publiées à l'époque, la *Maison n° 13* de Korolenko dégage définitivement la société russe, dans ce

qu'elle a de plus noble et de plus honnête, des responsabilités qu'elle eût pu encourir lors des tristes événements de Kichineff, dont l'émouvant épilogue se joue à l'heure qu'il est dans ce chef-lieu de la Bessarabie.

E. SÉMÉNOFF.

P. S. — J'ai le devoir — et je le fais avec plaisir — de signaler à nos lecteurs, parmi les publications russes que nous avons reçues au *Mercure*, toute la collection du *Mir Iskousstva* (*Le Monde de l'Art*) pour 1903, ainsi que le livre remarquable du poète russe de grand talent Valéry Brussoff, recueil de poésies intitulé *Urbi et Orbi*. La place nous manque malheureusement pour en parler comme nous le voudrions. Disons seulement et en attendant que dans le No 9 du *Mir Iskousstva*, comme toujours artistiquement présenté, nous avons lu avec plaisir une étude de M. Mayergraefe sur l'« Art moderne français ».

PUBLICATIONS RÉCENTES

BIBLIOPHILE. — *Pantagruel*, fac-similé de l'édition de Lyon, François Juste, 1533, d'après l'exemplaire unique de la Bibliothèque royale de Dresde ; introduction de Léon Dorez et Pierre-Paul Plan ; « *Mercure de France* », 20 francs.

HISTOIRE. — Franck Alengry : *Condorcet*, guide de la Révolution française ; Giard, 14 fr. — F. A. Aulard : *Recueil des actes du Comité de Salut public*, tome XV ; Leroux, 12 fr. — L. Bonneville de Marsangy : *Madame de Beaumarchais*, d'après sa correspondance inédite ; Calmann-Lévy, 4 fr. — Liard-Courtois : *Souvenirs du bagne* ; Fasquelle, 3.50. — Jean Jaurès : *La Constituante*, 1789-1791 ; J. Rouff, 10 fr. ; *La Législative*, 1791-1792 ; J. Rouff, 7.50 ; *La Convention*, t. I, 1792 ; J. Rouff, 10 fr. ; *La Convention*, t. II, 1792-1794 ; J. Rouff, 12.50. — Conrad de Mandach : *Le Comte Guillaume des Portes*, 1750-1823 ; Perrin, 7.50. — Dr Ph. Maréchal : *La Révolution dans la Haute Saône* ; Champion, 12 fr. — Arsène Thévenot : *Notice généalogique et biographique sur le conventionnel Danton et sa famille*, annotat. de Victorien Sardou ; Arcis-sur-Aube, Bonnat, 1 fr. — *La Macédoine et les Réformes* ; Athènes, Impr. Sakellarios.

LITTÉRATURE. — Gaston Deschamps : *La Vie et les Livres*, 5^e série ; Colin, 3.50. — Victor Giraud : *C. A. Sainte Beuve. Table alphabétique des premiers Lundis, nouveaux Lundis et Portraits contemporains* ; Calmann-Lévy, 3.50. — Albert Grimaud : *La Race et le Terroir* ; Anthologie des Poètes du Clocher ; Petite bibl. provinciale. — Gabriel Hanotaux et Georges Vicaire : *La Jeunesse de Balzac, Balzac imprimeur et fondateur de caractères*, 1825-1828 ; Ferroud, 25 fr. — *L'Âme Latine. Nos Maîtres* ; Toulouse, « L'Âme Latine ».

OCCULTISME. — Falcomer : *Phénoménographie* ; Libr. des Sciences psych., 1.50. — M. Sage : *Le Sommeil naturel et l'hypnose* ; Alcan.

PÉDAGOGIE. — C.-A. Laisant : *L'Éducation fondée sur la science* ; F. Alcan, 2.50. — Georges Leygues : *L'École et la Vie* ; Calmann-Lévy, 3.50.

PHILOSOPHIE. — A. Bossert : *Schopenhauer, l'homme et le philosophe* ; Hachette. — Ossip-Lourié : *Le Bonheur et l'Intelligence* ; Alcan, 2.50. — Anna Wallenberg : *Paradoxes philosophiques*, trad. du suédois ; Libr. de l'Art Indépendant.

POÉSIE. — Clovis Hugues : *Les Roses du Laurier* ; Fasquelle, 3.50. — Jacques Langlois : *La Chanson des Champs* ; Victor Havard. — Marcelle Ooster : *Les Heures sereines*, Lettre-préface de Sully-Prudhomme ; Victor-Havard, 3 fr. — Moritz Wrangell : *La Souveraine Chimère* ; Genève.

PUBLICATIONS D'ART. — Philippe Auquier : *Puget* ; Laurens. — Elie Faure : *Velasquez* ; Laurens. — Fierens Gevaert : *Van Dyck* ; Laurens. — Albert Guillaume : *Pour quand il pleut*, cent dessins ; Simonis Empis, 3.50. — Camille Mauclair : *Idées vivantes* ; Libr. de l'art ancien. — Jules Momméja : *Ingres* ; Laurens.

ROMAN. — Léonide Andreief : *Le Gouffre*, trad. du russe par S. Persky ; Perrin, 3.50. — René Bazin : *Récits de la Plaine et de la Montagne* ; Calmann-Lévy, 3.50. — F.-A. Beyerlein : *Iéna ou Sedan*, trad. de l'allemand par Joseph Schroeder et P. Bruck-Gilbert ; Tallandier, 2 vol., 7 fr. — Arthur Colson : *En herbage* ; Liège, Wathélet. — Judith Gautier : *Le second rang du collier* ; Juven, 3.50. — Ernst Georgy : *La Libératrice*, adapt. de l'allemand par Fay Petit ; Tallandier, 3.50. — Hein. burg : *Le Roman d'une Orpheline*, trad. de l'allemand par V. Tissot ; Hachette. — Edmond Jaloux : *Le Triomphe de la Frivolité* ; « L'Ermitage », 2 fr. — Marius-Ary Leblond : *Le Secret des Robes* ; Fasquelle, 3.50. — Georges Lechartier : *Où va la Vie ?* Fontemoing, 3.50. — Dr Gabriel Legué : *La Messe noire* ; Fasquelle, 3.50. — Pierre Lelong : *Ma Chanson* ; Victor-Havard, 3.50. — Auguste Lepage : *Le Collier de Diamants* ; Bernard, 0.60. — Auguste Lepage : *Le Roman d'une Ambitieuse* ; Bernard, 0.60. — *Le Livre des mille nuits et une nuit*, tome XIV, trad. de M. J.-C. Mardrus ; Fasquelle, 7 fr. — Léon Paschal : *Jean-riot* ; Bruxelles, Weissenbruch. — Pierre Rosegger : *Gabriel Heidepeter*, scènes de la vie styrienne ; Fontemoing, 3.50. — Saint-Georges de Bouhélier : *Julia ou les relations amoureuses* ; Fasquelle, 3.50. — Sanborne Gama : *Cœurs saignants* ; Messein, 3.50. — Jacques Sautarel : *Le Pacte* ; « Le Libertaire ». — Jean Schlumberger : *Le mur de verre* ; Ollendorff, 3.50. — Sénac de Meilhan : *L'Émigré*, publié par Casimir Stryenski et Frantz Funck-Brentano ; Fontemoing, 7.50. — Louis Michel y Serentant : *L'Idole monstrueuse* ; Ollendorff, 3.50. — Charles Teilhac : *Le Monde et la Faute* ; Tillié, 3.50. — Gustave Tillié : *Une Fille au Vatican* ; Tillié, 3.50. — Jean Vignaud : *Les Amis du Peuple* ; Fasquelle, 3.50. — Maurice de Wlaminck : *Tout pour ça* ; Offenstadt, 3.50.

SCIENCES. — Dr Auguste Eymin : *Médecins et Philosophes* ; Storck. — Camille Flammarion : *Astronomie des Dames* ; Flammarion, 3.50. — J. W. Gibbs : *Diagrammes et surfaces thermody-*

namiques; Naud. — Gabriel et Adrien de Mortillet : *Musée pré-historique*, album de 105 planches; Schleicher. — M^{me} Alexandra Myrial : *De l'Entraînement physique dans les sectes yoguistes*; Paris, rue de l'École-de-Médecine.

SOCIOLOGIE. — L. Cazamian : *Le Roman social en Angleterre, 1830-1850*; Soc. nouv. de librairie, 7.50. — C. Coignet : *Où allons-nous ?* Paulin, 1 fr. — Paul Ghio : *L'Anarchisme aux États-Unis*; Colin, 2 fr. — Abbé Félix Klein : *Quelques motifs d'espérer*; Le-coffre. — P. Louis : *Les Étapes du Socialisme*; Fasquelle, 3.50. — Eugène de Roberty : *Nouveau programme de sociologie*; Alcan, 5 fr. — Léon Tolstoï : *Conseils aux dirigés*, trad. par Halpérine-Kaminsky; Fasquelle, 3.50.

THÉÂTRE. — E. Butti : *Lucifer*, drame en 4 actes, traduit de l'italien; Lib. Théâtrale, 2.25. — Ed. Hosemann : *Le Duc*, comédie en 5 actes; Stock, 2 fr. — Guillaume Rovetta : *L'École du Déshonneur*, drame en 3 actes, trad. de l'italien; Librairie Théâtrale, 2 fr.

MERCURE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Stuart Merrill. — Une lettre de M. Adolphe Retté (à propos des *Temps héroïques du Symbolisme*). — Une lettre de M. Maurice Denis (à propos des *Notes sur l'École dite de « Pont-Aven »*). Le nouveau comité des Indépendants. — Un cours sur le roman moderne. — Le prix Goncourt. — *Le Donneur d'Illusions*. — *Athena*. — Publication du *Mercure de France*. — Une protestation. — La flore du Sahara.

Une lettre de M. Stuart Merrill.

Paris, 2 décembre 1903.

Mon cher Vallette,

Dans le dernier numéro du *Mercure*, M^{me} Lucile Dubois, sous la rubrique *La France jugée à l'Étranger*, a traduit un article de M. Ruben Dario paru dans la *Nacion* de Buenos-Ayres. Celui-ci m'y citait assez longuement, et cette citation, traduite du français en espagnol par M. Ruben Dario, a été retraduite de l'espagnol en français par M^{me} Lucile Dubois. Il en résulte quelques inélégances de langage auxquelles un écrivain reste toujours sensible. Donc, tout en remerciant M^{me} Lucile Dubois d'une traduction qui est, dans les circonstances, aussi exacte que possible, je tiens à dire que le texte cité n'est pas intégralement le mien.

Bien à vous,

STUART MERRILL.

§

Une lettre de M. Adolphe Retté.

Fontainebleau, 6 décembre 1903.

Mon cher Vallette,

L'article de Mazel, sur les *Temps héroïques du Symbo-*

lisme, publié dans le dernier *Mercure*, me paraît fort bien fait. Je lui sais gré du bien qu'il a dit de mon livre et surtout de l'émotion avec laquelle il parle de cette admirable période où nous combattions tous, avec tant d'ardeur, pour la Beauté.

Permettez-moi cependant d'y faire quelques observations sur des points de détail.

1^o La plaisanterie faite à Bernard Lazare, à propos des *Ennéades* de Plotin, a, paraît-il, pour auteur, M. Bélugou et non Paul Masson. C'est ce qui ressort d'une lettre que Mazel m'écrivit à ce sujet et que j'ai sous les yeux. Quand je l'ai reçue, mon livre était tiré : je n'ai pu rectifier.

2^o En parlant de Le Cardonnell comme d'un *disparu*, je n'ai nullement voulu faire entendre qu'il était perdu pour la littérature. Bien au contraire, puisque le chapitre que je lui ai consacré se termine par le vœu qu'il « revête de nouveau la pourpre étoilée des lyriques » et qu'un éditeur réunisse ses poèmes en volume. Ce vœu s'est en partie réalisé puisque, depuis que mon livre a été écrit, le *Mercure* a publié de lui des vers admirables. Je m'en réjouis fort et je souhaite qu'ils soient suivis de beaucoup d'autres d'une aussi pure beauté.

3^o Mazel me semble mal servi par sa mémoire quand il estime que j'exagérai en parlant des oppositions que le symbolisme eut à subir. D'ailleurs, c'est surtout sur le caractère de ces oppositions que j'ai insisté. A cet égard, certain article de M. Sully-Prudhomme cité par moi me paraît significatif. Il est vrai que nous avons triomphé de tous ces mauvais vouloirs et que personnellement je n'ai pas à me plaindre d'être aujourd'hui méconnu. Mais plusieurs des nôtres n'en pourraient dire autant. C'est pour ceux-là que j'ai tenu à dénoncer la mauvaise foi de quelques-uns de nos adversaires.

Cela dit, laissez-moi, je vous prie, spécifier que si mon livre contient quelques erreurs de faits, cela tient à ce que la plupart des souvenirs que j'y ai rassemblés remontent à une douzaine d'années. J'accueillerai avec reconnaissance toute réclamation fondée et je rectifierai dans la prochaine édition. Ces erreurs sont, du reste, de peu d'importance, et je ne crois pas qu'on puisse m'en signaler beaucoup.

Quant à l'esprit général de mon livre, j'estime — quoique certains prétendent le contraire — qu'il est à la gloire du symbolisme.

Cordialement à vous.

ADOLPHE RETTÉ.

§

Une lettre de M. Maurice Denis.

10 décembre 1903.

Monsieur,

Permettez-moi de rectifier une erreur ou deux qui se sont glissées à mon sujet dans l'article d'Emile Bernard sur l'Ecole de Pont-Aven. Je crois en avoir déjà fait la remarque à Emile Bernard lui-même, à propos d'un article paru dans une *Revue Egyptienne* : il a tort de me vieillir pour rajeunir Gauguin. J'étais encore au collège que déjà Gauguin avait peint l'admirable et « synthétique » série de la Martinique (1887).

Sans prendre parti, ni décider d'ailleurs qui a « inventé », de Gauguin ou de Bernard, le Cloisonnisme, le Synthétisme, etc., j'affirme que c'est l'œuvre de Gauguin, que c'est l'enseignement de Gauguin, à nous transmis par Sérusier, qui eurent sur Bonnard, sur Ibels, sur Ranson et sur moi, à l'Académie Julian, l'influence décisive. C'est Gauguin qui fut pour nous *le Maître*.

Il est absolument inexact que j'aie « produit avant Gauguin une œuvre originale », que j'aie illustré *Sagesse* avant d'avoir subi son influence libératrice. J'ajoute que Ranson, Bonnard, Roussel, etc., étaient en 1888 aussi éloignés que moi des idées d'art qui nous ont depuis réunis.

« Sérusier seul se cherchait encore, » écrit E. Bernard. Or tous ceux qui fréquentèrent l'Académie Julian savent que c'est Sérusier qui le premier nous révéla le nom et la doctrine de Gauguin (en octobre 1888).

Peut-être la part de Sérusier dans l'élaboration de nos théories est-elle plus considérable qu'on ne l'imagine d'ordinaire. C'est pour la bien marquer, que je me suis déclaré plusieurs fois élève de Sérusier. Mais, de l'aveu même de Bernard, n'est-ce pas Gauguin seul qui a formé Sérusier ?

Au surplus, j'estime que les œuvres de Gauguin, dont la plupart sont datées, forment un ensemble d'une qualité et d'une logique interdisant tout soupçon de plagiat. J'avais proposé jadis (dans la *Revue Blanche*, 1892) une solution au débat. — Em. Bernard y répond dans le paragraphe « Echappatoires ».

Je laisse aux fidèles amis de Gauguin, Paul Sérusier et Charles Morice, qui eux aussi sont renseignés, le soin de pré-

ciser leurs souvenirs et d'en tirer un ensemble historique enfin conforme à la vérité.

Agréer, Monsieur, mes sentiments les plus distingués.

MAURICE DENIS.

§

Le nouveau comité des Indépendants. — La Société des Artistes Indépendants vient de renouveler son comité, dont le bureau a été ainsi constitué : MM. Valton, président ; Signac et Ottoz, vice-présidents ; Séguin, secrétaire ; Matisse, secrétaire-adjoint ; Périnet, trésorier ; Mellerio, délégué à la Presse.

Les adhésions et demandes de renseignements doivent être adressées à M. Périnet, trésorier, 47, rue Crozatier.

§

Un cours sur le roman moderne. — M. Robert Schef-fer commencera en janvier un cours sur le roman moderne à l'École des Hautes Études.

§

Le prix Goncourt (5.000 francs) a été donné à M. John-Antoine Nau, pour son roman *Force ennemie*, paru dans la Bibliothèque de *La Plume*.

§

Le Donneur d'illusions est le titre d'une pièce en trois actes, en prose rythmée et en vers, à laquelle travaille M. P.-N. Roinard.

§

Athena, revue d'art et de littérature, qui paraît depuis huit ans à Lyon, vient de confier à l'un de ses collaborateurs, M. Gabriel Clouzet, les fonctions de directeur à Paris (1, rue du Mont-Cenis).

§

Publications du « Mercure de France ».

PANTAGRUEL, fac-similé de l'édition de Lyon (François Juste, 1533), d'après l'exemplaire unique de la Bibliothèque Royale de Dresde. Introduction de Léon Dorez et Pierre-Paul Plan. Volume petit in-8 tiré à 250 exemplaires numérotés sur vélin d'Arches, dont 50 hors commerce, 20 francs.

§

Une protestation. — Nous avons dernièrement adressé quinze mille catalogues à différentes catégories de personnes lettrées. Nous avons reçu la lettre suivante :

« Monsieur,

« Nous protestons avec indignation contre l'envoi qui nous a été fait du catalogue des publications du *Mercure de France*. — Nous l'avons jeté au feu. — En vérité, pour qui nous prenez-vous ?

« L'aumônier du Bon Pasteur,

L. LEFÈVRE.

« L'aumônier de Sainte-Anne,

« F. GOINEAU. »

§

La Flore du Sahara. — Du *Figaro*, 16 décembre, premier Paris sur la question marocaine :

« ... Car, à cette époque, le Sahara était encore fertile de tout son inconnu. »

MERCURE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imprimerie du MERCURE DE FRANCE, Blais et Roy,
7, rue Victor-Hugo, 7